



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

905757

kat. komp.

Mag. St. Dr.

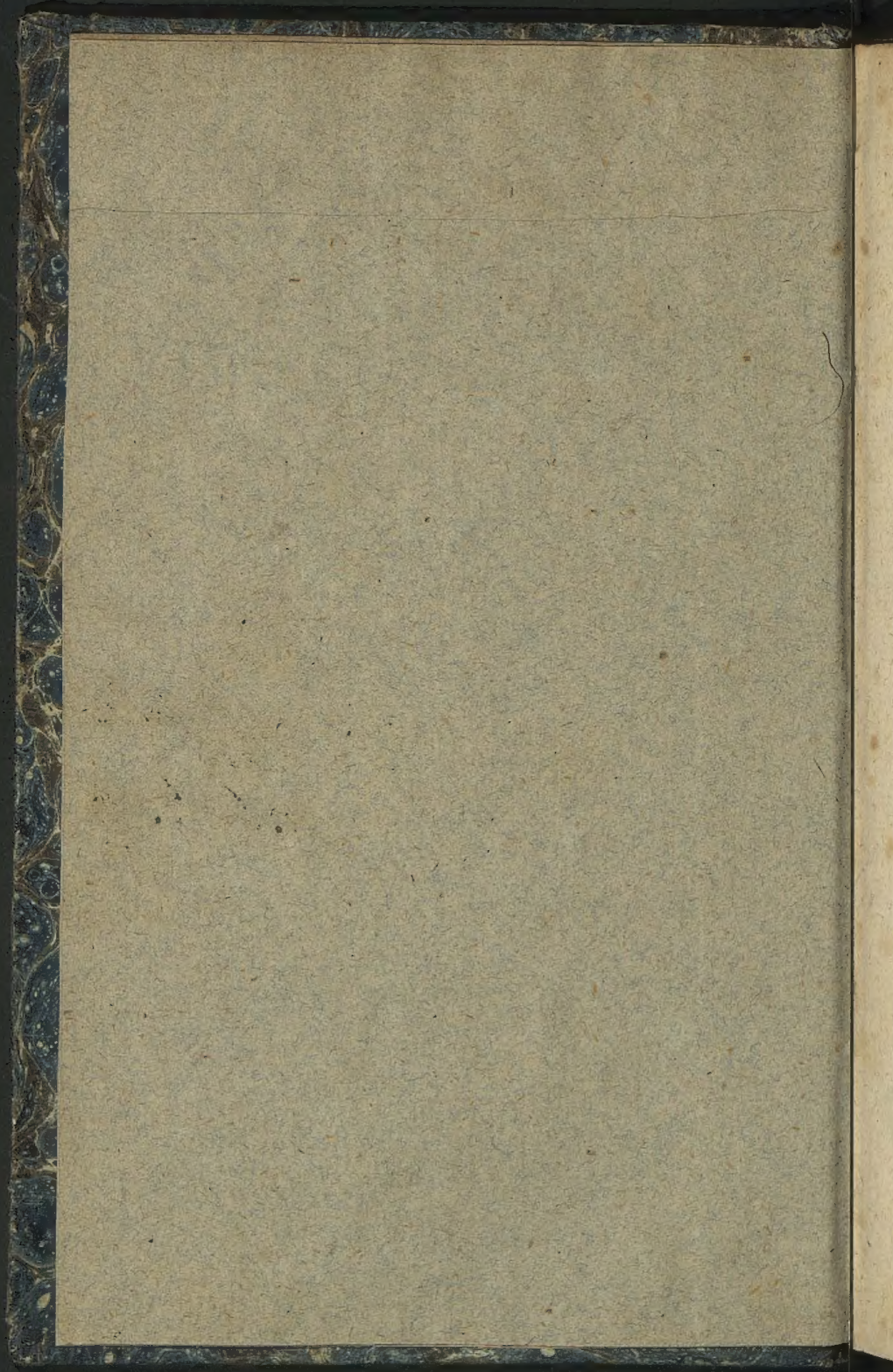
II

France 1125.



905757 II
Mag. St. Dr.

684



Republ. 137306.1

OEUVRES DE FRANÇOIS DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.
Nouvelle Edition revue & augmentée.

Tome IV. Partie II.



avec Privileges.

imprimé à Præten,
& se trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVII.

BIBLIOTHECA
VNIV. IACELL.
CRACOVIENSIS

905457

II
—/412



AVERTISSEMENT.

*N*ous présentons aux Lecteurs dans cette seconde Partie du quatrième Volume le *Traité* intitulé: Jugement sur les anciens & principaux historiens grecs & latins, dont il nous reste quelques ouvrages. Quoiqu'en dise Baillet dans ses *Jugemens des Savans*; & non obstant le sentiment de Struve dans l'introduction in *Notit: Rei liter. Cap. VIII. §. 37.* ceux qui ne sont pas préoccupés trouveront, que ce livre est d'une grande utilité, sur tout aux jeunes gens, qui cherchent à avoir une connoissance détaillée des anciens historiens. Les fautes qui s'étoient glissées dans les premières éditions de notre Auteur sont corrigées dans la présente suivant l'exemplaire de

AVERTISSEMENT.

Monf. le Vayer de Boutigny, dont nous nous servons.

Ainsi ce Traité ne sauroit manquer de plaire aux vrais Savans. Nous continuons ce Volume en donnant les autres pièces historiques de nôtre Auteur, dont la première est une préface pour un ouvrage historique. Nous voions par plusieurs endroits, qui se trouvent dans les Oeuvres de Monf. le Vayer, qu'il avoit formé le dessein d'écrire une histoire de son tems. Il y a même des gens qui soutiennent, que nôtre Auteur avoit pris la qualité d'Historiographe du Roi. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien de cette histoire, s'il en a composé, n'est parvenu à nous, outre la présente préface, où l'on voit établies les principales maximes, que doit suivre un fidele historien; si bien que cette petite brochure peut servir d'instruction à tous ceux qui se mêlent d'écrire en ce genre.

Le Discours qui suit cette préface, & qui traite de la contrariété des humeurs entre certaines nations & singulièrement entre la françoise & l'espagnole, parût au commen-

A V E R T I S S E M E N T.

cement sous le nom emprunté de Fabricio Campolini. L'Auteur par des raisons du tems fit passer son ouvrage pour une traduction de l'Italien en François; mais les premiers Editeurs des Oeuvres de Mons. le Vayer ont déjà averti le public du véritable Auteur de cette pièce. Le savant Gundling a crû observer, que Mons. le Vayer avoit pris beaucoup du petit livre de Dom Carlos Garcia intitulé: Antipatia de los Franceses y Espagnoles, imprimé à Rouen en 1627. Le Lecteur judicieux pourra en juger lui-même, s'il veut confronter ces deux Ouvrages. Nous finissons par le Discours: En quoi la pieté des François diffère de celle des Espagnols dans une profession de même Religion. Cette pièce avoit été écrite sous Louis XIII. par ordre du Cardinal de Richelieu dans un tems, où l'Espagne étoit extrêmement animée contre la France & où l'on tâchoit de rendre suspect le Catholicisme du Roi très Chrétien à cause de l'Alliance qu'il avoit contractée avec l'Angleterre. Il est vrai, que ces sortes de pièces ne sont d'aucune utilité de nos jours; le

AVERTISSEMENT.

Systeme politique de l'Europe s'étant entièrement changé depuis le tems de Monsf. le Vayer; & jamais il n'y est arrivé de changement aussi considérable que celui que nous offre l'année 1756. Tout le monde sait, que non seulement la maison de Bourbon regne en Espagne, mais que même la maison d'Autriche s'est alliée avec celle de France. Cependant il est toujours agréable & amusant de lire des réflexions d'un Auteur aussi savant & aussi judicieux que le nôtre, outre que de telles pièces sont d'un grand secours pour illustrer l'Histoire du tems, où elles ont été écrites.



JUGEMENT
SUR LES ANCIENS
ET PRINCIPAUX
HISTORIENS
GRECS
ET
LATINS,
DONT IL NOUS RESTE
QUELQUES OUVRAGES.



AU
CARDINAL
MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

❖❖❖
❖❖❖ Si ceux dont les actions font la
❖❖❖❖❖ meilleure partie de l'Histoire, ont
le principal intérêt à la conservation de
sa dignité qui dépend plus que de toute
autre chose, de l'observation de ses loix:
Je ne dois pas apprehender, que Vôte
Eminence n'approuve le dessein, que j'ai
eu de les donner au public, en les ti
rant du bel usage des Anciens, & de cç

E P I T R E.

que les premiers Historiens Grecs & Latins ont pratiqué, lorsqu'il n'y avoit point de profession plus honorable dans le monde, que celle du service des Muses. Mais encore que je puisse avoir été assez heureux au choix de ce qui devoit vous plaire, j'ai grand sujet de me défier d'ailleurs du défaut de mon industrie, & de craindre, que je n'aie pas travaillé avec tant d'art, qu'il eût été nécessaire pour faire une pièce digne de vous être présentée. Et néanmoins, puisque les Saints mêmes, dont nous respectons les Images dans nos Temples, prennent en bonne part jusqu'à la fumée des moindres cierges que nous leur offrons, & dont nous noircissons quelquefois leurs Figures; j'ose me promettre, que votre Bonté ne dédaignera pas mon zèle, ni votre Générosité naturelle l'imperfection de mon présent. Il est vrai, que dans la reconnaissance de ma foi-

E P I T R E.

bleſſe j'uſerai de cette retenue, que comme ceux, qui ne pouvoient autrefois mettre une couronne ſur la tête de leurs Dieux, ſe tenoient aſſez ſatisfaits, s'ils la laiſſoient à leurs pieds; au lieu d'expoſer mon travail aux yeux de Vôtre Eminence, je me contenterai de la ſupplier; qu'il puiſſe avoir place dans ſon incomparable Bibliothèque, pour y être au moins de la façon que le Corbeau & le Lièvre ſont mêlés au Ciel parmi les plus nobles Conſtellations. Ce ne ſera pas pourtant aſſez fait de ma part, MONSEIGNEUR, quand j'aurai obtenu cette grace de vous. L'uſage veut, & le public exige de moi, | puiſque j'honore cet Ouvrage de vôtre nom illuſtre, que je l'accompagne de quelques-uns des éloges qui lui ſont dûs. Cependant, de quel côté me faut-il tourner pour en commencer l'Exorde? La richeſſe du ſujet me rend pauvre d'adreſſe; le nombre de vos Vertus m'éblouiſt;

E P I T R E.

& de même que les Chiens de chasse se confondent & se fourvoient facilement, quand ils quêtent dans des lieux pleins de fleurs & de plantes, qui parfument l'air de leurs odeurs; la multitude infinie de vos actions Héroïques me fait perdre la mémoire en me troublant, & dans un désir extrême de parler, je me sens tarir le discours, pour n'en pouvoir trouver le commencement, ni me déterminer au choix de ce que je dois dire. Si je considère la grandeur de votre Courage par tant d'effets signalés qui se présentent à mon imagination, ceux de votre Prudence viennent à la traverse me solliciter, que je leur donne mes premières attentions. Et quand je pense contempler les forces infatigables de votre Esprit; sa douceur & ses charmes me font prendre le change, & m'obligent à de nouvelles réflexions. L'Italie m'appelle d'un côté, pour y admirer les Ouvrages de votre ad-

E P I T R E.

mirable conduite. L'Espagne, les Pays-Bas, & l'Allemagne, me font voir d'un autre les succès merveilleux de vôtre Ministère. Et la France, qui tire ses avantages de tout cela, veut qu'avant toute chose je mette en considération le zèle, que sans aucune obligation de naissance vous avés toujours fait paroître pour sa Grandeur; avec une passion pour sa Gloire & une inquietude pour tout ce qui la regarde, qu'elle ne sauroit jamais assez reconnoître. Me voilà donc justement aux termes, MONSIEUR, où se trouva réduit un des derniers Poètes de l'ancienne Grèce selon l'ordre du tems, & des premiers selon le mérite. Entreprenant la louange d'un grand Prince, il proteste qu'il n'est pas moins empêché qu'un Bucheron, qui entre dans une vaste forêt, & qui ne sait par quel arbre commencer son ouvrage, tant il s'en présente à ses yeux de toutes parts. Mais j'ai bien plus

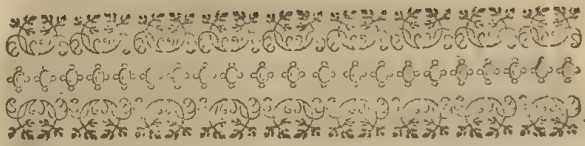
E P I T R E.

sujet que lui d'être confus dans une juste défiance de mes forces. Et quand je considère ce qui arrive à ceux qui veulent élever des Pyramides avec de trop foibles machines, j'arrête ma témérité tout court, & je m'impose un silence plein de respect, qui certainement ne déplaira pas à Votre Eminence. A peine pourrois-je élever mon style jusqu' à une mediocre expression de vos moindres Vertus: & je suis même contraint d'avouer, qu'à quelque extrémité que je porte mon affection, qui n'a point de bornes pour votre service, je la trouve toujours basse, & de beaucoup au dessous de ce que vous doit,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble & très
obéissant serviteur

DE LA MOTHE LE VAYER.



AVANT-PROPOS.

JE me sens obligé d'user de quelque Avant-propos pour rendre raison de l'ordre que j'ai tenu dans l'élection des Historiens, dont je traite. Car il ne faut point douter que beaucoup de personnes ne s'étonnent d'abord, de ce que je ne fais ici nulle mention de certains auteurs fort célèbres, & qu'on met assez souvent au rang de ceux, qui ont travaillé sur l'Histoire. Plutarque, Diogene Laërce, Philostrate, & Eutropius, sont de ce nombre parmi les Grecs, & Cornelius Nepos, ou Aemilius Probus entre les Latins, avec le reste des Ecrivains de quelques vies particulières, tels qu'ont été Spartian, Lampride, & les autres qui ont composé ce qu'on nomme ordinairement l'Histoire Auguste. Il est certain, que la plupart d'entr'eux ont merveilleusement illustré celle du tems, dont ils écrivent, & que la lecture de leurs Livres, puisque nous n'avons pas mieux pour ce regard, ne sauroit être négligée sans un très grand désavantage. Mais parce qu'aucun d'eux n'a composé un juste corps Historique, qui soit venu jusqu'à

AVANT-PROPOS.

nous ; s'il est vrai, que les *Chroniques* de *Cornelius Nepos* sont entièrement perduës ; mon dessein ne vouloit pas que je les comprisse tous dans ce Livre, où je ne considère que ceux, qui nous ont laissé des *Histoires* plus universelles, & dont on peut tirer les loix d'un si important métier qu'étoit le leur. En effet, une vraie & légitime *Histoire* embrasse bien plus que la simple narration d'une vie de qui que ce soit, & l'on verra au lieu où j'eusse dû placer ces *Ecrivains Latins* de l'*Histoire Auguste*, que j'ai eu sujet de les laisser pour ne m'y pas arrêter inutilement. Tout ce gros Volume que nous avons d'eux, est plutôt un cadavre froid & sans esprit, qu'un corps Historique animé, comme il doit être. Le jugement de tous les Savans est conforme à celui d'un Auteur, qui les nomme dans sa *Préface*. *Historia dehoneſtamenta*. Et l'on peut dire, qu'il n'y a rien à profiter dans leur lecture, pour ce qui regarde les regles de l'*Histoire*, qu'à contre sens, de même qu'au son des mauvais joueurs de flûtes, qu'*Ismenias* faisoit entendre à ses disciples, afin qu'ils évitassent les fautes qu'ils y remarqueroient. Que si l'on prétend, que je devois donc m'être abstenu de parler de *Suetone* & de *Quinte Curce*, qui n'ont écrit que des *Vies* non plus que les précédens ; il est aisé de faire voir par la disparité de leurs travaux, que j'ai eu raison d'en user autrement,

AVANT-PROPOS.

trement, & de leur donner la place, qu'ils tiennent dans cet Ouvrage. Car pour le regard du dernier, je ne l'ai pas tant considéré comme un Ecrivain de la vie d'Alexandre le Grand, que comme un Historien de ce grand changement & transport de l'Empire des Perses en celui des Macedoniens. Et pour ce qui touche Suetone, la suite qu'il nous a laissée du regne de douze Empereurs, durant l'espace de plus d'un siècle, le distingue tellement de ceux qui n'ont publié que des Vies séparées, & sans liaison des unes aux autres, qu'il a reçu sans contredit de tout le monde le nom d'excellent Historien.

Il ne faut pas croire aussi, que tous ceux qui ont donné le titre d'Histoire à leurs compositions, méritent pour cela d'être nommés Historiens. Pline, qui a écrit l'Histoire Naturelle, ne sauroit être pris pour tel qu'improprement, ni Aristote ou Elie non plus, quoiqu'ils aient fait celle des animaux. Et si nous étendions le mot d'Historien jusqu'où il peut aller, Lucain, Silius Italicus, & assez d'autres Poètes se le pourroient attribuer, à cause des sujets qu'ils traitent, & de la matière de leurs Poèmes; ce qui ne nous oblige pas néanmoins d'y faire la moindre réflexion. Car il se trouve si peu de rapport au fond entre l'Histoire & la Poésie, que comme l'une ne se peut passer de la Fable, l'autre n'est considérable que

AVANT-PROPOS.

par la Vérité, & tient pour son ennemi mortel le mensonge. Il n'y auroit donc point d'apparence de confondre des choses si dissemblables, & qui n'ont presque rien de commun hors l'équivoque du nom.

Qu'on ne trouve pas étrange de voir le nombre des Historiens Grecs, que j'examine, plus grand que celui des Latins. Cela doit être imputé ou à l'injure du tems, qui a eu plus de pouvoir sur ceux-ci, pour nous les faire perdre, que sur les premiers; ou à la différence du Génie des Nations, qui a donné cet avantage à la Grecque, qu'encore que l'Empire Romain soit postérieur à celui des Grecs, les Latins pourtant n'ont pas été si curieux de bien écrire l'Histoire que ces mêmes Grecs. Car nous avons trouvé de leurs Historiens dignes de très grande considération jusques sous l'Empereur Justinien, au lieu que ceux, qui ont écrit en Latin avec réputation ne passent pas le siècle des Antonins, où tous les Critiques mettent d'un commun accord la vicillesse de l'Histoire Latine. J'ai été contraint pour la faire descendre un peu plus bas, de placer après Justin cet Ammien Marcellin, qui tout Grec qu'il étoit, écrivit la sienne en Latin, du tems de Julien, Jovien, Valentinien & Valens, où finit sa narration. Il est vrai, que si je ne m'étois déterminé aux seuls Historiens de la première Classe, j'aurois pu évaluer

AVANT-PROPOS.

le nombre des Latins à celui des Grecs, & prolonger l'Histoire écrite en Langage Romain, jusqu'au tems de Justinien, par le moien de Jornandes & de Cassiodore; aussi bien que nous y avons mené celle qui parle Grec, à l'aide de Procope & d'Agathias. Mais dans le dessein que j'avois, de tirer les préceptes nécessaires pour la bien écrire, des réflexions que nous ferions sur ceux des anciens, qui l'ont cultivée avec le plus d'adresse & de réputation, je me suis contenté d'examiner les principaux sans m'arrêter aux moindres; imitant en quelque façon les Pirates, qui laissent souvent passer les vaisseaux légers & de peu de port, pour se prendre aux plus chargés où il y a davantage à gagner.

Après avoir assez il me semble justifié mon procédé, il est raisonnable qu'en suite, je reconnoisse ici la grande assistance que j'ai reçüe de diverses personnes, qui ont favorisé mon entreprise. Messieurs du Puy sont les premiers, qui m'y ont porté, & qui selon leur bonté naturelle, que tant d'hommes d'étude éprouvent tous les jours, m'ont secouru des Livres de trois grandes Bibliothèques, celle du Roi, celle de Monsieur de Thou, & la leur propre. Certes la première ne pouvoit jamais tomber en meilleure main, & quoi qu'elle soit de la considération que chacun sait, elle reçoit aujourd'hui son plus grand ornement

AVANT-PROPOS.

de l'ordre judicieux qu'ils y mettent, & de leur présence qui l'anime. Or ils ne se sont pas contentés de m'aider de tout ce que j'ai pu désirer d'eux de ce côté-là; ils m'ont servi de guide dans le chemin que je devois tenir; & comme on dit de Socrate, qu'il faisoit l'office de Sage-femme aux accouchemens spirituels des plus grands personnages qu'eût la Grèce, je serois méconnoissant, si je n'avoïois, que leurs doctes conférences m'ont fait produire tout ce que cet ouvrage peut avoir de bon, s'il m'est permis d'user par leur seule considération d'un terme si hardi. Cette comparaison, & la retenüe dont ils ont usé jusqu'ici, à ne vouloir rien publier sous leur nom de ce qui ne verra jamais le jour qu'avec une approbation universelle, me font souvenir de la

Ep. 25. l. 7. pensée, dont s'explique Pline le Jeune au sujet d'un de ses amis. Il dit que ceux, qui remplis de savoir & de mérite, se tiennent néanmoins dans le silence, témoignent plus de force d'esprit que beaucoup d'autres, qui ne sauroient s'empêcher de publier ce qu'ils savent, & de mettre en évidence tout ce qu'ils ont de naturel ou d'acquis; illi qui tacent hoc amplius præstant, quod maximum opus silentio reverentur. J'ai aussi reçu de grands secours de la Bibliothèque de Monseigneur le Cardinal Mazarin, par l'entremise de son savant Bibliothécaire Monsieur

AVANT-PROPOS.

Naudé, qui a voulu ajoûter aux effets de son humanité ordinaire, ceux d'une ancienne & très parfaite amitié. Pour le regard de quelques Auteurs, qui m'ont devancé par leurs compositions imprimées sur le même thème que j'ai pris, on ne pourra pas m'accuser d'ingratitude en leur endroit. J'ai nommé Sigonius, Vossius, & Balthasar Boniface, qui ont écrit & jugé avant moi des Historiens Grecs & Latins; & si j'ai dit quelque chose après eux, comme il ne se pouvoit faire autrement, ce n'a pas été en Voleur ou en Plagiaire, ni sans ajouter du mien, ce qu'un Lecteur équitable pouvoit attendre d'un Traité postérieur à tant d'autres, mais qui a du moins cet avantage d'être le premier de cette nature, que je sache qu'on ait vû en François.

Au surplus je connois bien que mon travail n'est pas de ceux, qui peuvent plaire à beaucoup de monde. Ce nombre infini de personnes, qui préfèrent les contes fabuleux aux narrations véritables; & l'Histoire des Romans à toute celle des Romains, ne trouveront pas ici de quoi se contenter. J'y examine les belles manières dont les Anciens ont usé, pour nous apprendre fidelement & avec satisfaction ce qui s'est passé dans le monde digne de la mémoire des hommes. Mes sentimens y sont expliqués de telle sorte, que sans donner un jugement précis, ni qui vien-

AVANT-PROPOS.

ne absolument de moi, je laisse, exempt de toute partialité, la liberté à chacun de contredire les opinions que je rapporte. Car je n'ignore pas, qu'encore qu'assez de gens qui ont la vue courte, désistent librement à ceux, qui l'ont meilleure qu'eux, il y en a fort peu, qui se rapportent aux autres en ce qui touche les opérations de l'esprit, où tout le monde pense être clair-voyant, & où personne ne veut reconnoître de supérieur. Qu'on ne prenne donc pas pour des résolutions, ce que je n'expose ici que comme des doutes appuyés de quelque vrai-semblance. Mes amis savent, pourquoi je me suis amusé à les mettre par écrit. En tout cas, ce m'a été un honnête divertissement. Et s'il est vrai, comme l'assure Clement Alexandrin, que nos ames soient de la nature des puits, dont il faut toujours tirer quelque chose pour rendre leurs eaux plus saines & plus pures; je ne me repens pas d'une peine, qui m'a été si profitable, & qui pour le moins, a empêché ma partie supérieure de se corrompre faute d'exercice. Pour conclusion j'userois volontiers en faveur de cet écrit de la même priere à Dieu, qu'Apollonius fit au Soleil, lorsqu'il entreprit ces longs voyages que Philostrate nous décrit sur la foi de Damis. S'adressant à ce grand Astre, qu'il tenoit pour le Dieu visible de la Nature, il lui demanda la grace de pouvoir rencontrer par

Lib. 1.
Sermon.

AVANT-PROPOS.

le Monde les plus honnêtes hommes qu'il y eût. Si mon livre étoit si heureux, que de n'avoir affaire qu'à ceux-là, ce ne lui seroit pas un petit avantage. Que si les Destinées en ont autrement ordonné, il faut souffrir patiemment ce qui ne peut être évité par ceux, qui donnent quelque chose au public.



TABLE

DES HISTORIENS GRECS.

I. <i>Herodote,</i>	page I
II. <i>Thucydide,</i>	17
III. <i>Xenophon,</i>	24
IV. <i>Polybe,</i>	32
V. <i>Diodore Sicilien,</i>	47
VI. <i>Denis d'Halicarnasse,</i>	60
VII. <i>Josèphe,</i>	72
VIII. <i>Arrien,</i>	88
IX. <i>Appien,</i>	99
X. <i>Dion Cassius,</i>	109
XI. <i>Herodien,</i>	123
XII. <i>Zosime,</i>	134
XIII. <i>Procopè,</i>	144
XIV. <i>Agathias,</i>	167

DES HISTORIENS LATINS.

I. <i>Salluste,</i>	page 175
II. <i>César,</i>	193
III. <i>Tite Live,</i>	201
IV. <i>Vellejus Paternulus,</i>	217
V. <i>Quinte Curcè,</i>	222
VI. <i>Tacite,</i>	233
VII. <i>Florus,</i>	247
VIII. <i>Suetone,</i>	254
IX. <i>Justin,</i>	260
X. <i>Ammien Marcellin,</i>	269



DES HISTORIENS GRECS.

HERODOTE.

ENCORE qu'il y ait eu plusieurs Histo-
riens Grecs, qui ont précédé Héro-
dote, c'est le plus ancien néanmoins
dont les ouvrages soient venus jusqu'à nous.
Car bien qu'on sâche que Pherecydes, Denis
Milétien; Hécatee, Xanthus Lydien, Cha-
ron de Lampsaque, Hellanicus, & quelques
autres avoient écrit des Histoires avant lui;
la sienne néanmoins est la plus ancienne qui
nous reste, parce que celles des autres sont
perduës il y a si long tems, que Cicéron a
reconnu dès le sien Hérodote pour le pere ^{1. de leg.}
de l'Histoire, comme il l'a nommé ailleurs à ^{2. de}
cause de son excellence le Prince des Histo- ^{Orat.}
riens.

On ne compte pas moins de vint & un Siècles du sien jusqu'au nôtre, puisqu'il vivoit quelques quatre cens cinquante ans avant la Nativité de nôtre Seigneur. Hellanicus & Thucydide sont du même tems, & si peu différens d'âge, qu'on peut voir dans Aulu Gelle qu'Hellanicus n'avoit que douze ans de plus qu'Hérodote, & Thucydide que treize moins que lui. Suidas, Photius, & Marcellin rapportent une circonstance, qui justifie bien cela, à l'égard des deux derniers. Ils disent qu'Hérodote recitant son Histoire dans cette grande assemblée Olympique de toute la Grèce, Thucydide, qui n'étoit encore que fort jeune homme, ne pût s'empêcher de pleurer; ce qui obligea Hérodote d'user de ce compliment envers le pere de Thucydide, qu'il l'estimoit très heureux d'avoir un fils qui témoignoit de si bonne heure tant d'affection pour les ouvrages de Muses.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'Hérodote eût déjà donné lui-même le nom de ces filles du Parnasse aux neuf livres de sa composition. L'opinion la plus probable, & que Lucien semble appuier, porte, qu'ils l'ont reçu de la bouche des sçavans, plutôt que de celle de leur Auteur. Et certes il y a eu beaucoup d'autres écrits, qu'on a honorés

Noët.
Att. l. 15.
cap. 25.

L. de scr.
hist.

de la même inscription, qui ne le méritoient pas comme ceux-ci. Dion le Rhétoricien fit neuf livres, qui furent nommés les neuf Muses, selon que nous l'apprenons de Dione Laërce. Et le même nous assure, que ces productions d'esprit si obscures d'Héraclite, où Socrate ne faisoit pas difficulté d'avouer qu'il n'entendoit presque rien, reçurent néanmoins ce titre glorieux dont nous parlons, & furent aussi appellées les Muses. Nous lisons encore dans la Bibliothèque de Photius, qu'un certain Cephaleon avoit composé un Epitome d'Histoire depuis Ninus jusqu'à Alexandre le Grand, en neuf Sections, partagées entre les neuf doctes Sœurs, quoique d'un ordre différent de celui, que leur donne Hérodote. Cet Aurelius Opilius que cite quelque part Aulu Gelle, & qui devint de Philosophe Rhéteur, & de Rhéteur Grammaire, tant il alloit dégénérant, ne feignit point d'en user de la même sorte dans un ouvrage qui étoit de neuf livres aussi bien que les précédens. Et personne n'ignore, que comme les trois oraisons du Compétiteur de Demosthène eurent le nom des Graces, ses neuf Epîtres reçurent celui des Muses pour le plus illustre qu'on leur pouvoit imposer.

Il s'est trouvé néanmoins des personnes,

qui ont pris de là sujet de décrier le travail d'Hérodote, l'accusant d'être trop amateur de la Fable, & d'avoir fait une Histoire si Poétique en faveur des compagnes d'Apollon, que la vérité n'y est souvent pas reconnoissable. Ceux de ce parti reprochent à Hérodote tout ce qu'il a écrit d'étrange, & dont on a le plus douté. Ils veulent que ces mots du Satyrique Latin, qui taxent de mensonge l'Histoire Grecque,

Juven.

Sat. 10.

*Et quicquid Græcia mendax
Audet in historia,*

avec ce qui suit, n'aient été mis que pour lui. Et Casaubon même a crû, que les contes d'Herodote avoient fait inventer à ses calomniateurs nôtre verbe *radoter*, prenant pour une étymologie, ce qui n'est vraisemblablement qu'une simple allusion.

Mais s'il a eu des accusateurs, il n'a pas manqué de personnes, qui ont pris sa défense. Alde Manuce, Joachim Camerarius, & Henri Etienne ont écrit des Apologies pour lui. Et il semble que les voyages de long cours, tant du côté du Nord, que de celui du Sud & des Indes Orientales, n'aient été faits en nos jours qu'en sa faveur, & pour nous faire voir, qu'une infinité de choses, qu'il a écrites au rapport d'autrui, & dont il

HERODOTE.

a même protesté qu'il doutoit bien fort, ne laissent pas d'être très véritables. En effet, il declare dans sa Melpoméne, au sujet de ces Pheniciens que le Roi Necus fit embarquer dans la mer Rouge, & qui retournèrent en Egypte après plus de deux ans par les Colonnes d'Hercule; qu'encore qu'ils assurassent avoir eu en quelques côtes d'Afrique le Soleil en leur main droite, il ne lui est pas possible néanmoins de le croire. Si est-ce qu'ils ne pouvoient revenir de la mer Erythrée dans la Méditerranée, comme ils firent, sans doubler le Cap à présent nommé de bonne Espérance, & sans avoir eu en ce lieu là le Soleil à la droite, & leur ombre à la gauche, puisqu'ils étoient au delà du Tropique du Capricorne, selon que tout le monde le connoit aujourd'hui. Dans le livre suivant de Terpsichore il dément ceux de Thrace, qui disoient, qu'au delà du fleuve Ister le pais étoit plein d'abeilles, par cette foible raison, que les mouches à miel ne peuvent pas vivre aux lieux si froids que devoient être ceux-là. Cependant personne n'ignore en nos jours que la Moscovie n'en soit si pleine, qu'elles peuplent souvent ses forêts, où ces petits animaux travaillent quelquefois pour la nourriture des Ours d'énorme grandeur qui les ha-

InEuterp. bitent. Il a hésité à croire avec la même crainte de se méprendre, que l'Isle de Chemnis fût flottante dans un lac d'Egypte; sur ce mauvais fondement qu'il ne l'avoit pas vû se renuer, & que l'apparence n'étoit pas qu'une Isle pût aller sur l'eau. Sans parler pourtant de ces fabuleuses Symplegades, ou Cyanées, l'un & l'autre Plin, Denis d'Halicarnasse, Theophraste, & Seneque, témoignent qu'il s'en trouve en plusieurs endroits, & même d'en avoir considéré quelques unes dans leur agitation. Celles qui sont auprès de Saint Omer reçurent l'Archiduc Albert & l'Infante d'Espagne sa femme, qui voulurent même y prendre un de leurs repas. Et les Ecoffois ne s'étonnent pas d'en voir une de cette nature, & qui a de très bons paturages dans leur lac de Loumond. Bref, leur existence est si certaine, que les Jurisconsultes Paulus & Labeo ont disputé de la propriété de leur fonds, le premier étant d'avis, qu'elles n'appartiennent à personne. Et qui n'eût pris pour une fable ce que le même Hérodote rapporte ailleurs, de certaines femmes de Thrace qui contestent entre elles, après la mort de leur mari, à qui aura l'honneur de se faire tuer sur sa fosse, & d'être inhumées avec lui? si les Relations des Portugais ne nous eussent

L. pén.

parag. 2.

dig. de

acq. rer.

dom.

Initio

Terpsic.

fait voir, que c'est une coutume qui se pratique dans toute la côte des Malabares, & presque par tout le Levant; où les femmes se jettent d'elles mêmes & à l'envi dans le bucher ardent de leurs maris.

Or comme nous pouvons remarquer par ces exemples, qu'Hérodote n'a quasi jamais voulu débiter pour certaines les choses dont il n'avoit pas une parfaite connoissance, encore qu'elles se soient trouvées véritables long tems après le Siècle où il vivoit : Aussi faut-il observer qu'il a été très soigneux de condamner ce qu'il jugeoit manifestement faux, parce qu'il étoit contre le cours ordinaire de la Nature. Ainsi s'est-il moqué dans sa Thalie de ces prétendus Arimaspes, qui n'avoient qu'un œil, & qui déroboient l'or des Gryphons vers le Septentrion de notre Europe. Dans Melpomene qui suit, il ne debite pas plus favorablement le conte des hommes Aigipodes ou Chevrepieds; ni ce qu'il avoit lû des Hyperborées, qui dorment six mois de l'année, encore que cela regarde vrai-semblablement les longues nuits des peuples, qui vivent sous le cercle Arctique, & qui passent certainement près de la moitié de l'an sans voir le Soleil, lorsqu'ils sont fort proches du Pole. S'il parle un peu après de cet

Abaris, qui courût toute la terre sans manger, & avec une fleche qui lui servoit de Pegase, c'est comme d'une fable qui étoit très célèbre de son tems. Et dans le même livre il proteste contre la créance commune qu'il y eût des hommes voisins des Scythes, qui se fissent Loups une fois tous les ans, & reprissent après quelques jours leur forme humaine; d'où sont apparemment venus les Loups-garoux dont nous faisons tant de peur aux petits enfans. On ne peut donc pas dire qu'il ait indifféremment mêlé la vérité avec le mensonge sans les distinguer; ni qu'il ait été menteur, encore que souvent il ait recité les mensonges des autres, à quoi les plus exactes loix de l'Histoire ne s'opposent pas. Certes, au contraire ces mêmes loix nous obligent à rapporter les bruits qui ont couru, & les opinions différentes des hommes, comme il la scût fort bien observer dans sa Polymnie au sujet des Argiens, par un avis qu'il veut qui serve à toute sa composition.

Ajoutés à cela qu'Herodote aiant été très religieux dans le culte divin, dont il faisoit profession, si l'on peut parler de la sorte d'un Payen, il n'y a guères d'apparence qu'il eût voulu charger sa conscience d'un crime tel que le mensonge, à l'égard d'un Historien.

En effet, il respectoit si fort les choses qu'il croioit divines, tout idolatre qu'il étoit, que jamais il n'a voulu reveler le secret des mysteres que la Religion de son tems defendoit de publier, encore que l'occasion s'en soit présentée en beaucoup de lieux de son Ouvrage. Et l'on peut voir dans son Uranie, comme il accommode tous les succès du combat naval, où Thémistocle défit l'armée de Xerxes, aux Oracles qui avoient précédé, & dont il veut que chaque prédiction ait été ponctuellement accomplie. Un homme si ami des autels, doit-il être soupçonné d'avoir trahi la vérité en faveur de l'imposture dont nous parlons? qui n'étoit pas moins infame, ni moins detestée de son temps que du nôtre.

Et néanmoins, quoiqu'on puisse le defendre de cette façon, & bien que je croie qu'il ait été souvent calomnié par ceux que l'ignorance ou l'envie ont animés contre lui, je vois deux hommes de si grande autorité, qui l'ont accusé, (sans parler de cet Harpocraton qui fit un livre exprès pour le diffamer) que j'ai de la peine à prononcer nettement en faveur de son innocence.

Plutarque est le premier, qui a témoigné un merveilleux ressentiment de voir la Bœotie sa patrie si mal traitée, ce lui semble, par

Hérodote; & ceux de Thèbes chargés d'une infamie du tout insupportable au sujet de la guerre des Perses. C'est le motif qu'il dit l'avoir porté à composer cet opuscule de la malignité d'Hérodote, où il lui impute d'avoir malicieusement taxé l'honneur non seulement des Thebains & des Corinthiens, mais presque de tous les Grecs, pour obliger les Medes, & afin de relever davantage la gloire de son pays en la personne d'Artemise Reine d'Halicarnasse, dont il exagère de telle sorte les faits héroïques à la bataille de Salamine, que cette femme seule fait la plus grande partie de sa narration. Plutarque avouë bien, qu'elle est des mieux écrites, & des plus charmantes qu'on puisse lire. Mais il dit, que sous cette douceur agréable, Hérodote fait avaler le poison de sa médisance, & il compare cette malignité, dont il le charge, à une Cantharide couverte de roses. Quelques uns répondent, que l'invective de Plutarque est accompagnée de tant de chaleur, & paroît si pleine d'animosité, qu'il semble avoir lui même toute la malignité, dont il tâche de noircir son adversaire. Mais j'ai en trop grande vénération ce digne Précepteur de Trajan, pour demeurer pleinement satisfait d'une telle réponse; & il est difficile de voir comme

Hérodote parle de Thémistocle, particulièrement dans son Uranie, où il le taxe de rapines, & d'intelligences avec les Perses, sans prendre au moins quelque soupçon de ce que Plutarque donne pour très assuré.

Le second Auteur de très grande importance que je produirai contre Hérodote, sera Dion Chrysostome, qui pour n'avoir pas été particulièrement Précepteur d'un Empereur, ne mérite peut être pas moins de respect que Plutarque, puisqu'outre qu'il étoit vrai-semblablement aussi avant que lui dans l'affection de Trajan, aux côtés duquel Suidas témoigne qu'on l'a vû souvent en carosse, il a passé sa vie dans l'instruction de tout le genre humain, se promenant par le monde, où il pronçoit au milieu des plus grandes assemblées ces belles Oraisons, que nous avons de lui, pour éloigner les hommes du vice, & leur imprimer jusqu'au cœur, s'il pouvoit, un amour violent de la Vertu. Or nous voyons dans sa trente septième Oraison, qu'il fait venir Hérodote trouver les Corinthiens, pour recevoir d'eux quelque recompense des Histoires Grecques qu'il avoit composées, & où ils étoient extrêmement intéressés. Il ne les avoit pas encore, dit Dion, falsifiées; & parce que ceux de Corinthe témoignèrent,

qu'ils ne vouloient pas acheter de l'honneur à prix d'argent, il changea, comme chacun fait, la narration de ce qui s'étoit passé au combat naval de Salamine, imposant au Général des Corinthiens Adimantus, qu'il avoit fui dès le commencement de la bataille, & trahi par ce moien la cause commune de toute la Grèce. Dion ajoute un peu après, qu'il seroit bien fâché de déferer à ce qu'Hérodote nous a laissé par écrit là dessus, aiant les épitaphes publics, & les inscriptions des sepulchres érigés du consentement de tous les Grecs dans l'Isle de Salamine, qui portent témoignage contre lui. Il rapporte en suite une partie des mêmes Epigrammes du Poète Simonides, dont Plutarque s'est servi pour convaincre Hérodote de malignité; & l'autorité de sa profession philosophique, jointe à tant de monumens, qui semblent irréprochables, peuvent bien aujourd'hui partager nos esprits sur un différent, que ceux des anciens n'ont jamais pû décider.

Quoiqu'il en soit, après la perte que nous avons faite de tant d'autres Histoires, il est certain que l'antiquité ne nous a rien laissé ni de plus instructif, ni de plus charmant, que les neuf Muses d'Hérodote. Elles contiennent, selon que Denis d'Halicarnasse l'a fort

bien supputé, ce qui s'est passé de plus mémorable dans le Monde, pendant deux cens quarante ans, à commencer de l'Empire de Cyrus, premier Roi de Perse, jusqu'à Xerxes, du tems duquel nôtre Historien vivoit, comme Photius & Diodore Sicilien le témoignent. Mais ce dernier s'est trompé, quand il a dit, que l'Histoire d'Hérodote s'étendoit depuis la prise de Troye par les Grecs, jusqu'au regne de Xerxes, ce qui enveloperoit une espace de plus de sept cens ans. L'erreur de Diodore vient de ce qu'Hérodote parle un peu dans sa Préface du tems fabuleux, & de ce qu'on disoit incertainement de son vivant des reliques de Troye. Mais il n'y a point d'apparence de faire réflexion sur si peu de chose, & qui n'est pas proprement de son Histoire.

Son style ou genre d'oraison est plutôt doux, étendu, clair & facile, qu'élevé, concis & pressant, comme celui de Thucydide. Denis d'Halicarnasse qui a fait la comparaison de ces deux Historiens, met presque toujours l'avantage du côté d'Hérodote. Son dialecte, qui est une façon de parler particulière à chaque país où l'on usoit de la langue Grecque, est tout à fait Ionique. Et il se trouve tant de rapport sur tout cela entre lui & Homère, que le Sophiste Longin assure

dans son traité de l'oraison sublime, qu'il n'y a qu'Hérodote seul, qui ait parfaitement imité ce Prince des Poètes, & qui soit, pour user de son terme *ὁ μνημιώτατος*. Aussi a-t-on accoutumé de donner pour précepte à ceux qui veulent profiter dans la lecture d'Homère, de faire celle d'Hérodote auparavant, afin que la Prose du dernier prépare un accès facile à la Poésie de l'autre, par le moien de cette grande ressemblance qui est entre eux. Ce fut dans Samos qu'Hérodote se forma au dialecte Jonique, & où il composa son Histoire, avant que de se retirer avec une colonie d'Athéniens dans Thuries, une des villes de cette partie d'Italie, qu'on nommoit alors la grande Grece. Car l'opinion de Suidas, conforme à ce que nous disons, est plus suivie

Nat. hist. que celle de Pline, qui veut qu'Herodote ait

lib. 12. c. 4. choisi le tems & le lieu de ce bannissement

volontaire pour travailler à un si grand ouvrage. C'est un sentiment qui peut être convaincu de faux puisqu'il avoit recité ses Muses long tems avant cette retraite, comme on le peut voir dans les Chroniques d'Eusebe. En effet, il étoit né dans Halicarnasse, ville de cette Doride, qui fait une des Provinces de l'Asie mineure. Et parce que son illustre naissance l'avoit engagé dans l'expulsion du

Tyran de sa ville, il se retira, comme nous venons de le dire, dans celle de Thuries, où il mourut selon l'opinion de plusieurs ; s'en étant trouvé même, au rapport de Plutarque, qui lui ont donné pour patrie ce propre lieu de sa sépulture.

Tout le monde n'est pas d'accord, que le livre de la vie d'Homère, qui suit la neuvième Muse, soit d'Hérodote. Quelqu'en soit l'Auteur, il est fort ancien, & rend ridicule le travail de ceux, qui se peinent encore aujourd'hui à dire quelque chose de plus certain & de plus considérable qu'il n'a fait, touchant la patrie d'Homère. Mais cela ne touche pas son Histoire, qui s'est heureusement conservée, nonobstant l'Epitome d'un certain Theopompe dont parle Suidas. Car on accuse Justin, tout grand Auteur qu'il est, d'avoir causé la perte de Trogus Pompeius, & l'on impute à Florus de même celle d'une partie des œuvres de Tite Live, par les réductions en petit que l'un & l'autre ont faites de ces grands ouvrages, qui se fussent vrai-séemblablement conservés sans leurs abrégiateurs. (*)

(*) Il ne sera pas hors de propos de donner ici un détail abrégé du sujet de chacun des neuf livres de notre Historien pour mieux éclaircir l'ordre qu'il a suivi dans son Histoire.

Le 1^{er} contient les traits de l'histoire du Roiaume de Lydie depuis Gigès jusqu'à Crefus, de la minorité de Cyrus, & des Republicues d'Athènes & de Lacédémone.

Dans le 2. on trouve une description de l'Egypte, avec la fuite de ses Rois.

Le 3. donne l'histoire de Cambyfes, & l'élection de Darius Hiftaspes.

Dans le 4. il décrit la malheureuse expedition de Darius en Scythie.

Le 5. contient les affaires d'Athènes, de Lacedemone & de Corinthe, au tems de Darius Hiftaspes.

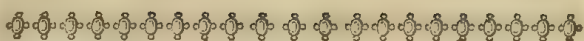
Dans le 6. on voit l'origine des Rois de Lacedemone, les guerres de Darius contre les Grecs, & la bataille de Marathon.

Le 7. rapporte l'expédition de Xerxes dans la Grèce, & la bataille des Thermopiles.

Le 8. traite de la bataille de Salamine.

Le 9. rapporte la bataille de Platée, ensuite de laquelle les Perses furent chassés de la Grèce.





Hist. Log.

THUCYDIDE.

COMME cette sorte de Fonteniers, ou de ramasseurs d'eau, que les Latins nomment *Aquileges*, prennent à bon augure, s'ils voient sortir le matin des fumées de certaines terres, parce que c'est un des signes qui leur font espérer d'y trouver quelque bonne & abondante source: Ceux aussi, qui ont le plus de connoissance de la nature de nos ames, se réjouissent d'y remarquer dès leur plus tendre jeunesse de violens desirs d'apprendre, & de certains transports pleins d'ardeur pour les sciences, d'où ils tirent des conjectures presque assurées du mérite des esprits, & de leur excellence future. C'est sur quoi fut fondée la prédiction d'Hérodote, dont nous avons parlé au Chapitre précédent, quand il vit Thucydide ému jusqu'à pleurer, par la lecture qu'il lui entendit faire de ces belles Muses dans une des plus célèbres assemblées de la Grece. Le plus ancien apperçût la grandeur du Génie de l'autre par ses larmes; & comme l'épine pique en naissant, il jugea que l'émotion extraordinaire de ce jeune homme, venant d'un si beau sujet, produiroit un jour quelque chose de mémorable, &

seroit suivie des veilles & des inquietudes qui donnent immortalité.

L'Histoire de Thucydide devoit comprendre toute la guerre nommée Peloponesiaque, qui fut durant vint sept ans entre les deux premières Républiques de la Grece, l'Athénienne, & celle de Sparte: Mais parce qu'il mourut étant exilé en Thrace, comme il écrivoit encore les succès de la vint & unième année, il a laissé son Ouvrage imparfait des six dernières, que Théopompe suppléa depuis, & que Xénophon a mises aussi au devant de ses Histoires Grecques, qu'il commence justement où Thucydide avoit fini. Il s'est trouvé même des Critiques, qui n'ont pas crû, que son huitième Livre selon la division ordinaire, fut parti de sa main. Les uns l'ont attribué à sa fille, les autres à Xénophon, ou à Théopompe. Mais la meilleure partie a jugé, qu'il étoit de Thucydide, qui n'avoit pas eu le loisir de le polir comme les précédens, & que la maladie avoit empêché d'agir selon la portée ordinaire de son esprit. Il fut long tems à faire l'amas des matériaux nécessaires à un si grand Ouvrage. Et l'on dit même, que comme il étoit d'illustre & royale naissance, aiant de plus épousé une femme très riche, il employa des sommes confi-

derables à recouvrer des mémoires utiles à son dessein, non seulement du côté des Athéniens, mais encore de celui des Lacédémoniens, afin de s'éclaircir mieux de la vérité, par ce qu'il apprendroit des uns & des autres.

Pour son Dialecte, il est pur Attique, & Photius porte ce jugement, que comme Hérodote doit servir de regle à ceux, qui veulent se perfectionner au style Ionique, Thucydide est le plus excellent exemplaire, qu'on se puisse proposer d'un langage, qui n'a rien que d'Athenien. On lui reproche néanmoins d'avoir trop affecté de faire revivre des mots anciens, qui n'étoient déjà plus de son tems en usage, & de s'être d'ailleurs quelquefois dispensé d'en composer de nouveaux, ce qui a beaucoup contribué, avec la longueur de ses périodes, à le rendre souvent si obscur, que ceux mêmes de son tems se plaignoient de ce que souvent il n'étoit pas possible de l'entendre. A la vérité, ce Marcellinus qui nous a décrit sa vie, l'a voulu défendre à cet égard, comme s'il avoit affecté l'obscurité, & s'étoit rendu exprès peu intelligible, afin de n'être lû que des Savans, & de ne tomber pas dans le mépris du peuple, qui n'estime d'ordinaire, que ce qu'il ne peut comprendre. Mais ce qui seroit peut-être recevable pour excuser

les difficultés d'une Satyre, ou les sens cachés d'un Philosophe, qui couvre ses mysteres, dont il croit que la connoissance seroit préjudiciable à beaucoup de personnes, ne peut pas servir de légitime excuse à un Historien, qui n'écrit que pour être entendu d'un chacun, & qui doit instruire ses Lecteurs de quelque condition qu'ils soient, avec des narrations claires & faciles, s'il ne veut renoncer à la premiere fin qu'il doit s'être proposée. Tant y a que nonobstant ce défaut, tout le monde lui accorde unanimement le genre sublime d'oraison, & pas un des Anciens ne lui refuse la gloire d'avoir secondé Pindare dans la grandeur & majesté de l'expression.

Il a de plus cet avantage de s'être avisé le premier d'animer l'Histoire, qui n'étoit auparavant qu'un corps languissant & sans ame, selon la pensée d'un Ancien par le moien des harangues directes, dont il s'est servi dans tous les trois genres d'oraison, le demonstratif, le délibératif, & le judiciaire. Car nous voyons bien, qu'Hérodote avoit déjà tenté la même chose, mais il s'est contenté d'user de quelques harangues obliques, & presque toujours imparfaites, n'étant jamais passé jusqu'ou Thucydide est allé, qui n'a rien laissé en cela aux plus grands Orateurs, dont ils

se puissent prévaloir sur lui. Aussi dit-on que Demosthène voulut prendre la peine de transcrire jusqu'à huit fois toute l'Histoire de Thucydide.

Il n'en a pas été de même pour ce qui touche l'élection du sujet, que l'un & l'autre ont traité, où Denys d'Halicarnasse remarque fort bien qu'Hérodote a de grands avantages sur Thucydide. Car l'étendue de la matière, que traite le premier, est & beaucoup plus diffusée & incomparablement plus agréable que celle de l'autre. Hérodote a pour but, de rapporter tout ce que les Grecs & les Barbares avoient exécuté de plus mémorable durant l'espace de deux à trois cents ans, ce qui comprend tant de belles actions, si diverses & si dignes d'être sçûes, que la narration n'en peut être que très plaisante. Thucydide au contraire, s'est renfermé d'abord dans le tems des vint sept années seulement qu'a duré la guerre Peloponesiaque, qui est un espace non seulement très étroit, mais encore le plus calamiteux qu'il pouvoit choisir dans toute l'Histoire Grecque, qui comprend peu d'actions considérables, & dont le souvenir ne pouvoit être que très ennuyeux à ceux de son pays.

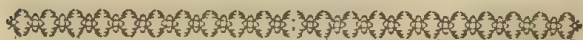
Denys d'Halicarnasse trouve encore beau-

coup à redire sur l'ordre que tient Thucydide dans la distribution des matieres qu'il traite, s'étant assujetti à représenter par demies années tout ce qui étoit venu en divers lieux, sans mêler les succès de l'Hiver avec ceux de l'Eté, de façon, qu'il est contraint de laisser les choses imparfaites, pour passer à d'autres, qui font perdre la mémoire des premières, quand il en veut reprendre le fil à la demi-année suivante. En effet, il n'y a rien qui peine plus l'esprit, que cette interruption, & il ne fait jamais bien son profit d'une narration Historique, qui n'acheve les choses, dont elle traite, qu'après avoir brouillé une infinite d'actions les unes dans les autres. Cela n'est bon que pour des Romans, qui usent expressément de cet artifice, afin de rendre le mensonge de leur Fable moins reconnoissable. Pour la vérité, elle aime à se faire voir tout d'un coup & toute entiere; ce qu'Herodote a sçu incomparablement mieux pratiquer que personne. Il ne quitte jamais un événement sans l'avoir représenté dans toute son étendue; & lorsqu'il a de tout point contenté la curiosité de son Lecteur, il se sert de passages à d'autres succès, ou, comme parlent les Rhéteurs, de transitions si justes & si à propos, que l'esprit s'y porte non seulement

sans résistance, mais même avec plaisir & transport.

Pour contrepéser ces défauts, on donne la gloire à Thucydide de n'avoir point mêlé de fables parmi ses narrations véritables. S'il est contraint de dire un mot de Térée & de Procné dans son second livre, ou si en décrivant la Sicile au commencement du sixième, il se sent obligé de parler des Cyclopes & des Lestrigons, c'est si legerement, que les chiens d'Egypte ne touchent pas en si grand hâte l'eau du Nil, dont ils craignent les Crocodiles, que cet Historien passe promptement par-dessus une circonstance fabuleuse, par apprehension de donner la moindre entrée au mensonge dans son ouvrage. Et néanmoins il n'a pu éviter le reproche de n'avoir pas toujours dit la vérité, puisque Joseph assure *Liv. 1. contre Apion.* qu'on le taxoit de l'avoir falsifiée en plusieurs endroits. Ce n'est pourtant qu'après avoir accusé tous les Grecs d'imposture, que Joseph charge Thucydide de la sorte. Et si l'on prend garde à l'éloge, qu'il lui donne en suite, d'avoir été le plus exact & le plus scrupuleux de son pays à composer une Histoire, l'on verra bien que c'est un Juif qui a pris à tâche de décréditer toute celle des Païens, & qui dans ce dessein eût crû faire une grande

faute, s'il eût épargné quelque Historien d'entre eux, & s'il n'eût traité Thucydide, comme les autres. J'ajouterais ici, que Thucydide ne s'est pas contenté de coucher dans son Histoire toute sorte d'Oraisons, selon nôtre observation précédente. Il a pris la liberté d'y insérer des Dialogues, & celui d'entre les Athéniens & les Méliens, qui contient une grande partie du cinquième Livre jusqu'à sa fin, est tel, que je serois bien fâché de le proposer à personne, comme un exemple à imiter. Ceux qui ont à contre-cœur les Digressions, ne trouvent pas aussi leur compte dans cet Auteur, qui en a de très belles, comme celles entre autres de la conspiration d'Harmodius & d'Aristogiton dans le sixième Livre, qui peut justifier beaucoup d'autres excursions ou faillies semblables, qu'on censure quelquefois trop légèrement.



XENOPHON.

Ce n'est pas de l'Histoire seule que Xenophon tient la gloire, dont il est en possession depuis tant de siècles. La Philosophie & les armes y ont contribué à l'envi. Et je pense que ces trois parties nous peu-

vent permettre de lui donner le nom de Trismegiste, (a) aussi bien qu'à cet Hermes d'Egypte, puisqu'il est universellement reconnu pour très grand Philosophe, très grand Capitaine, & très grand Historien. Il a communes avec César les deux dernières qualités ; & ceux-là ne se trompent pas, qui trouvent dans leur stile une troisième ressemblance, la pureté, l'élégance & le douceur, étant naturelles à l'un comme à l'autre. Ils ont tous deux une agréable façon de s'exprimer, sans art & sans affectation, quoique nulle sorte d'art ni d'affectation ne la puisse égaler. Mais le surnom d'Abeille, & de Muse Athénienne, dont tous les anciens ont honoré Xenophon, n'est pas seulement un témoignage de la beauté de son langage, & de cette douceur de miel, qu'il semble que les graces y aient voulu répandre de leurs propres mains, pour en parler comme Quintilien : C'est encore une marque particulière de son Dialecte Attique, où il a été excellent, que Diogene Laërce écrivant sa vie, ne rend point d'autre raison de la mauvaise intelligence, qui étoit entre Platon & lui, que

(a) Ter Maximus. Hermes fut ainsi nommé parce qu'il étoit Roi, Prêtre & Philosophe.

celle de la jalousie, qui se mit entre eux là dessus. Si est-ce que quand Marcellin attribué à Thucydide dans son Eloge le genre sublime d'Oraison, il ne laisse que le plus bas à Xenophon, plaçant Herodote entre deux. Et lorsque Denis d'Halicarnasse remarque, comme Xenophon a souvent imité Herodote, il ajoûte, que le premier est toujours demeuré inférieur de beaucoup à l'autre.

*Diog.
Laërt.*

Quoiqu'il en soit, c'est une chose fort considérable, que Xenophon ait été le premier des Philosophes, qui se soit appliqué à composer une Histoire. La sienne, pour ce qui concerne les affaires des Grecs, est de quarante-huit années, & commence où Thucydide avoit fini, faisant voir d'abord Alcibiade de retour parmi les siens, que Thucydide avoit laissé dans son dernier livre méditant cette retraite. Or ce n'est pas une petite gloire à Xenophon, ni une preuve de probité ordinaire, d'avoir franchement donné au public l'ouvrage de Thucydide, qu'on tombe d'accord, qu'il pouvoit supprimer, ou même se l'approprier, s'il eût voulu être plagiaire, (puisque nous n'avons point d'autre mot propre pour exprimer ce vice infame) & s'attribuer les travaux d'autrui, comme beaucoup d'autres ont fait, & font encore tous les jours.

Outre la continuation de l'Histoire commencée par Thucydide, Xenophon nous a laissé celle de l'entreprise du jeune Cyrus contre son frere Artaxerxes, & de cette mémorable retraite de dix mille Grecs des extrémités de la Perse jusques chés eux, dont il eût presque tout l'honneur, tant pour ce qui touchoit le conseil & la bonne conduite, que pour ce qui concernoit le commandement.

Quant à ce qu'il a écrit de l'Institution de Cyrus l'ainé, (a) ce n'est pas un ouvrage Historique, mais purement moral, où il nous a dépeint la figure d'un grand Prince, sans s'être soucié des véritables événemens, hors deux ou trois tels que la prise de Babylone & la captivité de Crœsus. Tout le reste est inventé, & n'a rien que l'agrément de la Fable, comme Hermogène l'a fort bien observé au sujet de la mort de Panthée, qui se tuë avec trois Eunuches sur le corps de son mari Abradate, dans le septième Livre de l'Institution de Cyrus.

Cependant toutes ces compositions de Xenophon, dont nous venons de parler, sont telles, qu'avec ce qu'elles peuvent servir de

(a) Cyrus ille à Xenophonte non ad Historiæ fidem scriptus est, sed ad effigiem justî Imperii. Cic.

regle aux premiers hommes d'Etat dans toute l'étendue de la Politique, selon le beau jugement qu'en fait Dion Chrysostome; elles sont encore capables de former de grands Capitaines, & de donner au monde des Généraux d'armée. Nous en avons deux notables exemples parmi les Romains. Car n'ont-ils pas avoué eux mêmes, que leur Scipion, surnommé l'Africain, avoit presque toujours entre ses mains les œuvres de Xenophon? Et que rien ne rendit Lucullus capable de s'opposer à ce redoutable ennemi le Roi Mithridate, que la lecture de ce même Auteur? dont Lucullus fit un tel profit, étant sur mer, lui, qui n'avoit auparavant que fort peu de connoissance du métier de la guerre, qu'il en fût assés après cela pour remporter les célèbres victoires, que chacun fait, & rendre tributaires les plus considérables Provinces de l'Asie.

*Cicer. 2.
Tusc. qu.*

Xenophon a écrit sur plusieurs autres sujets, & il semble qu'en beaucoup il y ait eu bien de l'émulation entre lui & Platon. Car l'un & l'autre ont composé une défense de Socrate, un Convive, & assés d'autres Traités de Morale & de Politique, selon l'observation de Diogene dans la vie de Platon, sans s'être jamais nommés avec éloge réciproque.

ment, quelque occasion qui s'en soit présentée, parmi tant de conversations, qu'ils font voir de leur Précepteur commun avec ses Disciples. On veut même que Xenophon n'ait représenté avec de si vives couleurs les défauts d'un certain Menon Thessalien, sur la fin de son second livre de l'Expedition de Cyrus, qu'à cause de l'amitié dont ce Menon étoit lié avec Platon. Mais à l'égard de cet autre livre des Equivoques, imprimé depuis un siècle, sous le nom de Xenophon, il le faut tenir pour une des impostures d'Annius de Viterbe, qui l'a commenté avec celui de Bérosee, & une douzaine d'autres encore, dont il a fait le texte & la glose. C'est ainsi qu'on voulut autrefois débiter l'Histoire du siège de Troie, sous le nom d'un Dictys de Crète compagnon d'Idoménée, & d'un Dares de Phrygie, dont on a même falsifié le Traducteur. Car jamais Cornelius Nepos ne songea à faire cet ouvrage, qui n'a rien de la pureté, ni de l'élégance qu'on remarque dans ses vies des Capitaines Grecs, ou dans celle d'Atticus. A parler franchement, ce sont des suppositions honteuses, & qui ne sauroient être trop detestées par ceux, qui aiment la vérité. Et néanmoins c'est une chose merveilleuse, qu'il se trouve des personnes si por-

Morale.

tées d'affection pour la fable & le mensonge, qu'elles se repaissent de telles bagatelles, bâtit sur ces beaux fondemens, & donnent par ce moien l'envie & le courage à d'autres d'user de pareilles supercheries. Nous avons vû depuis peu l'Itineraire d'Alexandre Gerdin Evêque de Saint Dominique, qui trouve par toute l'Ethiopie deçà & delà la Ligne des inscriptions Romaines, & des antiquités de telle considération, que toutes celles du reste de la terre seroient à mépriser, si la moindre des siennes étoit véritable. L'importance est, que jamais personne ne les a vûes avant ni après lui, & qu'il n'y a point d'Ecolier si neuf dans cette sorte de lecture, qui ne s'apperoive aussi-tôt de la fausseté de ses remarques, tant elles ont peu de vrai-semblance. N'est-ce pas une grande impertinence, de dresser des colonnes qui témoignent la conquête & le pouvoir absolu des Romains, en des lieux où jamais apparemment aucun d'eux ne mit le pied, & contre tout ce que nous avons dans leurs propres Histoires ? Il faut faire le même jugement de ces antiquités Hetrusques ou de Toscane, qu'un certain Inghirami nous a présentées encore plus récemment. Certes, il y a trop d'effronterie à vouloir en imposer de la sorte. Et il devoit y avoir

des peines établies, ce me semble, contre ceux, qui osent exposer au public des alimens spirituels si corrompus & si mortels que ceux là; puisqu'il n'y a point de poison qui opere avec tant d'effort & de mauvais effet sur le corps, que l'erreur & l'imposture (lorsqu'on les débite pour des vérités) agissent puissamment sur nos ames, qui en sont aussi-tôt infectées.

Un Auteur du dernier siècle accuse Xeno-^{Speron}phon d'avoir aimé avec tant de passion le Roi ^{Speroni}Agésilas, que non seulement dans son Li-^{dial. di}vre de la Roiauté, mais dans ses Histoires ^{Senoph.}mêmes il fait des jugemens téméraires en sa faveur, & relève ses victoires beaucoup plus, que les loix de l'Histoire ne le permettent. C'est le caprice d'un Italien, que peu de personnes approuveront, puisqu'il choque les sentimens de toute l'Antiquité, qui n'a jamais parlé si désavantageusement de Xenophon. (a)

Pour ce qui concerne son style, on peut voir ce qu'en écrit Hermogène, qui ne le recommande de rien tant que d'une certaine

(a) Cicéron lorsqu'il parle de cet éloge ne taxe point Xenophon d'une telle incongruité.

douceur, & naïveté ou simplicité comme il la nomme, dont ce Rhéteur fait un des principaux ornemens de l'Oraison. Aussi préfère-t-il de beaucoup Xenophon à Platon à cet égard. (*b*)

(*b*) Xenophon étoit né à Athènes. Son pere se nommoit Grillus. Il vivoit environ quatre cens ans avant la naissance de J. C.



P O L Y B E.

*Diod.
Sic. initio
lib. 1.*

Si Xenophon a été le premier des Philosophes, qui se sont plu à nous écrire des Histoires, Polybe à cet avantage d'être celui d'entre eux, qui nous a donné la plus considérable de toutes, & qui a le plus évidemment fait voir que l'Histoire est comme la Métropolitaine de toute la Philosophie, pour user des termes dont s'est servi un autre Historien, duquel nous parlerons au Chapitre suivant. Nous reconnoissons bien mieux ce que je dis de Polybe, si tout le corps de son Ouvrage nous étoit demeuré, dont il ne nous reste que la moindre partie, puisque de quarante livres dont il étoit composé, nous n'en avons plus d'entiers que les cinq premiers,

premiers, avec l'Epitome des douze suivans, qui va jusqu'au commencement du dix-huitième. Plusieurs croient, que cet Epitome est de la façon du grand ami de la liberté Romaine Marcus Brutus, parce qu'on sait, que n'ayant point de lecture si agréable que celle de Polybe, lui, qui étoit difficile jusqu'à ce point, que celle de Cicéron ne le satisfaisoit pas, il prit plaisir à reduire en abrégé l'Histoire du premier, y trouvant outre l'instruction, qu'il y cherchoit, la consolation, dont il avoit besoin dans les derniers tems de sa vie qui furent si calamiteux.

Le sujet de cette Histoire comprenoit tout ce qui s'étoit passé de plus considérable dans le monde, depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la fin de celle, qui termina tous les différens des Romains avec les Rois de Macedoine, par la ruine entiere de leur Monarchie. Cela enveloppe un espace de cinquante trois années, dont Polybe faisoit voir tous les événemens dans les derniers trente huit livres, parce que les deux premiers ne sont pas tant du corps de son Histoire, qu'ils lui servent de préparatif, dans une narration sommaire de la prise de Rome par les Gaulois, sous la conduite de Brennus, & de ce qui suivit jusqu'à la

premiere année de la seconde guerre contre les Carthaginois. Or quoique les affaires de l'Empire Romain fussent beaucoup plus exactement traitées par Polybe que par les autres, d'autant que son but principal étoit de ne rien omettre de ce qui pouvoit servir à nous donner une parfaite connoissance de celles-là ; si est-ce qu'il avoit représenté de telle sorte tout ce qui concernoit le reste des Puissances de la terre, qu'on voioit décrits en même tems dans son ouvrage les intérêts des Rois de Syrie, d'Egypte, de Macedoine, du Pont, de Cappadoce, & de la Perse, avec ceux de toutes ces différentes Dynasties qui étoient alors en Grèce. Ce fut pourquoi il donna à son Histoire le nom de Catholique, ou d'Universelle, comme à celle qui nous apprenoit les destinées de tous les peuples de la terre, n'y en ayant presque point de ce tems-là, qui n'eussent quelque chose à dé mêler avec les Romains.

Il reçût en naissant de grands dons de Nature qui favorisèrent son entreprise. Et ce coup de Fortune, qui le fit venir à Rome, ne lui fut pas peu avantageux, puisqu'il lui doit, outre ses plus belles connoissances, l'importante amitié qu'il contracta avec Scipion & Lélius, qui ont tant contribué à faire valoir

son Histoire. Mais la peine, qu'il se donna pour acquérir tout ce qui pouvoit le rendre capable de la bien écrire, & de travailler pour l'éternité, me semble très digne de considération. Il crût que pour être bon Historien, il falloit avoir vu la meilleure partie des choses, qu'on rapportoit, selon l'étymologie du nom que les Grecs ont donné à cette profession. Il savoit les fautes, que l'ignorance des lieux fit commettre à Timée, puisqu'il lui a reproché dans son douzième livre, que pour s'être fié au rapport d'autrui, & n'avoir pas voyagé, on le pouvoit convaincre d'un nombre infini d'erreurs. Et possible que comme il avoit appris la langue latine avec grand soin, il se souvenoit du mot que Plaute, qui vivoit un siècle devant le sien, fait dire par Messénion à Ménechme, qu'à moins que d'être dans le dessein d'écrire une Histoire, il lui sembloit qu'ils avoient assez couru le Monde.

*A. Gellius
noct. Att.
l. 5. c. 18.*

- - - *Quin nos hinc domum*

Redimus, nisi si historiam scripturi sumus.

Tant on tenoit pour constant de ce tems-là, que les voyages étoient nécessaires à un Historien, qui ne peut faire aucune description à propos, ni s'assurer de ce que portent ses mémoires, de quelque lieu qu'il les tienne,

s'il ne les a rectifiés par sa propre vuë, en considérant lui même les païs, dont il a dessein de traiter. Il voulut donc prendre une exacte connoissance de beaucoup d'endroits, tant de l'Europe que de l'Asie & de l'Afrique, où il se transporta exprès, afin de se rendre certain de ce qu'il en devoit écrire. Et il se servit même de l'autorité de Scipion, pour avoir des vaisseaux propres à faire voile sur l'Océan Atlantique, jugeant que ce qu'il y remarqueroit, pouvoit être utile à son entreprise. C'est une chose certaine qu'il traversa les Alpes & une partie des Gaules, dans le desir qu'il avoit de bien représenter le passage d'Annibal en Italie. Et que de crainte d'omettre la moindre circonstance des actions du même Scipion, il fut par toute l'Espagne, & s'arrêta particulièrement dans Carthage la neuve, dont il étudia très soigneusement la situation.

Ce que nous venons de dire du célèbre destructeur de la vieille Carthage Scipion Emilien, petit fils par adoption de Scipion l'Africain, qui défit Annibal après l'avoir contraint de quitter l'Italie, m'oblige à rapporter ce que Polybe a laissé lui même par écrit de l'étroite amitié qui étoit entre le premier & lui. J'en tirerai le discours d'un

fragment de son trente-unième livre, pris des Recueils de Constantin Porphyrogenete sous le titre du vice & de la vertu. Il nous apprend donc en ce lieu là, que cette affection réciproque n'eût point d'autre principe, que le plaisir qu'ils prenoient ensemble à parler de livres, & à se les communiquer l'un à l'autre. Cela fut cause que Scipion employa tout son crédit & celui de son frere Fabius, à obtenir pour Polybe le séjour de Rome, lorsqu'on distribuoit par toutes les autres villes d'Italie les autres Grecs, qu'on avoit fait venir, aussi bien que lui, afin d'y demeurer comme ôtages. Un jour qu'ils avoient diné tous trois ensemble, Scipion se trouvant seul l'aprèsdinée avec Polybe, se plaignit à lui en rougissant un peu, de ce qu'à table il adressoit toujours la parole à son frere. C'est peut être, ajoûta-t-il, que me voiant moins actif que lui, & dans le mépris du Barreau, ne me plaisant pas à la plaidoirie où s'occupent les autres jeunes hommes de cette ville, vous faites un mauvais jugement de moi, aussi bien que beaucoup d'autres ; ce qui ne me donne pas peu de déplaisir. Polybe reconnut aussitôt la jalousie loüable de Scipion qui n'avoit pas encore dix huit ans accomplis, & l'assûrant de la grande

estime qu'il faisoit de sa personne, très digne de porter tant de beaux noms, que ses prédecesseurs lui avoient laissé, il s'excusa à l'égard de Fabius sur ce qu'étant l'ainé, la civilité vouloit souvent qu'on parlât directement à lui, ce qu'il le prioit de ne prendre pas en si mauvaise part. Depuis ce petit éclaircissement, qui fut suivi d'une mutuelle protestation de bien-veillance, Scipion ne reçût jamais personne, Lelius excepté, dans une familiarité si étroite, ni si cordiale, qu'il l'avoit avec Polybe.

Or j'ai crû les circonstances de cet entretien entre deux si grands personnages d'autant plus considérables, qu'outre ce qu'elles nous découvrent de leur Génie, qui paroît toujours plus dans l'entretien privé, que dans ce que leurs semblables font de plus sérieux, elles me peuvent servir pour refuter l'impertinence d'un Ecrivain moderne, qui a eu l'effronterie de dire mille injures contre Polybe. C'est un certain Sebastian Maccius, lequel dans une declamation qu'il fait en traitant de l'Histoire & parlant contre les digressions, prend sujet de condamner celles de Saluste & de Polybe, n'ayant point de honte de nommer l'un & l'autre des faquins, & des gens venus de la lie du peuple. Il ajoûte

pour diffamer particulièrement le dernier, que c'étoit un franc Pédant, qui avoit été donné à Scipion pour le servir en qualité de Pédagogue. Certes, il y a trop d'impudence en tout cela, jointe à une très profonde ignorance, pour demeurer ici sans repartie à l'égard de Polybe; nous réservant à parler tantôt de Salluste, quand nous traiterons des Historiens Latins. Tout le monde fait, que Polybe étoit de Megalopolis ville d'Arcadie, & qu'il eût pour pere ce Lycortas qui fut Chef des Achaïens, c'est à dire de la plus puissante République, qui fut pour lors dans toute la Grèce. Ce grand Etat les envioia tous deux avec la qualité d'Ambassadeurs vers le Roi Ptolomée, surnommé Epiphane; & le fils reçût encore depuis le même honneur, quand il fut député pour aller trouver le Consul Romain, qui faisoit la guerre au Roi Persée dans la Tessalie. Sa naissance étoit donc très illustre, contre ce qu'a dit Maccius, & il n'y a guères d'apparence qu'un homme exercé dans les affaires d'Etat, & accoutumé comme Polybe aux grands emplois, ne se fut approché de Scipion, que pour lui faire répéter quelque leçon de Grammaire. Aussi n'y a-t-il eu que ce calomniateur, qui se le soit imaginé de la sorte. Tous les An-

ciens, qui ont parlé de Polybe, l'ont toujours fait avec de grands éloges, & presque tous n'estiment de rien tant Scipion, que d'avoir sçû faire choix d'un si fidèle conseiller, & de l'avoir mené avec soi dans toutes ses expéditions militaires. Si est ce que Caton reprocha autrefois à un Consul Romain d'avoir eu un Poète parmi ceux de sa suite, lorsqu'il alloit visiter une Province hors d'Italie. Je ne veux pas dire qu'il n'y eût en cela un peu trop de la sévérité philosophique, dont le vieux Caton faisoit profession, encore qu'on ait dit de lui, qu'il s'en relâchoit assés souvent dans les passe tems de la bonne chere: Mais tant y a qu'on ne trouva jamais à redire au choix que fit Scipion de la personne de Polybe pour l'accompagner, parce qu'il ne fut aussi jamais considéré, ni comme Poète, ni comme simple Grammairien. Le même Fragment, que nous avons cité dans la section précédente, est fort exprès pour nous assurer de ce que nous maintenons. En suite des termes dont Polybe se servit à dessein de contenter Scipion, il lui ajoûta, que son frere Fabius ni lui n'auroient jamais faute de Précepteurs en ce qui regardoit les belles lettres, & ce qu'on nommoit proprement Disciplines, vû le grand nombre d'hommes sçavans,

qui venoient tous les jours dans Rome de toutes les parties de la Grèce. Mais qu'il s'osoit promettre, que personne n'égalerait ni son zèle, ni son industrie à lui donner les sentimens dignes de sa naissance, & de ce qu'on attendoit d'un successeur des Scipions & des Emiliens. Depuis cette conférence, dit le même texte, Polybe demeura presque toujours intérieurement attaché aux côtés de Scipion, qui lui communiquoit les plus importantes affaires, & se prévaloit de ses conseils dans toutes les occurrences des grands emplois qu'il avoit. Cependant, il se trouve des personnes assez insolentes pour traiter cet illustre Historien en homme de néant, lui, qui fut honoré d'inscriptions & de statues par ceux de son pays, comme on peut voir dans Pausanias, pour reconnoître *In Arcad.* avec ses bienfaits l'estime qu'ils faisoient de son rare mérite.

Il y auroit peut-être plus d'apparence de lui imputer, comme quelques-uns ont fait, de n'avoir été assez religieux. Car quoiqu'il parle en plusieurs lieux fort avantageusement du culte des Dieux, comme quand il met toute la gloire de son pays d'Arcadie au grand soin qu'on y avoit du service des autels, & lorsqu'il déteste ailleurs la fureur des

guerres, qui causent la destruction des temples, dont il fait un crime très capital: Si est-ce qu'il prononce si formellement dans un autre endroit contre la Divinité, & tout ce qui étoit tenu pour constant de son tems des peines de l'Enfer, qu'on voit manifestement qu'il ne croioit rien de tout cela. C'est sur la fin de son fixième livre, où il observe que la superstition, qui étoit réputée vicieuse parmi toutes les autres nations, passoit pour une vertu entre les Romains. Si l'on pouvoit, dit-il, former une République, qui ne fût composée que d'hommes sages & vertueux, il faut avouer que toutes ces opinions fabuleuses des Dieux & des Enfers, seroient tout-à-fait superflues. Mais puisqu'il n'y a point d'Etats dont le peuple ne soit, tel que nous le voions, sujet à toute sorte de déreglement & de méchantes actions, il faut se servir pour le reprimer des craintes imaginaires qu'imprime nôtre Religion, & des terreurs paniques de l'autre monde, que les anciens ont si prudemment introduites pour cela, qu'elles ne peuvent être contredites aujourd'hui que par des personnes téméraires, ou qui ne sont pas dans le bon usage de la raison. En vérité, quoi que veuillent dire ceux qui défendent Polybe en tout & par tout comme a fait

Casaubon, ils ne le feront jamais passer dans un texte si formel pour homme fort attaché à la religion de son tems. Et je trouve, qu'ils feroient beaucoup mieux pour lui, d'en parler comme d'un esprit éclairé du Ciel parmi les tenebres du Paganisme, & qui ne croiant qu'un seul principe, ou un seul Dieu, se mocquoit de tous ceux que l'Idolatrie d'alors faisoit adorer, aussi bien que de ces champs Elisées, de ces Cerberes & de ces Rhadamantes, qu'elle représentoit à ses sectateurs. C'est par là, il me semble, qu'on le peut décharger plus à propos, si faire se peut, du crime d'impiété, en le mettant au rang d'Heraclite & de Socrate, que S. Justin soutient avoir été Chrétiens long-tems avant le Christianisme; ce que nous avons interprété fort au long dans nôtre traité de la vertu des Paiens.

Outre les quarante livres de son Histoire universelle, il est à croire par une des lettres que Cicéron écrit à Lucceius, qu'il avoit fait *Lib. 5. ep.* un ouvrage à part de la guerre de Numance. Son grand âge lui donna la commodité d'écrire beaucoup, puisque nous apprenons de Lucien, qu'il passa la grande année climactique & ne mourut que dans la quatre vint deuxième. Il avoué lui-même, que les avis

de Lelius, qu'il interrogeoit souvent dans leurs conférences ordinaires, & les mémoires que ce grand personnage lui fournissoit, lui furent extrêmement avantageux. Mais quant à son genre d'écrire, tous les anciens tombent d'accord qu'on ne le peut pas nommer éloquent. Dénis d'Halicarnasse, le plus facheux & austere critique d'entre eux, le nomme mal poli, & lui reproche sa négligence aux choix des dictions, & en la structure ou composition de ses périodes. Son excellence néanmoins est telle en tout le reste, qu'on doit penser qu'il a négligé les paroles comme de peu d'importance, pour s'attacher entierement aux choses plus sérieuses. Aussi n'y a-t-il personne, qui n'ait trouvé bien étrange, que Tite-Live se soit contenté de lui donner, pour tout éloge, la qualité d'*Ecrivain*, qui n'étoit pas à mépriser, vu qu'on voit de ses livres entiers transcrits de mot à mot dans les Décades du premier. Certes, nous n'avons point d'Historien, où l'on puisse plus apprendre en matiere de gouvernement & de prudence civile, que dans Polybe. Il ne se contente pas d'une simple narration, il émeut pathétiquement, & n'instruit pas moins en Philosophe, qu'en Historien. Patrice est injuste de le reprendre là dessus; sans confide-

rer l'affinité qu'on a toujours mise entre l'Histoire & la Philosophie, qui est telle, qu'on a souvent nommé celle-là, par forme de définition, *une Philosophie remplie d'exemples*. Peut-être qu'un simple Auteur de Commentaires seroit à condamner de faire trop le Philosophe, & de s'étendre si avant ; ce qu'on ne peut pas dire de celui, qui entreprend d'écrire une juste Histoire. Nous apprenons de Suidas qu'un certain Scylax, qu'il confond avec le Mathématicien, fit une invective contre Polybe qui n'étoit peut-être pas plus raisonnable, que la censure du Patrice. Je me moque aussi de ceux, qui ne peuvent souffrir, qu'il ait nommé Pelore un de ces Caps ou Promontoires de Sicile, long-tems avant qu'on lui eût imposé ce nom. Car traitant de la première guerre Punique, il appelle ainsi le lieu, où fut enterré cet innocent Pilote qu'Annibal tua long-tems depuis si mal à propos, & qui donna son nom de Pelore au Promontoire, dit aujourd'hui *capo di Faro* ; si tant est, que cette étymologie, que combat le docte Cluverius, soit recevable. Quoi *Sic. ant.*
qu'il en soit, c'est une façon de parler que les *l. i. c. 6.*
Lettres saintes & humaines tolèrent, & pratiquent, lorsqu'elle est nécessaire pour se faire mieux entendre. Il est bien plus blâmable,

si contre la vérité de l'Histoire il a flatté son Scipion, jusqu'à lui faire exercer ce mémorable exemple de continence à l'endroit de la belle captive Espagnole, dont néanmoins il ait été si épris, qu'il ne se soit jamais pû résoudre à la rendre. Valerius Antias est celui qui le charge de ce crime dans Aulu-Gelle: ce que je trouve d'autant plus étrange, que

Lib. 6. Polybe a comparé l'Histoire, qui n'a pas la
noct. vérité pour guide, à un animal, auquel on
Att. c. 8. auroit crevé les yeux, & qu'il a même voulu
Lib. 1. rendre après Timée la vérité aussi essentielle
hist. à l'Histoire, que la rectitude à la règle; en
 quoi l'on peut le contredire avec raison,
 comme il me souvient de l'avoir fait dans un
 autre ouvrage que celui ci. Cette grande
 affection qu'il avoit pour Scipion me fait sou-
 venir du conseil excellent qu'il lui donna, de
 ne retourner jamais chés soi autant de fois
 qu'il en sortiroit, qu'il n'eût auparavant tâ-
 ché de gagner l'amitié de quelqu'un, en l'o-
 bligeant par tous les moiens qui lui seroient
 possibles. Quoique ce fût un avis fort utile
 à celui qui le recevoit, je le trouve encore
 plus considérable par la grande humanité,
 qui paroît en celui qui le donne. Au sur-
 plus, nous sommes redevables au Pape Ni-
 colas V. ce grand ami des Muses, & ce re-

Tr. de
l'Hist.
sur Sand.

flaurateur des lettres au tems, que les Turcs envahirent Constantinople, de la premiere publication des œuvres de Polybe, bien qu'elles aient été augmentées de beaucoup dans les dernieres éditions.



DIODORE SICILIEN.

LE plus exact de tous les Géographes modernes Cluverius, nous apprend, que cet *Agyrium*, dont parle Diodore Sicilien, comme du lieu de sa naissance, s'appelle aujourd'hui *San Filippo d'Agyrone*. C'est un grand honneur à cette petite place d'avoir donné à son Isle un tel personnage, sans qui l'on n'auroit aucune connoissance de son antiquité, ni d'une infinité de choses, qui la rendent très considérable. Il dit dès le commencement, qui tient lieu de Préface à son Hutoire, qu'il n'a pas employé moins de trente ans à l'écrire dans la ville capitale du Monde, d'où il tiroit des connoissances, qu'il n'eût jamais pû prendre ailleurs, avouant, que la grandeur de l'Empire Romain avoit extrêmement favorisé son dessein. Et néanmoins il ne laissa pas d'aller lui même par la plus grande partie des Provinces de l'Europe

& de l'Asie, où il courut beaucoup de perils & endura d'extrêmes fatigues, afin de ne commettre pas les fautes, qu'il avoit remarquées, dit-il, en ceux, qui s'étoient mêlés de parler des lieux, où ils n'avoient jamais été. Il ne paroît point en cet endroit-là qu'il eût vû l'Afrique, & néanmoins nous lisons dans la seconde Section de son premier livre, qu'il voiaagea en Egypte du regne de ce Ptolomée, qu'on distingue des autres par le surnom du nouveau Bacchus ou Dionysius, & qui fut le premier mari de sa sœur Cleopatre. Surquoi l'on se peut souvenir que la meilleure partie de l'Egypte étoit autrefois de l'Asie, lorsque les Géographes la séparoiént de l'Afrique, plutôt par le Nil que par la Mer Rouge.

Ce n'est pas sans sujet que Diodore a donné le nom à son ouvrage de Bibliothèque Historique, puisqu'étant entiere nous y voions réunie en un, selon l'ordre des tems, tout ce que les autres Historiens ont écrit séparément. Car il avoit compris en quarante livres, dont il ne nous en reste que quinze, ce qui s'étoit passé de plus remarquable dans le monde, pendant l'espace d'onze cents trente-huit ans, sans compter ce que comprenoient les six premiers livres du tems fabuleux,

buleux, c'est à dire, de tout ce qui avoit précédé la guerre de Troye. Son Histoire est donc vraiment œcumenique ou universelle, dont nous devons d'autant plus regretter ce qui nous manque, qu'après la perte de Bérofè, de Théopompe, d'Ephore, de Philiste, de Callisthène, de Timée, & de tels autres grands Auteurs, la lecture de Diodore seul reparoit en quelque façon nôtre dommage, aiant compilé & digéré tous leurs travaux dans sa Bibliothèque. Des six premiers livres, dont nous venons de parler, le dernier ne se trouve plus, quoique Raphaël Volaterran & quelques autres, le citent quelquefois comme si nous l'avions encore. Si l'on y prend garde, l'on trouvera qu'ils datent mal, & que ce qu'ils rapportent pour être du sixième, est dans le précédent, que Diodore nomme l'Insulaire, & qui est le cinquième seulement. L'erreur vient de la premiere impression, qui fut toute Latine, & où Pogge Florentin Auteur de la Traduction, que le Pape Nicolas Cinquième lui avoit demandée, fit deux livres du premier, à cause que Diodore l'a divisé en deux Sections différentes. Par ce moien le second devint le troisième, & consécutivement celui qui n'étoit que le cinquième a été pris pour le suivant ; comme si

nous n'avions rien perdu des antiquités fabuleuses de la Grèce, contenues dans le quatrième, cinquième & sixième livre, non plus que de celles des Barbares, qui nous restent entières dans le premier, second & troisième des livres, dont nous parlons.

Le surplus de la Bibliothèque de Diodore a deux parties, qui se reglent par deux Epoquees assez connues. La premiere s'étend depuis la destruction de Troye jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, pour l'intelligence de laquelle, & de tout ce qui étoit arrivé dans le monde durant ce tems-là, il emploie onze livres entiers, qui sont ceux, qui suivent le sixième jusqu'au commencement du dix-huitième. De ce nombre les quatre premiers sont perdus, & nous n'avons que les sept autres. La seconde Epoque se prend du tems où finit la premiere, jusqu'à celui des conquêtes de Jules César dans les Gaules, lorsqu'il donna l'Angleterre & l'Océan Britannique pour borne du côté du Nord à l'Empire Romain. Vint trois livres nous expliquoient les succès merveilleux de tout cet intervalle, mais il ne nous en reste plus que le dix-huitième, le dix-neuvième & le vingtième, les autres qui venoient après jusqu'au quarantième ne paroissant plus. L'on en a

seulement quelques petits Fragmens, pris d'Eusebe, de Photius, & de quelques-uns encore, qui se sont servis du texte de Diodore dans leurs ouvrages. Seroit-il bien possible, que cet excellent Auteur se trouvât entier dans quelque coin de la Sicile? comme Henri Etienne assure qu'on l'avoit mandé à Lazare Baif, qui lui fit voir les lettres qu'il en avoit reçues. J'avoué que j'irois volontiers jusqu'au bout du monde, pour parler de la sorte, si j'y croiois trouver un si grand trésor, & que j'envie à ceux, qui viendront après nous, cette importante découverte, si tant est qu'elle se fasse un jour, lorsque nous ne serons plus, & qu'au lieu de quinze livres seulement dont nous jouïssons, ils possèdent les quarante tout entiers.

Puisque Diodore parle de Jules César, ce qu'il fait en plus d'un lieu, & toujours avec attribution de quelque Divinité à la façon des Païens, il ne peut pas être plus ancien que lui. Mais quand Eusebe dit dans ses Chroniques, que Diodore Sicilien a vécu sous cet Empereur, il semble qu'il limite la vie du premier au tems de la domination de l'autre. Si est-ce que Suidas lui prolonge les jours jusques sous Auguste, & Scaliger observe fort bien dans ses animadversions sur Eusebe,

*Ad an-
num
1567.*

qu'il faut que Diodore ait vécu un fort grand âge, & qu'il soit venu pour le moins jusqu'à la moitié du regne d'Auguste, vû qu'il fait mention au sujet des Olympiades, de l'année Bissextile des Romains, qui est un nom dont on ne s'étoit point servi avant la Correction des Fastes & du Calendrier, que fit Octave Auguste, pour rendre plus parfait le travail de son prédecesseur. Nous avons à présent dans la dernière impression de Diodore, un Fragment de son trente-septième livre, qui mettroit tout cela hors de difficulté, s'il étoit véritable. Car l'on y voit la mort de César vengée par le Triumvirat sur Brutus & Cassius, avec la chute d'Antoine, & l'établissement d'Auguste dans l'Empire pour toute sa vie. Cela voudroit dire que Diodore auroit vécu encore plus qu'Auguste. Mais ce même recueil qui est un peu plus ample dans Photius, montre par ceux qu'il nomme Illustres, d'un titre inconnu au siècle de Diodore, qu'un autre que lui en est l'Auteur, ou que son texte a reçu des additions de quelqu'un, qui vivoit long tems depuis lui, d'où par conséquent nous ne pouvons rien conclure de certain.

Le siècle de ces deux Empereurs César & Auguste est bien celui de la belle Latinité,

comme tous ceux, qui s'y connoissent, en demeurent d'accord. Mais il n'en est pas de même pour ce qui touche le bel emploi de la langue Grecque, parce que de leur tems éloquence d'Athènes étoit déjà passée à Rome; & cette faculté qui se plait au commandement avoit quitté les vaincus, pour suivre la Fortune, en prenant l'habit & le langage des victorieux. Ce n'est donc pas merveille, que Diodore n'aille pas du pair, à cet égard, avec Herodote, Thucydide, ni Xenophon, lui qui n'étoit que Sicilien, & qui d'ailleurs avoit le delàvantage d'écrire en une saison, telle que nous venons de dire. Photius néanmoins ne laisse pas de louer son style comme fort clair, non affecté & très approprié à son sujet, qui est l'Histoire. Il n'est, ajoute-t-il, ni trop Attique, ni trop dans la recherche des mots anciens. Son genre d'écrire est celui, qu'on nomme médiocre, entre le plus élevé, & l'autre que l'École appelle humble & rampant, à cause de sa bassesse que suit toujours Diodore. Certes, il y a bien plus d'apparence d'en croire ce savant Patriarche de Constantinople, qui étoit très exact Critique en sa langue, que Jean Bodin, qui dans une beaucoup moindre connoissance de la même langue, ose faire un jugement tout contraire,

& reprendre la diction, avec la façon d'écrire de Diodore, comme si un étranger pouvoit prononcer aujourd'hui quelque chose de considérable là dessus, après ce qu'en ont dit les anciens, & contre le sentiment de ceux, qui ont eu la langue Grecque pour maternelle.

*s. de trad.
disc.*

Il ne faut pas faire plus d'état de l'invective, dont use Louis Vives Espagnol contre Diodore, que de celle de Bodin François. Celui-ci s'est pris jusqu'à l'expression, & aux paroles; l'autre attaque le corps de son Histoire, & les choses dont est composée sa narration. Si nous en croions Vives, il n'y a rien de plus vain, que la Bibliothèque Historique de nôtre Sicilien; & Plinè a eu grand tort de dire dans sa Préface, que Diodore est le premier des Grecs, qui a parlé sérieusement, & qui s'est abstenu d'écrire des bagatelles. Je sai bien que l'autorité de cet accusateur n'est pas petite, ayant été très savant, eu égard à son siècle, & l'un des ornemens de son país. Je n'ignore pas non plus que d'autres que lui, comme Pighius & Sigonius, se sont plaints des fautes que Diodore a commises dans la Chronologie, pour avoir suivi de mauvais Fastes. Et je considère assés que Vives ayant commenté les livres de Saint Au-

gustin de la Cité de Dieu, il y avoit remar-^{Lib. 18.}
qué de quelle sorte ce grand Docteur de l'E-^{cap. 40.}
glise s'est moqué des Egyptiens, qui disoient
avoir dans leurs Livres des mémoires de cent
mille ans, à quoi le texte de Diodore ne re-^{Lib. 2.}
pugne pas. Il passe même ce terme, lors-
qu'il rapporte la grande connoissance des
choses du Ciel qu'avoient acquise les Chal-
déens, qui se vantoient d'en avoir des obser-
vations de quatre cens soixante & douze mil-
le ans avant le tems des conquêtes, que fit
Alexandre le Grand dans l'Asie. Il avoit déjà^{Lib. 1.}
dit, que les Egyptiens comptoient les uns
dix, les autres vint trois mille années depuis
Isis & Osiris, jusqu'au même Alexandre: Et
que leurs premiers Rois, qui étoient Dieux,
n'en regnerent pas moins chacun de douze
cens. C'est sans doute ce que n'a pû souffrir
Vives, & ce qui l'a porté à déclamer si hau-
tement contre Diodore, qu'il veut n'avoir été
loué de Pline, qu'à cause du titre de son Hi-
stoire, qui n'est pas empoulé ni ridicule,
comme celui que mettoient ordinairement
les autres Grecs au devant de leurs ouvrages.

Or quoique ce soit là le sujet sur lequel
Pline a prononcé ce bel éloge de Diodore,
primus apud Græcos desit nugari Diodorus, si
est-ce qu'on l'a toujours favorablement éten-

du sur toute sa Bibliothèque, & c'est une pure injustice de vouloir, comme Vives, qu'il n'y ait rien de plus vain, ni de moins solide que son Histoire. Déjà quant aux Ephémérides des Egyptiens, & aux supputations Astronomiques de ceux de Chaldée, elles n'y sont rapportées, que pour faire voir ce qui étoit de la créance commune de ces peuples, sans témoigner, qu'il y déferé aucunement. Tant s'en faut, il dit expressément dans son second livre, qu'il lui est impossible d'acquiescer à ce que le College des Chaldéens avoit déterminé du long espace de tems, qui avoit précédé les victoires d'Alexandre, selon que nous venons de le faire voir. Pour ce qui concerne les fables, & cette excellente Mythologie que contiennent les cinq premiers livres de Diodore, je suis si fort éloigné de les condamner, qu'à mon avis, nous n'avons rien de plus précieux dans tout ce qui nous reste de l'Antiquité. En effet, outre qu'on peut conter des fables sérieusement, & qu'il faudroit rejeter le Timée de Platon, avec assés d'autres ouvrages de très grande considération, si elles étoient absolument inutiles ; nous pouvons dire de celles-ci, qu'elles nous apprennent toute la Théologie des Idolâtres. Et s'il étoit permis de donner un

nom très saint à une chose profane, j'oserois nommer les cinq livres dont nous parlons, la Bible du Paganisme. Ils nous instruisent d'abord de ce qu'ont crû les Gentils de l'Eternité, & de la création du Monde. La naissance des premiers hommes s'y voit décrite en suite selon les pures lumieres naturelles. Et ils nous représentent si bien toute la Théogonie des Egyptiens d'où celle des Grecs tiroit son origine, que nous ignorerions sans Diodore ce que cette sorte de connoissance a de plus curieux. Il n'est pas néanmoins le premier des Infidèles, qui a commencé son Histoire par l'origine de toutes choses, aussi bien que Moïse par la création du Monde. Lui même nous apprend au cinquième livre de sa Bibliothèque, qu'Anaximène de Lampsaque avoit écrit non pas le premier, comme quelques-uns ont mal traduit, mais la première Histoire de la Grèce, parce qu'il la prenoit dès la naissance des Dieux, & l'enfance du genre humain, afin de parler comme lui, la continuant jusqu'au célèbre combat de Mantinée, & à la mort glorieuse d'Epaminondas. Quoiqu'il en soit, puisque nôtre mauvaise destinée n'a pas voulu, que les travaux des autres soient venus jusqu'à nous; je crois qu'on ne sauroit aujourd'hui trop esti-

mer ceux de Diodoré, qu'elle ne nous a pas enviés, ni trop fortement rejeter l'inique censure de Vives, & de ses semblables.

Aussi ne ferons nous rien en cela que suivre le sentiment de tous les hommes de lettres, non seulement Ethniques, mais même *Par. en.* Chrétiens & Fideles. Justin Martyr appelle *ad Gr.* Diodore en divers lieux le plus célèbre & le plus estimé de tous les Historiens Grecs. Il prouve par ses textes l'excellence & l'antiquité du grand Legislatteur des Hébreux. Et lorsqu'il veut faire voir, qu'Homere avoit appris en Egypte ce qu'il a mis de plus beau dans ses Poëties, il se sert encore de l'autorité de Diodore, qu'il ne nomme point sans éloge. Eusebe l'encherit par-dessus Justin Martyr, soit en titres d'honneur, soit en citations de passages tirés de Diodore, dont il remplit tous les livres de la préparation Evangelique. S'il veut traiter de la naissance du Monde, de ce que les anciens ont crû du Soleil & de la Lune, de la coutume qu'avoient les Carthaginois d'immoler les hommes, & d'une infinité d'autres sujets, qui tombent dans son principal dessein, c'est toujours en alleguant Diodore. Sur tout, quand il examine la Théologie des Egyptiens dans son second livre, que ne dit-il point à la gloire de

ce Payen? Il le nomme très illustre Ecrivain, très exact en ses narrations, qui est dans l'estime de tous les hommes sçavans à cause de sa profonde doctrine, & tel en somme, qu'il n'y a point de Grecs qui ne le veuillent lire par une commune approbation & préférence au reste de leurs Auteurs. Mais lorsqu'il insiste dans son dixième livre du même ouvrage, sur ce que la Grèce avoit reçu des mains de ceux, qu'elle appelloit Barbares, & particulièrement de celle des Juifs, toutes ces Sciences ou disciplines dont elle faisoit tant de cas, c'est où je trouve qu'il lui attribue le plus d'honneur. Après s'être servi des témoignages de Saint Clement, de Porphyre, de Platon, de Démocrite, d'Héraclite, de Josèphe, & de semblables Auteurs de la première classe, il finit sa preuve par un texte, qu'il rapporte du premier livre de cette incomparable Bibliothèque, dont nous traitons, afin, dit-il, que l'autorité de Diodore soit comme le sceau de toute ma démonstration. En vérité, c'est lui donner un merveilleux avantage, de le citer & de le mettre expressément après les autres, pour faire voir combien on l'estime; de même que les Architectes placent la dernière de toutes cette pierre qu'on nomme la clef de la voûte, & qui ne sert

pas moins à la solidité qu'à l'ornement de tout l'édifice.

Voilà ce que j'ai voulu ajoûter aux suffrages de Pline & de Photius en faveur de nôtre Historien, de peur que les mauvais termes dont Bodin & Vives se sont servis contre lui, ne lui fussent préjudiciables. Si j'avois à le blâmer, ce seroit bien plutôt de la grande superstition qu'il fait paroître dans tous ses écrits, aussi bien que Tite-Live parmi les Latins, que d'avoir eu la diction mauvaise, ou d'avoir mal traité son sujet, comme ces fâcheux Critiques l'en accusent, n'y ayant nulle apparence de vouloir préjudicier à sa réputation par ce côté-là.



DENYS D'HALICARNASSE.

QUAND Denys d'Halicarnasse n'auroit point dit lui-même dès le commencement de son Histoire, qu'il vivoit du tems de l'Empereur Auguste, Strabon nous l'apprendroit dans le quatorzième livre de sa Géographie, où parlant de la ville d'Halicarnasse, il observe qu'elle a donné au monde deux grands personnages, Herodote, & de nôtre tems (dit-il) Denys l'Historiographe. De

forte que puisque Strabon témoigne dans ce même ouvrage, qu'il y travailloit sous Auguste & Tibere, nous sommes certains, que Denys d'Halicarnasse étoit aussi du même siècle, qui est, comme chacun sait, l'un de ceux, qui ont le plus favorisé les Muses.

Suidas nomme entre plusieurs Ecrivains, qui ont porté le nom de Denys, un autre que celui dont nous parlons, qui étoit d'Halicarnasse comme lui, & de sa posterité, aiant paru sous l'Empereur Adrien, avec le surnom de Musicien, parce qu'encore qu'il fût Orateur, son principal talent étoit dans la Musique, dont il fit plusieurs livres, & entre autres un, où il interpretoit tous les endroits de la République de Platon, qui ne sauroient être bien entendus sans une connoissance particuliere de cet art. Ce qui me fait dire que cet autre Denys étoit descendu du premier, c'est que le même Suidas fait venir de Denys l'Historien un Denys, qu'il appelle l'Atticiste, qui vivoit sous Adrien, & qui avoit fait un Lexicon des dictions Attiques, comme on peut voir dans la cent cinquante-deuxième Section de Photius. Or je me persuade facilement que cet Atticiste & ce Musicien ne sont qu'une même personne, puisqu'on met l'un & l'autre sous un même Empereur.

Pour nôtre Historien, il vint à Rome un peu après qu'Auguste eût heureusement terminé les guerres civiles, & il y séjourna vingt-deux ans entiers, apprenant la Langue Latine, & faisant provision des choses nécessaires au dessein qu'il avoit, d'écrire l'Histoire.

Il lût pour cela tous les livres qu'on nomme Commentaires & Annales, faits par ceux d'entre les Romains, qui avoient écrit avec quelque réputation de ce qui concernoit leur Etat, comme le vieux Caton, Fabius Maximus, Valérius Antias, Licinius Macer, & quelques autres. Mais il reconnoit, que la conversation des honnêtes gens de cette capitale du Monde, & les conférences qu'il y eût avec une infinité d'hommes sçavans, ne lui servirent pas moins, que toutes les autres diligences qu'il pût faire. Ce fut pour composer ses vingt livres d'antiquités Romaines, dont il ne nous reste plus que les onze premiers, qui finissent au tems, que les Consuls reprirent la principale autorité dans la République, après le gouvernement des dix personnes, qu'on nommoit *Decemviro*s; ce qui arriva trois cens douze ans depuis la fondation de Rome. L'ouvrage entier comprenoit bien davantage. Car il alloit depuis la prise de Troye, à travers le tems fabuleux &

l'historique, jusqu'au commencement de la première guerre Punique achevant par où Polybe entame son Histoire, près de deux cens ans plus tard, que ce que nous disions tout à cette heure.

Surquoi il faut remarquer l'erreur de Sigismond Gelénus, qui s'est imaginé que jamais Denys d'Halicarnasse, qu'il a très bien traduit, n'avoit achevé son travail, & que la mort l'empêcha de faire plus d'onze livres; des vint qu'il s'étoit proposé de donner au public. Cependant, cet *Etienne*, Auteur Grec, qui a écrit des Villes, cite le seizième & le vingtième livre des Antiquités Romaines de nôtre Denys; & Photius dit dans sa Bibliothèque, qu'il a fait lecture de tous les vint livres, donnant au dernier le même terme, ou la même fin, que nous venons de lui assigner.

Ce docte Patriarche nous assure aussi, avoir vû l'abregé, ou *Synopsis*, que Denys fit de sa propre Histoire, qu'il reduisit en cinq livres avec beaucoup d'élégance, mais fort peu d'agrément pourtant, à cause du retranchement de tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire. La perte de l'Épitome seroit moins sensible, si nous avions entière la première composition. Elle a reçu tant d'ap-

probation, sur tout à l'égard de la supputation des tems, & de ce qui touche la Chronologie, que tous les Critiques préfèrent en cela Denys d'Halicarnasse à Tite Live. Et Scaliger avouë dans ses remarques sur Eusebe, qu'il ne nous reste point d'Auteur, qui ait si bien gardé l'ordre des années que celui là.

Pour son style, Photius le considère comme extraordinaire & nouveau, mais accompagné d'une simplicité, qui le rend agréable; & il ajoute, que l'élégance de son discours, ou oraison, corrige & adoucit quelque rudesse qui se trouve quelquefois dans sa diction. Il le louë fort aussi d'avoir sù user de beaucoup de digressions, qui retiennent & recréent l'esprit des lecteurs, lorsque l'égalité d'une narration Historique commence à leur être ennuyeuse & à les lasser.

Et certes il n'est pas imaginable, qu'un homme de la réputation, qu'avoit acquise Denys d'Halicarnasse dans les bonnes lettres, pût rien produire, qui fût très poli & digne de son nom. Nous avons ses compositions de Rhétorique & de la plus fine Critique, qui le mettent au premier rang de ceux, qui se sont plus à cette sorte d'étude. Et quand il n'y auroit que la prière qui lui fut faite par le
grand

grand Pompée, de lui donner son jugement des premiers Historiens Grecs, d'Herodote sur tout, & de Xenophon; elle montre assés l'estime où il vivoit de son tems, & de quelle autorité il étoit dans Rome parmi les savans, puisque Pompée le choisit entre tant d'autres pour être instruit là-dessus.

S'il y a quelque chose où l'on puisse trouver à redire, soit dans cette lettre, soit dans d'autres, qu'il adresse à Ammée, & à Tubero, sur la même matiere, c'est d'avoir été trop exact & trop austere, donnant des loix à l'éloquence si pleines de sévérité, qu'elles lui enlèvent une de ses plus belles parties, qui est la généreuse liberté, dont elle a toujours fait profession. En effet il met souvent ce bel art tellement à l'étroit, qu'il en ôte presque toute la réalité, & le réduit à la simple idée, sans esperance de pouvoir être pratiquée par personne à l'avenir, comme on peut dire, que dans la rigueur de ses maximes il n'y eût jamais de parfait Historien, ni de véritable Orateur. Qu'on étudie ses préceptes de Rhétorique sur tous les genres d'oraison, ses caractères des anciens, où il montre ce qu'on doit imiter d'eux, ou ce qu'on en doit éviter, avec son autre traité, fait pour apprendre à exa-

miner leurs écrits ; l'on fera contraint d'avouer ce que je dis, & d'admirer le chagrin d'un Critique qui trouvoit des défauts dans le style de Platon. Ce fut un des sujets de la lettre que Pompée, prenant le parti de ce Philosophe, lui écrivit. Et nous voions par la réponse de Denys, qu'encore que, pour contenter Pompée, il se dise admirateur de Platon, il ne laisse pas de lui préférer Démosthène, protestant, que ce n'est que pour donner tout l'avantage à celui-ci, qu'il a exercé sa censure contre le premier. Je m'assure pourtant qu'en une autre occasion il n'eût pas épargné son Démosthène non plus que les autres, tant il avoit d'inclination à reprendre, parce qu'après avoir conçu les choses dans la plus haute perfection, il ne trouvoit rien en suite, qui n'en fût fort éloigné, & qui ne lui déplût par conséquent.

Mais puisque nôtre intention n'est pas de le considérer tant ici comme Orateur, que comme Historien, contentons nous de faire quelques observations sur ses Antiquités Romaines, pour reconnoître les sentimens, qu'il avoit, touchant les principales maximes de l'Histoire.

Nous avons déjà vu, qu'il n'étoit pas ennemi des digressions, quand nous avons dit,

que Photius tiroit un des plus grands sujets de le louer, de ce qu'il s'en étoit si bien servi. Et celle qu'il fait dans son septième livre, pour décrire tout le cours de la Tyrannie d'Aristodème, surnommé le Mol, montre bien, qu'il les croioit l'un des ornemens de l'Histoire. Les longues harangues de Tullus Hostilius, & de Metius Sufferius du troisième livre, avec d'autres de Servius Tullius, qui sont au quatrième, sont assés voir aussi, qu'il ne condamnoit pas, comme quelques-uns ont voulu faire, toute sorte d'oraisons directes, quoiqu'il ait ailleurs blâmé les mauvaises. Il ne lui suffit pas de louer dans le cinquième P. Valerius Publicola, il prend occasion sur lui de prescrire aux Historiens, qu'ils ne se contentent pas de représenter les belles & éclatantes actions des hommes illustres, sans faire voir leurs vertus particulières & domestiques, accompagnées des éloges, qu'elles méritent; ce qui est directement contraire à l'opinion de ceux, qui veulent qu'on s'en abstienne, & de tout ce qui peut exciter les passions, afin de n'entreprendre pas sur le métier des Orateurs. C'est dans le même Livre, qu'au sujet de la conjuration des Tarquins, découverte & sévèrement punie par le Consul Sulpitius, il donne cet au-

tre important précepte à ceux qui écrivent l'Histoire, de ne mettre pas simplement dans leur narration l'événement des choses, mais de les représenter toujours conjointement avec leurs causes, & les moïens qui ont été tenus pour les faire réussir, sans oublier les moindres circonstances, jusqu'à pénétrer, si faire se peut, dans les conseils des premiers auteurs, & de ceux, qui ont eu le plus de part à l'exécution. Ajoûtons qu'encore que Denys d'Halicarnasse ait repris Théopompe, d'avoir employé mal à propos quelques comparaisons, il ne les juge pas néanmoins toutes vicieuses, s'en servant quelquefois, & de ces parallèles ou rapports d'actions, que tant de

Lib. 4. personnes ne peuvent souffrir. Ainsi sur ce que fit Tarquin, quand pour toute réponse au serviteur de son fils, il abatit en sa présence la tête de quelques pavots qui l'avoient beaucoup plus haute que les autres; il ne manque pas de remarquer comme Thrasýbule avoit déjà pratiqué la même chose à l'endroit de Periandre, arrachant devant son courier les épis de bled, qui avoient quelque éminence

Lib. 5. par dessus le reste de la moisson. Et lorsqu'il traite de la création, & du pouvoir absolu des Dictateurs Romains, il ne manque pas d'observer, que ce fut vrai-semblablement à l'i-

mitation des Grecs, qu'on s'avisa de faire ce Magistrat dans Rome; puisque ceux de Mitylene avoient autrefois élevé Pittaque à une dignité semblable, & terminée à un certain tems seulement, contre quelques bannis de leur Etat qui étoient compagnons du Poète Alcée.

Or comme tous ces sentimens, que nous avons examinés ailleurs plus amplement qu'ici, me semblent fort recevables; il faut au contraire prendre bien garde à beaucoup de contes qu'il débite quelquefois avec trop de certitude, & trop d'apparence d'y déferer. Il fait que sur la parole de l'Augure Navius *Lib. 3.* Actus, un rasoir trenche en deux sa pierre affiloire. Il représente Castor & Pollux, qui *Lib. 6.* combattent pour le parti Romain contre les Latins. Les fleuves Vulturne & Glanis re- *Lib. 7.* montent vers leur source en faveur des habitans de Cumes. Et une Statue de la Fortune *Lib. 8.* prononce par deux fois ces mêmes mots, *vite me matronæ dedicastis*, selon le texte des An- *Lib. 5.* nales qu'il pense être obligé de rapporter, & avec raison, pourvu qu'il eût laissé quelque marque de n'en rien croire, comme il eût fait peut-être s'il lui eût été permis. Mais je ne vois rien dans toute l'Histoire Romaine de plus mal rapporté que l'action de Cloélie,

telle qu'il la représente. Il veut que cette fille Romaine, qui avoit été donnée en ôtage avec plusieurs autres au Roi Porfene, se soit retirée, & toutes ses compagnes à son imitation, du camp Toscan dans la ville de Romè, en passant le Tibre à la nage où elles avoient demandé à se baigner. Comme s'il étoit possible de s'imaginer, que des filles craintives, & qui n'apprennent point à nager, eussent seulement osé regarder une telle rivière pour la traverser, en se jettant dedans comme des désespérées, sans aucune nécessité, vû que la paix étoit presque conclûe. Car quoique Plutarque décrive ce lieu dans la vie de Publicola comme fort agréable & commode pour se baigner, il avoué pourtant que la rivière y étoit très rapide & très profonde pour

Deut. 1. 2. ceux, qui la vouloient passer. Je sai bien que Tite Live n'est pas plus vrai-semblable, quand il fait le même conte; Et que Plutarque doute seulement de Cloëlie, que plusieurs disoient avoir seule passé le Tibre à cheval, donnant courage aux autres de son sexe, qui le traversoient à la nage. J'ose dire néanmoins, que la relation de Valere-Maxime a beaucoup plus d'apparence de vérité, que celle de tous les autres, encore qu'il fût moins obligé qu'eux à la suivre rigoureuse-

ment, puisqu'il n'étoit pas Historien, & que son sujet ne l'engageoit qu'à enrichir, & s'il faut ainsi dire, enluminer de belles couleurs les actions mémorables comme celle-ci. Il se contente pourtant de représenter cette Cloélie, qui dans la faveur d'une nuit obscure se sauve du camp des ennemis, montée sur un cheval, qui la porta de l'autre côté du Tibre vers les siens. Et certes la statue *Equestre*, qui lui fut dressée, & dont ils parlent tous, les forçoit presque à être de ce sentiment, s'ils n'eussent mieux aimé suivre le plus populaire, & celui qui rendoit leur narration plus agréable, parce qu'elle tenoit davantage de l'extraordinaire & du merveilleux; en quoi l'on ne sauroit dire combien pèchent la plupart des Historiens.

Je ne veux pas oublier, pour corollaire à tout ce que dessus, comme du consentement d'autant qu'il y a d'hommes savans, Denys d'Halicarnasse explique beaucoup mieux les antiquités Romaines, non seulement pour le tems dont nous avons déjà parlé, mais encore pour les matières, qu'aucun des Historiens Latins n'a fait. Car tant s'en faut que sa condition d'étranger lui ait été préjudiciable, qu'il s'est efforcé là dessus d'observer pour son instruction une infinité de choses très curieuses

de l'Etat des Romains, qu'on lit dans ses Livres & que nous n'apprenons point dans leurs propres Auteurs ; soit à cause qu'ils ont négligé d'écrire ce qu'ils croioient, que tout le monde savoit aussi bien qu'eux, soit parce que ce Grec s'est rendu plus curieux & plus diligent, qu'ils n'ont été, à rechercher tout ce qui pouvoit servir à la connoissance de leurs affaires. Cependant ce lui est une grande gloire de les avoir tous passés, en des choses où il sembloit, qu'ils dussent avoir de si grands avantages sur lui.



JOSEPHE.

Aulus
Albinus. **L'**ON s'est autrefois moqué d'un Consul Romain, qui s'étoit mêlé d'écrire une Histoire en Grec, s'excusant dans la Préface de ce qu'on pouvoit rencontrer de moins pur dans son élocution, à cause de sa naissance dans l'Italie où l'on ne parloit que Latin. Et Caton dit de fort bonne grace en lisant cela, qu'il étoit bien ridicule, d'avoir mieux aimé demander pardon d'une faute, que de l'éviter, vû que rien ne l'obligeoit à la faire, & que le péché n'étoit pas encore commis lorsqu'il prioit qu'on lui fit grace. Plu-

Maluisti
culpam
deprecari,
quàm
culpa
vacare.
A. Gell.
l. ii. c. 8.
In Cor.

tarque tourne cela d'une autre façon, & veut que Caton ait prononcé, qu'il jugeoit ce Consul fort digne d'excuse, pourvu qu'il fit voir comme il avoit été contraint d'écrire en Grec par un Arrêt des Amphictyons. Or cette ingénieuse raillerie, qui signifie, qu'une excuse est toujours déraisonnable, quand elle n'est pas nécessaire, ne sauroit avoir lieu à l'égard de Josephé; parce qu'encore que comme Juif il fut aussi étranger dans la Langue Grecque, que celui de qui nous venons de parler; il étoit obligé de s'en servir, ou de la Latine, s'il vouloit être entendu des Grecs & des Romains, pour qui principalement il declare dans son Prologue de la guerre Judaïque, qu'il mettoit la main à la plume. Car personne n'ignore combien ces Peuples étoient peu curieux du langage Hebreu; & nous savons, que quand ce grand Capitaine Hannibal vou-
Æmil.
Prob. in
Hann.
lût se délasser à coucher sur le papier les gestes de Cn. Manlius Volso dans l'Asie, il le fit non pas en langue Punique ou Carthaginoise, qui étoit un Dialecte de l'Hébraïque, mais en Grec, qu'il avoit appris de l'Historien Sofile de Lacédémone son Précepteur, afin que son travail eût quelque cours parmi le monde. Dans le même dessein, Josephé n'ayant pas vrai-séemblablement assés de connoissance du

Latin, se vit obligé d'écrire en Grec, qui lui étoit bien plus familier, à cause de son usage par la plus grande partie de la Syrie. Ajoutons, que dans une égale possession de ces deux Langues, il auroit dû préférer, comme il a fait, la dernière, qui étoit alors maîtresse de toutes les Sciences, & dont on faisoit tant de cas à Rome même pour cela, qu'il s'est trouvé de ses Citoyens, qui ont mieux aimé s'expliquer en Grec qu'en Latin dans leurs Livres. Tel fut, bien-tôt après Joseph, sous les Empereurs Nerva, Trajan, & Hadrien, cet Elien qui a écrit l'Histoire qu'il nomme diverse, avec celle des animaux, & assés d'autres traités. Il étoit natif de Préneste, & comme tel réputé Romain, ayant composé ses ouvrages d'une si belle expression en Grec, que Philostrate dit de lui, après l'avoir couché entre ses Sophistes, qu'il n'a pas moins Attiquement parlé, que les hommes les plus méditerranées du terroir Attique, pour user de ses propres termes. Quant à Joseph, son style est fort clair, si nous en croions Photius, & dans une grande pureté, il réunit le poids des raisons, & la force des sentences, avec l'élégance du discours. Il est, ajoute ce Pere, agréable & persuasif, avec une extrême adresse tant à émouvoir les pas-

fions, qu'à les adoucir, lorsqu'il le juge à propos. Certes ce ne lui est pas un petit honneur d'avoir si bien réussi dans une langue étrangere, qu'on lui donne de tels éloges. Mais il ne faut pas oublier qu'outre ce qu'il a *Hist. Eccl. lib. 3. cap. 9.* mérité de ce côté-là, Eusebe veut, qu'il ait donné ses livres, tant des guerres que des Antiquités Judaïques, en Hébreu aussi bien qu'en Grec, afin d'être utile à plus de monde,

Sa naissance fut très illustre, tant du côté de son pere, qui venoit des premiers Sacrificateurs de Hierusalem, que de celui de sa mere qui étoit du sang Royal des Asamonéens ou Machabées. Il vint au monde du tems de Caligula, & il y étoit encore sous Domitien, de façon qu'il a vécu durant le regne de neuf Empereurs pour le moins. A l'âge de vint six ans il fit le voyage d'Italie en faveur de quelques Ecclesiastiques de sa Nation, que le Gouverneur de Judée nommé Felix avoit envoies prisonniers à Rome. Un Comédien Juif (a) que Néron aimoit, lui donna du support en Cour, & lui fit même connoitre l'Imperatrice Poppée de qui il reçût quelques bien-faits, de sorte, qu'ayant eu une très heu-

(a) nommé Aliturus. Vossius de hist. græc. lib. I. c. 8.

reuse issuë de son affaire, il s'en retourna content en Palestine. Les factions qui étoient alors dans la Terre Sainte le firent élire Capitaine des Galiléens, charge qu'il exerça très dignement jusqu'à la prise de Jotapata, où il se vit réduit à se jeter dans ce puits qui avoit déjà servi de retraite à quarante des siens, pour y souffrir durant trois jours des extrémités merveilleuses, demeurant enfin prisonnier des Romains. Ce fut en ce tems là qu'étant captif il prédit à Vespasien son exaltation à l'Empire, & qu'il le délivreroit bien-tôt de ses liens, comme Suetone le rapporte dans

Cap. 5. la vie de cet Empereur, & comme Josephé l'écrit lui même dans le troisiéme livre de la guerre Judaïque chapitre quatorziéme. Il fait voir aussi sa délivrance & la rupture de ses fers dans le cinquiéme livre de cet ouvrage au Chapitre douziéme, après que Vespasien eût reconnu par le succès la vérité de ses prédictions. Elles méritent bien qu'on observe ce que les Historiens profanes, tels que Tacite & Suetone, on dit de conforme. Ils assurent que toutes les Provinces d'Orient étoient pour lors dans une ferme opinion, que ceux à qui les Destinées & les livres sacrés avoient promis l'Empire du Monde, devoient sortir en ce tems-là de la Judée. Les Juifs

*Lib. 5.
hist. In
Vesp. c. 4.*

& Josephé entre autres interprétoient ce qui regardoit le vrai Messie, de Vespasien & de son fils Titus, à cause des victoires qu'ils venoient d'obtenir sur eux, & de l'immense étendue de la domination Romaine. Tant y a qu'en suite de sa délivrance il fut spectateur de la prise de Hierusalem par le même Titus, & composa depuis comme témoin oculaire, les sept livres de la guerre Judaïque, dont il lui fit, & à Vespasien qui vivoit encore, un présent si agréable, que Titus voulut qu'on les mit souscrits & approuvés de sa main dans la Bibliothèque publique. Josephé ajoute dans sa propre vie, qu'il nous a lui même donnée par écrit, que le Roi Agrippa lui avoit témoigné par une infinité de lettres, qu'il le tenoit pour le plus véridique Auteur de tous ceux, qui s'étoient mêlés de traiter des affaires de leur pais. Etant repassé à Rome avec Vespasien, il y vécut sous sa protection & de ses deux fils, aiant été gratifié de leurs pensions, du droit de Bourgeoisie Romaine, & de beaucoup d'autres bien-faits, qui lui donnèrent le moien d'achever paisiblement sous Domitien, ses vingt livres des Antiquités Judaïques, prises depuis la création du Monde, & conduites jusqu'à la douzième année de l'Empire de Néron.

Ses deux livres contre Apion Alexandrin, sont faits en faveur des Juifs, que ce même Apion surnommé le Grammairien avoit diffamés autant qu'il avoit pû, dans un ouvrage qu'il publia, étant député à Rome, au désavantage de Philon & de ceux de sa Nation. Mais le discours de l'Empire de la Raison, ou du Martyre des Machabées, est la plus éloquente de toutes les pièces qui sont parties de la main de Josephé. Et pour le traité de sa vie, il le composa à l'imitation de plusieurs grands hommes, qui avoient fait la même chose avant lui, & qui ont encore été imités par beaucoup d'autres depuis. Car pour ne rien dire de Moïse, qui seul rempli de l'Esprit de Dieu a écrit non seulement sa vie, mais même sa mort; ne savons-nous pas qu'un peu avant Josephé, les Empereurs Auguste, Tibère & Claude, s'étoient plu à laisser le plan de leur vie à la postérité tracé de leurs propres mains? Agrippine mere de Néron, n'en fit pas moins au rapport de Tacite. Et des particuliers, tels que Sylla, Varron, Rutilius Rufus, Æmilius Scaurus, & Nicolas Damascène, avoient déjà pratiqué le même genre de composition. S'il faut parler des autres, qui s'y sont aussi exercés depuis Josephé, nous nommerons en premier lieu les

Empereurs Hadrien, Marc Antonin & Severe; secondement, pour nous approcher davantage de ces derniers tems, Jacques Roi d'Arragon, Maximilien Premier, l'Abbé Trithème, Cardan, & Auguste de Thou, qui tous nous ont donné des livres de leurs propres vies.

Mais le différend n'est pas petit aujourd'hui entre les hommes de savoir, touchant le crédit, que doit avoir parmi nous l'Histoire de Joseph. Car si nous nous en rapportions à Maldonat, Melchior Canus, Pererius, Salmeron, Baronius, Salian & quelques autres, il ne faudroit faire nul état de tous ses travaux, qu'ils diffament, comme pleins d'anachronismes dans la supputation des tems, & de mensonges dans la narration des choses qu'il traite. Baronius entre les autres le reprend *Ad ann. Chr. 58. cap. 158.* avec une merveilleuse sévérité dans sa Préface qu'il nomme Apparat, & en une infinité d'autres lieux encore de ses Annales, jusqu'à lui imputer de n'avoir pas sçu bien dire au juste quel âge il avoit, & de s'y être trompé de six ans entiers. Que si d'un autre côté nous déférons à ses Partisans, tels que Scaliger & Calvisius, qui mettent Justin Martyr, Eusebe, Saint Jérôme, Suidas, & assés d'autres anciens de leur parti, nous serons obligés de le placer

au rang des meilleurs Historiens, qui nous restent. Et véritablement quand je considère avec quelle recommandation Saint Justin a parlé de Josephe, j'ai de la peine à le condamner aussi absolument que plusieurs le font. Il le nomme plusieurs fois un très sage Historiographe, & le joignant avec Philon, il dit, que ce sont deux personnages dignes de grand respect. Pour Eusebe, il remarque dans son Histoire Ecclesiastique, comme Josephe avoit été honoré d'une Statue à Rome, ce que nous avons déjà observé, le nommant un Auteur très véritable, & qui mérite, qu'on ajoute foi à ce qu'il dit. Les livres de la Préparation Evangelique du même Eusebe sont pleins de passages de Josephe ; & dans le troisieme de sa Démonstration aussi Evangelique il rapporte cet endroit des Antiquités Judaïques, qui fait une si expresse mention de Jesus Christ. Quant à S. Jérôme après avoir mis Josephe entre les Ecrivains Ecclesiastiques, il confirme les saviors qu'il reçût de Vespasien & de Titus, avec l'honneur qu'on lui fit, de mettre ses livres dans la Bibliothèque publique, & de lui ériger une Statue dans Rome. Il cite aussi son témoignage de Jesus Christ dont nous venons de parler. Et dans une de ses Epitres il n'a point

point feint de le nommer le Tite Live des Grecs, par un éloge, qui montre bien la grande estime qu'il faisoit de son Histoire. A l'égard de Suidas, il répète presque toutes les mêmes choses, qu'il avoit pû voir dans Justin, dans Eusebe, & dans Saint Jérôme; & il lui donne particulièrement cette qualité d'amat-
 teur de la vérité, qui est merveilleusement con-
 sidérable sur le sujet où nous sommes. Certes,
 je ne m'étonne pas, qu'il se trouve après ce-
 la des personnes, qui prennent l'affirmative
 pour Josèphe contre ceux, qui l'ont voulu
 tout-à-fait décréditer. Scaliger néanmoins
 a passé un peu trop avant, lorsqu'il l'a nom-
 mé dans l'avant-propos sur le livre de la Cor-
 rection des Temps, tantôt le plus diligent, &
 le plus ami de la vérité de tous les Ecrivains,
diligentissimum, καὶ Φιλαληθέστατον *omnium*
Scriptorum, encherissant ainsi sur Suidas par
 un superlatif; tantôt le plus véritable & le
 plus religieux de tous les Auteurs, *omnium*
Scriptorum veracissimum & religiosissimum.
 Il ajoute à cela que la probité & l'érudition de
 Josèphe se faisant reconnoître par tout, il ne
 fera pas difficulté de soutenir hardiment, que
 non seulement en ce qui touche les affaires
 des Juifs, mais même en toutes les autres, il
 est plus à propos & plus sûr de s'en rapporter

à cet Hébreu, qu'à tout le reste des Auteurs Grecs & Latins. Je ne voudrois pas cautionner un avis si extrême. Je penlé pourtant, qu'on peut dire sans hazard & sans méconte, que hors ce qui peut être contraire dans Josephé au Texte sacré du vieux & du nouveau Testament, c'est pour le surplus un Historien de grande autorité, & qui mérite, qu'on lui défère beaucoup, sur tout en ce qu'il rapporte des choses de son tems, dont il parle comme témoin oculaire. Car nous devons, il me semble, interpréter principalement par là ce que tant de Chrétiens ont souvent prononcé à sa recommandation.

Or quoique le passage de Josephé touchant Jesus Christ & le Christianisme naissant, ait été cité, comme nous venons de voir, dès le tems d'Eusebe, & par de grands hommes depuis, il ne laisse pas d'être suspect à beaucoup d'autres, qui le croient supposé, & inséré dans le texte de Josephé par une de ces fraudes pieuses, dont ils croient, qu'on s'est quelquefois servi en faveur de la Religion. Baronius, qui n'est pas de leur avis, dit qu'on trouvera cet endroit rayé dans un manuscrit Hébraïque des Juifs de Rome, qu'il ne donne pas pour être du propre langage de Josephé, comme il eût pû être selon Eusebe, mais seu-

*Ad ann.
34. c. 226.*

lement pour une Traduction du Grec en Hébreu. Cela justifie plutôt l'antiquité du passage, & l'animosité des Juifs contre nôtre croiance, qu'il ne décide pleinement la question. Et bien que le même Cardinal s'efforce de montrer ailleurs ce qui a pû porter humainement Josèphe à rendre un si glorieux témoignage de nôtre Sauveur, outre l'impulsion divine, qui l'a peut-être contraint d'en user ainsi; il reconnoit néanmoins, que ce passage, tel que nous l'avons à présent, est incorrect, & que celui du tems de Saint Jérôme paroïssoit plus vrai-semblable, où Josèphe ne dit pas que Jésus étoit le Christ attendu, *Christus hic erat*, mais seulement qu'on croioit qu'il le fût, & *credebatur esse Christus*. Il y a de quoi s'étonner, que Photius ne se soit jamais souvenu d'un texte si notable dans trois différentes Sections, où il examine cet Auteur. Le principal est que nous ne sommes plus aux siècles, où l'autorité de Josèphe étoit importante à l'établissement de l'Eglise. Ceux néanmoins, qui s'en voudront prévaloir en ceci, soit contre les Juifs, ou autrement, le peuvent bien faire après tant de Peres, dont il est toujours permis de suivre les sentimens.

Mais il faut bien prendre garde de plus

près aux omissions de Joseph, qui vont à la suppression de beaucoup de vérités Evangeliques. Car encore qu'il n'ait rien écrit de la venue des Mages dans la Judée, non plus que du massacre des Innocens, dont parle Saint Matthieu, ce n'est pas à dire qu'on doive tant soit peu douter de ce que nous en apprenons dans l'Histoire des Evangiles. En vérité, c'est une chose étrange, que Joseph, qui ne pardonne rien à Hérode, qui s'est bien souvenu de tant de jeunes hommes, que ce Tyran fit égorger ou brûler avec leurs Précepteurs, pour avoir abatu l'Aigle Romaine de la porte du Temple de Hiérusalem, & qui nous a si expressément fait voir tous les autres crimes du même homme, notamment dans cette harangue des Juifs prononcée à Rome contre sa mémoire, en présence de l'Empereur; que ce Joseph, dis-je, n'ait pas dit le moindre mot d'une action si cruelle, si odieuse, & de si grand éclat, que dût l'être celle du massacre de tant de pauvres enfans, par l'ordonnance du même Hérode. Mais son oubli, ou sa malice Judaïque, s'il s'en est tû à dessein, ne peuvent pas préjudicier à la vérité, ni être alleguées contre l'autorité de nos textes sacrés, & celle même d'un Payen tel que Macrobe, qui est expresse

Cap. 2.

Lib. 1. de
bello Jud.
cap. 21.

Ib. lib. 2.
cap. 4.

pour cela dans le second livre de ses Saturnales, où il rapporte le mot d'Auguste, Qu'il valoit mieux être l'un des pourceaux d'Herode, que l'un de ses enfans. Josephé a écrit aussi beaucoup de choses dans ses Antiquités tout autrement, que Moïse n'a fait, en quoi il ne peut pas être suivi sans impiété. Pour le surplus, on ne sauroit nier, qu'il ne nous ait appris mille belles curiosités de l'Histoire de son pais, que nous ignorerions sans lui, qui nous les a fort bien représentées, encore que, comme on l'a observé, il ne soit pas toujours d'accord avec son Compatriote Philon.

Ce qui nous doit recommander bien fort l'Histoire de Josephé, c'est qu'outre l'avantage de son extraction pour la connoissance des choses, puisque la science & le Sacerdoce étoient dans une étroite union parmi les Juifs, il fut si bien instruit aux bonnes lettres dès sa plus tendre jeunesse, qu'à l'âge de quatorze ans, comme il dit, les Pontifes & les premiers hommes de Jérusalem le consultoient sur les plus grandes difficultés de la Loi. A seize ans il se mit à étudier ce qui étoit particulier à chacune des trois Sectes, qui avoient cours dans son pais, la Pharisienné, celle des Saducéens, & l'autre qu'ils ap-

pelloient des Esseniens. Et pour mieux reconnoître cette dernière, qui faisoit profession d'austerité & de solitude, il fut trouver au desert un Banus, que nous pouvons nommer Hermite, vû sa façon de vivre de fruits & d'herbages, ne se couvrant que de feuilles, ou d'écorces d'arbres, & se lavant de nuit & de jour le corps dans des eaux froides contre les tentations de la chair. Joseph se passa trois ans auprès de cet Anachorette, au bout desquels il reprit le train de la vie civile, & fit profession publique de suivre la Secte des Pharisiens, qu'il soutient être fort semblable à la Stoïque, dont les Grecs & les Latins ont fait tant de cas. C'est une chose certaine, qu'il n'y avoit que les Pharisiens, qui fissent profession de la Politique, & qui eussent part au gouvernement de l'Etat ; de sorte, que si un Saducéen étoit contraint d'exercer quelque Magistrature, ce qu'il faisoit toujours très-mal volontiers, le peuple l'obligeoit de déférer au sentiment des Pharisiens, & de se conduire par leurs maximes, comme on peut voir dans Joseph même, où il traite de ces trois Sectes, dont nous venons de parler, & d'une quatrième qui étoit un raffinement du Pharisaïsme. Tant y a que selon les principes de la Secte, il accepta les premiers em-

Lib. 18.

Antiq.

Jud. c. 2.

plais soit de paix soit de guerre parmi les Juifs ; ce qui donne une merveilleuse autorité à son Histoire, comme étant ordinairement des choses, qu'il a vues lui-même, & des actions où souvent il a eu la meilleure part.

Il se faut bien garder de confondre, comme a fait Munster, le faux Josèphe surnommé Gorionide (qui a fait aussi, ou plutôt falsifié, une Histoire de la guerre Judaïque) avec celui de qui nous traitons ici. Quand ce Pseudo-Josèphe a mis dans son troisième livre des Gots en Espagne, & fait occuper dans le cinquième les Gaules par des François ; il a suffisamment déclaré son impertinence, d'avoir voulu en disant cela, passer pour le vrai Josèphe, du tems duquel il n'y avoit ni Gots en Espagne, ni François en nos Gaules. Il est rempli de repugnances semblables, qui ne peuvent être supportées, que par la crédulité des Juifs de ces derniers siècles, qu'on ne voit ingénieux qu'à se tromper eux mêmes. Scaliger prend celui-ci pour un François circoncis, qui n'est pas un fort ancien Auteur, ou du moins qui a écrit depuis le sixième siècle de notre salut. L'invective dont j'ai déjà usé dans le Chapitre de Xenophon contre de tels imposteurs, m'empêchera de déclamer ici davantage contre eux.



A R R I E N.

Du tems de l'Empereur Adrien, & des deux Antonins le Pieux & le Philosophe qui lui succedèrent, un auditeur d'Epictete nommé Arrien se mit à écrire l'Histoire. Il est difficile de dire, si elle a précédé ou suivi les quatre Livres qu'il nous a donnés des Propos de son Maître, avec son Enchiridion, que Simplicius, qui l'a commenté, nous assure, des le premier Chapitre, être de la main d'Arrien. Car comme on pourroit penser d'une part que selon le cours ordinaire & naturel, il se seroit porté aux contemplations Philosophiques sur l'arriere saison de sa vie : d'un autre côté aussi nous voions dans la Préface de ces mêmes Propos, dont nous venons de parler, qu'il les avoit écrits tels simplement qu'Epictete les prononçoit, les recueillant de sa bouche, lorsqu'il étoit encore disciple de ce grand homme. Il se plaint même de ce que contre son intention, & sans qu'il le sçût, on les avoit publiés; ce qui nous oblige apparemment à les prendre pour un ouvrage de sa jeunesse, lequel Photius dit avoir été autrefois de douze Livres, sans les huit de *Dissertations* aussi Philosophiques, dont il fait men-

tion, & dont il ne nous reste rien. Pour ce qui est des compositions Historiques d'Arrien, encore que nous en aions perdu une grande partie, il nous en est assés demeuré pour l'estimer beaucoup; & les sept Livres des conquêtes d'Alexandre le Grand, avec le huitième, qui traite de l'Inde en particulier, suffisent pour lui donner rang entre les premiers Historiens.

Je ne parle point ici de la description qu'il nous a aussi laissée du Pont Euxin, & de toutes les terres qui l'environnent; non plus que de celle de la Mer Erythrée, qui comprend une partie des côtes de l'Océan Indique, avec le Golphe Persique, & celui de la Mer Rouge; parce que ce sont des pièces de Géographie plutôt que d'Histoire: & si nous n'avions que cela de lui je me serois abstenu de le nommer, aussi bien que je me suis tâ de Strabon, pour me tenir dans la seule considération de ceux, qui ont entrepris de justes corps d'Histoire. J'observerai seulement après le curieux Rhamusio, que beaucoup de personnes ont voulu distinguer nôtre Arrien qui décrit dans son huitième Livre le voyage de Nearché, Admiral d'Alexandre, depuis le fleuve Indus jusqu'au Golphe Persique, de celui qui est Auteur du Periple, ou

de la description des côtes de la Mer Erythrée. La différence du style où ils se fondent me semble bien légère pour établir assés fortement leur opinion, vû même qu'on tombe d'accord, que l'un & l'autre Arrien, s'il en faut mettre deux, étoient d'un même tems, qui est celui d'Antonius, & du Prince des Géographes Claude Ptolomée Alexandrin. Mais ce qu'ajoute Rhamusio est de grande considération, qu'encore qu'Arrien ait souvent suivi Marinus Tyrius, que Ptolomée reprend perpetuellement, il n'a pas laissé de nous donner beaucoup plus au juste la situation de plusieurs endroits des Indes Orientales, que n'a fait Ptolomée, comme les Relations modernes des Portugais nous l'ont appris avec certitude.

Quoiqu'il en soit, le rare mérite d'Arrien le rendit si recommandable aux Empereurs de son tems, qu'ils l'élevèrent jusqu'à la dignité du Consulat. Il étoit de Nicomedie ville de Bithynie, où il fit ses études, & devint Sacrificateur de Cères & de Proserpine, selon que lui-même le rapportoit dans ses huit Livres Bithyniques, dont parle Photius, qui commençoient l'Histoire de son pays par le tems fabuleux, & la continuoient jusqu'à la mort du dernier Roi Nicomède qui laissa

les Romains héritiers de sa Couronne. Ce fut, à ce qu'il dit, par impulsion divine qu'il entreprit cette autre Histoire des Gestes d'Alexandre le Grand, sous le même titre de *ἀναβάσεως* ou d'expédition, & avec le même nombre de sept Livres, dont Xenophon s'étoit servi pour décrire les conquêtes de Cyrus. Aussi a-t-on observé qu'il s'est tellement plu à suivre cet Ancien, que pour l'avoir parfaitement imité tant au style qu'en plusieurs autres choses, on lui donna communément le nom de jeune ou de second Xenophon. Il declare dans sa Préface, qu'il écrit sous la foi d'Aristobule, & de Ptolomée, qui accompagnèrent Alexandre dans toutes ses entreprises, & qui étoient d'autant plus croiables, qu'outre la qualité Royale du dernier, ils ne donnèrent tous deux leurs relations au public, que depuis la mort d'Alexandre, & sans y être obligés que par la seule envie de faire savoir la vérité. Si est-ce qu'Arrien avoué au sujet de la mort du Philosophe Callisthène, qu'elle a été diversément rapportée par ces deux Auteurs, bien qu'ils se fussent trouvés tous deux aux côtés d'Alexandre, lorsqu'on instruisoit le procès de ce pauvre homme. Aristobule disoit qu'on le mena les fers aux pieds à la suite du camp, jusqu'à ce qu'il mou-

rut de maladie. Et Ptolomée affuroit, qu'après avoir été mis à la torture, il fut étonné, pour s'être trouvé mal-heureusement enveloppé dans la conjuration d'Hermolatis. Tant il est difficile de savoir au juste le vrai des choses; & tant il est certain qu'une même action est presque toujours différemment recitée par ceux, qui l'ont vue, à cause des divers respects & interêts dont fort peu de personnes se peuvent dire exemptes. Cela n'empêche pas qu'à parler en général, & nonobstant ces défauts particuliers qu'Arrien ne pouvoit pas corriger, son Histoire ne soit d'autant plus à priser, que celles d'Aristobule & de Ptolomée ne se trouvent plus. Ajoutés à cela, qu'il se rencontre beaucoup d'endroits dans Quinte Curce, qui ont besoin d'être réparés par le texte d'Arrien. Car quand le premier dit dans son sixième livre, qu'Alexandre partit de chés les Bataves, il n'y a point de doute, qu'il ne faille mettre comme dans Arrien, qu'il sortit d'Ecbatane. Et tous les voïages des Indes Orientales faits depuis cent cinquante ans, montrent que celui-ci a mieux parlé en représentant les maisons ou cabanes de quelques Ichthyophages, bâties d'ossements de Baleine & d'arêtes de poissons.

Lib. 9. son, que Quinte-Curce qui se contente de

nommer ces matériaux dont elles étoient construites des conques ou coquilles, & des excréments de la Mer, *conchas, & purgamenta maris*. J'avouë qu'il se trouve aussi quelquefois des lieux d'Arrien, que cet autre Historien éclaircit merveilleusement. Et je ne voudrois pas déterminer, lequel des deux a le mieux rencontré au nom du Médecin d'Alexandre, qu'Arrien appelle Critodème, & Quinte-Curce, Critobule, Plutarque ne s'étant point déclaré là dessus. Il est vrai que quand Pline recommande l'excellence du Médecin, qui tira la flèche de l'œil du pere d'Alexandre, sans lui rendre le visage difforme, le nommant Critobule, il donne un grand sujet de croire, que le fils se servit encore du même Médecin, & par conséquent que Quinte-Curce ne s'est pas mépris au nom qu'il lui attribue.

Au surplus, c'est l'opinion de Photius, qu'Arrien ne cede à pas un de ceux, qu'on met au rang des meilleurs Historiens. Sa narration est toujours agréable, parce qu'il est bref & intelligible tout ensemble. Et jamais il n'ennuye par des digressions importunes, ni par des parenthèses, qui obscurcissent son discours. A peine trouverés-vous dans toute son Histoire un événement mira-

culeux, qui vous la puisse rendre suspecte, si vous en exceptés quelques prédictions d'Aristandre, avec le conte de ces deux fontaines nouvelles, d'eau, & d'huile, qui parurent auprès du fleuve d'Oxus, aussi-tôt qu'Alexandre s'y fut campé. Le modele, que nous avons déjà dit qu'Arrien s'étoit proposé, ne lui permet pas de s'élever jusqu'au genre sublime d'oraison, puisque l'éloquence de Xénophon n'est pas de cet ordre là. Mais il ne laisse pas d'user de si belles figures, qu'en retenant toute la clarté de celui, qu'il imite, son style n'a rien de bas ni de rampant. Il se sert à propos tantot des harangues obliques; tantôt des directes; & couche même tout au long dans son second livre la lettre impériuse d'Alexandre à Darius. L'oraison de Callisthène contre Anaxarche, qui vouloit faire adorer Alexandre, est des plus considérables entre les directes; avec deux autres du même Prince à ses soldats qui commençoient à se mutiner, une fois dans l'Inde, & l'autre

Lib. 4.

Lib. 5. & 7.

sur les bords du Tigre. Celles, qu'il leur fit avant les batailles données aux portes Amariques, & dans la plaine d'Arbelle ou de Gavgamele, sont seulement obliques, & beaucoup plus concises comme le lieu le requeroit. Enfin pour reprendre le favorable ju-

gement, que fait Photius de l'Histoire d'Arrien, il tient pour assuré, que quiconque la conférera avec les plus anciennes, que tout le monde estime si fort, trouvera, qu'il y en a beaucoup d'entre elles, qui n'approchent nullement de sa valeur.

Cela ne m'empêchera pas pourtant de remarquer un endroit que je souhaiterois qui n'y fût pas, & que je tiens pour une tache, qui feroit tort à tout le corps de l'Ouvrage, si nous n'étions obligés de le regarder avec la même indulgence, dont nous avons souvent besoin, qu'on considère ce qui vient de nous. C'est sur le milieu de son premier livre, où il declare, que la grandeur & le nombre des belles actions d'Alexandre, lui ont fait entreprendre son Histoire, par la connoissance qu'il a d'être capable de s'en bien acquiter. Il ajoûte, que sans y mettre son nom, qui n'est pas obscur parmi les hommes, & sans dire ni sa patrie, ni son extraction, ni sa qualité, il lui suffit d'avertir en général, qu'il a de quoi prendre avantage en tout cela. Pour conclusion, il ne feint point de prononcer, qu'ayant aimé les lettres dès sa plus tendre jeunesse, comme Alexandre a mérité le premier rang entre ceux, qui ont commandé les armées, on ne lui peut refuser sans injustice

un lieu aussi avantageux parmi les gens qui se mêlent d'écrire. A ne rien dissimuler voilà des pensées si pleines de vanité, qu'il faut toute la patience d'un Lecteur bien modéré pour les souffrir, & pour ne se rebuter pas là dessus. Elles me font souvenir de l'impertinence d'un autre Grec, qui vivoit du même tems qu'Arrien, puisque nous apprenons de *Sect. 131.* Photius, qu'il dédioit la composition, dont je veux parler, à l'Empereur Marc Antonin. Afin de gagner créance, & de se préparer une favorable attention, il promettoit d'abord, que son style ne seroit pas moindre que les gestes d'Alexandre le Grand, qui étoient le sujet de son Livre: Et néanmoins il n'y avoit rien de plus froid que ses narrations, ni de plus imbecille que la façon, dont il s'exprimoit, par le témoignage du même Patriarche. Il est aisé de juger, que l'ambition de cet homme n'étoit guères différente dans son principe de celle d'Arrien, quoique la suite ait rendu le premier beaucoup plus ridicule, à cause qu'il ne fit rien qui répondit à ses promesses, là où Arrien nous a laissé pour gage de sa parole un des plus beaux ouvrages de l'Antiquité. Cela n'empêche pas pourtant, que nous ne remarquions la faute, que tous ceux, qui l'imiteront au reste, doivent soigneusement

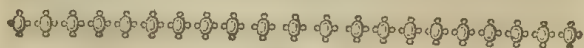
fement éviter, n'y aiant chose au monde plus insupportable, que la louange de soi même, qui attire la haine & le mépris d'un chacun, au lieu de l'estime, qu'on s'étoit proposée, & de la réputation, qu'on vouloit acquérir comme de haute lutte.

Outre les sept Livres, dont nous venons de parler de l'expédition d'Alexandre le Grand, & le huitième qui est de l'Inde Orientale, telle qu'elle étoit connue de ce tems-là, Arrien écrivit l'Histoire de ce qui se passa après la mort de ce Prince invincible entre ses Capitaines, qui ne se pûrent jamais accorder au partage de leurs conquêtes. Ce travail étoit divisé en dix livres, desquels il ne nous reste que l'Abregé, que Photius nous en a donné dans sa Bibliothèque. Nous avons semblablement perdu les Bithyniques, dont j'ai déjà dit un mot, & où il citoit lui même deux autres livres de sa façon, le premier de ce que Timoleon Corinthien avoit fait de considérable dans la Sicile, & le second des moïens, que tint Dion de Syracuse pour délivrer la ville du même nom & toute la Sicile de l'oppression du second Denys, qui la tyrannisoit. Le malheur n'a pas été moindre à l'égard d'un autre ouvrage de dix sept livres, que Stephanus cite plus d'une fois dans les

viles, & qui concernoit les Parthes, leur origine des Scythes, & leurs guerres avec les Romains du tems de Trajan. Photius dit encore, qu'il avoit fait une Histoire Alanique, ce qui se rapporte à ce que nous lisons dans Dion Cassius d'un Arrien, qui gouvernoit la Cappadoce sous l'Empereur Adrien, & qui mit à la raison les Alains & les Massageres, y ayant grande apparence, que c'est de nôtre Arrien, qu'il veut parler. Il ne faut point douter non plus, que ce ne soit le même, à qui Pline le Jeune adresse sept de ses Epitres, & que leur amitié ne vint du Proconsulat, que Pline avoit exercé dans la Province du Pont & dans la Bithynie, qu'Arrien reconnoissoit pour le païs de sa naissance. Que si nous lui attribuons encore, comme quelques-uns font, ce que les Jurisconsultes Ulpien & Paulus décident par l'autorité d'un de son nom, ce sera ajoûter la Jurisprudence aux autres connoissances de la Géographie, de l'Histoire, & de la Philosophie, que nous lui avons déjà accor-

Lib. 43. dées. Mais l'un des plus grands éloges qu'on
dig. tit. lui puisse donner, c'est sans doute celui, qu'il
3. leg. 1. a reçu de Lucien, quand il s'excuse de la pei-
par. 4. ne, qu'il a voulu prendre à mettre par écrit
lib. 44. la vie de son faux Prophete Alexandre. Que
dig. tit. personne ne m'accuse, dit-il, de m'être oc-
7. leg. 47.
In Pseud.

cupé sur un trop petit sujet, puisqu'Arrien, ce digne disciple d'Épictète, qui est l'un des premiers hommes d'entre les Romains, & qui avoit passé tout son âge parmi les Muses, n'a pas fait difficulté d'écrire la vie du larron Tiliborus. Il est constant qu'il y a eu plusieurs Arriens sans celui de qui nous parlons. Car Jules Capitolin se sert du témoignage d'un *litt. Gord.* Historien Grec nommé Arrien, pour prouver, qu'il y a eu trois Gordiens, contre l'opinion de ceux, qui n'en mettoient que deux, ce qui ne peut pas convenir à nôtre Arrien, qui vivoit un siècle avant celui des Gordiens. Et Suetone parle d'un Poète qui portoit le même *In Tiber.* nom d'Arrien, mais qui étoit plus ancien que *arz. 70.* les précédens, puisque Tibere tachoit de l'imiter dans ses Poësies Grecques. C'est vraisemblablement celui que cite Suidas pour Auteur d'une Alexandriade, qui étoit un Poëme Héroïque, divisé en vingt-quatre livres, & fait à l'honneur d'Alexandre le Grand.



A P P I E N.

ENTRE ceux, qui ont travaillé sur l'Histoire Romaine, Appien est d'autant plus considérable, qu'outre l'Eloge que lui donne

Photius, de l'avoir écrite aussi véritablement, qu'elle pouvoit l'être, il n'y a que lui seul, qui nous l'ait donnée particuliere, selon les Provinces & les Regions différentes. Ce n'est pas pour dire qu'il soit en cela préférable aux autres Historiens. Tant s'en faut, nous voions que les premiers d'entre eux ont toujours suivi l'ordre des tems, & fait voir d'année en année ce qui s'est passé en des lieux totalement éloignés les uns des autres. Mais encore qu'Appien semble s'être assujetti à un ordre contraire à la Nature, & que personne des anciens n'a voulu observer que lui, si faut-il avoüer, que ce même ordre est très propre à représenter chaque chose à part, & à mettre comme devant les yeux tout ce qui s'est passé dans un pais, n'y ayant point de methode, qui contente & instruit mieux l'esprit à cet égard que la sienne. Quoiqu'il en soit, nous apprenons de Suidas, qu'on nommoit autrefois l'Histoire d'Appien Basilique ou Roiale, par un titre fort glorieux, si ce n'est qu'il se rapporte particulièrement au premier de ses livres, qui contenoit outre les descendans d'Enée jusqu'à la fondation de Rome, le gouvernement de ses sept Rois; comme on le peut conjecturer par le texte de Photius. En vérité, l'Epitome de Florus

est aussi composé de guerres & d'affaires séparées les unes des autres. Mais ce n'est pas pourtant à la façon d'Appien; qui représente chaque chose en son entier, de quelque durée qu'elle ait été; là où Florus les brouille les unes dans les autres, & met, par exemple, entre la première, la seconde & la troisième guerre Punique, toutes celles que les Romains eurent avec les Gaulois, les Liguriens, les Macedoniens, & assés d'autres peuples, qu'ils attaquèrent dans l'intervalle des deux trêves, qui intervinrent entre les Carthaginois & eux.

Or le jugement favorable de Photius n'a pas empêché Bodin d'accuser Appien de quelques faussetés Historiques, ou plutôt de quelques défauts, tantôt de mémoire, & tantôt de jugement. Car quand ce rigide censeur soutient, que jamais les Romains ne se sont prêtés leurs femmes l'un à l'autre à la mode des Parthes & des Lacédémoniens, c'est tout au plus reprocher à notre Historien, d'avoir été trop crédule, puisque Plutarque avoit déjà écrit la même chose, & assuré que Caton envoia librement à l'Orateur Hortense sa Martia pour en tirer lignée; à quoi la loi de Romulus, ou celle dont parle Aulu Gelle contre les adultères, ne repugne pas, comme Bo-

Merh.

hist. cap. 4.

In vita

Cat. V.

din se l'est imaginé. Mais lorsqu'il lui impute, d'avoir fait dire à Césâr au second livre des guerres civiles, des paroles, qui ne furent jamais proferées que par Pompée dans la menace dont il usa au Senat, en mettant la main sur la garde de son épée: Que s'il ne lui accordoit ce qu'il demandoit, cette même épée le lui donneroit; cela se peut aisément excuser sur un simple manquement de mémoire, auquel tous les hommes sont sujets; aussi bien que de s'être mécompté, en prenant Calphurnia pour Pompeia femme de Césâr, débauchée par Clodius dans le Temple, que les Romains nommoient de la bonne Déesse. Sigonius le traite beaucoup plus mal, le taxant de legereté & d'omissions, sans en donner néanmoins aucune preuve. Et Scalliger passe encore plus outre dans ses Animadversions sur Eusebe, où il ne feint point de nommer Appien un vrai enfant dans l'Histoire, si ce n'est, dit-il, qu'on ait ajouté une infinité de choses à son traité des guerres de la Syrie. Ce que je pense qu'on peut avec plus de raison remarquer de moins bien dans ses ouvrages, comme assés de personnes l'ont fait, c'est d'avoir trop flatté les Romains, mettant toujours le droit aussi bien que l'avantage de leur côté, au préjudice de toutes

les autres nations de la terre, & de la sienne même.

Il reste un crime, qu'on lui objecte, & dont je crois qu'il est impossible de le bien défendre. On voit qu'il s'est attribué les travaux d'autrui par un grand nombre de textes, pris mot à mot de Polybe, de Plutarque & d'autres Auteurs plus anciens que lui, qu'il insère dans ses Livres, sans citer personne, & sans témoigner la reconnoissance, qui est due en semblable occasion à ceux, des veilles de qui nous nous prévalons. Il y en a qui assurent, qu'il a transcrit de la même façon la plûpart de ces Commentaires d'Auguste, qui contenoient, à ce que nous apprenons de Suerone, les principales actions de sa vie. Sans mentir, c'est commettre une espèce de larcin bien infame, *deprehendi in furto malle, quam mutuum reddere*, comme dit Pline à Vespasien sur le même sujet. Et je trouve que Scaliger n'a pas mal rencontré là dessus, d'appeller Appien *alienorum laborum fucum*, puisque c'est imiter cette sorte de mouches, qui se nourrissent du miel des autres, de s'approprier de la sorte le travail de ceux, qui ont mis la main à la plume avant nous. Les Rhodiens, ainsi que j'ai lû quelque part, ne faisoient rien autre chose que changer la tête

des vieilles Statuës de leur ville, & leur en donner une nouvelle, autant de fois que pour honorer la mémoire de quelqu'un, ils ordonnoient que sa représentation seroit mise en lieu public. Ceux de qui nous parlons pratiquent à peu près la même chose, par une action encore plus ridicule. En mettant leur nom sur un travail étranger, ils croient se l'acquérir, & ne voient pas, qu'au lieu de cette acquisition & de l'immortalité où ils visent, ils ne retirent ordinairement que de la honte & du mépris d'une si lâche entreprise. Cela me fait encore souvenir du trait d'Alcibiade, envers Diomede son ami, qui lui avoit donné la charge des chevaux, qu'il envoioit aux Jeux Olympiques. Car en changeant l'inscription, qu'ils devoient avoir, & les faisant courir sous le nom d'Alcibiade, il s'attribua tout l'honneur de leur victoire, qui n'étoit pas de petite considération en ce tems-là; & il fut même assés injuste pour les retenir, sans en vouloir faire restitution à Diomede qui les lui avoit confiés. N'est-ce pas user d'une semblable supercherie, quand nous débitons pour nôtres, les productions d'autrui, & qu'au lieu de rendre la gloire, que doivent recueillir ceux, des pentées de qui nous nous servons, nous voulons faire passer

ces mêmes pensées pour de pures inventions de nôtre esprit? Le nom figuré de *Plagiaires*, qu'ont donné les Latins à ceux qui se laissent convaincre d'un crime si bas & si odieux, montre assés en quelle abomination ils l'avoient, l'ayant ainsi appelé *Plagium*, comme s'il ne se pouvoit expier que par le fûet & par les étrivières. Et cela me fait souvenir de ce que j'ai appris de Vitruve, dans la Préface du septième livre de son Architecture. Après avoir soutenu, que ceux de qui nous parlons, doivent être punis comme impies, il rapporte avec quelle l'évérité le Roi Ptolomée traita ignominieusement de certains Poëtes, qui avoient été si impudens que de réciter dans Alexandrie des vers pris de différens Auteurs, de même que s'ils eussent été de leur propre veine. Cependant ils emportoient le prix que ce Prince avoit proposé, par les suffrages de six Juges, & de tout le Peuple, si le septième qui se nommoit Aristophane, & qui avoit plus de lecture que les autres, n'eût fait voir le larcin de ces imposteurs, leur préférant le Poète de tous, qui avoit été écouté avec le moins d'applaudissement, mais qui pour le moins n'avoit rien prononcé qui ne fût de sa façon. En vérité, Theocrite a bonne grace de se vanter

dans un de ses Epigrammes, de n'avoir jamais été du nombre de ceux, qui dérobent les vers des autres, pour les faire passer sous leur nom. Je sai bien ce qu'ont accoutumé de répondre des personnes, qui sont obligées

Lib. 5. & quelquefois de s'excuser là-dessus. Elles di-

6. Strom. sent, que Clement Alexandrin a fait voir dans

Lib. 9. c. ses Tapisseries, & Eusebe de même dans sa

2. & 3. Préparation Evangelique, comme les Grecs

ont butiné ce qu'ils ont de meilleur sur les

Hébreux, & se sont même oté leurs ouvra-

ges les uns aux autres, dont ces deux Auteurs

donnent des exemples sans nombre. L'on

Lib. 17. peut ajouter à cela le jugement, que fait Stra-

Geogr. bon, des écrits d'Eudorus & d'Ariston Péripate-

ticiens, qui avoient fait des Commentaires du

Nil de telle conformité, que l'Oracle seul de

Jupiter Hammon pouvoit découvrir qui étoit

le voleur d'eux deux, qui s'entre-accusoient

du même larcin. Marcianus Héracleota té-

moigne, qu'Eratosthène transcrivit d'un bout

à l'autre un Epitome des Iles de la compo-

sition de Timosthène, & le publia pour être

de la sienne. Athenée diffame Platon sur la

fin de l'onzième livre de ses Deipnosophistes,

comme s'il avoit soustrait la plûpart de ses

Dialogues à Byrson, à Aristipe, & à Antisthène.

Et quoique nous connoissions tous le vol de

l'Ane d'or d'Apulée, personne ne fait, si c'est sur Lucius Patrensis, ou sur Lucien qu'il l'a fait, tant l'un ou l'autre de ces deux derniers a scû ingénieusement faire passer sa copie pour un parfait original. Mais tous ces exemples avec une infinité d'autres ne peuvent pas produire l'effet qu'on s'en est promis. Ce n'est pas bien excuser une faute, que de montrer simplement, qu'elle est ordinaire, & commune à beaucoup d'autres. Si cela suffisoit, il n'y en a point, qui ne devint aisément pardonnable. Et pour moi j'aime mieux souffrir, qu'on taxe Appien d'avoir été plagiaire, que de pallier en sa faveur un crime, duquel j'ai déjà témoigné plus d'une fois, en d'autres ouvrages que celui-ci, que j'avois une extrême aversion.

Il n'a pas seulement vécu du tems des Empereurs Trajan & Adrien, il a prolongé ses jours jùsques sous celui des Antonins, (a) comme il le témoigne lui même. L'on peut voir aussi dans sa Préface son extraction d'une des bonnes maisons d'Alexandrie; d'où étant venu à Rome, il se rendit si considérable dans la charge d'Avocat, plaidant pour les parties, qu'on le choisit au Barreau pour l'en-

(a) vers l'an de J. C. 140.

roller au nombre de ceux, qu'on nommoit Procureurs de César, & lui commettre, dit Photius, l'administration d'une Province. Sigonius & quelques autres le nomment Sophiste Alexandrin & Egyptien. Son Histoire étoit partagée en trois volumes, qui contenoient vingt quatre livres selon le même Photius, & vingt deux seulement, si nous en croions Charles Etienne, Volaterran, & Sigonius. Elle commençoit par l'embrasement d'*Ilium*, & s'étendoit au delà de l'Empire d'Auguste, aiant fait des saillies ou excursions, & donné quelquefois jusques dans le tems de Trajan. Quant au style dont il s'est servi, ce Patriarche de Constantinople, qui juge de tous, observe que comme sa façon de parler est simple, aussi n'a-t-elle rien d'enflé ni de superflu. Le même donne cette prérogative à Appien, d'être non seulement véritable, comme nous avons dit dès le commencement, mais encore l'un de ceux, qui ont le plus fait paroître leur grande connoissance dans l'art de la guerre & dans la discipline militaire. On ne croit pas lire les combats qu'il décrit, on pense les voir, & être souvent au milieu de la mêlée. Son grand talent, ajoute-t-il, est dans ses oraisons, où il manie & remuë comme il veut toutes les af-

fections, soit pour redonner du courage aux soldats languissans, soit pour reprimer la trop grande ardeur de ceux, qui ont besoin de retenue. Or de ce grand nombre de livres, qu'il avoit donnés au public, nous n'en avons aujourd'hui que la moindre partie, qui sont ceux des guerres Punique, Syriaque, Parthique, contre Mithridate, contre les Espagnols, contre Annibal, avec les civiles, & celles d'Illyrie ; car pour les Celtiques ou Gauloises, il ne nous en reste qu'un petit échantillon ou fragment, plus propre à nous faire regretter ce qui manque, qu'à nous contenter de ce qu'il contient. (*)

(*) Le Traducteur Anglois blame nôtre auteur, sur ce qu'il reproche à Appien d'avoir emprunté dans son ouvrage quelques passages de Polybe & de Plutarque sans le citer. Tout ce qu'il dit, n'étant pas de conséquence, seroit comme déplacé ici, & ne feroit que rendre cette note trop longue.





DION CASSIUS.

DION Cassius, qui est encore connu par les surnoms de Cocceius, & Cocceianus, étoit né dans Nicée, ville de Bithynie, où il se retira sur le déclin de sa vie, pour y passer en repos ce qui lui en restoit, à l'exemple de ces animaux, qu'on dit, qui reviennent toujours mourir au gîte. L'infirmité de ses jambes le convioit à faire cette retraite, & il dit, que son Génie la lui avoit prédite long tems auparavant par un vers de l'Iliade d'Homere, rapporté par Photius. En effet, comme l'on attribue à Socrate un Démon familier & Directeur de sa vie, Dion se vantant d'avoir été averti par le sien, d'éviter en se retirant les embûches que lui préparoit la milice Prétorienne. Il ajoute, que ce fut le même Démon ou la même Déesse, pour user des termes de son soixante & douzième livre, qui lui fit écrire l'Histoire, ne se mêlant auparavant que de sujets philosophiques, tel qu'est celui des songes divins, & de leur interprétation, dont il avoit composé un Livre. Son pere Apronianus, homme Consulaire, selon qu'on parloit alors, fut Gouverneur de la Dalmatie, & en suite Proconsul de Cilicie.

Pour lui, il reçût deux fois l'honneur du Consulat, qu'il exerça conjointement avec l'Empereur Alexandre, fils de Mammée, après avoir passé par diverses charges sous les Empereurs précédens. Car Macrinus l'avoit établi Préfet ou Gouverneur de Pergame, & de Smyrne. Il commanda depuis en Afrique. Et on lui commit en suite l'administration de l'Autriche & de la Hongrie appellées en ce tems-là Pannonies. Ces choses ne sont pas inutiles à savoir avant que de parler de son Histoire, parce qu'elles la recommandent & l'autorisent grandement. Elle étoit autrefois de quatre-vints livres, divisées en huit Decades, dont fort peu se sont sauvés d'une perte fatale, comme nous avons déjà remarqué aux plus beaux ouvrages de cette nature, que les siècles d'ignorance & de barbarie nous ont enlevés. A présent le trente-cinquième livre est le premier de ceux qui nous restent, & nous n'avons que quelques élogues ou petits fragmens des trente-quatre précédens. Ce qui suit jusqu'au soixantième est assés entier. Mais au regard des vingt derniers, il faut se contenter de ce que Xiphilin, Moine de Constantinople, nous en a donné par Epitome ou Abregé, le texte de Dion ne se trouvant plus en son entier, par un mal-

heur qui a presque toujours suivi les livres raccourcis. Photius observe qu'il avoit pris son Histoire Romaine, aussi bien que les autres, non seulement dès la fondation de Rome, mais même dès l'arrivée d'Enée dans l'Italie, la poursuivant jusqu'à ce monstre d'Héliogabale, avec quelque suite du regne d'Alexandre Severe son successeur. Ce que nous en possédons aujourd'hui, qui comprend les événemens de trois cens ans pour le moins, ne commence qu'au tems des grands commandemens, qu'eût Lucullus, (a) & finit par la mort de l'Empereur Claude, le surplus étant de Xiphilin.

Or quoique tout ce que nous avons perdu de ce rare homme soit fort à regretter, je crois que rien ne l'est en comparaison des quarante années dernières, dont il parloit comme témoin oculaire, & comme aiant eu part au gouvernement de l'Etat. Car pour ce qui avoit précédé l'Empire de Commode, il n'en pouvoit écrire que sur des relations étrangères, & conformément à ce que d'autres avoient déjà publié. Mais depuis cet Empereur jusqu'à celui, dont il eût l'honneur d'être

(a) Lucullus vivoit environ 71. ans avant J. C.

tre collègue au Consulat, ce n'est plus sur la foi d'autrui, qu'il appuie ses narrations, c'est pour avoir vû lui même ce qu'il débite par l'organe de Xiphilin, & pour ce qu'il est intervenu souvent dans les principales actions qu'il représente. Certes, nous pouvons tirer une preuve bien claire de la prudente conduite de Dion, d'avoir sçû passer tant de mauvais tems sous les dominations tyranniques d'un Comode, d'un Caracalla, d'un Macrin, & d'un Héliogable, sans perdre ni la vie, ni les biens, ni la réputation, qui courent toujours fortune sous de tels Princes, si l'on n'use d'une merveilleuse dextérité d'esprit. La sienne fut si louable, qu'après avoir écoulé ces saisons d'orages & de tempêtes, où sa qualité d'étranger & ses richesses l'exposôient à beaucoup d'envie, il parvint heureusement comme en un port assuré, au regne d'Alexandre, très grand ami de la Justice, & puissant protecteur des hommes de Vertu.

Ce fut donc sous lui, qu'il publia l'Histoire Romaine, qu'outre son génie Septimius Severus lui avoit commandé d'écrire. Il avoué lui même qu'il fut dix ans à ramasser les matériaux nécessaires à l'édification de ce grand bâtiment, il en employa douze autres à l'élever, & à lui donner cette majesté, qui fait

que nous en admirons encore aujourd'hui les pièces démembrées & les ruines. Un homme de grande naissance, comme lui, qui avoit passé toute sa vie dans le maniement des affaires, & joint aux sciences contemplatives la connoissance du monde, avec l'expérience de sa conduite, ne pouvoit pas réussir autre, que très considérable Historien. Et véritablement il n'y en a point eu, qui nous aient si bien revelé que lui ces secrets d'Etat que Tacite nomme *arcana Imperii*, & dont il fait de si hauts mysteres. Il est tellement exact à décrire l'ordre des *comices*, l'établissement des Magistrats, & l'usage du droit public des Romains, que ces choses là ne s'apprennent point plus distinctement ailleurs. Et pour ce qui concerne la consécration des Empe-reurs, leur apothéose, ou enrolement au nombre des Dieux, nous pouvons dire, qu'il est le seul Historien, qui nous en ait fait voir une belle forme, sinon qu'Hérodien l'a voulu depuis imiter sur le même sujet. C'est particulièrement dans le cinquante sixième livre où Dion représente la pompe des funeraillles d'Auguste, son lit de parade, son effigie de cire, & son oraison funèbre que Tibere recita par écrit devant le peuple. Il expose en suite de quelle façon son corps fut

brûlé, comme Livia recueillit & mit ses os à part, bref avec quelle adresse on fit partir l'Aigle du haut du bûcher, d'où il sembloit, que cet oiseau de Jupiter emportât au Ciel l'ame de l'Empereur.

L'oraison funebre, dont je viens de parler, m'oblige à remarquer, comme Dion s'est librement servi non seulement des obliques, mais même des directes dans le corps de son Histoire. Celles de Pompée au peuple Romain, & de Gabinius en suite, dans son trente sixième livre, sont des dernières. Le discours philolophique de Philiscus à Ciceron, qu'on voit au trente huitième, pour lui faire souffrir constamment son exil en Macedoine, est aussi en forme de Prosopopée, après un très considérable Dialogue entre eux deux. Les harangues d'Agrippa & de Mécénas, dont le premier portoit Auguste à quitter l'Empire, & le second au contraire à le retenir, sont encore du même genre, & contiennent tout le cinquante deuxième livre. Et Xiphilin ne s'est pas contenté dans son abrégé du soixante deuxième, de faire reciter à Paulinus Gouverneur de la Grande Brétagne une oraison directe à ses troupes prêtes de choquer les Angloises; après les avoir divisées en trois corps différens, il lui fait prononcer trois ha-

rangues séparées, sur le même sujet de bien combattre, pour obtenir la victoire. L'on peut voir par là, que ceux, qui croient, que toutes sortes de harangues sont messéantes dans l'Histoire, ne trouveront pas leur compte avec Dion, puisqu'il ne s'est pas abstenu des plus rudes à souffrir qui sont les directes; & qu'il a même employé le Dialogue, beaucoup plus contraire à leurs regles.

S'il faut remarquer ses défauts, il y en a d'autres dont je pense qu'on a bien plus de sujet de se plaindre. On l'accuse d'avoir trop soutenu le parti de César contre celui de Pompée, pour s'accommoder au cours de la Fortune. Il ne paroît pas plus équitable à l'égard de la faction d'Antoine, qu'il favorise toujours au préjudice de celle de Cicéron. Et quiconque lira dans le quarante sixième livre l'invective de Q. Fufius Calenus contre cet incomparable Orateur, aura bien de la peine à souffrir toutes les injures, dont il semble que Dion ait voulu noircir sa réputation. Non content de lui faire reprocher, qu'il étoit fils d'un Foulon ou Teinturier, le plus souvent réduit à travailler aux vignes, ou à la culture des Oliviers; il attaque sa personne, & touche son honneur par toutes les parties les plus sensibles. Les manquemens de sa

mémoire lui sont imputés à crime, sa timidité est rendue ridicule, & on lui soutient, que de toutes les oraisons, qui se voioient de lui, il n'en avoit pas prononcé une seule de la façon, qu'elles étoient rédigées par écrit. Mais Calenus n'en demeure pas là. Il lui dit effrontement, qu'il se fût bien passé de porter une robe longue, s'il n'eût eu besoin de cacher ses vilains pieds, & de couvrir ses jambes mal faites. Il découvre son lit conjugal, pour mettre en évidence ce que ses femmes pouvoient avoir de vicieux, de l'une desquelles il veut qu'il ait lui-même prostitué l'honneur. Et descendant jusqu'à ses enfans, il lui fait commettre des incestes avec sa fille, représente son fils comme un infame débauché, qui étoit ivre jour & nuit. En vérité, c'est traiter en Satyrique plutôt qu'en Historien l'un des plus grands personnages de la République Romaine, dont Dion semble avoir pris tellement à cœur la diffamation, que dans le livre suivant il reprend un nouveau sujet de faire vomir mille opprobres contre sa mémoire par Fulvia femme d'Antoine, qui lui perce la langue d'une infinité de coups d'aiguille.

Il n'a guères été plus respectueux envers Séneque, si la conjecture de quelques uns n'est

véritable, que Xiphilin ait malicieusement débité les sentimens de Suillius, ou de quelque autre aussi méchant homme, pour ceux de Dion. Tant y a qu'on lit dans ce que Constantin avoit recueilli de lui, & dans l'Abregé de Xiphilin, que Sénèque avoit mené une vie du tout contraire à ses écrits, & à sa
Lib. 60. profession philosophique. Les adultères avec Julie & Agrippine lui sont imputés, avec la mort de celle-ci. On lui fait faire des leçons de *pederastie* à Néron, & on l'accuse d'avoir monté avec ce Prince sur le theatre où il lui applaudissoit. Bref, son luxe & son avarice y sont exagérés à tel point, qu'on le jugeroit auteur des revoltes de l'Angleterre, qui ne pouvoit plus souffrir ses usures, non plus que Néron ses conjurations, dont il lui fut impossible de se garantir, qu'en faisant mourir ce mauvais précepteur. Et néanmoins Dion n'a pas laissé de parler fort honorablement de la sagesse de Sénèque dans son cinquante neuvième livre, qui seroit une contradiction si formelle, que j'aime mieux attribuer à tout autre qu'à cet Historien les calomnies que nous venons de rapporter, puisque d'ailleurs aucun des anciens n'en a parlé que les seuls abrégiateurs.

Nous pouvons ajoûter aux taches de

l'Histoire, que nous examinons, quelques traits de superstition & de crédulité, qui seroient capables de la décréditer, si l'on ne donnoit quelque chose à l'humanité, & si nous ne savions, que les premiers Auteurs en ce genre d'écrire sont presque toujours tombés dans les mêmes inconveniens. Au quarante septième livre le Soleil parût à Rome tantôt plus petit, & tantôt plus grand, que de coutume, avant cette sanglante bataille donnée aux champs Philippiques, qui fut encore précédée d'une infinité d'autres prodiges. Ce qu'on a crû de l'étrange naturel des Psylles contre les venins, se lit dans le cinquante unième, au sujet de la mort de Cleopatre, que ces hommes (puisqu'il n'y avoit point de femelle Psylle, & qu'ils s'engendroient eux mêmes) tentèrent en vain de faire revivre. Dans le cinquante huitième un Phenix fut vû en Egypte, l'an de la fondation de Rome sept cens quatre vints dix. Ailleurs Vespasien guérit un aveugle en lui *Lib. 66.* crachant sur les yeux, & fit un semblable miracle sur la main d'un, qui en étoit estropié, laquelle il remit en vigueur & redressa en marchant dessus, après que l'un & l'autre eurent été avertis en songe, qu'ils recevraient ce bien-fait de l'Empereur. En un autre en- *Lib. 67.*

droit le fameux Apollonius de Thyane vit, étant dans la ville d'Ephèse, ce qui se passoit à la mort de Domitien dans Rome, au même instant qu'il la recevoit, de sorte qu'il s'écria, nommant l'assassin par son nom d'Etienne, que quelques Parélie ou Couronnes Solaires avoient désigné, qu'il frapât hardiment, & un peu après, que c'en étoit fait ; comme si Dion s'étoit voulu conformer à Philostrate, qui écrivoit au même tems la vie imaginaire de ce Philosophe ; & qu'il n'y eût point de différence entre l'Histoire véritable & la fauleuse.

*V. lib. 8
de vita
Apoll. c. 10.*

*Ad an.
Chr. 176.* Ce que quelques-uns, & Baronius entre autres, trouvent à redire dans Dion, de n'avoir pas été favorable au Christianisme, ne me semble pas de grande considération, puisqu'on ne le doit considérer que comme un Auteur Païen, qui n'avoit garde par conséquent d'appuyer une religion contraire à celle, dont il faisoit profession. Il est vrai, qu'en parlant des victoires de Marc Aurele, il attribue à l'art Magique d'un Arnuphis Egyptien, plutôt qu'aux prières des Chrétiens, les pluies miraculeuses, qui tombèrent en faveur des Romains, & les tempêtes étranges qui affligèrent l'armée des Quades, que le docte Cluverius prend pour les Moraves d'aujourd'hui.

Mais faut-il s'étonner, qu'en des choses sujettes à diverses interprétations, comme le sont ordinairement de semblables prodiges, un Historien Idolatre, tel que Dion, ne fasse pas le même jugement, que feroit un Fidele? & qu'il en ait parlé d'autre sorte, que Tertulien, Eusebe, Paul Diacre, & quelques autres n'ont fait?

Il nous reste à observer quel a été son style, que Photius met entre les plus relevés, la hauteur des pensées où il est employé, l'enflant extraordinairement. Son discours, dit-il, est rempli de façons de parler, qui tiennent de l'ancienne construction ou syntaxe, & de termes, qui répondent à la grandeur des matières, qu'il traite. Souvent les périodes sont entrecoupées de parenthèses, & il use de beaucoup de *hyperbates*, ou transgressions, qui sont fort importunes, si l'on ne s'en sert à propos comme lui. Mais ce qui est fort remarquable, c'est, qu'encore que son oraison soit très nombreuse & très ajustée selon l'art, il ne paroît pas néanmoins, & le Lecteur ne s'apperoit aucunement du soin qu'on y a pris, à cause qu'elle est d'ailleurs si claire & si intelligible, que chacun présumoit autant de facilité dans la composition, qu'il y en a dans la lecture. Au surplus, il s'étoit

proposé Thucydide à imiter, qu'il suit, sur tout dans ses narrations & dans ses harangues. Mais il a cet avantage sur lui, qu'on ne lui peut pas reprocher l'obscurité. Pour tout le reste, c'est un modèle qu'il copie avec toute sorte de curiosité. Voilà le jugement, à peu près, qu'en fait Photius, bien plus croiable en cela que Sigonius, qui pour dire quelque chose du sien, s'est avilé depuis peu d'accuser Dion, d'avoir été trop Asiaticque, & de s'être étendu dans ses harangues jusqu'à l'importunité. Il faut laisser à tout le monde la liberté d'opiner, suivant la loi des Romains, *populo libera sunt suffragia*. Je pense pourtant qu'en ce qui touche le langage, le plus sûr est de s'en rapporter toujours aux naturels, & à ceux, qui l'ont succé avec le lait, plutôt qu'aux étrangers, qui sont bien plus sujets à se méprendre.

Outre l'Histoire de Dion, & ses petits traités, dont nous avons déjà parlé: il semble que Suidas lui attribué quelques autres compositions, comme la Vie du Philosophe Arrien, les Gestes de Trajan, & de certains Itinéraires. Raphaël Volaterran le fait encore Auteur de trois livres intitulés du Prince, & de quelques petits traitez de Morale.

Il faut aussi remarquer, qu'il y a eu plu-

sieurs Dions de grande considération, & un entre autres, qui vivoit un siècle avant Dion Cassius, au tems de ce même Empereur Trajan. C'est celui, que l'Eloquence fit surnommer Chrysostome, qui étoit de Prusse, & par conséquent de Bithynie comme l'autre, & que Trajan aimoit si particulièrement, qu'il l'a souvent honoré d'une place auprès de lui dans son carrosse. Ces deux Dions se distinguent par leurs professions aussi bien que par leurs surnoms. Le premier selon le tems étoit Orateur & Philosophe, le second Historien & homme d'Etat, tel que nous l'avons représenté dans cette Section.



HERODIEN.

L'HISTOIRE d'Hérodien reçoit sa principale recommandation, comme la plupart de celles, dont nous avons déjà parlé, du mérite de son Auteur. Il declare dès l'entrée de son premier livre, qu'il n'écrira que les choses de son tems, & ce qu'il a vu lui même, ou entendu de personnes croiables; mais qu'il en dira beaucoup où il a été employé, à cause des offices publics par lui exercés; se pouvant vanter d'avoir passé par les

principales charges de l'Etat. Sur la fin du second il fait une autre déclaration assés conforme, avant que d'entamer le regne de Septimius Severus, qui contient tout le troisiéme livre, avec cette particularité, qu'en général son Histoire sera de soixante dix ans, & comprendra le gouvernement de tous les Empereurs, qui ont succédé les uns aux autres, durant ce tems-là, c'est à dire depuis Marc Aurele, ou Antonin le Philosophe, jusqu'au jeune Gordien petit fils du premier, & que quelques-uns, comme Jules Capitolin, comptent pour le troisiéme du nom. En effet, le huitième livre, qui est le dernier de ceux d'Hérodien, finit par la mort indigne de ces deux vieillards, Balbinus, & Pupienus qu'il appelle Maximus, dont la milice Prétorienne fit un massacre infame, pour élever tumultuairement au thrône Imperial le jeune Gordien.

Quant au style d'Hérodien, Photius rend ce témoignage de lui, qu'il a écrit d'un air d'autant plus clair & plus agréable, que sans affecter trop les termes Attiques, il en emploie, qui relevent de beaucoup son discours au dessus du plus bas genre d'oraison. Il ajoûte, que comme on ne voit rien de superflu dans ses ouvrages aussi ne peut-on pas dire qu'il ait omis les choses nécessaires, ou qui devoient être sçûes.

Et pour comble d'éloge, Photius ne feint point de dire, qu'en égard à toutes les vertus de l'Histoire, il y a fort peu d'Auteurs à qui Hérodien doive céder.

Nous avons remarqué dans la Section précédente, comme il s'est plu à nous faire connoître, aussi bien que Dion Cassius, les cérémonies Païennes, dont on usoit à la consécration des Empereurs Romains. C'est au commencement de son quatrième livre, où il représente si bien tous les honneurs funèbres rendus aux cendres de Severus, que ses enfans avoient transportées d'Angleterre à Rome dans un vase d'albâtre, qu'il est difficile de rien voir de plus instructif, ni de plus exact. Il montre, comme elles furent reçues avec adoration de tout le peuple & du Senat, dans ce vaisseau qu'ils nommoient *Urne*, & que les Consuls portèrent jusqu'au Temple où étoient les sacrés monumens des Empereurs, pour nous servir de ses propres termes. De là passant à la pompe des funérailles & de l'Apothéose de Severe, il fait mettre son effigie de cire à la porte du Palais, dans un lit d'ivoire fort haut élevé & magnifiquement paré; où sept jours durant les Sénateurs vêtus d'un noir de deuil, & les Dames Romaines habillées de blanc sans aucun

Univer-
sus mun-
dus exer-
cet hi-
strioniam
Sen.

ornement, lui venoient rendre leurs respects, prenant séance les uns à la droite, les autres à la gauche de ce lit, avec une contenance fort triste. Il observe même, comme tous les jours de cette cérémonie les Médecins venoient visiter la même figure de représentation, en s'approchant du lit, & déclarant tout haut, que le mal alloit de pis en pis, tant il est vrai, que ce Monde est une continuelle Comédie. Ce tems passé, les plus considérables de la jeunesse, du Senat & des Chevaliers, portoient le même lit sur leurs épaules, premierement au marché vieil, où tous les Magistrats de Rome avoient accoutumé d'être destitués de leurs charges, & où divers chœurs de jeunes hommes d'un côté, & de filles de l'autre, chantoient des hymnes composés à la louange du defunt. De là l'on alloit avec le même ordre dans le Champ de Mars, qui étoit hors de la ville, où le lit & l'effigie étoient posés dans un tabernacle de face quadrée, & élevé en forme de Phare maritime, dont nôtre Historien fait la description si naïve, soit pour l'ornement extérieur, soit pour les différens étages & départemens du dedans, qu'il n'y a personne, qui n'en comprenne facilement la structure. Les Chevaliers Romains faisoient en suite courir leurs che-

vaux autour de cette grande machine, par des mouvemens réglés qu'on nommoit alors Pyrrhiques, & par des évolutions, qu'on appelle aujourd'hui caracols. Il y avoit même un certain nombre de chariots chargés de personnes, qui représentoient les premiers hommes de ce grand Etat, qu'on faisoit encore retourner à l'entour du même édifice, ou Bucher mortuaire, jusqu'à ce que le successeur du defunt au gouvernement de l'Empire, prenoit le premier une torche, dont il mettoit le feu à des matières disposées par le bas à le recevoir. Elles embrasoient bientôt tout ce superbe bâtiment, parce qu'il n'étoit composé que de bois, & l'on voioit au même tems partir de son plus haut étage l'Aigle, que la superstition Pajenne croioit servir de vehicule à l'ame de l'Empereur.

Au surplus, Hérodien emploie librement par toute son Histoire les harangues directes. Vous avez dans le premier livre, celle de Marc Antonin à ses amis, qu'il leur fit un peu avant que de mourir ; avec une autre que recita Commode encore fort jeune devant sa milice, pour gagner le cœur des soldats. Et le huitième livre qui est le dernier, finit presque par l'oraison, que prononça Maximus au milieu de son armée, un peu auparavant que

de la ramener à Rome. Tous les autres livres sont remplis de semblables discours, qui tiennent de la déclamation. Et comment eût il fait difficulté d'en user, s'il a crû pouvoir mettre tout au long dans son Histoire, sans lui faire tort, la lettre que Macrinus écrivit d'Antioche au Senat, & au Peuple Romain, qu'on voit au commencement de son cinquième livre?

Il ne s'est pas abstenu non plus des Digressions. Il y en a une dans le premier livre, au sujet de cette Idole de la Mere des Dieux, que les Romains firent venir de Phrygie. Après avoir conté, comme la pierre toute taillée étoit tombée du Ciel dans le champ de Pefinunte, il fait arrêter le vaisseau qui la portoit, comme s'il eût été immobile à l'embouchure du Tibre, jusqu'à ce qu'une Vestale l'eût tiré avec sa ceinture, pour preuve de sa pudicité. Et sans se taire des Orgies, que célébroient les Eunuches d'une telle Divinité, & beaucoup d'autres fables, qui en dépendent, il ne rend point d'autre raison de sa saillie ou diversion, sinon, qu'écrivant en Grec, il a crû obliger ceux de son pais de leur faire savoir ce que portoit la Théologie Latine à cet égard, parce que fort peu d'entre eux en avoient connoissance.

Jules

Jules Capitolin cite Hérodien dans la vie de Clodius Albinus, comme un Historien très digne de Foi; & néanmoins il ne laisse pas de l'accuser dans ses deux Maximins, d'en avoir favorisé l'un en haine d'Alexandre Severe, dont la mémoire lui étoit odieuse. Si est-ce qu'Hérodien louë ce Prince de clémence, & de grande douceur d'esprit, qui le firent regner quatorze ans sans verser de sang, & sans faire mourir personne hors des termes de la Justice ordinaire; ce qu'il remarque pour une vertu bien rare, & sans exemple depuis Antonin le Philosophe. Mais à la vérité, il a merveilleusement décrié le gouvernement de l'Imperatrice Mammée, que d'autres proposent pour modele à toutes celles qui doivent avoir soin de l'éducation des Souverains, qu'elles ont mis au Monde. Tantôt il la dépeint comme une avaricieuse infame, qui pilloît les successions de plusieurs personnes par de mauvais & frauduleux moïens, & que son fils même haïssoit pour cela. Tantôt il la représente si orgueilleuse, qu'elle ne pût jamais souffrir, qu'on nommât sa Belle Fille Auguste, désirant posséder toute seule le titre d'Imperatrice. Il dit que ce fut là dessus qu'elle fit enfin releguer honteusement en Afrique, contre le gré d'Alexandre,

*Lib. 6.
Anaima-
ton im-
perium.*

cette pauvre innocente; après avoir moienné la mort de son pere, qui n'avoit pû s'empêcher de se plaindre publiquement de tant d'injures, qu'ils recevoient, lui & sa fille, de Mammée. Et quand il décrit la perte d'une armée Romaine, qui s'étoit avancée dans le pais des Parthes, n'en rejette-t-il pas toute la faute sur la même femme? qui empêcha l'Empereur son fils d'aller au secours, étouffant autant qu'elle pouvoit tout ce qu'il avoit de généreux, & se servant de ce mauvais prétexte, qu'il ne devoit pas tant hazarder sa personne. Bref, Hérodien ne donne point d'autre raison de la mort de l'un & de l'autre, lorsqu'ils furent assassinés par leurs propres soldats, que la haine, qu'ils portoient à la mere, à cause de son avarice insatiable, & de ses épargnes honteuses, qui élevèrent enfin Maximin à l'Empire.

Or il n'est pas seul entre les Historiens, qui diffame cette Imperatrice d'un vice si sordide. Lampridius, après l'avoir nommée une sainte femme, ne laisse pas de lui reprocher en suite cette grande convoitise, d'accumuler tout l'or & l'argent, qu'elle pouvoit attraper. Et lorsqu'il représente, comme Alexandre Severe fut assassiné par ses gens de guerre, il dit, que cela se passa avec de grandes injures

de leur part contre l'avarice de sa mere. Sextus Aurelius Victor ne se contente pas de faire prononcer à ce Monarque dans le dernier moment de sa vie, que la même personne qui la lui avoit donnée étoit cause de sa mort; il ajoute, que Mammée avoit réduit son fils à telle extrémité, par une humeur épargnante, qui la tenoit, que ce peu qu'on desservoit de leur table, qui étoit fort frugale, s'y voioit remis pour la seconde fois, au repas suivant, afin de la contenter.

Avec tout cela pourtant, le même Hérodien ne laisse pas d'estimer grandement le soin extraordinaire, que prit Mammée de l'instruction de son Pupille, éloignant de lui les hommes vicieux, & sur tout ces pestes de Cour, qui flattent les mauvaises inclinations des Princes, dont ils pervertissent le naturel, & débauchent incontinent l'esprit. Il assure, qu'elle ne laissoit approcher personne de lui, de qui la vie ne fut vertueuse, & les mœurs dans l'approbation commune; aiant d'ailleurs réglé & dispensé tout son tems de telle sorte, qu'il en donnoit la meilleure partie à l'action, & aux emplois dignes de sa naissance, sans permettre qu'il lui en restât, où il pût vaquer aux choses mauvaises, qui se plaisent & s'entretiennent dans l'oisiveté,

comme dans leur propre élément. Certes ce sont des précautions, qu'on ne sauroit assez prêter, & qui méritent bien les éloges, que cette Dame a reçûs de plusieurs ; sans que nous parlions de sa vigilance, & de ses peines infinies à préserver ce cher fils, dès ses plus tendres années, contre la violence d'un tel monstre qu'Héliogabale, qui tenta toute sorte de moïens pour le faire mourir, par le propre texte d'Hérodien. Nous venons de voir, comme Lampridius attribué à Mammée la sainteté de vie. Il ajoûte, que jamais Souverain ne fut mieux élevé qu'Alexandre Severe dans tous les exercices de paix & de guerre, dont elle lui donna d'excellens maitres. Et il finit la vie de cet Empereur, en disant qu'il étoit de très bonne nature, comme fils d'une très bonne

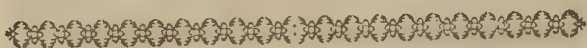
Lib. 1. mere. Zoïme montre que l'animosité de la Milice contre eux deux, venoit de ce que Mammée avoit élevé ce fameux Jurisconsulte Ulpien, (a) au dessus des Capitaines des Gardes de l'Empereur ; ce qui n'est pas une petite preuve du zèle, qu'elle avoit pour la

(a) Secrétaire d'Etat de Theodore Roi d'Italie en 514. Il a beaucoup écrit. Il mourut en Calabre dans un Couvent, où il s'étoit retiré.

Justice. La Chronique de Cassiodore témoigne, que le respect & la piété (pour ne changer point ses termes) d'Alexandre envers Mammée, le firent aimer de tout le monde. Mais Eusebe a passé tous les autres, *Lib. 6. Eccl. hist. cap. 15.* en ce qu'il a écrit d'elle à sa recommandation. Il nous assure que c'étoit une femme aussi remplie de vertu, & particulièrement de piété, prise dans un autre sens que celui de Cassiodore, qu'il y en eût de son tems. Il dit, qu'elle paroïssoit religieuse dans sa façon de vivre & dans ses mœurs. Bref, par le desir qu'elle eût de voir Origene, le faisant venir d'Antioche, pour l'ouïr parler, Eusebe fait assés comprendre la bonne opinion, qu'il avoit de Mammée. Que dirons-nous donc des mauvaises relations qu'Hérodien nous a données d'elle? Croirons-nous avec Jules Capitolin qu'il n'étoit pas content du gouvernement d'Alexandre Severe, & que cela le faisoit parler de la sorte? Ou si nous jugerons, que dans un mélange des vices & des vertus de Mammée, cet Historien n'a voulu supprimer ni les uns ni les autres, afin de s'acquitter fidèlement du devoir de sa charge? En vérité, je pense que c'est la plus équitable opinion qu'on puisse prendre là dessus.

Encore que nous ne considérons Hérodien ici, que dans sa profession d'Historien, si est-ce que quand Suidas nous apprend, qu'il a écrit beaucoup de choses, l'on peut présumer, qu'outre les huit livres, que nous avons de son Histoire, qui sont fort brefs, il avoit fait beaucoup d'autres ouvrages, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Surquoi il faut remarquer, qu'il étoit originairement Grammairien d'Alexandrie, aussi bien, que son pere Apollonius surnommé le *Dyscole* ou le

Lib. 22. Difficile. Et c'est peut-être pour cela qu'Am-
hist. mien Marcellin l'appelle *artium minutissimum*
sciscitatore. Quoiqu'il en soit, il passa la
meilleure partie de son âge dans Rome à la
Cour des Empereurs, où il eût moyen de s'in-
former avec la curiosité qui paroît dans ses
livres, de mille belles choses, que nous n'ap-
prenons point ailleurs.



Z O S I M E.

Ceux qui ne mettent nulle distinction, non plus que Sigonius, entre l'Historien Zosime, & deux ou trois autres du même nom, commettent, il me semble, une faute notable. Car Suidas en nomme deux,

dont le premier étoit Alexandrin, qui avoit écrit entre autres ouvrages la vie de Platon; & le fécond de Gaza, ou d'Alcalon, qui fit des Commentaires sur Demosthene & sur Lyfias, du tems de l'Empereur Anastase. Ce dernier Zosime ne doit donc pas être confondu avec l'Historien, qu'Evagrius dit expressement dans l'invective, qu'il fait contre lui, avoir été sous l'Empereur Theodose le Jeune. Je ne vois pas non plus, pourquoi nous prendrions celui d'Alexandrie pour le même Historien; puisque leurs écrits sont tout à fait différens; & que la qualité de Comte & d'Avocat du Fisc, que le dernier avoit eue, n'est point attribuée à l'autre par Suidas, qui lui donne simplement celle de Philosophe. Balthasar Boniface veut encore, que l'Historien Zosime ait écrit un Livre Chymique de la transmutation des Métaux, qu'il avoit ouï dire qu'on gardoit dans cette précieuse Bibliothèque Roiale de Paris. L'erreur est double en cela, parce que le manuscrit dont il parle, & que j'ai considéré, est d'un Zosime qui se dit Panopolitain; & d'ailleurs, c'est une supposition de nom, qui est toute commune parmi les Chymistes, qui se plaisent ainsi à s'entretromper par des écrits qu'ils attribuent faussement tantôt à Démocrite,

*Lib. 3.
Eccl. hist.
cap. 41.*

*L. de
Rom. hist.
scr.*

tantôt à Zosime, tantôt à quelque autre pour les autoriser. Tant y a que l'Histoire de Zosime n'a nul rapport avec de telles compositions. Elle en avoit bien plus, si nous en croions Photius, avec ce qu'Eunapius fit de l'Histoire des Césars, qu'il sembloit, que Zosime eût simplement abrégée, tant l'une avoit de ressemblance à l'autre, hors les endroits qui concernoient Stilichon, dont Zosime ne diffamoit pas la réputation, comme faisoit Eunapius. C'est dequoi nous pourrions mieux parler, si les Venitiens avoient donné au public le Manuscrit qu'on assure, qu'ils ont de l'Histoire de celui-ci. Cependant il est certain, que le premier des six livres de Zosime, qui comprend la suite des Empereurs depuis Auguste jusqu'à Probus, & qui alloit autrefois jusqu'à Diocletien, est si succinct & si abrégé, que rien ne le peut être davantage. Les cinq autres livres sont plus étendus, sur tout quand il vient au tems de Théodose le Grand, & de ses enfans Arcadius & Honorius, parce qu'il parloit alors de ce qu'il avoit vû. Il ne passe guères le second siège, que mit Alaric devant la ville de Rome, & les sujets de division qu'on fit naître entre Honorius & lui. Aussi n'avons nous que le commencement de son sixième livre, la fin ne s'en trouvant plus. Mais je

ne fai pas sur quelle autorité Sigonius se fonde, pour soutenir, qu'il y avoit un septième livre de l'Histoire de Zosime, qui s'est aussi perdu, vû que Photius n'a parlé que de six, & que je ne vois personne, qui ait fait mention de ce septième.

Nous avons déjà dit un mot de l'invective d'Evagrius contre Zosime. On la peut voir encore plus au long dans Nicephore de Calliste. Photius dit, qu'il abaie comme un chien après ceux de nôtre créance. Et il se trouve peu d'Auteurs Chrétiens, jusqu'à Leunclavius, qui a fait l'Apologie de ce Païen, où l'on ne voie les mêmes plaintes contre lui, à cause de ce qu'il écrit au désavantage de nôtre Religion. Pour dire la vérité, quoique ce savant Alleman le defende fort pertinemment en beaucoup de choses, faisant voir, qu'on a eu tort de vouloir, qu'un Historien infidele, comme Zosime, eût d'autres sentimens que ceux, qu'il a fait paroître; ou qu'il s'abstint de dire les vices des premiers Empereurs Chrétiens, ne s'étant pas tû de leurs vertus: On ne sauroit nier néanmoins, qu'en une infinité d'endroits il n'ait témoigné bien plus d'animosité que les loix de l'Histoire ne le permettent.

Car je veux qu'il ait eu raison de repro-

cher à Constantin cette imposition du Chrysargyre, ou de l'or lustral, qu'Anastase ôta depuis ; Que son devoir l'obligeât de taxer son luxe & ses profusions ; Et qu'il ait dû même l'accuser, d'avoir fait étouffer sa femme Fausta dans une étuve trop chaude, après qu'il eût commandé par jalousie la mort de son propre fils Crispus : Peut être qu'Eusebe écrivant du tems de ce même Constantin, ou pour le plus tard de Constançius son fils, n'osa pas dire des choses si hardies, comme il arrive à tous ceux, qui publient de semblables ouvrages, où les Puissances, qui dominent, sont intéressées. On sait d'ailleurs, que Constantin fit assés d'autres actions reprehensibles. Il rappella d'exil, pour complaire à sa sœur Constance, l'hérésiarche Arrius ; Et il relegua S. Athanase dans Treves, au grand préjudice des Catholiques, Mais Zosime ne peut être excusé, d'avoir autant qu'il a pû, mal interpreté toutes les actions de ce Prince. Il ne se fit Chrétien, si vous l'en croiés, que sur ce qu'on lui dit, que le Paganisme n'avoit point de lustrations qui le pussent laver de tant de crimes ; ce qui le fit résoudre par l'avis de je ne sai quel Egyptien à prendre la Religion Chrétienne, qui promettoit l'absolution de toute sorte de fautes.

Comme si Zosime avoit pénétré tous les *Lib. 2.* mouvemens intérieurs de Constantin, & toutes les graces, dont son ame pouvoit être remplie par la liberalité du Ciel ? S'il parle des différens de cet Empereur contre son beau-frere Licinnius, tout le tort est du côté du premier, qui n'observoit pas une de ses paroles. Et il ne se contente pas de dire, que Constantin le fit étrangler dans Thessalonique, violant la foi donnée à la femme de ce misérable; il ajoute, que ce fut selon son style ordinaire, ne laissant passer aucune occasion de le déchirer, qu'il n'en fît usage.

Or ce n'est pas au sujet seul de Constantin que Zosime fait voir sa passion contre le Christianisme. Il attribue la chute de l'Empire Romain au mépris de l'ancienne Religion du Paganisme, & principalement à ce qu'on oublia du tems de Diocletien la célébration des Jeux Séculaires. Les malheurs, qui arrivèrent à Gratien n'eurent point d'autre cause, *ib. 2.* que le refus qu'il fit comme Chrétien d'être Souverain Pontife des Gentils, ce que Constantin même, dit-il, n'avoit pas eu en aversion. Quand Théodose exhorta le Senat *Lib. 4.* Romain à quitter le culte des Idoles, lui déclarant qu'il ne vouloit plus faire la dépense des Sacrifices; il met cette réponse dans la

bouche de tous les Sénateurs, Qu'il n'y avoit point d'apparence de leur vouloir faire abandonner une Religion où ils avoient prospéré douze cens ans durant, pour suivre une Foi sans raison, à laquelle il sembloit qu'on eût intention de les contraindre. La description injurieuse de l'ordre Monachal, qu'il dit s'approprier presque tous les biens sous prétexte d'en faire part aux pauvres, n'est pas une petite preuve de son animosité. Il appelle hypocrite & méchant cet Olympius, qui fut cause de la ruine de Stilichon, tant parce qu'il veut toujours faire passer celui-ci pour innocent, que pource que l'autre étoit un Chrétien de grande estime, comme on peut voir par deux lettres, que S. Augustin lui écrit. Bref, personne à mon avis ne le croira, quand non content d'avoir représenté S. Jean Chrysostome comme un séducteur du peuple, il assure que le Pape Innocent Premier, qu'il nomme πόλεως ἐπίσκοπον *urbis episcopum*, permit qu'on fit des sacrifices Païens pour le salut de Rome, pendant qu'Alaric la tenoit assiégée.

Ep. 124.
 & 129.

L'on s'étonnera moins de l'aversion de Zosime contre nous, quand on considérera, combien il déferoit à toutes les superstitions de l'Idolatrie, qui lui a fait faire mille contes,

que je nommerois indignes de l'Histoire, si nous n'avions déjà remarqué, comme il s'en trouve de semblables dans ceux mêmes, qui l'ont écrite avec le plus de réputation. Dès le premier livre, en suite de la prise de Zénobie par Aurelien, il recite les Oracles, & montre les prodiges, qui précédèrent la ruine des Palmyreniens ses sujets. Et dans une famine vers le Rhin il fait tomber assez de bled pour en cuire du pain, & rendre par ce moyen les Legions de l'Empereur Probus victorieuses. La fable de ce Valesius, qui fut averti par une voix de sacrifier à Cères & à Proserpine se voit au second livre. Dans le quatrième, les sacrifices faits à Achille par un Nestorius, garantirent Athènes & tout le territoire Attique d'un grand tremblement de terre, après la mort de Valentinien. Au cinquième, la même ville fut encore sauvée par le spectre de cet Heros & par celui de Minerve, qui pacifièrent l'esprit d'Alaric, ce que je laisse à refuter au docte Baronius. Et deux Statues, l'une de Jupiter, & l'autre de cette tienné fille, furent miraculeusement préservées d'un incendie arrivé sous Arcadius dans Constantinople. Enfin tous les malheurs, qui accablèrent la maison de Stilichon vinrent des imprecations d'une Vestale, sur

*Ad ann.
Chr. 395.
art. 16.*

ce que sa femme Serene eût la témérité de se parer d'un des atours de Rhea ; & même parce que c'étoit un collier, qu'elle lui prit, l'impieté fut punie d'un cordeau, & Serene étant étranglée sentit la mort au lieu qui sembloit le plus coupable.

Il est donc raisonnable d'avouer, que l'infidélité a fait écrire beaucoup de choses à Zosime, soit en faveur de ses Autels, dont il voioit mal volontiers la destruction, soit contre les nôtres, qu'il ne pouvoit souffrir, au préjudice de son Histoire, & qui seroient capables de nous la faire mépriser, si elle ne contenoit d'ailleurs mille belles choses, que nous n'apprenons point autre part. Aussi est-il certain que hors l'excès d'aigreur, & sans cette animosité trop grande, qu'il a fait paroître contre les premiers Empereurs Chrétiens, c'est une pure injustice de trouver mauvais, qu'il ait remarqué leurs défauts, n'ayant pas tenu leurs vertus cachées, comme on peut voir en ce qu'il a dit de Théodose, & de Constantin. N'étoit-il pas de son devoir de reprocher aux enfans de celui-ci, leurs cruautés étranges à répandre le sang de leurs plus proches parens ? Et pouvons nous trouver étrange, qu'il nous ait dépeint les successeurs du premier selon leurs lineamens naturels ? Arcadius, pour

faire la même allusion, dont Leunclavius s'est servi, étoit un vrai animal d'Arcadie. Son frere Honorius ne valoit pas mieux que lui: Et tous deux possédés misérablement par des femmes & par des Eunuques, qui abusoient de leur autorité, furent cause de tant de disgrâces dans l'Empire Romain, que sa ruine n'a point de plus certaine Epoque, que le tems de leur domination. Zotime eût donc été blâmable, s'il ne nous eût instruits de tout cela, & ceux-là ont grand tort, qui lui savent mauvais gré de l'avoir fait.

Son style est recommandable, au jugement de Photius, par sa pureté, & par cette agréable douceur, qui accompagne ordinairement ce qui est écrit intelligiblement. Sa diction est courte, & sa phrase concise, comme les devoit avoir celui, qui abregoit ce que d'autres avoient composé plus diffusément avant lui. C'est encore pourquoi Photius observe, que son langage n'a presque point de figures, qui ne sont pas propres au genre d'écrire dont il se servoit. Il s'est abstenu de même des harangues, & de tous ces ornemens, qui ne conviennent qu'à la haute éloquence. Aussi faut-il avouer, qu'il n'est nullement comparable aux premiers Historiens que nous avons déjà examinés.



P R O C O P E.

QUOIQUE Procope ait employé dans son Histoire (*) les harangues obliques & directes, avec tout ce qu'il a cru, qui le pouvoit approcher des anciens; il est néanmoins demeuré aussi bien que Zosime, beaucoup au dessous d'eux. Ce qui m'oblige à le mettre au rang des précédens, -c'est que j'ai cru, qu'il pouvoit passer, avec Agathias, qui le va suivre, pour les deux derniers des Historiens Payens, qui ont écrit en Grec, & dont il nous reste quelque chose de considérable.

(a) L'Histoire de Procope est divisée en huit livres, dont deux de la guerre de Perse, abrégés par Photius dans le 63. chapitre de sa Bibliothèque; deux de la guerre de Vandales, & quatre de celle des Goths. L'on peut voir en raccourci toute cette histoire dans une espèce d'abrégé qu'en a fait Agathias, dans la Préface de son histoire, qui commence où finit celle de Procope. Outre ces huit livres de Procope il y a encore un autre livre, qui rapporte des choses, qui n'avoient point été publiées précédemment ce qu'il appelle *anecdota* & qui n'est autre chose qu'un tas d'injures ou invectives contre l'Empereur Justinien & Théodore sa femme.

nable. Je ſai bien, que pluſieurs perſonnes le prennent pour un Auteur Chrétien, & qu'on trouve un grand nombre de paſſages dans ſes œuvres, ſur tout au Traité, qu'il a fait des édifices de Juſtinien, où il parle comme faiſoient les Fideles de ſon tems. Mais il y a d'autres paſſages ſi contraires à cela, & l'opinion de ceux, qui le croient Ethnique eſt appuyée ſur de ſi fortes conſidérations, que je ſuis contraint d'y déſérer. Car ſans s'arrêter à ce que Procope ſemble reconnoître en beaucoup de lieux la Fortune pour une grande Déeſſe, & ſans avoir égard à cette étrange animoſité, qu'il a fait paroître contre Juſtinien, qu'on fonde en partie ſur l'intérêt de la Religion, le ſeul endroit du premier livre de la guerre des Gots, où il parle des Ambaſſadeurs qu'envoia ce Prince à l'Evêque de Rome, pour accommoder les différentes opinions des Chrétiens, n'eſt il pas capable de détromper ceux, qui ont voulu conſidérer Procope comme un Historien Catholique; *Je ne m'amuſerai pas, dit-il à rapporter le ſit. ἀπὸ volus jet de telles controverſes, encore qu'il ne me ſoit ^{μολοῶδους.} pas inconnu, parce que je tiens que c'eſt une pure folie de vouloir comprendre la Nature Divine, & ſavoir ce que c'eſt que Dieu. L'eſprit humain ne connoit pas ſeulement les choſes d'ici*

bas, comment se pourroit-il satisfaire dans la recherche de la Divinité? Le laisse donc là de vaines matieres, & que la crédulité seule des hommes fait respecter; me contentant d'avoüer, qu'il y a un Dieu plein de bonté, qui nous gouverne, & dont la puissance s'étend sur tout cet Univers. Que chacun croie là dessus ce que bon lui semblera, soit, qu'il se trouve Prêtre, & attaché au culte Divin, ou homme de condition privée & seculiere. En vérité il ne pouvoit pas se moquer plus nettement de toute notre Théologie, & du zèle des Peres de l'Eglise, qui s'occupoient pour lors à combattre l'hérésie des Arriens en ce qui touche la seconde personne de la Trinité. Son discours est celui d'un pur Deïste, qui pensoit comme assez de Philosophes ont fait, & ce Melissus entre autres dans Hesychius, qu'on ne pouvoit rien determiner de Dieu que témérairement, & qu'il étoit impossible d'en avoir nulle sorte de connoissance. Comment peut-on s'imaginer, qu'un homme fût Chrétien, qui fondeoit sur de semblables maximes tout ce qu'il croioit du Ciel? Que si nous joignons à cela les marques de superstition Païenne, qui paroissent dans tous les livres, nous aurons bien de la peine à le distinguer des plus profanes Gentils. Le conte qu'il fait au pré-

mier livre de la guerre Perfique, de l'artifice dont se servirent des Mages pour faire confesser la vérité à un Arsace, est de cette nature. Ils couvrirent la moitié d'un plancher de terre de Perse, & l'autre de terre d'Arménie, toutes deux conjurées de sorte, que quand Arsace étoit sur celle-ci, qui étoit celle de son pays, il avoit tout ce qu'il avoit nié sur la première. Il veut au livre suivant que des *Signes militaires* (puisque nous n'avons point d'autre mot pour expliquer ce qui tenoit lieu d'enseignes aux gens de guerre de ce tems-là) se tournèrent d'eux mêmes du Couchant au Levant, par un présage de la calamité où tombèrent ceux d'Antioche. Le Roi Genzerich reconnoît dans le premier livre de la guerre des Vandales, au vol, que fit un Aigle sur la tête de Martianus, qu'il seroit un jour Empereur. Attila, prêt de lever le siège, s'arrêta devant Aquilée, voyant une Cigogne, qui emportoit ses petits hors de la ville. Et il rapporte un de ses songes au même livre, qui témoigne assez, combien il y déféroit, puisqu'il confesse, que rien ne le fit résoudre à s'embarquer avec Belisaire, que ce même songe le plus vain qu'il pouvoit faire. *Ce Lib. 1.* qu'il écrit de la guerre des Gots n'est pas plus exempt de semblables superstitions. Un Juif

y prédit avec trente Pourceaux la ruïne des Gots en Italie. Et Constantin y fait enterrer dans le principal marché de la ville, qui porte son nom. ce fameux *Palladium* d'Enée, transporté là de Rome expressément. Y a-t-il rien en tous ces contes, qui se ressentent de la pureté du Christianisme?

Puisque nous venons de dire un mot de la mauvaise volonté de Procope contre Justinien, qu'il a renduë si visible dans ses *Anecdotes*, il faut un peu examiner cet ouvrage, d'autant que c'est le lieu, d'où ceux qui ont voulu diffamer le même Empereur, ont toujours pris toutes leurs médisances. Que si nous faisons voir le tort qu'a eu Procope, d'écrire, pour contenter sa passion, une si sanglante satire contre son Souverain, nous rendrons au même tems de nulle considération ce que les autres ont mis d'injurieux dans leurs livres contre sa réputation. Le nom d'*Anecdotes* montre, que c'est un travail secret, & que son Auteur ne vouloit pas qu'il fût divulgué. L'on tient qu'il le composa l'an trente deuxième de l'Empire de Justinien, le laissant imparfait tant par le repentir, qui le prit de s'être laissé si fort transporter, que par la satisfaction qu'il reçut de ses gages, qui lui furent payés en ce tems-là. Car

il se plaint en plus d'un lieu, que les salaires des hommes de service comme lui étoient retenus ; & il lui fut insupportable de se voir éloigné durant plus de trente ans des charges & des emplois honorables, que d'autres obtenoient, dont le mérite, ce lui sembloit, n'égalait nullement le sien. Enfin, de Secrétaire qu'il avoit été de Belisaire pendant toutes les guerres de Perse, d'Afrique, & d'Italie, il fut reçu au nombre des Sénateurs : Il obtint la qualité d'illustre, qui ne se donnoit qu'à peu de personnes, & pour comble d'honneur l'Empereur le fit Préfet de la nouvelle Rome, où il n'y avoit point d'office, qui ne fût inférieur au sien. Cependant ses *Anecdotes* sont demeurées, Suidas en fait mention, & ceux que diverses considérations ont animés contre la mémoire de Justinien, s'en sont prévalus, les ont alléguées, & depuis peu même les ont fait imprimer, avec des gloses & des commentaires très dignes du texte qu'ils interprètent. D'autres que moi se sont déjà efforcés d'en refuter les absurdités, il me suffira de montrer ici sommairement, que tout ce que Procope nous a donné d'Histoire est entièrement ridicule, si l'on défère tant soit peu aux calomnies de cette pièce.

Thomas
Rivius
& Gabr.
Trivorius.

Car puisqu'il proteste dès le commencement du premier livre de la guerre Persique, qu'on ne lui sauroit raisonnablement reprocher d'avoir rien écrit par faveur, ou pour obliger ceux, qui ne le méritoient pas, non plus que de s'être abstenu de dire la vérité, afin d'épargner quelqu'un de ses amis : Et puisqu'il reconnoit au même endroit, que comme l'Eloquence est l'objet de la Rhétorique, aussi bien que la Fable celui de la Poésie ; la connoissance de la vérité est de même le seul but, où vise l'Histoire : Peut-on souffrir qu'après avoir représenté dans la sienne Justinien comme un très grand & très vertueux Prince, il le fasse voir le plus infame & le plus vicieux des hommes dans ses *Anecdotes* ? La crainte qu'on allégué là dessus d'offenser les Puissances Souveraines, ne peut pas excuser une si honteuse diversité, ni une contradiction si manifeste. Et Procope est au même tems convaincu d'avoir péché contre les deux plus importantes loix de sa profession, dont la première oblige à n'écrire jamais un mensonge, & la seconde à ne taire aussi jamais une vérité qui doit être sçûe. Voions ce qui nous le peut faire plus particulièrement reconnoître.

Il est certain, que Procope a toujours parlé fort honorablement de Justinien, & de sa femme Théodore dans ses livres d'Histoire, quoiqu'il ne l'ait pas fait aussi souvent qu'il pouvoit. On peut voir, comme au second livre de la guerre contre les Perses, il loue le premier d'une prévoyance jointe à une piété singulière, au sujet de cette grande pestilence, qui passa d'Egypte à Constantinople, où cet Empereur emploia tous les moïens possibles pour la combattre. Et dans ses six narrations des édifices du même Justinien, il représente sans cesse sa grandeur de courage, sa dévotion, sa libéralité, sa douceur, ou sa magnificence. Ce Monastere des filles Pénitentes, que l'Impératrice Théodore retira du vice, lui donne sujet de priser son zèle & sa charité conjointement avec celle de son mari, bien qu'il recite autrement cette action dans ses *Anecdotes*. Mais il s'est souvenu de cette Dame en beaucoup d'endroits avec de grands titres d'honneur. Quand il fut question de résister à l'entreprise d'Hipatius, qui s'étoit fait proclamer Empereur dans Constantinople, Procope la fait opiner si généreusement, qu'il assure, que rien ne donna tant de courage à tous ceux du Conseil Imperial, que

Lib. 1.
de bello
Pers.

la resolution héroïque de Théodore. Et lorsqu'il dépeint les mauvaises conditions de ce Jean de Cappadoce, qui fut démis de sa charge de Préfet du Prétoire, il dit, qu'il étoit si fou & si téméraire, que de calomnier auprès de Justinien l'Imperatrice Théodore, qu'il nomme une très sage femme. S'il a parlé d'elle en d'autres lieux de son Histoire sans éloge, ç'a été aussi sans blâme. Il dit sa mort à la fin du second livre de la guerre Persique, mais il n'en médit point. Et au troisième de celle des Gots il se souvient encore de son décès arrivé au même tems que Belisaire envoioit sa femme Antonine en Cour, pour y avancer ses affaires par la faveur de l'Imperatrice, c'est néanmoins sans user de la moindre invective en son endroit. Voions maintenant le revers de la medaille, & de combien de différentes couleurs il fait le portrait de Justinien & de Théodore dans cette composition satyrique, dont nous nous plaignons.

Pag. 37. Déjà pour rendre ce Prince plus odieux, il veut qu'il ressemblât quant à l'extérieur à Domitien, dont la mémoire étoit en telle horreur, que par Arrêt du Senat Romain ses statues furent abattues dans tout l'Empire, & son nom raié des inscriptions publiques.

Mais quoiqu'il soit contraint dans le rapport de ces deux personnes, d'avouer que celle de Justinien n'étoit pas désagréable, il le compare néanmoins à un Ane, non seulement à cause de sa pesanteur d'esprit & bêtise, mais encore eu égard à ses oreilles mobiles, qui le firent nommer en plein theatre *γαυδάρις*, c'est à dire mot pour mot *maître* Pag. 36.
Baudet, par ceux de la faction Verte ou Præsine dont il étoit ennemi; selon la remarque de Nicolaus Alemannus, qui a fait imprimer depuis peu ces belles *Anecdotes*, avec des notes Historiques de même farine. Au surplus, c'étoit un Prince, qui condamnoit sur la premiere délation sans ouïr personne, & qui mal informé ordonnoit froidement le rasement des places, le sac des villes, & la désolation des provinces. L'amour des Pag. 39.
 femmes le transportoit au delà de toutes les bornes, & il étoit irréconciliable dans ses inimitiés. Il faisoit mine d'être Chrétien, mais dans son cœur il respectoit les Dieux du Paganisme. Ses profusions, sur tout à Pag. 92.
 l'égard des bâtimens, le contraignoient d'user d'exactions étranges, si bien, qu'outre les impôts ordinaires, il tiroit du Préfet de son Prétoire un tribut, qu'il nomma lui même en se moquant *Acrien*, parce qu'il

n'avoit point d'autre fondement que son humeur avare & tyrannique. Son esprit léger étoit susceptible de toutes impressions, hors celle de l'humanité. Il ne garda jamais sa parole, s'il ne lui étoit avantageux de l'observer. La flatterie le ravissoit, & rien ne
Pag. 60. lui fit tant affectionner Tribonien, que de lui avoir ouï dire, qu'il craignoit que sa piété extrême ne donnât envie au Ciel de le dérober à la Terre en un instant; & quand on y penseroit le moins. Bref, il sembloit, que la Nature eût pris plaisir à verser dans l'ame de ce Monarque tous les défauts, qui peuvent diffamer le reste des hommes. Pour les perdre plus facilement, sa femme & lui leur dressèrent ce piège, qu'ils feignirent d'être toujours en discorde, de sorte que l'un prit exprès pour cela le parti de ceux de la livrée bleuë, l'autre favorisant ouvertement la faction contraire de la couleur verte. Ils étoient tels tous deux, que plusieurs personnes, pour se mettre en leurs bonnes grâces, faisoient mine d'être méchans, & d'avoir toutes leurs inclinations portées au
Pag. 56. vice. Aussi ne passaient-ils vers ceux, qui les connoissoient bien, comme Procope, que pour des Démonstrations incarnés, & pour des vrais Furies, revêtues de nôtre humanité, afin

de travailler plus commodement le genre humain, animer les Nations l'une contre l'autre, & mettre plus facilement tout le Monde sans dessus dessous. De fait, la me- *Pag. 57.*
 re de Justinien avoia souvent, qu'elle ne l'a-
 voit pas eu de son mari Sabbatius, mais d'un
 Incube, qui couchoit avec elle. Et à l'égard *Pag. 58.*
 de Théodore, ceux qui l'avoient aimée,
 lorsqu'elle étoit encore Comédienne, rappor-
 toient, que souvent les Demons ou Esprits
 nocturnes les chassoient de chez elle pour
 prendre leur place dans son lit. L'on m'a
 envoyé de Rome ce que la honte a fait retran-
 cher de la page quarante & unième & quaran-
 te deuxième des *Anecdotes* imprimées, où
 Procope fait faire à cette femme des actions
 de lubricité si étranges, sur tout, quand des
 Oïsons alloient en plein théâtre chercher des
 grains de bled, où ils devoient le moins être,
 que je ne crois pas, que personne envie là des-
 sus l'original entier à la Bibliothèque du Va-
 tican, ni qu'on ait jamais oui parler de sembla-
 bles abominations. Mais contentons nous de
 ceci C'est un craion racourci, & une de-
 scription sommaire de Justinien & de Théodo-
 re, selon les lineamens, dont Procope s'est servi
 pour les représenter dans cet infame ouvrage,
 qui décredite tout ce que nous avons de lui,

Je ne veux point me souvenir ici de ce que Justinien a été mis au rang des Saints, comme Nicephore, Barthole, Jean Faber, Gennadius, & assez d'autres l'ont écrit, assignant même les Calendes du mois d'Août pour le jour de sa fête. Je dirai seulement, que quand lui & sa femme auroient été les plus vicieuses personnes du Monde, Procope n'a pas dû être si dissemblable à soi-même, & si peu fidele à la vérité, que de parler d'eux comme nous avons vû qu'il a fait, soufflant le chaud & le froid, & renversant la foi de son Histoire dans ses *Anecdotes*, aussi bien que celle de ses *Anecdotes* dans son traité des édifices, qui est le dernier de ses ouvrages. Mais sans entreprendre de refuter tant de calomnies, quelle apparence y a-t-il d'accuser de cruauté cet Empereur, après avoir montré avec combien de clemence il traita, outre les Rois Vandales, Vitiges & Gilimer, ceux même de ses sujets, qui avoient conspiré contre son Etat & contre sa personne. Jean de Cappadoce son Préfet, & le vaillant Capitaine Artabane, convaincus de cette perfidie, en furent quittes pour la prison, & le dernier se vit en peu de tems rétabli dans ses charges, & dans les bonnes graces de celui auquel il avoit

voulu ôter la vie & l'Empire. Je sai bien, qu'on lui reproche d'avoir usé de trop de séverité envers Belisaire. Nous ne lisons rien pourtant de cela dans Procope, qui vraisemblablement ne s'en fût pas tû. Agathias écrit simplement, que les envieux de ce grand Capitaine furent cause, qu'il ne fut pas dignement reconnu de ses services, sans dire un seul mot ni de condamnation, ni de confiscation de ses biens. Notre Grégoire *Lib. 3.* de Tours veut, que Justinien ait été contraint *Hist. c. 32.* de lui substituer l'Eunuque Narses en Italie, parce qu'il y étoit trop souvent battu par les François; ajoutant que pour l'humilier, l'Empereur le remit à la premiere charge de Connétable, qui ne devoit pas être si considérable à Constantinople, qu'elle est à présent en France. Et puisqu'il n'y a que de petits Ecrivains de nulle autorité, qui lui ont fait demander l'aumône dans une extrême misère, il faut tenir cela pour une fable, & tout au contraire reconnoître en sa personne la bonté de son Prince, qui l'ayant comblé de biens & d'honneurs, ne le traita jamais plus mal, quoiqu'on le lui eût voulu rendre suspect jusqu'à trois diverses fois, qu'il fut accusé de s'être voulu emparer de l'Erat. C'est aussi une chose étrange, que celui-là repro-

che à Justinien ses bâtimens, qui a fait un livre exprès à leur recommandation, & qui nous décrivant la superbe structure de tant d'Eglises, d'Hôpitaux, & de Monastères, n'y a pas moins admiré la Pieté que la magnificence de ce Monarque. Il est vrai qu'Evagrius lui attribue la réparation ou le rétablissement entier de bien cent cinquante villes; mais je ne vois pas avec quelle couleur on peut tourner cela à son déavantage. L'amour des femmes, dont on le diffame, n'a pas plus de fondement. Car quoique nous le puissions blâmer de s'être engagé si avant dans l'affection de Théodore, que d'extorquer de son prédécesseur Justin de nouvelles loix en faveur des Comédiennes, afin de pouvoir épouser celle-ci, ce n'est pas à dire qu'on lui doive imputer, comme fait Procope, de s'être abandonné aux femmes, sans rien spécifier, & sans que son Histoire ni aucune autre ait jamais parlé des Dames dont il fut passionné, & qui se feroient sans doute prévaluës de son affection, s'il eût été aussi foible de ce côté-là que les *Anecdotes* voudroient le faire croire. Je n'ai pu m'empêcher de mettre en quelque évidence l'absurdité de ces deux ou trois chefs d'accusation, qui peuvent faire juger des autres, quand ils

ne se refuteroient pas, soit d'eux mêmes, soit parce que nous avions déjà remarqué avants que de les proposer.

Il faut pourtant que j'ajoute ce seul mot au sujet de la stupidité de Justinien, que quelque mouvement d'oreilles, qu'il ait eu, il n'a jamais été stupide, comme la satire que nous examinons le représente. A la vérité, une faute survenue dans l'impression de Suidas, faite sur le travail de Chalcondyle il y a près de cent cinquante ans, où le nom de Justinien passa pour celui de Justin, avec le surnom de ἀναλφάβητος, homme sans let- *Anced.*
tres, que Procope même n'attribuë qu'au *pag. 28.*
dernier qui ne savoit pas seulement signer son nom, a fait errer de grands hommes. Alciat, Budée & Baronius sont de ce nom- *Ad ann.*
bre, quand sur cette fausse autorité, que *528. &*
tous les manuscrits du Vatican contredisent, *passim.*
ils ont mis Justinien au nombre des plus ignorans Princes qui furent j. mais. J'ai été curieux de voir dans la Bibliothéque du Roi trois autres Manuscrits de Suidas, qui y sont, pour m'assurer de l'erreur arrivée lorsqu'il fut imprimé, comme nous venons de dire. Les deux de la meilleure note sont corrects, & n'attribuent cette ignorance qu'à Justin, qu'on sait n'avoir été qu'un simple Bouvier

avant que de porter les armes, qui le firent parvenir à l'Empire. Mais le troisième a fait la faute, & nommé Justinien pour Justin; ce qui montre, que l'impression suivit vrai-semblablement un au si vicieux exemplaire. Cependant, c'est une chose certaine, que Justinien avoit très bien étudié sous son Précepteur l'Abbé Théophile: Beaucoup de livres lui sont attribués par Isidore & par d'autres. Les lettres de Cassiodore le nomment très docte. Et l'on a fait cette observation, qu'on vit au même tems trois têtes couronnées; qui faisoient profession de la Philoſophie, Chosroës en Perſe, l'infortuné Théodahatus en Italie, & celui dont nous parlons dans Constantinople, ce qui montre bien le tort, qu'on lui fait, quand on le traite d'ignorant & de grossier.

D'sons maintenant, qu'encore que Procope soit fort blâ nable d'avoir tant donné à ses ressentimens particuliers contre Justinien, il ne laisse pas d'être d'une lecture très importante, à cause que nous ne pouvons apprendre d'autre que de lui ce qu'il debite comme témoin oculaire des guerres de cet Empereur en Perſe, des Vandales en Afrique, & des Gots en Italie. C'est ce qui fit commettre le crime de *Plagiaire* (nous n'avons

vous point d'autre terme pour signifier cette sorte de larcin) à Léonard Aretin, quand il voulut faire voir en Latin l'Histoire de ceux-ci. Car n'en pouvant presque rien apprendre d'ailleurs, il s'avisa de mettre en langage Romain les trois livres de Procope, les divisant en quatre par le partage du dernier en deux, retranchant en de certains lieux ce qu'il jugea être moins important à son païs, & ajoutant quelque chose ailleurs, comme l'embrasement du Capitole par Totilas, à qui Procope ne fait pas allumer de si grands feux dans Rome, que sont ceux dont parle l'Aretin. Cependant, il se contente de dire dans sa Préface, qu'il s'est servi de quelques Commentaires étrangers ou relations Grecques, sans nommer celui, dont il est le simple & assez mauvais traducteur, par un oubli affecté qu'on ne sauroit trop condamner. Nous avons déjà declaimé dans nos Sections précédentes contre ceux, qui supposent des livres, en les attribuant à des Auteurs, qui n'ont jamais songé à les faire. Et véritablement il y a de l'infidélité bien grande à tromper de la sorte, autant qu'on peut, tout le genre humain. Mais si ce vice est le plus méchant, je trouve celui de *Plagiaire*, qui lui est opposé, & qui ôte au lieu de donner, beau-

coup plus honteux, parce qu'il n'y a rien de plus vil ni de plus infame, que de dérober, & que ceux qui s'attribuent les travaux d'esprit des autres, font paroître leur impuissance à produire quelque chose de valeur. Revenant à Procope, il avoit connoissance sous Belisaire de presque tous les secrets de l'Erat, ce qui rend son Histoire de grand poids. Mais on trouve mauvais le zèle excessif, dont il est porté pour ce Général, & Bodin entre autres soutient, qu'il s'est montré trop partial pour lui. C'est ainsi qu'on reprend Eginard d'avoir toujours flatté Charles-Magne; Eusebe, Constantin; Paul Jove, Cosme de Medicis; Sandoval, Charles-Quint; & assez d'autres les Princes, qu'ils ont voulu obliger aux dépens de la Vérité. En effet, Procope ne parle jamais qu'à l'avantage de Belisaire; il enlumine toutes ses

Pag. 58.

actions; & il supprime plutôt une partie des succès, dont il fait le recit, que de rien écrire qui puisse faire tort à la réputation de son Héros. J'en produirai un endroit signalé, & tel que je ne pense pas, qu'on voie rien semblable dans pas un autre Historien. Cet endroit est du second livre de la guerre des Vandales, où après avoir mis la harangue de Belisaire à ses soldats, & deux autres de Stozas son adversaire, Procope dit, que les troupes du premier se re-

voltant, contraignirent leurs Chefs de se retirer dans un Temple, où ils furent tous tués. La raison vouloit, qu'il fit savoir là dessus ce que devint Belisaire, qu'on jugeroit avoir été massacré avec les autres. Mais parce que c'est un fâcheux événement, sans dire de quelle façon il s'en tira, Procope ajoûte simplement, que Justinien dépêcha sur cette mauvaise nouvelle son neveu Germanus, qui vint prendre la souveraineté des armes en Afrique; & sans toucher le moindre mot de Belisaire, il estropie sa narration de telle sorte, que son lecteur ne fait, où il en est. A la vérité le texte Latin est ici un peu tronqué, n'ayant pas tout ce qui se lit dans le Grec; où néanmoins la faute, que nous disons ne laisse pas de paroître. Cela me fait souvenir d'un autre lieu du second livre aussi de la guerre des Gots, où sur une simple lettre du même Belisaire, le Roi des François Théodebert quitte la pointe de ses victoires en Italie, & retourne fuyant en son pais. Il reconnût sa faute, dit il, & sa témérité, aussitôt qu'il eût fait lecture de cette lettre, se retirant chez soi en toute diligence. Comme si ce puissant Monarque fût venu là en Ecolier, sans avoir bien pensé à ce qu'il faisoit; & que la rhétorique de Belisaire l'eût réduit avec tous ceux de son Conseil à s'absenter

faute de repartie? Certainement il y a bien du défaut de jugement en cela, & l'Arétin a eu raison de suppléer du sien en cet endroit, que la faim & le manquement de vivres firent retourner chez eux les François victorieux. Il eût pû ajouter les maladies, conformément au texte de Gregoire de Tours qui parle de cette retraite. Je trouve encore que nôtre Historien fait faire une action à Théodebert qui ne s'accorde pas avec ce qu'il avoit dit un peu auparavant, que les François étoient les hommes du Monde, qui gardoient le moins leur foi, puisque la lettre de Belisaire, qui ne reproche à ce Roi que l'inobservation des Traitez, eût néanmoins tant de pouvoir. Un Auteur plus sensé n'eût pas parlé de la sorte, ni offensé témérairement toute une Nation, par la même animosité, qui fit décrier aux Romains la Foi Grecque & la Foi Punique, au même tems qu'ils étoient eux mêmes les plus infideles qui furent jamais à tous les peuples de la Terre. Il faut avant que je quitte cet endroit, où Procope a si mal parlé de nous, que je tire encore ma raison de lui, en remarquant avec combien de malice & d'absurdité il fait au même lieu, que les François se rendent maitres du camp des Gots, & de celui des Grecs Romanisés, sans que ceux-ci scüssent rien de la venue des premiers, bien.

*Lib. 3.
Hist. c. 32.*

ils fussent plus de cent mille, comme si leur armée fût descendue du Ciel au cœur de l'Italie, ainsi que des Sauterelles, qu'un tourbillon de vent transporte quelquefois d'une région dans une autre. Mais puisque nous le reprenons d'avoir été trop partial, arrêtons ici le zèle, que nous avons pour nos ancêtres, afin qu'on ne le juge pas excessif.

Pour conclusion, je crois que Procope mérite d'être lu attentivement, à cause sur tout des choses, dont il traite seul avec une exacte connoissance: Et qu'il faut d'ailleurs user d'une grande discretion dans sa lecture, afin de discerner le bien du mal, & les défauts, dont nous avons donné des exemples, de ce qu'il a écrit plus judicieusement. Il étoit de Césarée en Palestine, d'où il vint à Constantinople dès le tems de l'Empereur Anastase, de qui il se fit estimer, aussi bien que de Justin Premier & de Justinien. Suidas après lui avoir donné le surnom de *Illustris*, le nomme Rhéteur & Sophiste, comme de vérité il semble, qu'il ne l'ait que trop été pour un Historien. Il est diffus, mais avec une abondance, qui est plus Asiatique qu'Athenienne, ou qui a souvent plus de superfluité que de vrai ornement. Photius n'a mis dans sa Bibliothèque au Chapitre soixante troisième que l'abrégé des deux

livres de la guerre contre les Perses, quoiqu'il
Cap. 160. se soit souvenu des autres. Il le distingue ail-
leurs d'avec un autre Procope surnommé Ga-
zeus, qui vivoit au même tems de Justinien, &
M. Guet. qui étoit aussi Rhéteur de profession. Que si
j'osois suivre le jugement d'un des hommes
de ce Siècle qui a le plus de connoissance de
la langue Grecque, je croirois volontiers avec
lui que le livre des *Anecdotes* est un ouvrage
supposé, & qu'on attribue faussement à l'Hi-
storien Procope. Ce qui est véritablement de
lui se voit écrit d'un style beaucoup différent
de celui de cette satire, & qui a bien plus de
l'air de l'ancienne Grece. Mais parce que ceux
mêmes, qui ont travaillé contre les *Anecdotes*,
semblent demeurer d'accord, qu'elles sont de
celui à qui on les donne, j'ai été contraint d'y
faire les reflexions précédentes, & de traiter
Procope sur ce fondement plus désavantageu-
sement, que je n'eusse fait sans cela. Il est vrai
qu'au même tems que j'acheve cette Section,
une Epître de Balthasar Boniface au Clarissime
Molini, dont je viens de faire lecture, m'em-
pêche de me repentir d'en avoir usé de la sorte.
Elle est imprimée à la fin de ses jugemens sur
ceux qui ont écrit l'Histoire Romaine. Et par-
ce qu'ils n'avoient point parlé des *Anecdotes*
au Chapitre de Procope, il prend sujet d'en de-

clarer son sentiment à ce Seigneur Venitien dans la lettre que je dis. Certes il n'a pas été moins touché que moi par une insolente invective. Et il s'étonne, comme je viens de le faire, que Rivius & ceux qui ont entrepris d'y répondre, ne se soient point avisés de la considérer comme une pièce supposée, bien qu'il ne determine rien à cet égard, se contentant de déclarer, combien elle lui est suspecte.



A G A T H I A S.

IL y a sujet, ce me semble, de douter de la Religion d'Agathias, comme nous avons fait de celle de Procope. Car quand il parle dès le commencement de son Histoire des François de son tems, il les louë entre autres choses de ce qu'ils étoient tous Chrétiens, & de ce qu'ils avoient, ajoute-t-il, de très bons sentimens de Dieu. Mais lorsqu'il rend raison dans son troisiéme livre, pourquoi la Fortresse d'Onogoris située dans la Colchide, s'appelloit de son tems le Fort de Saint Etienne, il rapporte, comme ce Protomartyr fut lapidé en ce lieu-là, se servant du terme *Φασιν*, à ce qu'ils disent, ou, à ce qu'on dit, d'où l'on tire une forte preuve de son infidélité. Aussi la plus com-

mune opinion, fondée, tant sur ce passage, que sur quelques autres, le met au nombre des Gentils, quoiqu'il n'ait jamais usé non plus que Procope d'invectives contre le Christianisme, comme la plupart des Historiens Ethniques ont fait à l'exemple de Zosime. Le tems, où ces deux ont vécu, peu favorable au Paganisme en est peut-être la seule cause. Il dit lui-même dans sa Préface, que le lieu de sa naissance étoit la ville de Murine en Asie, qu'il distingue d'une autre de Thrace du même nom. Son pere s'appelloit Memnonius, & sa profession étoit la Jurisprudence, suivant le Barreau de Smyrne en qualité d'Avocat, au rapport de Suidas; ce qui lui a fait donner le surnom de *Scholastique*, parce qu'on nommoit alors Ecoles, les lieux où le Droit Romain s'enseignoit, comme on les appelle encore aujourd'hui en beaucoup d'endroits. Il avoue que la Poésie s'étoit renduë maitresse de ses premieres affections, qui lui firent écrire plusieurs petits Poëmes en vers Hexametres, qu'il donna au public sous le nom de *Daphniques*. Et il se dit encore Auteur d'un recueil d'Epigrammes de diverses mains, dont je pense qu'on voit une grande partie dans l'Anthologie Grecque sous son nom. C'est ce qui rend son style si agréable & si fleuri, aiant traité l'Histoire, par l'avis

du premier Secrétaire d'Etat Eutychianus, comme voisine pour ce regard, & selon qu'il parle, comme limitrophe de la Poésie. Je sais bien que Sigonius & Verderius ont été d'un autre avis bien différent touchant sa façon d'écrire, qu'ils veulent être des plus basses & des plus impures. Mais ce n'est pas en ce qui touche seulement le style d'Agathias, qu'ils se sont trompés; on les a repris d'assez d'autres téméraires jugemens; & j'ai été contraint plusieurs fois jusqu'ici d'en suivre de plus équitables que les leurs. Il ne mit la main à la plume, que depuis la mort de Justinien, sous l'Empire de Justin Second, comme il le déclare lui même dans sa Préface, commençant son Histoire par la fin de celle de Procope. Et je ne doute point que ce grand homme d'affaires Eutychianus, qui l'avoit embarqué dans une si haute entreprise, & qui étoit son ami intime, ne lui ait fourni beaucoup de pièces rares, & d'importans mémoires, pour y réussir comme il a fait. L'on voit des lettres & des harangues directes dans tous ses livres, comme celle de Narsès dans les deux premiers, d'Aetes dans le troisième, des Deputés de Colchos dans le quatrième, de Belisaire dans le cinquième. Et non content de pénétrer dans les conseils, pour découvrir les causes principales des éve-

nemens, il en juge le plus souvent, & contre l'usage de Xénophon & de César, qui ne font jamais voir ce qu'ils pensent des choses, il dit son avis, & suit en cela de grands Auteurs, qui ont été contraires à ceux-ci.

Encore qu'Agathias donne de grandes louanges à Procope, il ne laisse pas de suivre des sentimens bien contraires aux siens, & même de le reprendre quelquefois pour avoir fait des jugemens peu raisonnables. Nous en pouvons donner divers exemples, dont le plus illustre sera pris de ce qu'il dit à notre avantage dans son premier livre, contre l'infame reproche, que Procope avoit fait à ceux de notre Nation, d'être les plus infideles des hommes. Agathias tout au rebours, après avoir montré que les François sont très polis & civils, comme ceux qui se servoient déjà presque en toutes choses des loix Romaines, il ajoute, qu'on ne les doit de rien tant estimer, que de l'exacte justice, qu'ils observent sans exception, puisque leurs Rois mêmes n'en étoient pas exemts; ce qui les faisoit vivre dans une concorde pleine d'admiration. Certainement, outre que la Justice est une vertu transcendante, & qui comprenant en soi toutes les autres, ne peut par conséquent subsister sans la fidélité; on peut dire encore qu'elle

n'a rien qui lui soit plus contraire que le manquement de parole ou de foi, & par conséquent qu'Agathias ne pouvoit pas mieux démentir Procope, ni réparer plus avantageusement le tort, qu'il nous avoit fait.

Il faut que je remarque ici comme, nonobstant que ces deux Historiens eussent des pensées si opposées pour ce qui nous concerne, ils n'ont pas laissé de convenir en ce qui touchoit la grandeur & l'indépendance de nos Rois. Procope reconnoit dans le troisième livre de la guerre Gotique, qu'il n'y avoit qu'eux de Monarques au Monde, avec les Empereurs Romains, qui eussent le droit de faire empreindre leur image dans la monnoie d'or; de sorte que le Roi même de Perse, qui prenoit de si glorieux titres, n'eût osé entreprendre d'en faire autant. Agathias aussi parlant du Roi Théodebert, dit, qu'il fut tellement indigné de voir que l'Empereur Justinien prenoit entre autres qualités celle de *Francicus*, comme s'il eût domté les François, & qu'il eût possédé quelque droit de supériorité sur eux; que par cette seule considération il se résolut d'aller subjuguier la Thrace, mettre le siège devant Constantinople, & renverser l'Empire Romain, dont cette ville étoit pour lors la capitale. Je sai bien que le même Aga-

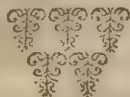
thias appelle ce dessein téméraire, présupposant, que Théodebert fût péri dans une si hardie, ou, pour user de son terme, dans une si furieuse entreprise. Il avoue pourtant, que ce Roi l'avoit conduite à tel point, que sans sa mort survenue dans la chasse d'un Taureau sauvage, rien ne le pouvoit plus retarder; & Dieu sait, si l'événement eût été conforme aux conjectures de nôtre Historien. Tant y a que ce sont des témoignages irréprochables du pouvoir absolu de nôtre Monarchie, qui n'a jamais reconnu que Dieu pour supérieur, & selon le mot d'un bon Gaulois à Alexandre, que le Ciel seul au dessus d'elle.

Pour revenir aux exemples des jugemens que fait Agathias, bien différens de ceux de Procope, & où la force du raisonnement semble être toute du côté du premier, nous produirons un endroit fort notable de son quatrième livre. Il n'y peut souffrir, que Procope, non content de dire qu'Arcadius laissa la Tutelle de son fils Théodose & de l'Empire, au Roi de Perse Isdigerdes, (ce que pas un Auteur digne de foi n'avoit écrit avant lui) loué de plus cette action, comme pleine de prudence, & qu'il ajoûte, qu'encore qu'Arcadius n'eût pas au reste beaucoup d'esprit, il fit néanmoins paroître en ceci, qu'il étoit

homme sage, & qu'il se conduisoit très prudemment. C'est, dit Agathias, juger des choses par les événemens, comme le peuple le pratique toujours; mais à les examiner par la raison, il se trouvera, que jamais Souverain ne fit rien de plus reprehensible, que fut la Déclaration d'Arcadius. N'étoit ce pas donner la Brebis en garde au Loup, que de commettre son fils & son Etat entre les mains de leur plus grand ennemi, par une confiance, qui pour être quelquefois tolerable entre des particuliers, ne peut être soufferte, où il étoit question du salut d'un jeune Monarque, & de la conservation d'une Couronne, d'autant plus enviée, qu'elle vouloit donner la loi à toutes les autres? En vérité, il n'y a personne qui ne doive acquiescer au sentiment d'Agathias, & qui ne conclue probablement avec lui, que dans l'événement de cette Tutelle, heureux comme chacun le sait, il y a plus de sujet d'admirer la bonté & l'intégrité du Roi de Perse, que la prudence de l'Empereur.

Entre plusieurs choses très remarquables qui se trouvent dans les cinq livres de l'Histoire d'Agathias, il faut singulièrement observer non seulement ce qu'il dit de la suite des Monarchies Orientales vers la fin du second, mais principalement ce qu'il ajoûte

dans le quatriéme de la succession des Rois de Perse, depuis cet Artaxares, qui remit l'Empire entre leurs mains, d'où les Parthes l'avoient ôté, & se l'étoient approprié. Car outre le soin & l'industrie du même Agathias à bien traiter cette matiere, l'autorité d'un Sergius Truchement est de très grand poids, qui tira des Annalistes & Bibliothécaires des Rois de Perse, ce que cet Historien nous donne. Certes, il a raison de corriger le texte de Procope, par celui des mémoires, que lui avoit fourni cet interprete, & de les préférer à toute autre rélation, parce que chacun doit être plutôt crû dans l'Histoire de son pais, qu'un Etranger; sur tout si l'on fonde son discours sur des pièces authentiques, comme l'étoient celles des Archives publiques qui furent communiquées à Sergius. C'est par où nous finissons la premiere partie de nôtre entreprise, pour venir à la seconde, qui regarde les plus considérables Historiens Latins qui nous restent des anciens.



DES
HISTORIENS
LATINS.

SALLUSTE.

LA même raison, qui m'a fait mettre Hérodote le premier des Historiens Grecs, m'oblige à donner ici le même rang à Salluste entre les Latins, quoiqu'il y en ait eu de beaucoup plus anciens que lui. Car nous savons qu'Ennius avoit écrit long tems auparavant dix huit livres d'Annales en vers Heroïques, & que Navius au même siècle, se plut à mettre la premiere guerre Punique en d'autres vers nommés Saturniens. Fabius Pictor fut celui des Romains, qui commença à faire une Histoire en prose Latine. Posthumius Albinus, Cassius Hemina, C. Fannius, à qui Salluste donne le titre de véritable, vinrent en suite. Et Caton avec ses Ori-

gines historiques, Sempronius, Valerius Antias, & Quindrigarius, que cite si souvent Aulu-Gelle, peuvent être nommés, pour avoir tous précédé Salluste en ce genre d'écrire. Mais puisqu'il ne nous reste rien de leurs ouvrages, que le regret de les avoir perdus, le Fabius, le Caton, & le Sempronius, que nous a donné Annius de Viterbe, étant toutes pièces supposées, par une imposture, dont nous nous sommes déjà plaints plus d'une fois ; n'est-il pas juste de faire ouvrir cette seconde carrière à Salluste ; de qui nous avons des pièces d'Histoire entières, & d'autres fragmens, que tous les savans respectent ? Je sais bien, que César est aussi ancien que lui, & qu'on veut même, que Salluste, quoique plus âgé, soit mort sept ans depuis le meurtre de cet Empereur. Il ne me sauva pas mauvais gré néanmoins, si je donne ici à un autre la préséance, qu'il n'a jamais pû souffrir de personne durant sa vie. Le nom de Commentaires plutôt que d'Histoire, que portent ses œuvres, me porte à cela. Le langage de Salluste, à qui l'on reproche l'air d'antiquité, avec l'affectation des vieux mots de Caton, m'y oblige encore ; Et le jugement de Martial, que tout le monde allégué en sa faveur, semble m'y forcer :

Hic

*Hic erit, ut perhibent doctorum corda virorum, Mart. in
Crispus Romana primus in Historia.* apoph.

Outre ce reproche que lui faisoit Asinius A Gell. l. 1.
Pollio, de s'être trop attaché aux vieilles fa- cap. 15.
çons de parler des Origines de Caton, il est
taxé d'un vice tout contraire, d'avoir trop
fait de mots nouveaux, de translations au-
dacieuses, comme les nomme Suetone, &
de phrases purement Grecques, dont Quinti-
lien donne cet exemple *vulgus amat fieri.* L. 9. inf.
On lui impute encore d'être trop concis dans cap. 3.
ses expressions, & d'avoir rendu par là son
style obscur & difficile; comme la brièveté
est d'ordinaire voisine de l'obscurité. C'est
pourquoi le même Quintilien ordonne aux L. 2. inf.
jeunes gens, de s'attacher plus à la lecture de c. 5. & l. 4.
Tite-Live, qu'à celle de Salluste. Et il leur cap. 2.
recommande ailleurs d'éviter soigneusement
ce genre d'écrire, rompu & accourci, dont
Salluste a fait une perfection, & qui vérita-
blement est très agréable en lui, mais qu'on
ne doit pourtant jamais se proposer pour mo-
dele, parce que son imitation nous peut ren-
dre insensiblement moins intelligibles; ce
qui est très contraire à la vraie Eloquence.
Nous apprenons aussi par plusieurs passages L. 3. c. 1.
d'Aulu Gelle, combien il y avoit de person- l. 4. cap. 15.
nes de son tems qui trouvoient à redire dans & lib. 10.
cap. 20.

l'élocution de Salluste, bien qu'on voie assés, qu'elle ne lui déplaisoit pas, quand il le nomme en un lieu *subtilissimum brevitatis artificem*, & ailleurs *propriatum in verbis retinentissimum*.

L. II.
ep. II4.

Seneque de même, dont le style accommodé à sa profession Philosophique est merveilleusement court & brisé, ne laisse pas de faire une grande invective contre le *Cacozele* d'un certain Aruntius, qui avoit excessivement affecté dans son Histoire des guerres Puniques, les termes de Salluste. Il se moque de la trop fréquente répétition du mot *hyemare*, de celui de *famas* pour renommées au pluriel, & de quelques autres, qu'on lisoit dans cet Aruntius, après avoir remarqué, comme du tems de Salluste l'obscur briéveté, & les périodes coupées, qui laissoient à deviner, passaient pour un ornement de langage, *Sallustio vigente, amputata sententia, & verba ante expectatum cadentia, & obscura brevitatis, fuere pro cultu*. Et quoi ?

L. 5. Sallust.
tur. c. 1.

ne voions-nous pas, qu'encore plusieurs siècles depuis Macrobe, sous l'autorité d'Eusebe l'un de ses Convives, fait regner Salluste dans le genre d'écrire concis, pour dire qu'il s'y étoit rendu si considérable, que personne ne lui pouvoit disputer là dessus le premier rang.

Or parce que le mot de brièveté est équivoque, & que je vois une infinité de personnes, qui parlent de Tacite & de Salluste comme d'Auteurs qui sont également brefs, je juge à propos de dire, combien il importe de ne confondre pas de la sorte ce qui est si différent. On ne sauroit nier, que Tacite n'ait suivi Salluste en cette façon d'écrire pressée, dont l'un & l'autre se sont servis; ce qui peut faire trouver de la ressemblance entre eux. Tous ceux, qui ont considéré le style des anciens, s'accordent en cela, & Tacite a témoigné, combien il estimoit celui de Salluste, quand il l'a nommé *verum Romanarum florentissimum auctorem*, ce qui le lui a fait imiter. Mais ce n'est pas à dire pourtant, que cette expression Laconique, qui leur est commune à tous deux, les égale au reste, & les puisse faire passer pour Historiens aussi brefs l'un que l'autre. Car, à proprement parler, ce n'est pas tant l'élocution concise, qui fait un Historien bref, que ce qu'il traite, quand il est tel, qu'on n'en sauroit rien ôter sans préjudicier à son sujet, & sans gâter son ouvrage. C'est justement par là, qu'on peut soutenir, que Tacite est un Auteur très bref, puisqu'en retranchant le moindre mot de ses compositions, vous diminuez ses pensées, &

vous faites nécessairement un notable tort à sa narration. Il n'en est pas de même de Salluste, qui pour être fort serré dans sa manière d'écrire, ne laisse pas de mettre beaucoup de choses dans son Histoire, qui ne lui sont pas essentielles, & qu'on en pourroit séparer sans ruiner son dessein, ni offenser sa conduite, selon l'observation de Jules Scaliger.

*Lib. 4. de
re Poët.
cap. 24.*

Nous n'avons que des lambeaux de la principale Histoire de Salluste, dont la fondation de Rome faisoit le commencement. Mais il nous reste deux pièces entières de lui, la conjuration Catilinaire, & la guerre contre Jugurtha, d'où nous pouvons tirer des preuves suffisantes de ce que je viens de proposer. A l'égard de la première, toute petite qu'elle est, elle a deux Avant propos, dont celui qui précède & qui est une très belle déclamation contre l'oisiveté, peut être néanmoins nommé une vraie sèlle à tous chevaux, parce que, comme Quintilien l'a fort bien observé, il n'a rien qui touche son Histoire, ni qui le rende plus propre à cette composition qu'à toute autre. Il est suivi d'une description des bonnes & des mauvaises conditions de Catilina en trois ou quatre périodes. Et de là Salluste passe au second Avant propos, se sentant obligé, dit-il, par la débauche de cet homme, à parler

de la vertu des premiers Romains, & de ce qui les avoit fait dégénérer de son tems. Pour cet effet il ne prend pas son commencement de moins loin que de la fondation de Rome par les Troyens, lorsqu'Enée fugitif avec les autres vint contester cette partie de l'Italie, où elle est fondée, aux Aborigenes. Il fait voir en suite, comme elle fut gouvernée par des Rois, que l'orgueil fit dépoler, & comme elle devint grande en peu de tems par la vertu de ceux, qui l'habitèrent. Il touche les guerres, qu'ils eurent contre les Carthaginois; le relachement de la Discipline, qui arriva depuis; & les dissensions civiles de Marius & de Sylla, qui pensèrent désoler la République. Tout cela pour venir enfin au tems de Catilina, le plus corrompu de tous, & qui sembloit inviter ce mauvais Citoyen à entreprendre ce qu'il tacha d'exécuter. Certes, on ne peut pas dire, que celui, qui se donne le loisir de dire, quoique très bien, tant de choses avant que d'entamer son principal propos, vise à la briéveté. La Préface de la guerre Jugurthine n'est pas moins détachée de son sujet. C'est une invective contre ceux, que le vice & la débauche empêche de prendre des occupations d'esprit proportionnées aux forces, dont la Nature l'a pourvû. Il

dit, qu'il ne veut pas être du nombre de ceux-là, & que ne jugeant nullement à propos, vû la corruption du siècle, de se mêler du gouvernement de l'Etat, il tâchera de lui être utile par cet emploi, où il se porte d'écrire l'Histoire, & qu'il commencera par celle des guerres, qu'eurent les Romains contre Jugurtha. Mais nous ne saurions mieux faire voir avec quelle liberté Salluste s'étend sur tout ce qu'il a crû, qui pouvoit rendre son travail plus agréable, que par la *Digression* de ces deux freres Carthaginois nommés les Philenes, que l'amour de la Patrie fit mourir si glorieusement. Sur le seul prétexte de quelques Deputés de la petite ville de Leptes, située entre les deux Syrtes, qui vinrent trouver Metellus après la prise de Thala, il dit, qu'il juge à propos de rapporter une action notable, arrivée dans cette même contrée, de deux jeunes hommes de Carthage, qui se firent enterrer tout vifs, pour accroître le territoire de leur país. Et là dessus il fait une belle narration des différens d'Etat, & des guerres, qu'eurent autrefois les Cyreniens contre les Carthaginois touchant leurs limites, comme ils convinrent d'un expedient, dans lequel les deux freres Philenes, après une diligence extrême, se portèrent à la re-

solution, que nous venons de dire. Il est certain, que la guerre de Jugurtha n'eût pas été moins bien décrite sans cette Digression, & que si Salluste eût affecté d'être bref dans son Histoire, il s'en fût sans doute abstenu. C'est ce qui me fait soutenir, qu'encore qu'il ait eu l'élocution ou la phrase fort concise, aussi bien que Tacite, il ne laisse pas d'être étendu dans le corps de son Histoire comme Tite Live, qui n'use pas d'une expression serrée comme lui. Et peut-être que Servi-^{Lib. 10.} lius Nonianus ne vouloit dire autre chose par ^{inst. c. 1.} cette façon de parler, dont Quintilien s'est voulu souvenir, que Salluste & Tite Live étoient plutôt pareils que semblables, *pares eos magis esse quam similes*, parce que dans une façon d'écrire différente, ils ont tous deux traité leurs sujets fort diffusément.

Je serois bien fâché, qu'on crût, qu'en remarquant cette Digression de Salluste, je la voulusse condamner. Elle me semble très belle, & je ne pense pas, qu'on puisse blâmer aucune sorte d'*Episodes*, si ce n'est, lorsqu'on s'en sert mal à propos. Je fais la même déclaration pource que j'avois déjà rapporté touchant la diction, & ses termes, ou trop nouveaux, ou trop antiques, ne désirant pas, qu'on se persuade par là, que je sois de ceux,

qui censurent tout un ouvrage pour un mot, qui ne les contente pas. Il est bon d'éviter autant qu'on peut les façons de parler, qui ne sont plus, ou qui ne sont pas encore assés en usage, & je ne doute point, que Salluste n'ait été justement repris là dessus, vû l'autorité de ses accusateurs: Mais aussi ne faut-il pas être trop scrupuleux en cela, & je prie ceux, qui sont si délicats, qu'ils ne peuvent rien souffrir qui les choque tant soit peu dans le langage, de voir avec un peu d'atten-

Orat. 12. tion ce que Dion Chrysostome, l'un des plus considérables Orateurs de la Grece, observe, quand il nous décrit l'éloquence incomparable d'Homere. Il dit, qu'il s'est librement servi de tous les Dialectes, & que comme un Peintre brouille ses couleurs, il a mêlé agréablement le Dorien, l'Attique, & celui d'Ionie. Jamais il n'a fait difficulté d'employer un terme significatif, pour ancien qu'il fût & hors de l'approbation commune; c'est pourquoi Dion le compare à ceux, qui ont trouvé quelque trésor, & qui débitent de vieilles pièces d'or & d'argent, dont on ne laisse pas d'estimer le prix, encore qu'elles n'aient plus de cours, à cause de leur valeur essentielle. Et à l'égard des mots nouveaux & barbares, où il trouvoit de l'énergie & de

la grace, il en composoit, dit-il, aussi librement que des vers, autant de fois, qu'il étoit question d'exprimer le son des eaux courantes, le murmure des vents, ou quelque autre chose semblable. Cependant, ajoute ce grand Orateur, avec toute la liberté qu'Homere s'est donnée, il ne laisse pas d'être reconnu pour le plus éloquent de tous les Poètes, & pour le Prince de ceux de sa profession. Nous devons faire le même jugement de l'Eloquence historique ou oratoire, que Dion fait de celle d'Homere; & parce que je me suis expliqué assés au long là dessus dans mes Considérations sur l'Eloquence Françoisé de ce tems, je n'en dirai pas ici davantage.

Pour revenir à Salluste, ce n'est pas merveille, qu'il ait été repris dans son style, puisque Thucydide, qu'il s'étoit proposé pour regle & pour prototype, n'a pû s'exempter de censure. Cela n'a pas empêché *Vell. Pat.* pourtant que Zenobius Sophiste Grec qui vivoit du tems de l'Empereur Adrien, ne prît la peine de traduire en sa langue l'Histoire de Salluste, tant elle étoit de grande réputation entre ceux de sa Nation, aussi bien que parmi les Romains; ce que nous apprenons *in voce Zenobius.* de Suidas. Mais le jugement de Senèque *Lib. 9.*

contr.
decl. 1.

est fort considérable, quand il veut dans une de ses déclamations, que Salluste, égalé seulement par Quintilien à Thucydide, l'ait surmonté dans sa façon d'écrire concise, & comme il dit dans son propre fort, & au lieu, où il sembloit avoir le plus d'avantage, *cum sit præcipua in Thucydide virtus brevitās, hac eum Sallustius vicit, & in suis eum castris cecidit.* Sa raison est, qu'on peut ôter quelque chose d'une sentence de Thucydide en l'intéressant un peu, mais pourtant sans la ruïner; là où il est impossible de faire la même chose au texte de Salluste, que vous ne le pervertissiez entièrement. Seneque se plaint là dessus de l'iniquité, avec laquelle Tite Live tâchoit de mettre tout au contraire Thucydide au dessus de Salluste. Ce n'est pas, dit-il, que Tite Live fût fort affectionné à Thucydide, mais il le louë, parce qu'il n'a point de jalousie de lui, & il le préfère à Salluste, dont le mérite le pènoit, afin de mettre plus facilement ce dernier au dessous de soi, quand il l'aura rendu inférieur à Thucydide.

L'Empereur Adrien étoit porte d'une autre fantaisie, quand il préféreroit un certain Cæcilius à Salluste, aussi bien que Caton à Cicéron, & Ennius à Virgile. Mais le mê-

me Spartian, qui a remarqué le jugement *In Hadr.*
 capricieux de ce Prince, nous fait voir celui
 d'un autre aussi avant-geux à nôtre Histo-
 rien, que le premier lui étoit préjudiciable.
 Il dit, que Septimius Severus envoya sur la *In Sev.*
 fin de ses jours, se sentant accablé de mala-
 die, à son fils aîné l'oraison divine, c'est le
 propre terme de Spartian, que Salluste fait
 prononcer à Micipsa devant ses enfans, pour
 les exhorter à la concorde étant prêt de
 mourir. L'on peut voir cette belle haran-
 gue dans le commencement de la guerre Ju-
 gurthine, & je m'assure, qu'elle fera tou-
 jours préférer l'estime, que faisoit de Sallu-
 ste l'Empereur Severe, au mépris d'Adrien,
 qui n'est suivi de personne.

Je ne parle point ici de cette déclamation
 supposée contre Cicéron, parce qu'outre
 que ce n'est pas un ouvrage historique, tout
 le monde tombe d'accord, que pour ancien-
 ne qu'elle soit, & nonobstant que Quinti-
 lien la cite, jamais pourtant Salluste n'en *Lib. 4.*
 fut le véritable Auteur. Mais le consente-
 ment n'est pas pareil entre les Critiques tou-
 chant les deux Oraisons, ou plutôt Epîtres,
 adressées à César du tems vraisemblable-
 ment, qu'il faisoit la guerre en Espagne, &
 qui traite de l'ordre, qui pouvoit être mis

au gouvernement de la République. Car Louis Carrion ne se peut persuader, qu'elles soient de Salluste, vû même qu'aucun des anciens, qui ont souvent cité des passages de ses écrits, n'a jamais rien rapporté qui fût pris de ces deux Lettres. Jean Douza soutient au contraire, que leur style & la foi de tous les manuscrits nous obligent à les tenir pour être de la propre main de Salluste. Tant y a qu'on ne sauroit nier, qu'elles ne soient très anciennes, & même du tems de la belle Latinité.

Il est bien plus important d'observer, comme on peut tirer de Salluste un témoignage certain, que tous les jugemens, qui se font des mœurs des hommes par leurs écrits, ne sont pas toujours recevables. Jamais personne n'a dit de plus belles sentences que lui en faveur de toutes les vertus, & même de la pudicité; ni fait de plus rudes invectives contre le luxe & l'avarice de son tems. Avec tout cela nous savons, que ses débauches le firent chasser du Sénat par les Censeurs, & qu'ayant été surpris en adultère par Milon, il ne pût éviter le fouet & l'amende, qu'on lui fit paier avant que de le laisser aller; ce que nous apprenons d'Au-

Lib. 17. lu Gelle sous l'autorité de Varron. Et pour

ce qui concerne le désir déréglé des riches *noët. Att.*
 ses conjoint à la profusion, outre ce que lui *cap. 18.*
 reprochoit la Satyre de Lenéus illustre Gram- *Suet. de*
 mairien & Libertin de Pompée, nous voions *ill. Gram.*
 dans l'Oraison, qu'on fait prononcer à Cice- *cap. 15.*
 ron contre lui, qu'il avoit dissipé son patri-
 moine, & que du vivant même de son pere,
 leur maison se décretoit à cause de ses dètes.
 A la vérité, César le rétablit depuis dans sa *Aptd*
 dignité de Sénateur, lui fit obtenir la Prétu- *Dionen*
 re, & l'ayant envoyé en Numidie, lui donna *lib. 42. &*
 le moien d'acquérir d'autres biens. Ce fut *43.*
 néanmoins avec tant de tyrannie, qu'après
 avoir pillé toute cette Province, il trouva
 bien le moien de se faire abtoudre par César,
 mais non pas d'éviter l'infamie, d'autant
 plus grande en sa personne, qu'on considé-
 roit avec quelle rigueur il avoit parlé dans
 son Histoire contre ceux, qui étoient beau-
 coup moins coupables que lui, & contre Me-
 tellus entre autres, dont il taxoit le luxe &
 la dépense durant son séjour en Espagne.
 Cependant, il revint si riche d'Afrique,
 qu'il acquit incontinent après un des plus
 beaux logemens de Rome au mont Quirinal,
 avec des jardins spacieux, qu'on nomme en-
 core aujourd'hui les Jardins de Salluste; ou-
 tre sa maison des champs à Tivoli, dont Ci-

ceron lui parle dans la même Oraïson. Sa vie a donc été bien différente de ses écrits, & son seul exemple suffit pour prouver, que comme de fort gens de bien peuvent faire de très mauvais livres, des personnes vicieuses en composent quelquefois de bons; n'y ayant point d'inconvenient, qu'un Auteur soit en même tems excellent Historien, & méchant homme.

Entre les choses qu'on remarque de lui, & qui vont le plus à la recommandation de son Histoire, c'est de s'être embarqué une fois tout exprès pour aller reconnoître en Afrique les places, dont il vouloit faire la description, parce qu'elle étoit nécessaire à l'intelligence de ce qu'il écrivoit. En vérité, c'est ainsi qu'en ont usé les meilleurs Historiens, & le mot de Messenio dans Plaute montre assés, combien les Romains ont crû les voïages importans, & la vuë des lieux nécessaire à un Historien. Ce serviteur dit à l'un des Menæchmes, qu'ils ont assés couru le Monde, & qu'il est tems de retourner chez eux, si ce n'est, qu'ils aient quelque Histoire à écrire:

— quin nos hinc domum

Redimus, nisi si historiam scripturi sumus.

Tant on étoit persuadé à Rome, où cela se

disoit, que pour être bon Historien, il faisoit avoir été voiageur auparavant ; ce que j'ai déjà observé, il me semble, dans la Section de Polybe. L'on assure encore, que Salluste fit provision de beaucoup de livres écrits en langue Punique, dont il se faisoit donner l'interprétation très soigneusement au même dessein de s'en prévaloir dans son ouvrage Historique. Et d'autant que personne n'ignore, combien les anciens ont estimé cet Auteur, dequoi nous avons déjà produit quelques témoignages, j'ajouterai seulement, que Lipsé entre les modernes n'a point fait difficulté de le nommer le Prince des Historiens. Il le préfère librement à César, à Tite Live, & au reste de ceux, qu'il nom- *Præf. in*
me *minorum gentium historicos*. Bref, il *Tac. &*
ne louë de rien tant Corneille Tacite, que *Not. in*
d'avoir excellemment imité Salluste. Tur- *l. 1. Pol.*
nebe a dit aussi, qu'il rémarquoit tant d'éloquence dans ce dernier, qu'à son avis il avoit
approché plus près de Demosthene que Cice- *Lib. 28.*
ron. Au surplus, je me suis tû exprès de *advers.*
ce que Trogus Pompeius trouvoit à repren- *cap. 22.*
dre aux harangues de Tite Live & de Tacite, *Iustinius*
quand ils les ont rendues directes, au lieu de *lib. 38.*
les faire obliques, parce que c'est un senti-
ment de Trogus & de quelques autres, sujet

à de grandes reparties, & sur lequel nous nous sommes expliqués ailleurs assés au long. Salluste infère même des lettres dans son texte, n'ayant pas craint, par exemple, que celle de Lentulus à Catilina, ni cette autre de Mithridate à Arsace, interrompissent le fil de ses narrations. Ce sont de petites choses, qui méritent néanmoins d'être observées avec respect dans les grands Auteurs, pour servir d'exemple aux autres. Si Kekerman & quelques modernes eussent été touchés d'une si raisonnable considération, ils n'auroient pas condamné, comme ils ont fait, toute sorte de blâme ou de louange, qui se donnent par un Historien. La raison qu'ils rendent de leur avis n'est pas bonne, que c'est plus le fait d'un Orateur, que d'un Historien d'en user ainsi; outre qu'à leur dire la narration toute nue porte assés un Lecteur judicieux, à faire état des actions qu'elle représente, ou à les censurer. Car ils n'ont pas pris garde, que l'Orateur & l'Historien ont assés d'autres choses communes, qui font dire à Cicéron quelque part, que l'Histoire est une des plus importantes parties de l'art Oratoire, *opus oratorium maximè*. Et d'ailleurs l'autorité de Salluste, jointe à celle de Thucydide, de Tite Live, d'Agathias, & d'assés d'autres,

Lib. 1. de
leg.

d'autres, dont nous lisons avec tant de satisfaction les sentimens contraires, ou aux personnes dont ils parlent, ou aux choses qu'ils rapportent, les devoit rendre plus retenus dans leur opinion.



C E S A R.

LE nom de César est si illustre, qu'on ne peut rien ajouter à la recommandation de ses ouvrages, de quelque nature qu'ils soient, après avoir dit, qu'il en est l'Auteur. Car il ne doit pas à ses seules actions militaires cette haute reputation qui le suit; les Lettres n'y ont guères moins contribué que les Armes; & je le trouve aussi glorieux, couronné par les Muses sur le Parnasse, que triomphant aux côtés de Bellone dans le champ de Mars. C'est ce qui fait prononcer à Quintilien ces paroles hardies, que César parloit & écrivoit avec le même esprit, dont il combattoit; & que ce grand Génie, qui paroissoit dans toutes ses victoires, animoit encore ses harangues & ses compositions. Aussi est-il aisé d'observer, qu'entre les louanges, que les anciens donnoient aux Orateurs de ce tems-là, ils prisoient bien les pointes de Sul-

*Lib. 10.
inst. cap. 1.
eodem
animo
disiit
quo bella-
vit.*

pitius, la gravité de Brutus, la diligence de Pollion, le jugement de Calvus, & l'abondance de Cicéron, mais qu'ils admiroient sur tout la force du style de César, *vim Caesaris* : comme si la même Vertu, qui lui faisoit exécuter tant d'exploits guerriers, lui eût encore inspiré cette ardeur & cette véhémence, par laquelle ils l'ont toujours distingué de tous les autres. Que si nous voulons porter un peu plus outre ce propos, & tirer de nouveaux paralleles entre l'érudition & la valeur de ce Prince incomparable, il sera fort facile de faire voir, que si toutes les parties du Monde qu'on connoissoit alors, l'Europe, l'Asie & l'Afrique, partagèrent ses conquêtes, il n'a pas moins pénétré dans le globe intellectuel, n'ayant laissé presque aucune science, qu'il n'ait cultivée, & où il n'ait réussi avec admiration. Dès sa plus tendre jeunesse il composoit la louange d'Hercule & fit la Tragédie d'Oedipe, outre quelques autres, qui furent nommées *Julies*, & dont Auguste défendit depuis la publication. Nous ne pouvons pas dire, quel étoit ce Poème nommé *In Cas. cap. 56. Iter*, dont parle Suetone; mais quant à l'Épigramme, qu'on lui attribue, & quelques-uns à Germanicus, de ce jeune Thracien, qui tomba dans l'Hebre en se jouant sur la glace,

c'est une des plus delicates pièces de toute la Poëſie Latine. Il n'a pas moins excellé, comme nous venons de voir, parmi les Ora-teurs, & ſes harangues pour les Bithyniens, pour la loi Plautie, pour Decius Samnite, pour Sextilius, avec aſſez d'autres, que nous n'avons plus, en rendoient autrefois des té-moignages certains. A l'âge de vint & un ans il accuſa ſolemnellement Dolabella; & n'étoit encore que Queſteur il fit les Oraifons funebres de la tante Julie, & de ſa femme Cornélie. Ses deux Anti-Catons mon-trèrent ce qu'il pouvoit dans la Satyre; & ſes deux autres livres de l'Analogie lui donnè-rent place entre les premiers Grammairiens. Il compoſa quelques traités des Auſpices, d'autres des Augures; & quelques-uns enco-re d'apophthegmes ou de propos mémora-bles. Mais ce qu'il donna au public du mou-vement des Aſtres, qu'il avoit appris en Egy-pte, mérite d'autant plus de conſidération, qu'on y liſoit le prognostique de ſa mort aux Ides de Mars, ſi Pline l'ainé en doit être cru, *Macr. l. 1.* & que ce travail fut ſuivi de la reformation *Satur. cap. 14.* du Calendrier. Je laiſſe à part les Epheme-rides qu'il laiſſa, dont parle Servius; pour *In l. 11.* venir enfin à ſes Commentaires, qui eſt ſon *Aen.* ouvrage Hiſtorique, lequel nous devons exa-

miner, & le seul qui nous reste aujourd'hui de tant de pièces différentes, dont il semble, qu'on pourroit faire une parfaite Encyclopedie.

Il paroît par le seul titre de ces Commentaires, que César n'avoit pas dessein d'écrire une Histoire parfaite. Ils sont si nus, dit *In Bruto*. Cicéron, & si dépouillés de tous les ornemens d'Oraison, qu'il étoit très capable de leur donner, qu'encore qu'ils soient fort agréables en cet état-la, on ne les doit prendre pourtant que pour des mémoires dressés de sa main pour ceux, qui se fussent voulus appliquer à faire l'Histoire de son tems. Cependant, comme des matériaux ainsi préparés eussent pû servir à quelques personnes assez temeraires pour entreprendre d'y ajouter leur artifice, & de les enjoliver, tous les hommes de jugement se sont abstenus de le faire, croiant que c'étoit une chose du tout au dessus de leurs forces, & qu'il n'y avoit point d'honneur à acquérir pour ceux, qui mettroient la main à un ouvrage, où avoit passé celle d'un si grand ouvrier. Sa façon d'écrire élégante & pure est ordinairement comparée à celle de Xenophon. Encore qu'il soit bref, il n'a rien d'obscur, qui lui doive être imputé, parce que les lieux, où

il semble un peu difficile ont été sans doute corrompus. Et nous savons, qu'il étoit si *A. Gell.* éloigné de tomber dans ce vice d'obscurité, *l. 1. noct.* que c'est de lui que nous tenons l'important *Att. c. 10.* précepte, de fuir comme un dangereux *Macr.* écueil toutes les dictions, qui ne sont pas *l. 1. Satur. cap. 5.* dans le fréquent usage, ce qui les rend moins propres à nous expliquer nettement & avec clarté. Quant aux choses que traite César dans ses Commentaires, ce sont ses propres actions, qu'il décrit, & il ne nous dit guères d'événemens, qu'il n'ait vus. Suetone néan- *In Cæs.* moins l'accuse par la bouche d'Asinius Pollio *ar. 56.* de n'avoir pas été assez exact, & même de s'être éloigné assez souvent de la vérité, soit par crédulité, lors qu'il déferoit à de faux rapports, soit à escient, ou encore par défaut de mémoire; de sorte qu'Asinius ne doutoit point, que si César eût vécu, il n'eût remis la main à ces mêmes Commentaires, & qu'il ne les eût corrigés en beaucoup d'endroits. A n'en point mentir, sa narration est fort différente en beaucoup de choses, qui le touchent, de ce que nous lisons dans d'autres Auteurs, tels que Dion, & Plutarque sur le même sujet. Il n'en faut point d'autre exemple, que ce qu'il écrit touchant le Trésor de la République, qu'elle conser-

voit depuis le tems de la prise de Rome par les Gaulois, pour s'en prévaloir dans quelque extrême nécessité. Car il veut, que Lentulus, qui avoit ordre de l'envoyer à Pompée, l'ait laissé à l'abandon par sa fuite à la première nouvelle, que les troupes de César commençoient à se rendre maitresses de la ville, quoique cette nouvelle fût fausse. Cependant on tient pour certain, que Metellus, aiant voulu comme Tribun empêcher César de s'emparer de ce même Trésor, le premier fut contraint de quitter Rome, intimidé par les menaces de l'autre, qui fit ouvrir de force les portes du lieu, où ce nerf de la guerre & de l'Etat se conservoit, ce qui lui fut un merveilleux avantage. Cela montre, qu'il n'est souvent pas moins difficile à un Historien, qu'à tout autre homme de dépouiller tout à fait l'humanité, & de traiter aussi indifféremment les choses qui le touchent, que celles où il n'a point d'intérêt. Pour moi, je ne doute nullement, que César n'ait dit beaucoup de choses de nos anciens Gaulois, qui seroient contredites par leurs Histories, s'il en étoit venu quelqu'une jusqu'à nous.

*Fr Flori-
dus Sa-
binus,*

Il s'est trouvé des Critiques assez ridicules & pour soutenir, que ni les trois livres de la

guerre civile, ni les sept de celle des Gaules *Luc. Car-*
n'étoient point de César ; ce qui ne mérite *rio.*
pas, qu'on y fasse la moindre réflexion, leur
opinion n'ayant ni fondement, ni suite. Mais
à l'égard du huitième livre de ce dernier ou-
vrage, la plupart du monde tombe d'accord,
qu'il est de la façon d'un Hirtius, qui a fait
aussi les Commentaires des guerres d'Alexan-
drie, d'Afrique, & d'Espagne. Quelques
uns pourtant les attribuent à cet Oppius,
l'un des amis intimes de César, qui écrivit
encore un livre, pour prouver que le fils de
Cléopatre, qu'elle disoit avoir eu de ce mê-
me César, n'étoit point de son fait. Qui-
conque soit l'Auteur du dernier livre de la
guerre des Gaules, il témoigne assez, com-
bien il étoit dans l'étroite amitié de ce Mo-
narque, quand il dit, qu'encore que tous
ceux, qui lisent les écrits de César les admi-
rent aussi bien que lui, il a néanmoins plus
de raison de le faire que personne, parce que
les autres n'y considèrent que la pureté de la
diction, & l'excellence du stile, mais que lui,
qui fait avec quelle facilité, & promptitude
ce Prince mettoit la main à la plume, il a un
nouveau & tout particulier sujet d'admira-
tion. Surquoi nous nous devons souvenir du
bel éloge que lui donne Plin, d'avoir passé en *Lib. 7.*

nat. hist. vigueur d'esprit tout le reste des hommes.
cap. 25. Il dit, qu'on l'a vû en un même tems lire, écrire, dicter, & écouter ce qu'on lui disoit. Il ajoûte, que ce lui étoit peu de choses de dicter quatre lettres d'importance tout à la fois; & que quand il n'étoit point distrait ailleurs, il tenoit ordinairement occupés sous lui sept Secretaires. Certes, voilà une activité plus qu'humaine, & la grandeur du génie de César seroit jugée tout à fait incomparable, si nous l'examinions dans l'étendue de toutes ses actions, au lieu que n'en étant pas ici l'endroit, nous nous restreignons à ce qui touche particulièrement ses Commentaires.

Encore qu'ils soient destitués de la plus grande part des ornemens de Rhétorique, comme nous l'avons déjà remarqué, on ne laisse pas d'y lire des Oraisons, soit obliques, soit directes: Et toutes les nations de la terre en ont fait tant de cas, qu'il y en a peu, qui ne les aient voulu avoir traduits en leur langue. Le grand Selim les fit mettre en Arabe, & l'on tient, que leur lecture qui ne lui étoit pas moins agréable, qu'ordinaire, contribua beaucoup aux conquêtes de tant de Provinces, dont il augmenta son Empire. Mais il ne faut pas oublier sur tout, comme

nôtre Henri Quatre prit la peine de traduire en François ceux de la guerre des Gaules, qui n'aiderent pas peu sans doute à cette ardeur Héroïque, dont toute sa vie fut animée. Ce fut sous Florent Chrétien son Précepteur, qu'il entreprit un ouvrage si digne de lui. Et Casaubon, qui nous assure de l'avoir vû écrit de la propre main de ce grand Roi, ajoûte que sa Majesté lui dit, qu'elle avoit aussi travaillé à dresser d'autres Commentaires de ses propres actions, qu'elle acheveroit aussi-tôt, que le loisir le lui permettroit. Il ne plût pas au Ciel de le lui donner; & sa mort précipitée par une crime plus détestable que ne fut celui des assassins de César, nous a privés de ces seconds Commentaires, qui eussent pû mettre encore plus de ressemblance entre ces deux Princes qu'il n'y en a, quoique la clemence, la valeur, la diligence, & assés d'autres vertus où ils ont excellé tous deux, les aient rendus très conformes, sans parler de l'égalité de leur fin.



T I T E L I V E.

IL s'est trouvé des personnes, qui ont donné le même éloge à Tite Live, que Sene-

que le Rhéteur attribué à Cicéron, d'avoir eu l'esprit égal à la grandeur de l'Empire Romain. Et quelques uns ne se sont pas contentés d'égaliser l'éloquence de cet Historien à celle d'un si grand Orateur, ils ont passé jusques là, qu'ils se sont imaginés, que si Cicéron eût entrepris d'écrire l'Histoire, il sût demeuré inférieur de beaucoup à Tite Live. Sans faire en faveur de l'un des propositions si défavantageuses à l'autre, nous pouvons dire, qu'ils ont excellé tous deux de telle sorte dans leurs professions, que comme j'ai jamais personne n'a été ouï avec tant d'attention & de ravissement à Rome que Cicéron, nous n'avons point aussi d'exemple d'une réputation étendue & glorieuse, comme étoit celle de Tite Live, si nous considérons ce que Plinius le Jeune nous en a laissé par écrit dans une de ses Epîtres. Il dit, que ses prédécesseurs virent venir en Italie des extrémités de l'Espagne un homme de Seville ou des Gades, qu'on estimoit alors la dernière place de la Terre du côté de l'Occident, pour avoir le contentement d'envisager Tite Live, & de jouir quelque tems de sa conversation. Cet Espagnol, ajoute Plinius, ne chercha point d'autre divertissement que celui de l'entretien, qu'il eût avec un si grand personnage, & dans la capi-

*Lib. 2. ep
3. ad nep*

tale du Monde où il le trouva, tant de raretés
 assemblées ne le purent plus arrêter, aussitôt,
 qu'il eût vu celui dont la seule renommée
 lui avoit fait entreprendre un tel voyage,
 que fut le sien. Elle n'étoit pas simplement
 appuyée sur cette Histoire, qui est aujourd'hui
 l'unique sujet de l'estime, que nous faisons de
 Tite Live. Il avoit écrit avant que de venir
 à Rome sous l'heureuse domination d'Auguste,
 des Dialogues Philosophiques, qu'il lui dédia,
 & qui lui acquirent l'amour & la protection
 d'un Monarque le plus favorable aux Muses,
 qu'elles eurent jamais. Outre ces *Ep. 101.*
 Dialogues, dont parle Seneque, nous apprenons
 de Quintilien, qu'il avoit encore donné *L. 10.*
 d'excellens préceptes de Rhétorique dans une
 lettre adressée à son fils, où il lui recommandoit
 sur tout la lecture de Demosthene & de Cicéron,
 sans se soucier d'une infinité d'autres Auteurs,
 s'il ne s'en trouvoit quelqu'un qui eût beaucoup
 de ressemblance à ces deux qu'il devoit avoir
 toujours devant les yeux. Et l'on peut voir dans
 Suetone, comme Tite *In Claud. cap. 41.*
 Live avoit été choisi entre les plus sçavans
 hommes de son siècle, pour avoir soin de
 l'instruction du jeune Claudius, qui fut depuis
 Empereur, puisque ce Prince n'entreprit
 d'écrire l'Histoire Romaine, dont il don-

na plusieurs volumes au public, qu'à la sollicitation & par le conseil de ce directeur de ses études. Mais le dernier & le plus considérable de ses ouvrages fut l'Histoire, que nous avons de lui, qui alloit depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus en Allemagne; & dont la belle texture, les agréables narrations, & la douce facilité, le font comparer à Hérodote; ce qui semble lui adjuger le premier rang entre les Historiens Latins. Elle n'étoit pas au commencement divisée par Decades, comme nous la voions. C'est une distribution, ou distinction récente; dont on ne voit aucun vestige dans Florus son Abbreviateur, ni dans pas un des Anciens, & que Politien, Petrarque, avec Petrus Crinitus ont déjà combattue. Des cent quarante, ou cent quarante deux livres qu'elle contenoit, il ne nous en reste plus que trente cinq, encore ne sont-ils pas d'une même suite, puisque toute la seconde Decade nous manque, & que nous n'avons que la première, la troisième, & la quatrième, avec la moitié de la cinquième, qui fut trouvée dans Worms de la mémoire de nos peres, par Simon Grynéus. L'on a aussi recouvré depuis peu le commencement du quarante troisième livre, par le moien

*Quint.
l. 10. inf.
cap. 1.*

*Ep. ad
Io. B.
l. 7. de
hon. disc.
c. 12.*

d'un manuscrit de la Bibliothèque du Chapitre de Bimberg. Mais ce fragment n'a pas été reconnu sans contestation. François Bartholin, qui l'apporta d'Allemagne en Italie, Antoine Quærenus, & Gaspar Lufignan Auteur de la première impression, le jugent authentique. Vossius & quelques autres protestent au contraire, que c'est une pièce supposée, & qui ne peut tromper que ceux, disent-ils, qui ont des oreilles de Midas. Pour le surplus des quatorze Décades, il faut se contenter par force du Sommaire ou Epitome que Florus nous a dressé, si tant est qu'il soit l'Auteur d'un travail, que tant de personnes condamnent, comme ayant été cause de la perte des œuvres de Tite Live, que nous regrettons si fort. C'est l'opinion de Bodin, qui accuse de même Justin d'avoir fait un pareil préjudice à Trogue Pompée, & Xiphilin, encore à Dion, en les abrégant. Casaubon est aussi de cet avis, croiant que le recueil fait par Constantin d'un corps Historique de cinquante trois parties, a donné lieu au mépris des auteurs, qui le composoient, & qui se sont perdus en conséquence, parce qu'on s'est contenté de ces petits extraits. Quoiqu'il en soit, si les trois Décades & demie que nous avons de Tite Live, nous font pleu-

*Lib. 8.
c. 19. de
hist. lat.*

*In Meth.
hist. c. 2.*

Anno
1451.

rer la perte du surplus, elles sont d'ailleurs suffisantes pour nous le faire estimer très digne de tous les éloges qu'il a reçus des anciens. Certes, ils ne lui en ont point donné de plus glorieux, que celui, qui lui fut déferé, il y a justement deux-cens ans, par Alphonse Roi d'Arragon, quand il fit demander par son Ambassadeur aux Citoyens de Padoue, & obtint d'eux comme une précieuse relique, l'os du bras dont ce fameux compatriote avoit écrit son Histoire, le faisant transporter avec toute sorte d'honneurs à Naples, où il le reçût de même. Aussi dit-on, que ce Prince avoit recouvré sa santé par le plaisir charmant que lui donna la lecture de cette même Histoire.

Mais c'est une chose étrange à considérer, avec combien de passion d'autres se sont portés à diffamer s'ils eussent pû un personnage de si rare mérite. Dès le siècle auquel il vivoit, Asinius Pollio lui reprocha je ne sai quel air de Padoue, qu'il nommoit Patavinité. Auguste le taxa d'avoir favorisé le parti de Pompée, sans néanmoins lui rien diminuer pour cela de sa bien-veillance. Et Caligula le reprit fort peu de tems après de négligence d'une part, & d'ailleurs d'une excessive abondance de paroles, ôtant son image & ses

écrits de toutes les Bibliothèques, où il s'étoit
 qu'on les conservoit curieusement. Mais ne
 fait-on pas, que l'humeur capricieuse & ty-
 rannique de ce Prince, lui firent commettre
 le même excès contre les œuvres & les sta-
 tuës de Virgile? Qu'il voulut supprimer les
 vers d'Homere, sur ce prétexte, que sa puis-
 sance ne devoit pas être moindre que celle de
 Platon, qui les avoit défendus dans sa Républi-
 que imaginaire? Et que ne pouvant souffrir
 Seneque, ni aucun homme d'éminente vertu,
 il lui prit même envie, d'abolir la Jurispru-
 dence avec le nom de tous les Jurisconsultes,
 dont on respectoit les savantes décisions? La
 fantaisie d'un tel monstre ne s'uroit préjudi-
 cier ni à Tite Live, ni aux autres, que nous
 venons de nommer, non plus que celle de
 Domitien, second prodige de la Nature, qui
 fit mourir par une semblable animosité Me-
 tius Pomponianus, pour cette raison entre
 autres, qu'il se plaisoit à faire voir quelques
 harangues de Rois & de Généraux d'armée,
 extraites de l'Histoire de Tite Live. Quant
 au témoignage d'Auguste si plein de modera-
 tion, il nous apprend que cette même Hi-
 stoire, au lieu de flatter le parti victorieux,
 n'avoit pu condamner celui des gens de bien
 & des plus honnêtes hommes de la Républi-

*Suet. in
 Calig.
 cap. 34.
 & in Do-
 mit. c. 10.*

que, qu'on fait qui s'étoit tous rangés du côté de Pompée; ce qui va plutôt à la recommandation de Tite Live, qu'autrement. Mais à l'égard de ce que Pollion trouvoit à redire dans toutes ses veilles, c'est une chose, qui mérite bien, que nous y fassions un peu plus réflexion.

La plus commune opinion est, que ce Seigneur Romain accoutumé à la délicatesse du langage de la Cour d'Auguste, ne pouvoit souffrir de certaines façons de parler provinciales, que les Grecs nomment idiomes, dont Tite Live, comme Padoïan, s'étoit servi en divers lieux de son Histoire. Pignorius est d'un autre avis, & croit que cette Paravinité odieuse regardoit seulement l'orthographe de certains mots, où Tite Live employoit une lettre pour une autre à la mode de son pais, écrivant *sibe*, & *quase*, pour *sibi*, & *quasi*; ce qu'il prouve par diverses inscriptions antiques. Quelques-uns pensent, qu'elle consistoit simplement en une répétition, ou plutôt multiplicité de plusieurs dictions synonymes dans une même période, contre ce qui se pratiquoit à Rome, où l'on n'aimoit pas cette redondance, qui faisoit remarquer les étrangers. D'autres soutiennent, que ceux de Padouë aiant toujours été du parti de Pompée,

pée, qui étoit apparemment le plus juste, comme nous venons d'observer, Pollion, qui étoit Césarien se moquant de la Paravinité de Tite Live, l'accusoit par là d'avoir témoigné trop d'inclination pour la malheureuse faction des vaincus ; ce qui semble d'autant plus vrai-semblable, qu'il a de la conformité avec le sentiment d'Auguste, que nous avons déjà rapporté. Il s'en trouve encore, qui veulent, que l'amour de Tite Live pour sa patrie ait trop paru dans ce grand nombre de livres, que nous n'avons plus, & où les matières, qu'il traitoit, l'avoient porté à louer démesurément ceux de son pays. C'est le même défaut, que Polybe attribuoit à Philinus comme Carthaginois, & à Fabius comme Romain. On l'a depuis encore imputé à beaucoup d'Historiens modernes, & à Guicciardin entre autres, qui pour obliger les Florentins s'arrête de telle sorte aux moindres intérêts de leur Etat, & amplifie tellement leurs plus petites actions, qu'il en est souvent importun, & quelquefois ridicule au jugement de plusieurs. Nous avons fait voir dans notre examen de l'Histoire de Sandoval, combien il est blâmable sur le même sujet. Et le gentil distique d'Actius Syncerus contre celle de Poggius la rend tout à fait méprisable,

*Dum patriam laudat, damnat dum Poggins
hostem;*

Nec malus est civis, nec bonus historicus.

*Lib. 1.
inst. c. 5.*

Ceux, qui s'imaginent, plutôt qu'ils ne prouvent, une passion aussi aveugle dans Tite Live, se font accroire, que c'étoit ce que Pollion y trouvoit à redire, quand il s'offensoit de ce qu'elle avoit trop de Patavinité. Pour moi, je me tiens au sens que lui donne Quintilien, qui vrai-semblablement savoit de son tems la vraie signification de ce mot. Il le cite au Chapitre des vertus & des vices de l'Oraison, où il remarque, qu'on reprochoit à un Vectius, d'avoir trop employé de paroles Sabines, Toscanes, & Préneftines dans ses écrits, de façon, dit-il, que Lucilius se rioit là dessus du langage de cet homme, comme Pollion de la Patavinité de Tite Live. Après une interpretation si expresse d'un Auteur si considérable tel que l'est Quintilien, je ferois conscience d'étendre plus loin que le style & la diction, cet air de terroir de Padouë, que les courtisâns de Rome reprénoient dans l'Histoire dont nous parlons.

Justin nous apprend, que Trogue Pompée en censuroit les harangues comme directes & comme trop longues, ce que beaucoup attribuent à quelque jalousie, qui pouvoit s'être

glissée entre deux Auteurs de même tems & de même profession. Quintilien a observé, *Lib. 9. inst. c. 4.* que Tite Live commence son Histoire par un vers Hexamètre, & Muscardi au cinquième *Cap. 6.* traité de son Art Historique en rapporte plusieurs autres, qu'il y a trouvés; mais il n'y a point de prose où il ne s'en rencontre, quand on les y cherche avec trop de curiosité. Le même Muscardi lui impute ailleurs, d'avoir *Tr. 1. c. 4.* été défectueux en beaucoup de circonstances importantes, que nous lisons dans Appien, *Lib. 9. contr. decl. 1.* & qu'il ne devoit pas omettre. J'ai déjà fait voir dans une Section précédente, comme Seneque le Rhéteur taxe Tite Live de s'être laissé emporter à l'envie, lorsqu'il donnoit à Thucydide la préférence sur Salluste. J'ajoute ici contre le sentiment de Vossius, qu'encore que Seneque le Philosophe ait donné le titre de très disert à Tite Live, il ne laisse pas de *Lib. 1. de Ira c. ult.* le reprendre au même endroit, d'avoir attribué à quelqu'un la grandeur d'esprit sans la bonté, parce qu'il croit, que ce sont deux qualités inséparables. Et dans un autre endroit il ne peut souffrir, qu'au sujet de cette *Lib. de tranq. c. 9.* grande Bibliothèque d'Alexandrie, Tite Live eut loué le soin des Rois, qui l'avoient dressée, prétendant, que ç'avoit été plutôt par une vaine ostentation, que par une véritable

affection pour les livres. De semblables au-
sterités Stoïciennes ne blessent pas beaucoup
la réputation d'un Historien, qui parle selon
le sens commun, & qui n'est pas obligé de
suivre toutes les opinions des Philosophes.
Mais si l'Itineraire d'Antonin, tel qu'Annius
de Viterbe l'a fait voir, étoit véritable, il se-
roit difficile d'excuser Tite Live d'un grand
crime, quand cet Empereur l'accuse, en par-
lant de Volterre, d'avoir supprimé les plus
belles actions des Toscans, dont il leur en-
voioit la gloire. L'importance est, que l'ef-
frontée supposition d'Annius à cet égard pa-
roit manifestement dans les bonnes éditions
de cet Itineraire, que nous tenons de Simler
& de Surita, où l'on ne lit rien de semblable,
parce que c'est une addition calomnieuse de
l'imposteur, qui a fait ce mauvais texte avec
la glose, & d'iquel nous nous sommes déjà
plaints tant de fois. Je me trouverois plus
embarrassé à répondre au zèle de Gregoire le
Grand, qui ne pouvoit souffrir les œuvres
de Tite Live dans pas une Bibliothèque Chré-
tienne, à cause de ses superstitions Payennes;
ce que je me souviens d'avoir lû dans la
Préface de Casaubon sur Polybe. Et certai-
nement on ne sauroit nier, que son Histoire
ne soit remplie d'une infinité de prodiges, qui

témoignent un grand attachement à l'Idolatrie. Tantôt un bœuf a parlé; tantôt une mule a engendré; tantôt les hommes & les femmes, les coqs & les poules ont changé de sexe. Ce ne sont que pluies de cailloux, de chair, de craye, de sang, & de lait. Les Statuës des Dieux ont parlé, ont pleuré, ont sué le sang tout pur. Combien y lit-on de spectres apparus? d'armées prêtes à se choquer au Ciel? de lacs & de fleuves de sang? En vérité jamais Historien n'a tant rapporté de ces vaines créances du peuple, qu'on en voit dans celui-ci. Et néanmoins, outre qu'il faudroit condamner presque tous les livres des Gentils, si nôtre Religion recevoit quelque préjudice de semblables bagatelles, on pouvoit encore représenter au Pape Gregoire, que Tite Live ne debite toutes celles, dont nous venons de faire mention & quelques autres de même nature, que comme de sottes opinions du vulgaire, & des bruits incertains, dont il se moque le premier, protestant sou-

Dec. 1. l. 5.
§ dec. 3.
l. 1. & 4.

vent, que bien qu'il soit obligé de les rapporter à cause de l'importante impression qu'ils faisoient sur la plupart des esprits d'alors, ce qui donnoit quelque branle aux affaires: il n'y avoit néanmoins que de la vanité & de l'imposture en tout cela.

Lib. 2. de Il s'est trouvé des Auteurs modernes, tels
consec. que Bodin, Benius, & leurs semblables, qui
hist. lul. ont osé reprendre à leur tour le style de Tite
Scnl. l. 1 Live, comme trop Poétique en un endroit,
poët. c. 2. trop long en un autre, & souvent dissemblable
à lui même. Ce sont des jugemens téméraires,
& plus dignes de pitié mille fois que de
considération, eu égard principalement à
ceux qui les donnent. Il n'en est pas de même
du reproche que lui ont fait Guillaume Budée,
& Henri Glarean, d'avoir été injuste envers
les Gaulois, dans toutes ses narrations, où il
parle d'eux & de leurs guerres. Je sai bien
que ceux, qui l'ont voulu défendre là dessus,
répondent, que si la puissante considération
d'Auguste son protecteur ne le pût empêcher
de parler honorablement non seulement de
Pompée, mais de Cassius même, & de Brutus,
par le témoignage de Cremutius Cordus
Lib. 4. dans Tacite; il n'y a guères d'apparence,
annal. qu'il eût voulu s'abstenir de dire la vérité en
ce qui concernoit ceux de nôtre nation, par
animosité particuliere, ou pour plaire davan-
tage au peuple Romain. Et néanmoins il
est certain, qu'il s'est laissé emporter ici au
courant des autres, & qu'il n'y a pas un Histo-
rien Latin de ce tems là, qui n'ait aussi bien
que lui maltraité toutes les Nations pour

obliger l'Italienne, soit par flatterie, ou par ignorance, n'écrivant que sur les mémoires des victorieux, qui ont supprimé tout ce que portoient les relations des autres.

Une faute si générale ne doit pas empêcher pourtant, que nous n'estimions Tite Live en particulier, comme un des premiers hommes de son pays. Il étoit de Padouë, & non pas d'Apone, selon que Sigonius se l'est imaginé, à cause d'un vers de Martial qui met un lieu pour l'autre par une figure assez ordinaire aux Poètes. Son séjour de Rome & la faveur d'Auguste lui donnèrent le moyen de prendre les instructions nécessaires à la composition de son Histoire. Il en fit une partie dans cette capitale de l'Empire, & l'autre à Naples, où il se retiroit quelquefois pour travailler avec moins de distraction à son ouvrage. Après la mort de cet Empereur il retourna au lieu de sa naissance, où il fut reçu avec des honneurs & des applaudissemens nonpareils de ceux de Padouë, y décedant l'an 4. du regne de Tibere, & le propre jour des Calendes de Janvier, qui fut aussi le dernier de ceux d'Ovide, selon l'observation d'Eusebe dans ses Chroniques. Sa vie nous a été donnée depuis peu par l'Evêque Jacques Philippe Tomassin; qui a remarqué tout ce qu'un Pa-

doïan pouvoit dire à l'avantage de celui, qu'il confidere comme la gloire de son païs. Il a mêlé dans tous les lieux de son Hiftoire des harangues obliques & directes, où paroît principalement fon éloquence. Et il ne s'eft pas abftenu des Digreffions, encore qu'il s'excufe au neuvième livre de fa premiere Decade, de ce que la renommée d'Alexandre l'obligoit à fe divertir fur le fuccès vrai femblable des armes de ce Prince contre les Romains, s'il les eût attaqués. La queftion étoit belle, mais il l'a traitée fi defavantageufement d'un côté, & avec tant de flatterie de l'autre, quand il égale dix ou douze Capitaines Romains à cet invincible Monarque, que c'eft l'endroit de tout fon ouvrage qui contente le moins un Lecteur judicieux. N'eft-il pas ridicule de dire fur un fujet fi férieux, que le Sénat de Rome étoit compofé d'autant de Rois, qu'il y avoit de Sénateurs? Et ne devoit-il pas confidérer, qu'Alexandre menoit une vingtaine de Généraux fous lui, un Ptolomée, un Lyfimache, un Celfander, un Leonatus, un Philotas, un Antigone, un Lomenes, un Parmenion, un Cender, un Polipereon, un Perdéis, un Clitus, un Hephéfion, & autres femblables de plus de nom & d'expérience militaire, s'il en faut croire

leurs belles actions, que tous ces chefs Romains, qu'il ose lui comparer? Pour n'en point mentir, cette Digression, examinée dans toutes ses parties, est plus digne d'un Déclamateur, que d'un Historien de la réputation de Tite Live.



VELLEIUS PATERCULUS.

BIEN que les deux livres de Velleius Paterculus n'eussent pour but, que de donner un sommaire de l'Histoire Romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au tems auquel il vivoit, que l'on fait par lui même avoir été celui de l'Empire de Tibere: Si est-ce qu'il entamoit son ouvrage encore de plus haut, puisque le commencement du premier livre nous manquant, nous ne laissons pas d'y voir les antiquités de beaucoup de villes plus anciennes, que celle de Rome, de laquelle il ne parle qu'après avoir examiné l'origine des autres. Il étoit d'illustre naissance, comme il le montre par ceux de son nom qui s'étoient rendus remarquables dans l'exercice des premières charges de la Milice. Et lui même, ayant glorieusement réussi dans cette profession, dit, que le souvenir des pais, qu'il avoit *Lib. 2.*

vû étant Tribun militaire, & voyageant par les Provinces de Thrace, de Macedoine, d'Achaïe, de l'Asie Mineure, & d'autres régions encore plus Orientales, sur tout de l'un & l'autre rivage du Pont Euxin, lui fournissoit de très agréables divertissemens d'esprit. L'on peut juger de là, que s'il eût écrit cette Histoire entiere & étendue, qu'il promet si souvent, nous y aurions lû une infinité de choses très considérables, comme rapportées par celui, qui en auroit été témoin oculaire, & en partie exécuteur. Dans ce peu qui nous reste de celle-ci, où il ne représente rien que par abrégé, l'on y remarque néanmoins beaucoup de particularités d'autant plus estimables, que c'est le seul lieu où elles s'apprennent, par le silence des autres Historiens, ou par la perte si ordinaire d'une partie de leurs travaux.

Le style de Velleius Paterculus est très digne de son siècle, qui est encore celui du beau langage. Il excelle sur tout, quand il blâme ou loué ceux, dont il parle; ce qu'il fait dans les plus beaux termes, & avec des expressions les plus délicates, qu'on voie dans aucun autre Historien ou Orateur. On le blâme ici néanmoins, & avec grand sujet, d'avoir trop flaté le parti avec la Maison d'Au-

guste, & donné des éloges ridicules non seulement à Tibere, mais même à son Favori Sejan, dont il expose par deux fois le mérite, comme d'un des premiers & des plus vertueux personnages, qu'ait eu la République Romaine. Mais qu'a-t-il fait en cela qui n'arrive vrai-semblablement à tous ceux, qui mettront la main à la plume dans le dessein de donner dès leur vivant au public l'Histoire de leur tems ? Quoiqu'il en soit, Lipse s'est imaginé, que ces louanges excessives le firent périr avec le reste des amis de ce malheureux Favori, qu'on fait, qui furent presque tous tués à cause de lui ; ce qui ne peut passer néanmoins que pour une pure conjecture, puisque nous n'en apprenons rien d'ailleurs. La nature de son Epitome ne souffroit pas, il me semble, les harangues. Il s'y en voit pourtant une oblique dans le second livre, qu'il fait prononcer au fils de Tigranes devant Pompée pour se le rendre favorable. Je trouve encore une chose très remarquable dans son style. C'est qu'entre toutes les figures d'oraison, dont il se sert, il emploie l'*Epiphonème* avec tant de grace, que jamais peut être, il n'a été égalé par personne à cet égard. Qu'on observe tous les événemens qu'il cite, il s'en trouvera fort peu, qu'il ne

concluë par une de ces réflexions sententieufes, que les Rhéteurs Latins n'ont pû nommer autrement que du mot Grec *Epiphonème*, dont nous fommes auffi contraints de nous fervir. Certes, outre la beauté de la figure, employée judicieufement comme il le fait faire, il n'y a rien qui inftruiſe plus utilement un Lecteur, que cette ſorte de Corollaire, qu'on applique à la fin des principales actions de chaque narration. Il a montré ſon inclination extrême pour l'Eloquence dans l'Inventive, qu'il fait contre Marc-Antoine, au ſujet de la proſcription & de la mort de Cicéron, que perſonne n'a jamais élevé plus haut; qu'il le met en ce lieu-là, & dans un autre endroit du même livre, où il reconnoit, que ſans un tel perſonnage, la Grèce vaincuë par la voie des armes, auroit pû ſe vanter d'être victorieuſe par celle de l'eſprit. C'eſt après que le même zèle lui a fait ſoutenir dès le premier livre, que hors ceux, que cet Orateur a vûs, ou qui l'ont pû voir & entendre lui même, il n'y a point eu d'hommes parmi les Romains, qu'on doive admirer à cauſe de leur éloquence, tant il eſt vrai de dire, que cette faculté s'eſt tenuë comme renfermée dans le ſeul eſpace de la vie de Cicéron.

Outre les deux livres de l'Histoire abrégée de Velleius Paterculus, l'on a fait voir un fragment, qui lui est attribué touchant la défaite de quelques légions Romaines aux pais des Grisons, & de celle entre autres, que ce petit écrit nomme la Divine. L'on y lit, qu'il ne se sauva de cette Legion que le seul Verres, lequel Cicéron dont nous venons de parler fit depuis condamner avec infamie, pour avoir, étant Proconsul de Sicile, usé d'extorsions telles dans une si importante Province qu'elles la pensèrent désoler. Mais la plupart des sçavans hommes, & Velferus avec Vollius entre autres, reclamation contre cette pièce, qu'ils soutiennent être supposée, tant par le style, qui paroît d'un siècle inférieur de beaucoup à celui de Paterculus, que par la matiere dont elle traite, & où ils trouvent de grandes absurdités. Laisant à part le jugement douteux des Critiques, il demeure constant à l'égard du vrai texte de cet Auteur, que hors les fautes, qui viennent plutôt de ses copistes que de lui, & des copies que de l'original, nous n'avons rien de plus pur dans toute la Latinité, ni de plus digne des tems d'Auguste & de Tibere.



QUINTE CURCE.

ALEXANDRE peut se consoler de n'avoir pas eu comme Achille un Homere pour trompette de ses loüanges, s'il faut se servir des propres termes que sa jalousie lui fit tenir, puisqu'il a trouvé parmi les Latins un Historien de sa vie tel que Quinte Curce. Certainement, c'est un des plus grands Auteurs qu'ils aient eu, & l'excellence de son style m'obligeroit à le croire plus ancien que Tite Live & Paternulus, le faisant passer pour celui, dont parle Cicéron dans une de ses Epîtres, si la plus commune opinion de ceux, qui se sont peînés sur la recherche de son siècle, ne le mettoit du tems de Vespasien, & quelques uns mêmes de celui de Trajan. Je ne veux point m'arrêter là-dessus aux passages de son quatrième livre, où il parle de Tyr, ni à celui du dixième, où il fait une Digression sur la facilité de son siècle, parce que chacun les fait servir à son sens. Je dirai seulement qu'ayant vécu un très grand âge, rien n'empêche qu'il ne soit encore le même, dont Suetone s'est souvenu comme d'un grand Rhéteur du vivant de Tibere; & Tacite, comme d'un Préteur & Proconsul d'Afrique aussi sous

*Lib. 3. ad
2^{fr}. ep. 2.*

*Lib. 11.
Ann.*

cet Empereur, puisqu'il n'y a pas plus de trente deux ans de la dernière année de Tibère, jusqu'à la première de Vespasien. Ce que Plin le Jeune rapporte d'un spectre appa-^{Lib. 7.} ru en Afrique à un Curtius Rufus, ne peut^{ep. 7. ad} être entendu non plus de celui-là même, ^{Suram.} dont nous venons de dire que Tacite fait mention. Mais il importe fort peu à mon dessein d'accorder la diversité de tant de sentimens à cet égard qu'on peut voir ramassés dans Vossius, & dans Raderus Commentateurs de Quinte Curce. Peut-être est-il seulement fils de ceux, que nomment Cicéron ou Suctone. Et peut-être n'a-t-il rien de commun avec tous les précédens, dont nous avons parlé, vû même que Quintilien, ni pas un des anciens, n'ont dit le moindre mot de lui ou de son Histoire; chose si étrange, qu'à mon avis le silence de Quintilien, qui n'a omis aucun Historien de considération dans le dixième livre de ses Institutions, écrites sous Domitien, ne sauroit être excusé; qu'en présumant, que de son tems l'ouvrage de Quinte Curce n'étoit pas encore publié.

Les impressions ordinaires de cet Auteur témoignent, que les deux premiers livres sont perdus, avec la fin du cinquième, le commencement du sixième, & quelques petits

endroits du dernier, qui est le dixième, où il paroît manifestement du défaut. Ce n'a pas été Quintianus Stoa, mais Christophle Bruno, qui a suppléé les deux livres, qui manquoient au commencement, se servant de ce qu'Arrien, Diodore, Justin, & quelques autres nous ont laissé par écrit des gestes d'Alexandre le Grand. Pour Quinte Curce, il a bien fait de s'abstenir des relations du faux Callisthene, (le véritable, cité par Plutarque ne se trouvant plus) qui donne à ce Monarque un Nectanebus Magicien pour pere, au lieu de Philippe de Macedoine, & qui le représente mieux en Roland, ou en Amadis, qu'en véritable Conquerant. Au surplus Henri Glarean n'est suivi par personne dans la distribution de l'Histoire de Quinte Curce en douze livres, retablissant les deux premiers, & divisant le reste en dix autres au lieu des huit ordinaires. Mais en quelque façon qu'on la mette, elle sera toujours trouvée digne de son sujet, & celui, qui l'a écrite, de l'éloge que s'attribuoit insolemment & sans mérite un Amyntianus, d'avoir en quelque façon égalé par son style les belles actions d'Alexandre.

*Apud
Phorium,
sect. 131.*

Si est ce qu'il se trouve des Censeurs par tout, & nous savons que Quinte Curce n'en
a pas

a pas manqué non plus que les autres. Le même Glaréan que je viens de citer, le reprend d'avoir fait venir en fort mauvais Géographe le Gange du Midi, d'avoir confondu le mont Taurus avec le Caucase, & de s'être mépris prenant le Jaxartez de Plinè pour le Tanais. L'on peut répondre en sa faveur, que ces dernières équivoques ne sont pas de lui, qui comme Auteur Latin n'a rien fait que suivre les Grecs, dont il empruntoit son Histoire. En effet, Strabon a remarqué dans le quinzième livre de sa Géographie, comme les Macedoniens appellèrent Caucase ce qui n'étoit qu'une partie du mont Taurus, parce que le premier leur fournissoit plus de sujets fabuleux que l'autre, dont ils prenoient plaisir à flatter l'ambition d'Alexandre, & la leur propre. Et quant au cours du Gange, bien qu'il soit vrai, que généralement parlant il descende du Septentrion au Midy, Strabon néanmoins ajoûte qu'il trouve des oppositions, qui l'obligent à des routes différentes, & qu'enfin il porte toutes ses eaux du côté du Levant. Mascardi attaque Quinte Curce d'un autre côté. Il trouve qu'il est excessif dans l'usage des Sentences, & bien qu'il soit contraint d'avouer, que toutes celles de cet Auteur sont très belles & très ingénieuses, il

T. 5. dell' arte hist. c. 2. ep. 3.

l'accuse de ne les avoir pas toujours employées avec jugement, en faisant prononcer de disproportionnées à la condition de ceux, qui les disent, comme on le voit, à ce qu'il prétend, dans la harangue des Scythes à Alexandre, telle qu'elle se lit dans le septième livre. Je l'ai lue & relue plus d'une fois à cause de cette imputation, mais j'avoué que ç'a été avec des yeux bien différens de ceux de Mascardi. A peine me puis-je imaginer, que ce soit une pièce faite à plaisir, & je trouve toute cette oraison si ajustée à la personne des Ambassadeurs Scythes, qui la recitent, tant à l'égard des Sentences, que du reste de ses membres, qu'elle passe dans mon esprit pour une copie prise sur le véritable original de Ptolémée, d'Aristobule, de Callisthene, d'Onelicitus, ou de quelque autre, qui étoit présent comme eux, lorsqu'elle fut prononcée, & qui eût la curiosité de l'insérer dans l'Histoire de ce Monarque. Je laisse à part ce qu'on y lit de si approprié touchant le présent de ces Barbares, d'une paire de bœufs, d'une charruë, d'une tasse, & d'une fleche. Le proverbe Grec des solitudes de leur pais y est admirablement employé; Et cette peinture Scythique de la Fortune sans pieds, dont on ne peut arreter

les ailes, encore qu'elle donne les mains, a des graces inexprimables dans leur bouche. Mais quoique toutes ces choses aient une merveilleuse convenance avec ceux, qui les proferent, je trouve qu'il y en a encore davantage dans l'emploi des Sentences dont Mascardi se plaint; & si jamais le *Decorum* des Latins fut considéré, ou cette bienfaisance de leurs Rhéteurs curieusement observée, je pense qu'on peut dire que c'est ici, où Quinte Curce en a gardé les loix très religieusement. Ceux qui savent avec quelle licence les Scythes & les T rtares emploient les fables dans tous leurs discours, & comme ils ne disent presque rien non plus que le reste des peuples Orientaux, sans y mêler des paraboles, admireront le jugement de cet Auteur dans la plus sententieuse partie de la harangue dont nous parlons, & où vraisemblablement son Censeur a tant trouvé à reprendre. Ignorés vous, disent ces Ambassadeurs à Alexandre, que les plus grands arbres qui sont si long tems à croître, peuvent être abatus & déracinés en un instant? Ce n'est pas être sage de regarder seulement le fruit qu'ils portent, sans considérer leur élévation & le péril de la chute. Prenés bien garde qu'en voulant monter jusqu'au plus haut,

leurs dernières branches ne vous demeurent au poing, & que vous ne tombiés avec elles. Le Lion pour grand & féroce qu'il soit, sert quelquefois de nourriture aux moindres oiseaux, & le fer avec toute sa dureté est souvent consumé par la rouille. Enfin, il n'y a rien de si solide, ni de si fort dans la Nature, qui ne puisse être endommagé par les choses du monde les plus foibles & qui paroissent avoir le moins de vigueur. Certainement voilà bien des propos sententieux: Mais je soutiens, qu'au lieu d'être repris de méfiance comme prononcés par des Scythes, on les doit sur tout estimer à cause de l'air qu'ils ont de leur país, & de cette rare façon de s'exprimer, qui n'a presque rien du

*Lib. 6. &
lib. 10.*

Grec ni du Latin. Que si je voulois donner ma censure aussi bien que les autres sur cette Histoire, ce ne seroit pas pour y trouver à redire aux choses de Géographie, ou de Rhétorique; j'accuserois bien plutôt Quinte Curce en ce qui touche la Morale, où en vérité, on ne peut pas dire, qu'il soit excusable: Après avoir reconnu en plus d'un lieu, comme Alexandre se servit de l'Eunuque Bagoas au même usage, qui l'avoit rendu tout puissant sur les affections de Darius, (pour ne rien dire d'Hephestion, puisqu'il ne

rend pas son amitié si honteuse ni si crimelle que d'autres ont fait) c'est une chose étrange, qu'il ait eu le front d'écrire ensuite, que les voluptés d'Alexandre étoient toutes naturelles & permises. C'est au lieu, où aiant représenté la mort de ce Prince, il examine ensuite ses vertus & ses vices, usant de ces propres termes: *Veneris juxta naturale desiderium usus, nec ulla nisi ex permisso voluptas.* Quoi! cette passion infame qu'il avoit pour Bagoas n'étoit donc pas contre Nature? Si est-ce que long tems auparavant, nonobstant les tenebres du Paganisme, Phocylide avoit observé dans un de ses vers, que les Brutes mêmes abhorroient naturellement cette sorte de debauches. Et Platon, tout diffamé qu'il est à cet égard, avoit reconnu depuis au huitième livre de ses loix, qu'avant même le siècle de Laius cet exemple des Bêtes fit nommer l'amour masculin un péché contre Nature. Certainement, la faute de Quinte Curce ne peut être palliée; quelque licence qu'on puisse alleguer des Gentils, tant Grecs que Latins sur ce sujet.

Je ne repeterai point ici ce que j'ai dit dans la Section d'Arrien, de quelques petites erreurs de Quinte Curce, qui se reparent par le texte du premier; ou plutôt de l'aide mu-

tuelle que ces deux Auteurs se rendent l'un à l'autre pour être plus intelligibles. Mais je remarquerai bien, que nonobstant la gloire que nous avons donnée au Grec, d'être des plus retenus au fait des prodiges, celui que nous examinons présentement l'est encore d'avantage. Il n'en faut point d'autre preuve, que ce qu'ils ont écrit d'une ou deux fontaines miraculeuses, qui sourdissent de nouveau aussitôt qu'Alexandre se fut campé auprès du fleuve Oxus. Arrien dit, que l'une étoit d'huile, & l'autre d'eau claire, sans faire naître dans l'esprit de son Lecteur

- Lib. 7.* le moindre scrupule d'un tel conte. Quinte Curce, qui ne parle point de la source d'huile, rapporte qu'en creusant des puits, on trouva une fontaine dans la tente du Roi, & que n'ayant été aperçue qu'assez tard, on fit courir le bruit, qu'elle étoit toute nouvelle, Alexandre même étant bien-aïlé qu'on crût, que c'étoit une grace du Ciel, & un don que Dieu lui faisoit. Pour faire voir bien clairement avec quelle circonspection cet Historien a toujours traité les choses, dont on se pouvoit défier, je mettrai ici les termes
- Lib. 9.* dont il accompagne la narration de ce chien, qui se laissa couper les membres pièce à pièce au Roiaume du Sophite, plutôt que de dé-

mordre & lacher la prise du Lion. *Equidem*, dit il, *plura transcribo, quam credo. Nam nec affirmare sustineo, de quibus dubito, nec subducere, que accepi.* Il faut appliquer ce passage à l'endroit du même livre, où sur la maladie de Ptolomée un serpent montra l'herbe, qui le devoit guerir, à Alexandre dans son plus profond sommeil. En effet, lorsqu'on témoigne par de semblables moderations, qu'on ne veut rien imposer à la crédulité d'un Lecteur, il n'y a rien qui ne se puisse écrire, comme nous l'avons tantôt montré au Chapitre de Tite Live.

Tant y a qu'entre les Historiens Latins, il n'y en a point qui soit plus dans l'approbation générale que Quinte Curce. Les uns sont pour le style de Tite Live, les autres pour celui de Tacite, mais tous conviennent, que Quinte Curce a très agréablement & très bien écrit. L'opinion de Lipse est, que les Princes particulièrement ne doivent point avoir de lecture si ordinaire, que celle de cet Auteur, qu'ils feroient bien de tenir toujours entre leurs mains. Et véritablement c'est une chose merveilleuse, qu'outre les avantages de l'esprit, il ait encore été si utile pour ceux du corps à quelques-uns de ces mêmes Princes. Nous avons déjà rapporté je ne sai

*Lib. de
ren. gest.
Alph.*

quoi de semblable en parlant de Tite Live, & il me souvient d'avoir observé, qu'un Laurent de Médicis qui se faisoit lire l'Histoire des Empereurs, fut si touché d'un recit de quelque trait notable de Conrad Troisième du nom, qu'il crût devoir sa santé au contentement, qu'il reçût de cet entretien. Voici ce que disent Antonius Panormitanus, & assez d'autres avec lui touchant Quinte Curce. Ce sage Roi d'Arragon Alphonse se trouvant accablé d'une maladie, dont tous les remèdes de ses Médecins ne l'avoient pû délivrer, chercha quelque divertissement dans l'Histoire que nous examinons. Ce fut avec tant de satisfaction, & avec un tel succès, que se trouvant tout à fait soulagé, il protesta devant tout le monde, qu'Hippocrate ni Avicenne ne lui feroient jamais de considération comme Quinte Curce, à qui seul il étoit redévable de sa guérison. Sans me rendre garant de semblables événemens, je me contenterai d'ajouter, qu'il est excellent dans toutes ses harangues, soit directes, soit obliques. Je n'ai vu qu'une seule lettre dans tout son ouvrage, qui est celle que récrivit Alexandre à Darius. Et je ne crois pas, qu'il s'y trouve non plus d'autre Digression, qu'une du dixième livre, dont j'ai déjà touché quelque

môt, & qui regarde la felicité du peuple Romain, retini du tems qu'écrivoit Quinte Curce sous un grand Empereur, prenant sujet de parler de cela, sur les divisions, qui se mirent entre les Macedoniens, après la mort de celui, qui les avoit rendus Monarques du-Monde. Car il ne faut pas prendre pour une Digression le Discours de la façon de vivre des Indiens, avec la description de leurs pais, qui se voit dans le huitième livre, parce qu'il n'y a rien en tout cela, qui ne soit de l'essence du thème que s'étoit proposé l'Historien, ne pouvant bien traiter les gestes d'Alexandre dans l'Inde, sans donner une sommaire connoissance de cette Province comme il a fait.



T A C I T E.

TOUTES les impressions de Corneille Tacite mettent ses Annales avant son Histoire, à cause sans doute que celles là commencent de plus loin, traitant des derniers tems d'Auguste jusqu'à la fin de l'Empire de Neron, dont néanmoins les deux dernières années & une partie de la précédente nous manquent ; là où ses livres d'Histoire semblent suivre depuis cette même Epoque de la

mort d'un tel Monstre, jusqu'à celle de Domitien. Et pourtant l'on ne sçauroit douter, que Tacite n'eût composé l'Histoire la première, comme plus voisine de son tems, puisqu'il la cite dans l'onzième de ses Annales, où il renvoie son Lecteur à ce qu'il avoit déjà écrit des actions de Domitien, dont on ne peut dire, qu'il ait parlé ailleurs, que dans les livres de son Histoire. Il ne nous en reste que cinq, & la conjecture de Lipse est qu'il y en a bien quinze de perdus. De fait, puisqu'ils s'étendoient depuis Galba jusqu'à la mort de Domitien, ce qui renferme une espace de vingt huit ans pour le moins, il est vraisemblable que la plus grande partie manque, vû que les cinq que nous avons ne comprennent guères que ce qui se passa durant une année & quelques mois. Leur style est un peu plus étendu & plus fleuri que celui des Annales, qui sont écrites d'une façon sèche & pressée, comme la raison le vouloit; quoique l'éloquence de Tacite paroisse par tout dans son genre d'écrire grave; & qui a je ne sai quoi de cette *δενότης* ou sublimité, dont les Rhéteurs ont observé, que Demosthene ne s'éloigne jamais.

*Muret.
Or.de Tac.*

Entre tant de Censeurs, qui trouvent chacun quelque chose à redire dans les ouvra-

ges de cet Historien, il n'y en a point de plus excusables, que ceux, qui se plaignent simplement de son obscurité. Car parce qu'il laisse assez souvent ses narrations imparfaites, il est vrai qu'on l'en trouve quelquefois moins intelligible. Le vice d'ailleurs des exemples, & la depravation de son texte aide beaucoup à rendre son sens difficile à comprendre; ce qui paroît manifestement par les lieux entiers & non corrompus, où l'on n'a jamais de peine à deviner ce qu'il veut dire. Quoiqu'il en soit, l'on ne doit pas s'étonner, si Tacite aiant imité Thucydide, & suivi Demosthene dont nous venons de parler, le premier a retenu, je ne sâi quoi de l'âpreté ou austerité, qu'on a toujours remarquées dans le style de ces deux Grecs, & dont tous les anciens ont fait une vertu, tant s'en faut, que cela doive être imputé comme un défaut à celui, qui se les est proposés pour exemple. En effet, comme il y a des vins, qu'un peu d'amertume recommande, & comme plusieurs personnes trouvent, que l'air sombre des temples contribue quelque chose à la dévotion : Il y en a d'autres, qui croient, que l'obscurité d'un Auteur, & sa façon d'écrire un peu scabreuse, sont plutôt à estimer qu'à blamer, parce qu'elles donnent de l'attention

à l'esprit, l'élevent & le portent, en l'arrêtant, à des connoissances, qu'il ne prendroit pas dans une lecture plus facile.

Quant à ceux, qui ont été assez hardis pour prononcer, que Tacite ne parloit pas bien Latin, je les trouve plus dignes de pitié dans un tel delire, que de réponse. Deux grands Jurisconsultes néanmoins ont été de cet avis; Alciat, qui soutenoit, que la diction de Paul Jove étoit beaucoup meilleure, que celle de cet ancien Historien, touve pleine, disoit-il, d'épines; & Ferret, qui condannoit de même la phrase de Tacite, comme n'étant pas assez Romaine à son jugement. S'il y en eût jamais un ridicule, c'est sans doute celui-là; & j'ose dire, plein que je suis d'indignation contre de si déraisonnables sentimens, qu'apparemment le moindre Cuisinier ou Palfrenier de Tacite parloit mieux Latin que Ferret, ni Alciat, fort habiles hommes en Jurisprudence, mais très mauvais juges au fait dont nous parlons. Car quoique Tacite n'ait pas écrit comme César ni comme Cicéron, ce n'est pas à dire qu'il s'en soit mal acquité pour cela. L'éloquence n'est pas uniforme; il y en a divers genres; & l'on sait, que la Latine a fleuri dans tous différemment jusques sous l'Empereur Adrien, moins ancien que nôtre

Tacite, à qui les premiers Orateurs de son tems ont librement déferé la palme de leur profession. Pline le Jeune est un des plus considérables d'entre eux, qui témoigne par plusieurs de ses Epîtres, qu'il le respectoit, comme l'un des plus dilerts de son âge. Dans la vintième du premier livre il le fait juge d'une contestation, qu'il avoit eue touchant l'éloquence du Barreau, contre un savant personnage, qui soutenoit que la plus concise étoit toujours la meilleure. Il décrit *Epist. 1. lib. 2.* ailleurs à un de ses amis la pompe des funérailles de Virginius Rufus, observant que son dernier & principal bonheur se remarquoit en ce qu'il avoit été lotté par le Consul Corneille Tacité, d'autant que cette oraison funebre ne pouvoit être faite par un plus éloquent que lui ; *laudatus est a Cornelio Tacito. Nam hic supremus felicitati ejus cumulus accessit laudator eloquentissimus.* Quand il fait part à un autre nommé Arrien du succès de cette grande cause contre un Proconsul d'Afrique accusé de péculat, il dit que Corneille Tacite fit une réplique à celui, qui le *lib. ep. 11.* défendoit, où son éloquence, & sa gravité inséparable de son discours, furent admirées : *respondit Cornelius Tacitus eloquentissime ; & quod eximium orationi ejus inest, σπουδῆς.* Et

Lib. 4. lorsque le même Pline voulut pourvoir d'un
ep. 13. Précepteur public la ville de Come sa patrie,
 il supplia Tacite, comme celui, que tous les
 beaux esprits de son tems venoient trouver,
 d'en arrêter un, & de le lui envoyer pour exercer
 cette charge. Je laisse à part les descriptions,
 qu'il lui fait dans deux lettres différentes de
 la mort de Pline l'Ainé son oncle,

Lib. 6. ep. & de l'incendie du Vesuve, dont il désiroit de
16. & 20. telle sorte que l'Histoire de Tacite fit mention,
 qu'il le conjure encore ailleurs de n'y pas oublier
 son nom, déclarant sa passion pour cela

Lib. 7.
ep. 33. en des termes, que je juge à propos de rapporter
 ici: *Auguror, nec me fallit augurium, Historias tuas immortales futuras; quo magis illis, ingenue fatebor, inferi cupio. Nam si esse nobis curæ solet, ut facies nostra ab optimo quoque artifice exprimatur, nonne debemus optare, ut operibus nostris similis tui scriptor prædicatorque contingat?* Mais le lieu où
 Pline témoigne davantage l'estime, que lui

ib. ep. 20. & toute l'Italie faisoient de Tacite, est celui
 d'une autre lettre, où il declare, que dès sa
 plus tendre jeunesse il l'avoit choisi pour patron
 de l'éloquence, parmi cette grande multitude
 d'excellens Orateurs, qu'on fait qui étoient
 pour lors dans la ville de Rome. Et parce
 que nous apprenons fort précieusement

de cet endroit l'âge de ces deux hommes, je le citerai encore fort volontiers en son propre langage : *Equidem adolescentulus cum tu jam fama gloriaque flores, te sequi, tibi longo, sed proximus intervallo & esse & haberi concupiscebam.* - *Et erant multa clarissima ingenia, sed tu mihi (ita similitudo naturæ ferebat) maxime imitabilis, maxime imitandus videbaris.* Il n'est pas besoin de chercher d'autres preuves de la réputation de Tacite du tems même qu'il vivoit, qui a produit tant de grands personnages. Chacun fait d'ailleurs, combien tous les siècles suivans ont honoré ses veilles, dont nous rendrons encore quelques témoignages avant que de finir cette Section. Et cependant qui n'admira, qu'il se trouve des barbares aujourd'hui, tels qu'Alciat & Ferret à l'égard des anciens Romains, qui sont assez téméraires pour dire, qu'un Auteur de si grande considération, ne savoit pas seulement parler sa langue maternelle ? En vérité, il faut avoir un front d'airain, & une cervelle bien à l'effor, pour avancer de semblables propositions. Pour moi quand je verrois mille choses dans Tacite qui ne me plairoient pas, j'accuserois plutôt ma foible connoissance, le vice des exemplaires, ou quelque autre défaut, qui ne lui pourroit être

imputé, que de donner le démenti à toute l'Antiquité, tombant dans une imagination pareille à celle, que nous refutons.

Il y a une troisième sorte d'accusateurs de Tacite, qui le chargent d'avoir dit des
In Aurcl. faussetés. Vopiscus est l'un de ceux-là. Mais parce qu'il ne l'accuse que pour s'excuser dans cette proposition générale, que les meilleurs Historiens du Monde ne sauroient éviter le mélange du mensonge parmi leurs plus véritables narrations, il semble que la réputation de Tacite ne soit pas beaucoup intéressée en cela. Nous avons montré ailleurs, qu'assez de personnes ont pris plaisir à soutenir cette thèse. Et je me souviens,
Orat. II. que Dion Chrysostome voulant prouver dans une de ses Oraisons, qu'on ne fait jamais le vrai des choses, ne se contente pas de dire, que la prise de la ville de Troye par les Grecs est une pure fable, & que les Perses contoient bien autrement les guerres de Xerxes & de Darius contre la Grèce, que les mêmes Grecs; il ajoute pour marque du peu de certitude qu'il y a dans l'Histoire, qu'entre les plus célèbres Ecrivains de la Grèce, les uns faisoient que la victoire navale de Salamine avoit précédé celle de Platée, & les autres tout au contraire. Il suffiroit donc

donc de répondre, qu'il y a des menfonges que nôtre humanité tolere, parce qu'ils se peuvent dire de bonne foi, & comme parle l'Ecole, fans mentir. Mais quand Tertullien reproche l'imposture à Tacite, & que Budée le nomme l'un des plus scélérats & condamnables Auteurs que nous aions, l'on voit bien, qu'ils ne le taxent pas simplement de cette sorte de faussetés que l'ignorance peut excuser, & qui se peuvent rejeter sur des erreurs, que la créance commune a autorisées. En effet ils le prennent à partie sur ce qu'il a dit avec impiété des Chrétiens, & en dérision de nôtre sainte Religion, qu'il attaque même dans les fondemens du vieil Testament, se moquant des miracles de Moïse, & reprochant aux Juifs, qu'ils adoroient l'effigie d'un Ane sauvage. J'avouë, qu'on ne sauroit trop condamner tout ce qu'il dit là-dessus comme Payen qu'il étoit. Et néanmoins nous serons toujours contrains d'avouër, que s'il le faut absolument rejeter à cause de ce qu'il a écrit contre le vrai Dieu & nos Autels, l'on sera obligé de brûler avec ces livres presque tous ceux des Gentils, n'y en aiant que fort peu, qui se soient abstenus de semblables calomnies. Je dis la même chose contre le jugement

qu'a donné Casaubon dans sa Préface sur Polybe, où il soutient, que la lecture de Tacite est la plus dangereuse, que puissent faire les Princes, à cause des mauvais exemples qui se voient dans ses œuvres. C'est une mauvaise coutume qu'a suivie Casaubon, de ne travailler jamais sur un Auteur sans blâmer tous les autres pour l'autoriser, & nous savons, que lui même a loué Tacite ailleurs autant que personne puisse le faire. Il est vrai, que son Histoire nous a représenté les actions des plus méchans Princes, qui furent jamais, & que par malheur les livres qui contenoient le regne des meilleurs Empereurs, de Vespasien, de Tite, de Nerva, & de Trajan se trouvent perdus. Tant y a que c'est censurer tout ce que nous avons d'Histoires au monde, sans excepter même la Sacrée, que de rendre responsable celle de Tacite des mauvais exemples, qu'elle contient, ne s'en trouvant point, qui n'en ait de très dangereux, & où il ne faille distinguer avec jugement le bien & le mal de chaque narration. Peut être qu'autrefois, comme encore du tems de Tertullien, les invectives des Paiens contre nous pouvoient être apprehendées, parce que toute la terre n'étoit pas encore purgée de leurs erreurs, comme elle l'est à présent par

la grace de Dieu. Mais je ne saurois m'imaginer, qu'il se trouvât aujourd'hui personne, qui fût pour se laisser séduire aux calomnies des Ethniques, ni à tout ce que l'Infidélité, où ils vivoient, leur a pû faire écrire contre nos vérités Evangeliques.

L'estime générale, où sont les ouvrages de Tacite, pourroit suffire toute seule contre les autorités que nous venons de considérer, quand nous eussions manqué de raison pour les refuter. Que s'il étoit besoin de les affoiblir par d'autres autorités contraires, j'en puis produire deux, outre le consentement universel des savans, qui sont de tel poids qu'elles feront toujours pencher la balance de leur côté. La premiere est celle de l'Empereur Tacite, qui dans cette suprême *Vopisc. in Tacito. cap. 10.* dignité du Monde où il se trouvoit, ne laissa pas, près de deux cens ans depuis la mort de l'Historien dont nous parlons, de se glorifier du nom qui leur étoit commun, s'estimant même honoré de l'avoir eu pour ancêtre, & d'être reconnu pour un de sa posterité. Il ordonna de mettre sa statue dans toutes les Bibliothèques, & de faire décrire tous les ans dix fois ses livres, afin qu'ils passassent de main en main, & de siècle en siècle. La seconde autorité sera celle du

grand Duc Cosme de Médicis, dont la mémoire ne manquera jamais de vénération aussi long tems, que la science Politique ou de bon gouvernement, comme parlent ceux de son païs, sera cultivée. Ce Prince choisit Tacite entre tous les Historiens, pour celui duquel il pouvoit tirer le plus d'instruction, & de solide satisfaction d'esprit. Ajoutons au témoignage des Princes & des Empereurs, que la traduction de cet Auteur en toutes Langues est une preuve certaine de l'état, qu'en ont fait toutes les Nations. Outre ses commentaires & son Histoire, il a écrit un traité des divers peuples, qui habitoient l'Allemagne de son tems, & de leurs mœurs différentes; avec un autre livre de la vie de son beau pere Agricola. Quelques uns lui attribuent encore celui des causes de la corruption de l'éloquence Latine, que d'autres donnent à Quintilien, & qui n'est peut-être ni de l'un ni de l'autre selon la vraisemblable conjecture de Lipse. Quant au recueil de Facéties ou de contes plaisans, que Fulgentius Planciades cite sous le nom de Tacite, c'est une pure supposition, qui n'a jamais trompé que ce pauvre Grammairien. Les véritables compositions de Tacite sont assez reconnoissables, soit en la for-

me, soit en la matiere, à prendre, comme *Lib. 2. de*
 fait Scaliger, la diction de l'Histoire pour la *repositica,*
 matiere, & les choses qu'elle explique *cap. 1. &*
 pour la forme. Il mêle par tout des haran- *lib. 3. c. 1.*
 gues, tantôt obliques & tantôt directes, se-
 lon que la condition du tems, du lieu, & des
 personnes les demandoit. Tout concis qu'il
 est dans son style, il ne laisse pas de faire en
 plusieurs lieux des Digressions, témoin entre
 autres celle du Dieu Sérapis dans le quatrième
 livre de son Histoire, & cette autre merveil-
 leuse du cinquième, dont nous avons déjà tou-
 ché quelque chose, de la Religion des Juifs &
 de leur Législateur Moïse. Son opinion étoit,
 que comme il n'y a point de voyageur, qui
 ne se puisse détourner quelquefois, pour
 voir un lieu mémorable, ou quelque singu-
 larité des pays, qu'il traverse; les loix de l'Hi-
 stoire ne défendent pas non plus à celui
 qui l'écrit, de faire de ces petites excursions,
 qui plaisent & délassent l'esprit plus qu'elles
 ne le divertissent, quand on n'en use qu'à
 propos. Il n'est pas moins sententieux que
 Thucydide ou Salluste, mais c'est avec ce
 merveilleux artifice, que toutes les maxi-
 mes, qu'il pose, s'engendrent de la nature
 des sujets qu'il traite, de même que les étoiles
 sont faites de la propre substance des Cieux.

On n'y voit rien d'étranger, d'affecté, ni qui soit tiré de trop loin, ou superflu; chaque pensée tient un lieu qui lui convient si bien, qu'il ne lui peut être disputé. Au surplus vous n'apprenés pas de lui simplement l'événement des choses passées. Il en découvre presque toujours les causes, & les conseils précédens. Certainement on peut dire dans l'Hi-

Virg. 2. stoire la même chose, que le Poète a pro-
Georg. noncé au fait de l'Agriculture,

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Et s'il est vrai, ce que beaucoup de personnes assurent, que la Mer a ses eaux plus douces au fond, qu'au dessus & en sa superficie; il est encore plus assuré, qu'une narration Historique, qui ne nous fait connoître que la surface des affaires, & la suite des événemens, sans pénétrer jusqu'aux causes & aux avis qui ont précédé, n'a garde d'être utile ni plaisante, comme celle, qui nous en révèle tous les mystères, & qui ne nous tient rien de caché du plus secret de ces mêmes affaires, dont on ne goute la douceur, qu'à proportion de ce qu'on les approfondit. Mais ce qui relève extraordinairement le mérite des œuvres de Tacite, c'est l'observation,

Lib. 1. que d'autres ont faite avant moi, qu'assez sou-
Hist. vent l'on n'y apprend pas moins par ce qu'il a

laissé à dire, que par ce qu'il a dit, son silence étant aussi instructif, que son langage, & ses nulles (pour parler en terme de chiffre) aussi considérables, que ses plus importans caracteres, à cause que tout y est plein de considération, de justesse, & de jugement. C'est ainsi qu'au rapport des anciens le Peintre Timante imprimoit dans ses tableaux plus de choses pour la pensée, qu'il n'en exposoit à la vue des spectateurs. Aussi fait-on, que Tacite avoit envie d'écrire dans sa vieillesse, l'Empire de Nerva, & celui de Trajan, comme nous l'apprenons de lui même.



FLORUS.

CEUX, qui font vivre Florus sous Trajan, sont obligés de corriger l'endroit de son Prologue, où il dit qu'il n'y avoit guères moins de deux cens ans depuis le tems d'Auguste jusqu'au sien. La plus vrai-semblable opinion porte, qu'il étoit un peu postérieur, & l'on peut croire même, que le Poëte Florus, dont Spartien cite les vers dans la vie d'Adrien, est encore celui duquel nous parlons, qui a fait l'Abregé de l'Histoire Romaine en quatre livres. Il avoit

écrit familièrement à l'Empereur, en ces termes,

*Ego nolo Caesar esse,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas.*

Ce bon Prince, qui se mêloit du métier des Muses, lui fit une réponse de raillerie, où il le nomme,

*Ego nolo Florus esse,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Calices pati rotundos.*

Aussi voit-on, que le style de son Histoire est entièrement Poétique, & que l'amour du Parnasse lui a fait quelquefois employer librement des hémistiches de Virgile. Mais quoiqu'il paroisse fort licentieux en cela, & que sa diction & ses phrases tiennent assez souvent plus du Déclamateur, que de l'Historien; si faut-il avouer, que Sigonius est tout-à-fait injuste, quand il passe jusqu'à cette extrémité de le nommer *inepte* ou impertinent. La façon dont Florus traite chaque guerre à part, ne méritoit pas une si rude censure. Et l'on sait d'ailleurs, qu'il a toujours été reconnu pour un Auteur très disert, & plein d'élégance ou de fleurs d'oraison extrêmement agréables. Il est encore rempli de pointes fort in-

genieuses, & de pensées qu'il débite avec force & vehemence. Que si vous exceptés quelques petits endroits, qui peuvent être nommés froids, les comparant aux autres, le reste contient un nombre innombrable de sentences & de préceptes, qui ne pouvoient être couchés en plus beaux termes.

Il est difficile de bien determiner, si c'est un même Florus, qui a fait les quatre livres, dont nous venons de parler, & qui a dressé les Argumens sur tous ceux de Tite Live. Quoiqu'il en soit, l'on se tromperoit lourdement de croire, que l'intention de Floruseût été de reduire en Epitome dans ses quatre livres l'Histoire entiere de Tite Live, puisqu'il ne la suit pas en beaucoup de lieux, où il a des opinions tout à fait particulieres. Elles sont telles, sur tout à l'égard de la Chronologie, ou de la suite des tems, qu'il est très dangereux de le prendre pour guide en cela, à cause des grandes fautes qu'il y a commises par negligence ou autrement. Mais peutêtre que ceux, qui l'accusent d'avoir fait perdre les œuvres de Tite Live, se fondent sur les petits Sommaires ou Argumens, qu'il a donnés de chaque livre du même Tite Live. En ce cas là leur conjecture n'a pas beaucoup d'apparence, telle

sorte de Sommaires ne pouvant pas raffaïer l'esprit, ni lui faire mépriser un ouvrage, dont ils ne donnent qu'une très superficielle connoissance.

Quelques-uns font Seneque Auteur de l'Histoire compendieuse de Florus, à cause que Lactance rapporte dans le quinzième chapitre du 7. livre de ses Institutions Divines, une division de l'Empire Romain en quatre saisons différentes, lui attribuant par métaphore l'enfance, la jeunesse, l'âge viril, & la vieillesse de nôtre humanité, ce qu'il dit être de l'invention de Seneque. Or parce que cette même division se voit dans la Préface des livres de Florus, ils concluent, qu'ils sont de Seneque, & que le nom de Florus n'y doit être considéré que comme supposé. Et néanmoins, quiconque prendra garde aux textes de ces deux Auteurs, y remarquera facilement de très grandes différences. Seneque, par exemple, fait aller la jeunesse de Rome, ou l'adolescence, comme il parle, jusqu'à la fin de la dernière guerre Punique; Florus ne l'étend que jusqu'à la première. Et Seneque commence la vieillesse de ce même Etat, du tems des guerres civiles excitées entre Jules César & Pompée; là où Florus ne la prend que depuis l'établissement d'Auguste dans le

pouvoir absolu. N'est il donc pas plus vraisemblable, que Florus a voulu se servir de la pensée de Seneque en la diversifiant à sa mode, & en la rendant sienne de quelque façon par le changement qu'il y apporte ? Je pense d'ailleurs, qu'on pourroit plus tolerablement croire, que Lactance se seroit trompé, que de s'imaginer une erreur dans tant de manuscrits, qui mettent toujours *L. Annaeus Florus* au titre des livres, dont nous parlons. Il se peut faire aussi, que Florus & Seneque étans tous deux d'une même famille, qui est celle des Années, leurs noms aient été confondus par adoption ou autrement, & qu'ainsi Florus ait encore été nommé Seneque, comme on ne peut nier, qu'il ne le soit dans quelques vieux exemplaires, y en ayant même, qui lui ont donné le surnom de Jule. Surquoi nous observerons, que la maison des Héraclides n'est pas illustrée par la valeur de tant d'hommes magnanimes, qu'elle a donnés au Monde, que celle des Années, par le nombre qu'elle a produit de grands personnages en toute sorte de literature. Seneque le Philosophe, le Tragique, & le Rhéteur, s'il en faut faire trois, le témoignent assez, avec le Poëte Lucain, & nôtre Historiographe, dont le style retient je ne sai quoi du

Génie de cette dernière famille, toute née à l'Eloquence & à la Poésie. Je ne veux pas oublier non plus, que les louanges, qu'il a données en beaucoup de lieux à l'Espagne, lui sont reprochées par ceux, qui pensent, que l'amour de la Patrie l'a fait parler avec un peu d'excès au fixième, dix septième, & dix huitième chapitres du second livre, outre

Cap. 22. ce qu'il ajoute dans le troisième, quand il traite des exploits guerriers de Sertorius en Espagne.

Il y a eu un autre Julius Florus plus ancien que l'Historiographe, puisqu'il vivoit sous l'Empire de Tibere. Senèque parle de lui dans ses Controverses, comme d'un homme instruit dans l'art de bien dire par l'Orateur Portius Latro. Et Quintilien lui donne cet éloge, d'avoir été le Prince de l'Eloquence, dont il faisoit profession dans les Gaules. Ceux qui se fondent sur le surnom de Jule, que quelques Manuscrits attribuent, comme nous avons dit, à celui de qui nous considérons l'Histoire, s'imaginent, qu'il peut être descendu de cet autre Florus, dont Senèque & Quintilien ont fait une si honorable mention. C'est une simple conjecture, & si légère, qu'elle ne mérite pas, que nous nous y arrêtions davantage.

*Lib. 1.
instit. c. 3.*

J'ajouterais seulement, qu'entre les licences qu'a prises Florus, comme nous l'avons déjà remarqué, il y en a une si Poétique, & dont l'hyperbole est si étrange, que Scaliger *Pag. 134.* le blâme avec raison dans ses Commentaires sur Eulèbe, d'avoir donné dans le *Cacozèle*, & de s'être laissé emporter au desir bas & puerile de dire des choses merveilleuses au préjudice de la vérité. C'est où notre Hi- *Lib. 2.* storien rapporte l'expédition de Decimus Bru- *cap. 17.* tus le long de la côte Celtique, de celle de Galice, & de Portugal. Il assure, que Brutus ne voulut jamais arrêter sa course victorieuse, qu'après avoir reconnu la chute du Soleil dans l'Océan, & entendu avec horreur l'extinction de son feu dans les eaux de la Mer; ce qui lui imprimoit une certaine appréhension d'être sacrilège; & d'avoir plus fait, que sa Religion ne le permettoit. *Putida καὶ κακόζηλα sunt hæc*, dit Scaliger, après avoir usé de ces termes, *Florus τερατολογία Poëtica drama amplificat.* La même envie d'écrire quelque chose d'étrange doit être encore observée, & condamnée, où Florus parle de la défaite des Cimbres par Marius. Il veut qu'on croie, que deux jeunes hommes furent vus dans Rome auprès du Temple de Castor & Pollux,

présentant au Préteur les lettres accompagnées du laurier, qui témoignoit cette victoire. Je répète là-dessus cette maxime que j'ai déjà établie ailleurs, que si un Historien coule quelque chose de tel dans sa narration, ce doit toujours être avec une marque du peu de créance qu'on y donne, & en protestant, qu'il rapporte simplement les bruits populaires, qui ont couru.



S U E T O N E .

J'AI dit dans la Préface de ce livre, que je n'aurois pas mis Suetone au rang des autres Historiens, si ce qu'il nous a donné des douze premiers Césars ne contenoit avec leurs vies une suite Historique de ce qui s'est passé durant un tems si considérable, qu'est celui de plus d'un siècle. Je vois d'ailleurs, que personne ne parle de l'Histoire Romaine, sans nommer Suetone, avec tant d'avantage, que Louis Vives n'a pas feint de le préférer en diligence & en fidélité à tout ce que

Lib. 5. de nous avons d'Ecrivains Grecs & Latins. *trad. disc.* Bodin dit de même, qu'aucun d'eux n'a rien fait de plus exact ni de mieux achevé, que ce qui nous reste de cet Historien. Pour

moi, quoiqu'il mérite beaucoup, je serois bien fâché de lui tant attribuer au préjudice de ceux dont nous avons traité jusqu'ici. Et néanmoins il doit être reconnu pour un des principaux Auteurs de sa langue. Aussi étoit-il Secrétaire de l'Empereur Adrien, ce qui témoigne qu'il possédoit, outre la con-^{Magister}noissance des grandes affaires, un talent particulier pour les rendre en beaux termes, & pour bien coucher par écrit. On dit que cette charge lui fut ôtée à cause de quelques brusqueries dont on trouva mauvais qu'il eût usé envers l'Imperatrice Sabine, parce que le respect & la révérence due à sa suprême dignité, sembloient avoir été violés par une trop grande liberté. Mais il se voit quelquefois, que de telles disgraces particulières sont utiles au public, comme il est arrivé à son égard, sa chute l'ayant plongé sans doute dans un loisir studieux & littéraire, qui peut-être nous a produit entre autres ouvrages celui, qui lui donne rang entre les premiers Historiens.

Outre ce travail Historique, nous avons encore son livre des Grammairiens illustres, & celui des Rhéteurs, dont la meilleur partie nous manque; aussi bien que d'un autre, qui contenoit la vie des Poètes. Car celle

de Tércence est presque toute de la composition de Suetone, comme Donat l'avoué lui même y ajoutant quelque chose. Celles d'Horace, de Juvenal, de Lucain, & de Perse sont encore vraisemblablement de la même main. Quoiqu'il en soit, on tient que Saint Jérôme le prit pour patron dans ce genre d'écrire, quand il dressa son catalogue des Ecrivains Ecclesiastiques. Mais il ne faut pas croire, que ce qu'on voit de la vie de Pline l'Ainé sous le nom de Suetone, soit de sa façon. Quand le style ne s'y opposeroit point, & la diction, qui paroît être d'une plume plus moderne, Suetone étoit trop ami de Pline le Jeune, selon le témoignage qu'en rendent ses Epitres, pour parler si froidement, & dire si peu de chose de son oncle, qui étoit un si grand personnage. Il y a plusieurs de ces Epitres du neveu, qui s'adressent à Suetone, dont l'une fait voir, qu'il avoit prié Pline de différer pour quelques jours à plaider sa cause, sur l'occasion d'un songe de mauvais augure, qui lui faisoit appréhender pour lors l'événement de son affaire. Cela montre d'une part, que Suetone étoit superstitieux, & ce que Pline lui répond, qu'on doit souvent interpréter les songes tout au rebours de ce qu'apparemment

*Lib. 1.
ep. 18.*

ment ils signifient, témoigne d'ailleurs qu'il ne déferoit pas moins que son ami à cette sorte de vanité. Dans une autre Epître Pline *Lib. 5.* menace Suetone en riant, que s'il remet plus *Ep. 11.* long tems à donner au public ses écrits, il changera des hendecasyllabes, qu'il avoit faits à leur louange, en Scazons & en Vers, qui n'auront pour but que leur diffamation: Lui ajoûtant pour l'encourager à cela, que son ouvrage étoit arrivé à un tel point de perfection, qu'au lieu de l'éclaircir, la lime ne faisoit plus rien que diminuer son prix en l'affoiblissant. *Perfectum opus absolutumque est, nec jam splendescit lima, sed atteritur.*

L'on voit les titres de plusieurs autres compositions de Suetone, que nous avons perduës, dans Aulu Gelle, Servius, Tzetzez, & sur tous dans Suidas, qui lui attribue les livres: des jeux que pratiquoient les Grecs, des spectacles que représentoient les Romains, de la République de Cicéron, des habits, des paroles injurieuses, de la ville de Rome, & quelques autres. Il ne lui donne que simplement la qualité de Grammairien Romain, aussi étoit-elle de bien plus grande considération de ce tems-là qu'elle n'a été depuis. Au- *Ep. 19.* sone parle d'un autre Traité de Suetone touchant les Rois, qui étoit de trois livres,

dont Pontius Paulinus avoit fait un Poëme en les abregeant. Au surplus, le surnom de Tranquille, qu'on donne à Suetone, est en effet le même par la signification que celui de son pere, qu'il appelle lui même dans la

Cap. 10. vic d'Othon *Suetonium Lenem*, rapportant comme sa charge de Tribun de la treizième Legion l'avoit obligé à se trouver aux combats des troupes de cet Empereur, contre celles de Vitellius. Ceux-là se mécomptent donc, qui ont crû, que l'Historien dont nous parlons, étoit fils de ce Suetone Paulin, dont parlent Tacite, Plinc, & Dion dans Xiphilin. Sicco Polentonius & Muret ont fait cette faute, que Lipsé & quelques autres relevent judicieusement, n'y ayant point d'apparence de confondre un Tribun militaire avec un Consul. Gerard Vossius montre aussi fort bien l'erreur de ceux, qui ont voulu lire dans le dixième chapitre du premier livre des Institutions divines de Lactance, *Tranquillus*, au lieu de *Tarquitius*, qui est un autre Auteur fort savant dans la religion Païenne, & que vraisemblablement pour cela Lactance cite plutôt en parlant d'Esculape, que Suetone.

Pour revenir à son Histoire particuliere des douze premiers Empereurs, il se trou-

*In vita
Suet. var.
lect. lib. 5.
cap. 11.*

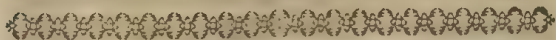
ve des Critiques qui assurent que le commencement du premier livre nous manque; se fondant sur ce qu'il n'y a point d'apparence, que Suetone n'ait rien écrit de la naissance & des premières années de Jules César, puisqu'il a pris la peine de rechercher l'origine & l'éducation d'onze autres Monarques, qui ont succédé à celui-là, & dont il nous a donné les vies. Il y a travaillé, selon le jugement de Saint Jérôme, avec la même liberté que des Souverains si absolus s'attribuoient dans une condition exemte de toute sorte de crainte. Je sais bien, que Muret dans son oraison sur Tacite tourne cela au désavantage de Suetone, & maintient, que Saint Jérôme l'a plutôt blâmé que loué en parlant de la sorte. Car il seroit à souhaiter, dit Muret, que nous n'eussions point appris tant de débauches, & tant de vices honteux, qu'ont pratiqués les Tiberes, les Nerons, & les Caligules. Ce sont des ordures, qui font presque rougir le papier sur lequel Suetone nous les représente. Et si ce que dit un ancien, est véritable, qu'il n'y ait guères de différence entre celui qui décrit de semblables infamies avec soin, & celui qui les enseigne, à peine pourrions nous excuser Suetone de s'en être ac-

*Eadem
libertate
scripsit,
qua ipsi
vixerunt.*

*Parum
abest à
docente
qui talia
narrat.*

*In Ner.
cap. 16.*

quitte de la façon qu'il a fait. On l'accuse, encore d'avoir trop mal traité les Chrétiens, quand il les nomme un genre d'hommes d'une superstition nouvelle, & pleine de maléfices, qui les faisoit persécuter du tems de Néron. Mais comme nous avons déjà répondu à de semblables objections dans d'autres Sections, que celle-ci, y a-t-il un seul de tous les Historiens de nom, qui ne soit coupable, s'il lui faut imputer à crime d'avoir représenté les méchantes actions qui font la plus grande, & souvent la plus considérable partie de sa narration? L'Histoire sacrée même ne nous fait-elle pas voir des parricides, des incestes, des idolatries, & mille autres profanations, parmi ses meilleurs exemples & ses plus saintes instructions? Et ne savons nous pas qu'il faudroit jeter au feu tous les livres des Païens qui ont écrit depuis la naissance du Christianisme, si ce qu'ils ont osé dire contre nos Autels, nous obligeoit de les condamner absolument.



JUSTIN.

QUELQUES-uns croient qu'on a tort de se plaindre des Abbreviateurs, parce que

sans avoir été cause de la perte des ouvrages qu'ils ont abrégés, il nous est demeuré par leur moien de quoi nous consoler, nous aiant donné en sommaire ce qu'avoient de plus remarquable beaucoup d'Auteurs, dont il ne nous reste plus rien. Ceux qui sont de cette opinion, se doivent reconnoître infiniment obligés à Justin, qui a si heureusement réduit en petit le grand travail de Trogue Pompée, que nous n'avons guères de compositions Latines plus considérables que son Epitome, soit qu'on en considère le style, ou qu'on en examine les matieres. Mais c'est mal décharger, il me semble, les Abbreviateurs, quand on dit simplement, qu'ils ont laissé des pièces dignes d'une très grande estime, sans faire voir, qu'ils n'ont rien contribué à la perte de nos originaux, puisque c'est le crime, dont on les charge. En effet, je vois fort peu d'hommes doctes, qui ne les en aient rendus coupables, comme nous avons déjà remarqué aux Chapitres d'Hérodote, de Dion, & de Tite Live. Les extraits ou recueils de ce savant Empereur Porphyrogenete sont pris à partie là-dessus. Tribonien est traité de même, pour avoir fait une compilation assez défectueuse dans ses Pandectes des textes, ou plutôt des Oracles de tous ces Anciens Jurisconsultes,

*Verulam.
de aug.
scient. l. 2.
cap. 6.*

que l'excellence du raisonnement & la beauté de la diction devoient préserver d'un si grand attentat. Et quand un Auteur moderne très spéculatif parle des Epitomes, il ne feint point de les nommer les Teignes & les Vers rongeurs de l'Histoire, qui l'ont ruinée de telle sorte, qu'il ne nous en reste souvent que de misérables lambeaux. Je ne comprends donc pas, comment on pense renverser une maxime si autorisée, par une simple négative, encore qu'il soit vrai, que les œuvres de la plupart des Abbreviateurs, & celles de Justin entre autres, nous doivent être aujourd'hui très chères, ne fût-ce qu'à cause que nous ne pouvons plus avoir recours ailleurs.

Il est aisé de juger à peu près en quel tems a vécu Trogue Pompée, par ce qu'il disoit dans son quarante troisième livre de ses parens venus de la Gaule Narbonnoise, & puisqu'il a déclaré, que son ayeul fut fait Citoyen Romain par la faveur du grand Pompée, dont il prit vraisemblablement le surnom, durant les guerres de Sertorius, & que son pere après avoir porté les armes sous Caius César (qu'on prend ici pour le premier des Empereurs, qui ont porté ce nom, plutôt que pour Caligule) eût l'honneur d'être son Secrétaire, & d'avoir conjointement la garde de son Sceau. L'on

croit donc, que Trogue Pompée écrivit son Histoire sous Auguste & Tibere, aiant parlé de celui-là sur la fin de tout l'ouvrage. Il étoit divisé en quarante quatre livres, dont Justin n'a point changé le nombre non plus que le titre d'Histoire Philippique, fondé indubitablement sur ce que depuis le septième jusqu'au quarante & unième livre, c'étoit une narration continué de l'Empire des Macedoniens, qui doit son commencement à Philippes pere d'Alexandre le Grand. C'est ainsi que Theopompe avoit déjà écrit cinquante huit livres de Philippiques, qu'Athenée & Diodore citent, & qu'on veut qui aient servi de modele à l'inscription de Trogue Pompée; comme Cicéron, imitant Demosthene, nomma ses Oraisons Philippiques avec beaucoup moins de sujet. Au surplus les sept premiers livres de cette Histoire contenoient les origines du Monde, ou des Nations qui l'habitent, selon le même titre dont nous parlons, qui promet encore des descriptions de lieux & de païs, qu'apparemment Justin a retranchées, comme les prologues anciens sur chaque livre de Trogue Pompée, qui ont été donnés au public par Bongars, le témoignent. Nous en eussions été pleinement éclaircis, si cet ami d'Alde, qui se vantoit

d'avoir entre ses mains toutes les œuvres de cet Historien, & même de leur faire voir bientôt le jour, eût été véritable.

Pour ce qui touche particulièrement Justin, il fit son Epitome, selon la plus commune opinion, sous Antonin surnommé le Pieux, à qui l'on croit même, qu'il le dédie dans sa Préface. Je sais bien, qu'on lit diversément le passage, où cet Empereur est nommé, & que quelques uns ont été persuadés, que Justin n'avoit écrit que depuis l'établissement de l'Empire Romain dans Constantinople, à cause d'un endroit du huitième livre, où il parle du souverain pouvoir de la Grèce. Mais cela reçoit assez d'autres interprétations, sans qu'il soit besoin de le faire vivre deux cens ans plus tard qu'il n'a fait, & dans un siècle, qui n'a rien produit de poli ni d'élegant, comme l'est tout ce que nous avons de cet Auteur. C'est encore une plus grande erreur de le confondre avec nôtre Justin Martyr, comme a fait un Martin Polonnois dans sa Chronique. Car bien que ces deux Justins fussent d'un même tems, la façon dont l'Historien traite les Israélites dans son trente sixième livre, où il veut que Moïse ait été fils de Joseph, & celui-ci un très grand Magicien, montre bien, qu'il étoit de créance Païenne.

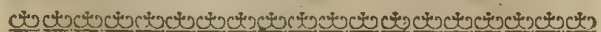
D'ailleurs, Saint Justin n'a jamais écrit qu'en Grec, & l'on ne voit point qu'Eusebe, Saint Jérôme, ni Photius aient mis entre ses compositions l'Epitome de Trogue Pompée. Si est-ce que Saint Jérôme en cite quelque chose dans son Avantpropos sur Daniel, surquoi l'on doit observer, qu'il n'y a point de plus ancien Auteur que ce Pere de l'Eglise, qui ait parlé de Justin l'Historien.

Il n'avoit garde d'employer les oraisons directes, puisque celui qu'il abregé les avoit condamnées dans Salluste & dans Tite Live, comme nous l'avons déjà dit ailleurs. Cela se voit dans le trente huitième livre, où il rapporte obliquement cette longue harangue de Mithridate à ses soldats, pour les animer contre les Romains. Celle d'Agathocles du vint deuxième livre, prononcée à même fin aussitôt qu'il fut arrivé en Afrique, à ses troupes intimidées par l'obscurité d'une Eclipsé de Soleil, n'est pas moins considérable, encore qu'elle soit plus courte, que celle de Mithridate. Mais il y a de quoi s'étonner, que dans un travail si pressé & si racourci qu'est celui de Justin, il n'ait pas laissé d'y donner lieu à quelques Digressions. La première se trouve dès le commencement de son second livre, où les Scythes & les Egyptiens

contestent sur le point d'honneur en ce qui touche leur antiquité, chacun d'eux prétendans avoir des raisons suffisantes pour se dire les plus anciens peuples de la terre. La deuxième Digression est du vintième livre, au sujet de Pythagore, dont il décrit la naissance, les voyages, la doctrine, les vertus, la mort & l'apothéose, sans oublier le malheur arrivé à ses Disciples, qui furent brulés dans Crotone au nombre de soixante, & le reste envoyé en exil. On peut conclure de là, que toute sorte de Digressions ne sont pas à condamner, comme nous l'avons déjà présupposé plus d'une fois, puisqu'un Auteur tel que celui-ci, qui a réduit en si peu d'espace l'Histoire de deux mille ans, que l'on compte depuis Ninus Fondateur de la Monarchie des Assyriens, jusqu'à l'Empereur Auguste, n'a pas fait difficulté d'en insérer dans son ouvrage, & de se divertir quelque fois sur quelque sujet agréable.

Encore que la façon d'écrire de Justin soit si excellente, qu'on l'a jugée digne du siècle d'Auguste plutôt que de celui des Antonins; on ne laisse pas de le censurer en d'autres choses, qui sont de plus d'importance que son style. *Cap. 40.* Pererius l'a convaincu de beaucoup d'erreurs, pour ce qui touche les

Juifs, dans ses Commentaires sur Daniel. Vopiscus le met au rang des Historiens, *In Au-
relio.* qui n'ont pu éviter le mensonge: mais on peut dire, que la compagnie qu'il lui donne de Tite Live, de Salluste, & de Tacite, rend cette accusation fort legere. Ce dont on ne sauroit l'excuser, regarde la Chronologie, où il s'est si fort mépris, qu'on doit bien se garder de le suivre toujours. Et ce qui rend sa faute plus grande, c'est que la réputation de Trogue Pompée, & l'estime que tous les anciens ont faite de lui, obligent à croire, que ces mécomptes dans la suite des tems sont de la copie, & non pas de l'original, ou de l'Epitomateur plutôt, que de l'Auteur primitif. C'est le jugement ordinaire de ceux, qui ont le plus travaillé aux meilleures éditions de Justin.



J'AU ROIS sujet de finir ici selon mon premier dessein, ne trouvant depuis Justin & le tems des Antonins aucun Historien Latin d'entre les Anciens, dont on puisse tirer la moindre instruction pour composer l'Histoire, ni qui vaille la peine, qu'on fasse quelque réflexion sur son Ouvrage, si ce n'est pour condamner absolument son exposition



& sa mauvaise conduite. Ceux qu'on appelle ordinairement les Ecrivains de l'Histoire Auguste, Spartien, Vulcatius Gallicanus, Trebellius Pollio, Jule Capitolin, Lampride, & Vopiscus, n'ont rien de contraire à ma proposition, ni de considérable, que parce qu'ils nous apprennent de beaucoup d'Empereurs, dont nous ne savons presque rien d'ailleurs. Vopiscus néanmoins est celui, où il y a le moins à reprendre. Trebellius Pollio doit être mis au second rang. Spartien, Lampride, & Vulcatius sont sans comparaison plus fautifs & plus négligens; Jule Capitolin passe pour le pire de tous, par l'avis de ceux qui ont pris la peine de les examiner. Mais c'est une chose bien étrange, qu'il se soit écoulé un siècle entier & plus, depuis celui des Antonins jusqu'à Diocletien, sous qui tous ceux que nous venons nommer ont écrit, sans qu'il ait paru dans l'Empire Romain un seul Historien de nom, & dont l'ouvrage ait mérité de venir jusqu'à nous. Sextus Aurelius Victor, qui est un peu postérieur ne m'arrêtera pas non plus, puisque son Histoire abrégée ne contient qu'un mot de la vie de chaque Empereur, depuis Auguste jusqu'à Julien, ou, s'il faut confondre en un les trois qui ont porté le même

nom de Sextus Victor, jusqu'à Theodose le Grand. Et à l'égard d'Eutrope, qui dédie presque du même tems son Breviaire Historique à l'Empereur Valens, & que Suidas appelle un Sophiste Italien, je le laisserai de même, comme n'ayant rien de comparable aux grands hommes, que nous avons examinés. Il reste le seul Ammien Marcellin, que je ferois conscience d'omettre, ayant composé un juste corps Historique, & par qui je finirai ce Traité, puisque nous ne pouvons pas l'étendre jusqu'au siècle de Justinien, comme nous avons fait celui des Historiens Grecs; si nous ne produisions un Jornandes, & un Cassiodore, mêlant sans discretion la barbarie des Gots avec la pureté & l'adresse des meilleurs Auteurs de la langue Latine.



AMMIEN MARCELLIN.

I'A VO Û E pourtant, qu'Ammien Marcellin n'est pas considérable par la beauté de son langage. Aussi étoit-il Grec de Nation, selon qu'il le déclare lui même à la fin de son dernier livre. Et on fait par une Epitre que lui écrit Libanius, qu'il étoit Citoien d'Antioche, dont il parle aussi toujours avec élo-

ges autant de fois, que l'occasion s'en présente, l'excusant même dans son vint deuxième livre au sujet des invectives du Misopogon de Julien, qu'il assure avoir été excessives, & contre ce qui pouvoit être dit avec vérité. Il se retira depuis la mort de l'Empereur Valens à Rome, où l'on tient, sur de fort vraisemblables conjectures, qu'il composa son Histoire. Il est à présumer qu'il ait passé par les plus honorables charges de la Milice, sous divers Empereurs, aiant été dès sa jeunesse du nombre de ceux, qu'on nommoit alors *Protectores Domesticos*, comme qui diroit aujourd'hui parmi nous de la Garde du corps, d'où l'on passoit ordinairement aux premiers emplois de l'Etat. Des trente & un livres de son Histoire, qu'il entamoit par la fin de Domitien, ou par le commencement de Nerva jusqu'à la mort de Valens, les treize premiers se trouvent perdus, & il ne nous en reste plus, que les dix huit qui suivent, pleins d'imperfections, que l'injure du tems, & l'insolente témérité des Critiques y ont caulées, comme le savant Auteur de la dernière édition de cet ouvrage

Henr.

Valesius. l'a très prudemment remarqué.

Il est aisé de juger, que les livres de l'Histoire d'Ammien qui nous manquent, étoient

écrits beaucoup plus sommairement, que ce que nous en avons, puisqu'il avoit compris aux treize premiers le tems d'un si grand nombre de Césars, qu'on en conte depuis Nerva jusqu'à Constantius, qui fait le commencement du quatorzième livre, tout le reste des autres suivans étant employé à décrire ce qui se passa depuis ce dernier Empereur jusqu'à Gratien, sous sept Regnes seulement. Nous avons parlé dans la Section de Josèphe de ceux qui entreprenoient d'écrire en d'autres Langues que la leur naturelle. Je ne veux rien répéter ici de ce que j'y ai dit. J'ajouterais seulement, que si l'Histoire d'Ammien Marcellin reçoit quelque préjudice du côté de l'élocution Latine, qu'un homme Grec, & de profession militaire comme lui, ne pouvoit pas avoir fort excellente, cela est tellement recompensé par le mérite des pensées, & par tout le reste de son ouvrage, qu'on ne lui peut refuser un rang avantageux entre les premiers & principaux Historiens. Il est du nombre de ceux qui ont écrit les choses qu'ils ont vuës, & où souvent ils ont eu grande part; ce qui lui donne quelque chose de commun avec César & Xénophon. Je ne pense pas pourtant, comme d'autres ont fait, qu'il soit ce Prince libre de Dalma-

tie & d'Illyrie, dont parle Suidas, quoiqu'il portât le même nom, & qu'il fût grand ami du Philosophe Salluste, qu'on ne doit pas confondre avec un autre Salluste chef de la milice Prétorienne sous Valentinien. Mais nous devons sur tout priser Ammien Marcellin, de ce qu'étant Païen, il a eu cette retenue, de ne rien publier, qui fût formellement contraire à nôtre Religion, & de ce qu'il s'est abstenu d'un nombre d'invectives, dont ses semblables ont souvent usé en ce tems-là contre nos Autels. Car à l'égard des

*Liv. de la
vertu des
Païens.*

louanges excessives, qu'il donne à Julien, nous avons fait voir ailleurs, que nonobstant, qu'on ne puisse trop détester cet Apostat à cause de son infidélité & de sa désertion, il ne laissoit pas de posséder, selon les définitions ordinaires de l'Ecole, des Vertus morales & intellectuelles de Chasteté, de Magnanimité, de Doctrine, de Sobriété, & d'Intelligence, qui ne lui sauroient être disputées, si l'on ne veut revoquer en doute la foi de toutes les Histoires; sans qu'il en soit besoin dans le siècle auquel nous vivons, où il n'y a plus rien à craindre par la grace de Dieu du côté de l'Idolatrie des anciens. Que si l'opinion de Geïner se peut défendre, en ce qu'il soutient, que Marcellin l'Historien est le même

me qui a écrit la vie de Thucydide, il y a moins de quoi s'étonner, qu'il ait usé de tant de moderation à nôtre égard. En effet, l'Auteur de cette vie ne louë de rien tant Thucydide, que d'avoir eu le pouvoir sur soi de ne mettre pas la moindre chose dans toute son Histoire par animosité contre Cléon, ni contre Brasidas, qui l'avoient fait bannir, s'étant bien empêché de témoigner dans pas un lieu le ressentiment d'une si grande injure, quoi qu'à dire la vérité il ne se soit pas entièrement abstenu de représenter les mauvaises conditions du premier. Ce n'est donc pas merveille de voir, que le même Marcellin ait pratiqué ce qu'il estimoit si fort aux autres, ni qu'il soit dans l'usage d'une Vertu, qui lui a fait donner de si grands éloges à Thucydide.

Une des considérations, qui nous doit faire le plus estimer l'Histoire d'Ammien, est, que nous n'en avons point d'autre, qui nous donne la connoissance de beaucoup d'antiquités Gauloises, comme fait celle là, ni qui nous explique si bien les origines des premiers François, Allemands, & Bourguignons, dont elle parle si souvent. L'on y voit d'ailleurs mille choses, qui ne se trouvent point autre part, & que tous les siècles ont approuvées depuis qu'elle est écrite, à cause de l'au-

torité de son Auteur, & de sa fidélité reconnue. Aussi devons nous ajoûter à ce que nous avons déjà dit de lui, & de ses emplois, qu'il passa ses dernières années en très grande réputation sous les Empereurs Gratien, Valentinien, & Théodose le Grand.

Cela n'empêche pas néanmoins; qu'on ne l'accuse avec raison d'avoir souvent trop fait le Philosophe, affectant de paroître sçavant au delà de ce que le permettent les loix de l'Histoire, qui ne souffrent pas des divertissemens de si grande ostentation, qu'il les prend. C'est le défaut ordinaire de ceux, que la profession distingue des hommes de lettres, & qui a grand rapport à ce vice que les Grecs ont nommé *ὀψιμαδία* ou d'une tardive érudition, parce que ceux, qui étudient dans un âge avancé, & hors les regles du cours accoutumé des Etudes, y sont beaucoup plus sujets que les autres. Quoiqu'il en soit, Ammien Marcellin ne sauroit être excusé dans une infinité d'endroits, où il a quité avec mesléance le fil de sa narration, pour entrer en des discours de Philosophie, & d'autres sciences qui n'ont presque rien de commun avec les matieres qu'il traite. Pour rendre la chose plus claire, & par conséquent de plus d'instruction, j'en donnerai ici deux ou trois exemples.

Dans le dix-septième livre parlant des tremblemens de terre effroiables, qui arrivèrent sous l'Empire de Constantius en Macédoine, dans la Province qu'on nommoit alors du Pont, & même par la plus grande partie de l'Asie Mineure, il fait fort à propos une belle description des ruines étranges, que souffrit par cet accident la ville de Nicomédie, capitale de Bithynie. Mais il falloit s'en tenir là, & ne pas prendre occasion sur ce sujet de rechercher les causes physiques de semblables écroulemens dans la plus basse partie de l'Univers. Il considère d'abord ce qu'en disoient les Pontifes de sa Religion. De là examinant les raisons d'Aristote, d'Anaxagore, & d'Anaximandre, fortifiées du témoignage des Poètes & des Théologiens, il montre, qu'il y a quatre sortes de tremblemens de terre. Et ensuite d'une longue énumération des Isles, qui ont paru de nouveau en divers lieux après de telles secousses, il nomme celles, qui ont été englouties par des efforts tout contraires, & une entre autres qui étoit de plus grande étendue, que toute l'Europe, & qui s'abîma dans l'Océan Atlantique; ce qu'on ne peut pas douter, qu'il n'ait pris du Timée de Platon, encore qu'il ne le nomme point. Enfin après avoir bien

philosophé de la façon, il reprend sa narration par le séjour de Julien dans Paris, n'étant pour lorsque César ou Empereur designé seulement. Certes, il faudroit être un vrai & parfait ami Lecteur, pour prendre en bonne part des excursions de cette nature.

Au commencement du vintième livre il remarque une Eclipsé de Soleil qui fut grande l'an que les Ecoissois, & les Pictes ravagèrent l'Angleterre, qui fut celui du dixième Consulat de Constantius, & du troisième de Julien. Or comme cette observation étoit bonne à faire, & très digne de son Histoire, aussi n'y a-t-il point d'apparence de se jeter là dessus dans les plus secrets mysteres de l'Astronomie, non seulement pour ce qui concerne ces défaillances périodiques de la lumière du Soleil, mais même en ce qui touche les travaux de la Lune, comme parlent les Poètes, lorsque la terre l'obscurcit de son ombre. Il expose sur ce sujet les opinions de Ptolomée avec les propres termes dont il s'est servi; & non content de traiter des Eclipses, il recherche la cause des Parelies, quand nous croions voir plus d'un Soleil au Ciel; de sorte qu'il n'y a personne qui ne crût. qu'il abandonne pour toujours le fil de son Histoire, afin de faire une importante leçon d'A-

fronomie. Il le reprend néanmoins par les préparatifs de Constantius contre les Perses, & par les jalousies qu'il avoit des belles actions de Julien; mais c'est après avoir fait souffrir son Lecteur au delà de toutes les bornes raisonnables, dans une distraction entièrement importune.

Je tirerai le troisième & dernier exemple des vicieuses Digressions d'Ammien de son trentième livre, où il observe aussi utilement que curieusement, comme l'Empereur Valens fut détourné par les Courtisans d'ouïr les plaidoiries, & d'assister aux jugemens, tant afin d'y pouvoir faire leurs injustes monopoles, que parce qu'ils apprehendoient, vû son naturel rigide & severe, qu'il ne voulût, qu'on exerçat la justice aussi légalement, qu'on avoit fait depuis peu sous la domination de Julien. C'est de là qu'il prend l'occasion d'invectiver contre la profession des Avocats, qu'Epicure, dit-il, nommoit l'art des méchancetés *κακοτεχνίαν*. Et pour mieux représenter l'insanie procédure de ceux de son tems, il exaggere le mérite d'un Demosthene, qui faisoit venir toute la Grèce dans Athènes, quand il devoit parler en public; d'un Callistrate, qui fit, que Demosthene même pour l'aller entendre, abandonna Platon dans

son Academie; bref d'un Hypéride, d'un Cochine, d'un Androcide, d'un Dinarche, & d'un Antiphon, qui fut le premier de toute l'Antiquité, qu'on recompensa, pour avoir plaidé dans une cause d'importance. Des Grecs il passe aux Romains, & nommant ces grands Orateurs Rutilius, Galba, Scaurus, Crassus, Antoine, Philippe, & Scevola, il vient jusqu' au coryphée de tous Cicéron, pour prouver qu'autrefois ceux, qui avoient exercé les premiers charges de l'Etat, apres avoir été Censeurs, Consuls, Généraux d'armées, & Triomphans, ne dédaignoient pas de prendre place dans un Barreau, d'ajouter à la gloire de leurs actions précédentes, comme pour corollaire, celle d'avoir eu en plaidant l'applaudissement de toute une Audience. Après avoir fait voir une si belle Scene, il tire le rideau, pour exposer aux yeux d'un chacun la prostitution honteuse & criminelle des Avocats de son siècle, les divisant en quatre genres, dont il particularise telle nent par le menu & si au long toutes les impostures, les impertinences, & les chicanes, qu'on a bien de la peine à se tirer de là, & à se reconnoître, quand il reprend sa premiere piste, & qu'il revient trouver Valentinien dans Trèves, où il l'avoit laissé.

En vérité, quoique sa déclamation soit très morale & très belle considérée séparément, il n'est pas possible, qu'elle ne peine, & qu'on ne la condanne au lieu où elle est, à cause qu'elle interrompt trop notablement le cours de l'Histoire. D'ailleurs, comme ceux qui veulent s'instruire de ce qui concerne la Physique, l'Astronomie, ou la Morale, n'en vont pas chercher des leçons dans un Historien; lors aussi que quelqu'un a dessein d'apprendre l'Histoire, il n'y a rien qui lui soit plus importun, que de trouver au milieu d'une narration des discours étrangers, qui partagent ou égarent l'esprit, & qui ne vont qu'à faire paroître le savoir de celui qui les debite.

Outre cette vicieuse ostentation de doctrine, qu'on peut aisément comprendre dans ces trois passages que je viens de produire, on reprend encore Ammien Marcellin d'avoir fait de certaines descriptions si Poétiques, qu'il n'est pas possible de les souffrir, encore que comme nous avons observé ailleurs, l'Histoire & la Poésie soient assez bonnes *En la Section d'Agathias.* amies, & qu'elles conviennent en beaucoup de choses. Le Pere Caussin donne divers exemples de ce défaut dans son traité de l'Eloquence; & ils paroissent si fréquens dans l'original d'Ammien, qu'il est difficile de n'en *Lib. 2. c. 8.*

pas trouver à l'ouverture du livre. Cela n'empêche pas pourtant, qu'il ne mérite bien les loüanges, que nous lui avons données. Il y a, généralement parlant, de certaines choses, qui ne plaisent pas dans les livres, qu'il ne faut pas laisser d'y retenir sans les approuver, parce qu'elles servent de base à d'autres meilleurs. Elles sont comme la lie, qui soutient le vin & le conserve dans sa générosité. D'un autre côté les imperfections de cet Historien, que nous venons de toucher, me semblent d'autant moins considérables, que les vertus de son siècle étoient rares. C'est ce qui m'oblige à finir ici mon travail ne trouvant depuis lui quasi que des vices à reprendre dans le reste des anciens, qui se sont mêlés d'écrire une Histoire Latine. Les modernes ne sont pas de mon entreprise; & l'intervalle du tems, qui les divise des premiers, est un juste sujet de faire ici une pause.



PREFACE

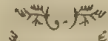
POUR UN :

OUVRAGE HISTORIQUE.



PREFACE

D'UNE HISTOIRE.

 C'EST une chose assez superflue à ceux qui ont dessein d'écrire quelque Histoire, de commencer par ces protestations ordinaires que l'amour ni la haine de qui que ce soit ne leur feront rien dire de contraire à la vérité. Car comme en ce qui touche les complimens, tout le monde se sert de mêmes termes, & il est presque impossible de discerner une personne, qui parle franchement, d'avec une autre, qui dissimule, parce que tous deux usent d'égaux protestations de service. Il n'est pas plus aisé de reconnoître par de belles Préfaces, ni par les plus expresses assurances de probité qu'on puisse donner, celui qui est pour garder religieusement les loix de l'Histoire, & pour se laisser le moins aller à ses passions; d'autant que ceux mêmes, qui pèchent davantage en

cela, ne laissent pas d'employer de semblables discours, afin de gagner créance, & de paroître aussi desintereffés, qu'ils le devroient être. Cela n'empêchera d'entrer dans des justifications superflues, me contentant de donner parole au Lecteur de cette Histoire, qu'il n'y verra rien que je ne sois prêt de lui justifier par des titres irréprochables, & que je ne me puisse vanter d'avoir pris dans les plus curieux regitres, & les plus fideles mémoires de nôtre tems, puisq'ue ce sont les originaux des Ambassadeurs, des Secrétaires d'Etat, & des premiers Ministres de cette Couronne.

*Lib. 12.
Hist.*

Je sai bien, que plusieurs ont crû, qu'il n'appartenoit qu'à ceux-ci de mettre la main à la plume pour une si haute entreprise qu'est celle dont nous parlons. Polybe prend de là sujet de se moquer de Timée, comme de celui qui n'ayant eu aucune connoissance des choses, dont il traitoit, s'étoit laissé abuser par de faux rapports, & par de mauvaises relations, qui lui avoient été fournies. Et nous voions dans l'une des lettres de Sidonius Apollinaris, que ce grand Prélat ne voulut jamais entreprendre d'écrire l'Histoire de son tems, à la priere d'un des principaux Conseillers d'Euricus & d'Alaric Rois des Gots,

lui mandant, qu'il étoit plus capable de cela que personne, puisque les plus secretes & plus importantes affaires avoient passé par ses mains. Mais outre qu'il n'arrive guères, que ceux, qui sont dans de si grands emplois, aient ni le loisir, ni la volonté de s'amuser à cette sorte d'étude, encore peut-on dire, que quand même leur Génie les y porteroit, & que leurs continuelles occupations pour le bien public ne s'y opposeroient point, il n'y a guères d'apparence qu'ils réussissent mieux que les autres dans une chose, où du moins ils ne peuvent éviter le soupçon de quelque partialité. Car il est bien difficile de ne pas s'imaginer, qu'ils aient pour but de faire valoir leurs propres négociations, & de justifier autant que faire se pourra toutes leurs procédures. Beaucoup de personnes mêmes se persuadent, que ce sont ceux des hommes, qui donnent le plus à leurs passions, & par conséquent qui sont les moins propres de tous à faire un véritable recit des actions, où ils ont eu tant de part. Quant aux secrets de l'Etat, dont on peut dire, qu'ils sont seuls capables de nous informer, ce seroit être trop simple de croire, qu'ils dussent communiquer indifféremment au public tout ce qui est venu à leur connoissance. Tant s'en faut,

il n'y en a point, qui tiennent cachés avec plus de soin les myſteres politiques, qu'il n'eſt pas peut-être expédient de divulguer. Le Roi d'Eſpagne Philippe Second chargea Chriſtophe de Mora en mourant, de brûler tous les papiers de ſon gouvernement, qu'il jugeroit ne devoir pas venir en évidence; Et je crois, qu'il ne fit rien en cela, qui ne lui ſoit commun avec tous ceux, qui ont à ménager l'intérêt de quelque Souveraineté. Ce n'eſt pas à dire, que ce ne ſoit le propre de l'Histoire d'expliquer autant qu'il lui eſt permis les actions qu'elle représente. Ceux qui ſouſtiennent le contraire, comme François Patrice, qui reprend très mal Polybe, d'avoir plus fait en cela le Philoſophe que l'Hiſtorien, ſont d'autant plus ridicules, qu'outre l'uſage de tous les bons Auteurs, ils ont pû lire non ſeulement dans le ſecond livre de l'Orateur de Cicéron, mais encore dans Tacite cette importante loi de l'Histoire, de ne rapporter pas ſimplement l'événement des choſes; mais d'en dire toujours les raiſons, & les conſeils, qui ont précédé. Denis d'Halicarnaffe étoit ſi perſuadé de cela, qu'il ne priſe de rien tant l'Histoire de Théopompe, que de ce qu'elle apprenoit les cauſes certaines, & les véritables motifs d'une infinité de

Dial. 10.

Lib. 1. hiſt.

non modo caſus eventus- que rerum, ſed ratio etiam cauſae noſcuntur.

Lib. 5.

ant. Rom.

Ep. ad

Cn. Pomp

grandes entreprises. Il le compare là dessus à ces renommés Juges des Enfers, à qui les Poètes font examiner les raisons de toutes choses. Et il observe que Théopompe s'étant trouvé présent en beaucoup d'expéditions militaires, qu'il décrivait, & ayant contracté amitié avec les plus grands hommes de son tems, il lui avoit été plus facile qu'à un autre, de toucher les raisons essentielles des principales actions, que contenoit son Histoire. Surquoi l'on doit considérer, que si ces raisons peuvent être mises par écrit, comme personne n'en doute, elles se peuvent aussi fort bien apprendre par ceux, qui prennent la peine de rechercher tout ce qui est propre à leur en acquérir la connoissance. Thucydide ne mit la main à la plume pour nous décrire cette longue guerre Peloponnesiaque, qu'après avoir fait provision de tous les mémoires, qu'il en pût recouvrer, non seulement dans Athènes, de ceux de son parti, mais encore des Lacedemoniens, & du reste des Grecs; en quoi Marcellin, qui a dressé le discours de sa vie, nous assure, qu'il employa de très grandes sommes d'argent. Il ne laissoit pas d'être lui même témoin de plusieurs actions, où il s'étoit trouvé. Mais aussi n'ignoroit-il pas l'impossibilité d'écrire une Hi-

histoire sans l'aide d'autrui, & si l'on n'est assisté de beaucoup de relations différentes; n'y ayant point d'homme, qui se puisse vanter de connoître toutes les circonstances des affaires, où assez d'autres ont contribué. Un Général d'armée ne sauroit rendre compte de tout ce qui s'est passé dans un fait d'armes, si ce n'est sur le rapport d'autrui, parce qu'il n'a pas pû se rencontrer en personne dans tous les lieux du combat. Et celui qui veut en parler comme Historien, ne doit pas être moins informé du dessein des ennemis, & de ce qu'ils ont fait, que de ce qu'il a pû apprendre touchant ceux de son côté.

Or comme je pense, qu'il est obligé d'employer toute sorte de diligence à s'instruire, & à faire l'amas nécessaire de ces beaux matériaux, qui composent le bâtiment d'une Histoire: Aussi ne suis-je pas de l'avis de ceux, qui ne peuvent souffrir, qu'on y commette la moindre faute, sans condamner tout l'ouvrage, & qui croient, que la plus petite pierre hors d'œuvre est la ruine de tout l'édifice. Polybe & Timée se sont servis d'une comparaison qui a donné lieu à cette opinion, lors qu'ils ont dit, qu'ainsi que la rectitude étoit de l'essence de la règle, la vérité devoit être considérée de même dans l'Histoire. J'a-

voué

vouë bien, que cette vérité est une qualité si requise en toute sorte d'Histoires, qu'il n'y en a point qui ne soit méprisable sans elle. Mais je nie, qu'elle soit tellement de leur essence, que le moindre mélange du mensonge les détruise absolument, comme l'entendent ceux, qui veulent qu'on prenne trop à la rigueur la similitude de Polybe. En effet, s'il falloit l'interpréter de la façon, il seroit aisé de prouver en suite, qu'il n'y auroit du tout point d'Histoire au Monde, si l'on excepte la Sacrée, ne s'en trouvant aucune, selon le dire de Vopiscus, où le défaut de nôtre humanité ne paroisse par le rencontre de quelque fausseté. Hérodote est taxé d'avoir fait fuir les Corinthiens à la bataille de Salamine, par un ressentiment de ce qu'il avoit été méprisé d'eux. On se moquoit de Timée, qui tournoit tout à l'avantage de Timoleon, pour reconnoître les obligations, qu'il lui avoit. Philistus étoit démesuré dans ses invectives contre les adversaires de Denys le Jeune. Et Xénophon n'a pas mieux traité Ménéon à cause qu'il étoit lié d'amitié avec Platon. Quant à Thucydide, quelques uns de ses admirateurs mêmes ont reconnu, qu'il s'est plu à représenter Cléon dans toute son Histoire comme un fou, pour se vanger de

In Aureliano.

ses calomnies, qui avoient eu le pouvoir de le faire bannir d'Athènes. On y a encore observé, que pour ne pas blesser la mémoire d'Antiphon son Précepteur en Rhétorique, il supprime l'injure que lui firent les Athéniens après sa mort, jettant son corps hors de leur ville, par une omission, qui n'offense souvent pas moins la fidélité de l'Histoire, que le mensonge. Polybe reprend Fabius & Philinus, qui en avoient écrit tous deux une même; le premier d'avoir mis injustement tout l'avantage du côté des Romains; l'autre au contraire de s'être déclaré trop partial des Carthaginois. Et l'on peut voir dans Aulu Gelle, que ce Polybe même qui n'épargnoit pas quelquefois son propre pere, semble avoir voulu flater les Romains en la personne de Scipion, lui faisant exercer un acte de continence si merveilleuse à la prise de Carthagene, lorsque cette belle captive Espagnole lui fut présentée: Car outre les vers de Cn. Nævius, qui rendent l'action fort suspecte, Valerius Antias la démentoit expressément dans son Histoire, assurant que Scipion retint cette fille, & qu'il ne la voulut jamais rendre à ses parens. Mais il me souvient de deux exemples fort exprès que donne Ciceron, pour montrer,

Not.
Attic. l. 6.
cap. 8.

Ep. 1. l. 6.
ad Attic.

qu'il se trouve de certaines faussetés dans les ouvrages, dont elles ne doivent pas pour cela ruiner la réputation. Le premier est de Duris Samien très exact Historien, qui avoit écrit, qu'Alcibiade passant de Grèce en Sicile jeta dans la mer le Poète Eupolis, renommé parmi ceux de la vieille Comédie, surquoi il fut convaincu de mensonge par Eratosthène, qui fit voir des Comédies d'Eupolis postérieures à cette navigation d'Alcibiade. Le second exemple touche Théophraste, en ce que, conformément à l'opinion la plus commune, il avoit nommé Zaleucus Legislatteur des Locriens, dont il fut rudement repris par Timée. Est-ce à dire, poursuit Ciceron, que Duris & Théophraste doivent être absolument rejettés pour cela; Non certes, c'est une cholè trop humaine que de se tromper, même en de telles rencontres, où l'on ne fait que suivre l'erreur des autres. Il y a eu des Auteurs sans nombre, & d'ailleurs très approuvés, qui ont soutenu les uns après les autres, que les Rois de Sparte avoient double suffrage parmi les Ephores; Thucydide néanmoins nous assure, que c'est là une de ces choses, qui sont quelquefois aussi universellement crûes, qu'elles sont fausses, & qu'en effet la voix de ces Rois ne fut jamais

comptée que pour une dans toutes les Assemblées de Lacédémone. Je ne juge pas à propos de rapporter davantage d'exemples de l'antiquité, pour montrer qu'elle n'a point d'Historiens si renommés, dont on ne pût rebuter les travaux, si la maxime de Polybe étoit certaine, & que la vérité fût aussi essentielle à l'Histoire que la rectitude à la regle, qui perd son nom, & n'est plus bonne à rien, de l'heure qu'elle a cessé d'être droite. Quant aux Auteurs de ce tems, il me seroit aisé de prouver par ceux mêmes de la première classe, qu'il n'y en a aucun à qui l'on n'ait voulu reprocher d'assez notables mécomptes, si je n'évitois de tout mon possible les choses odieuses, lorsque je puis bien me passer comme ici de les rapporter. On peut dire des uns & des autres, que comme un mauvais juge dans un fait particulier, ne laisse pas d'être juge, ils ne perdent pas non plus la qualité d'Historiens, quoiqu'ils se soient mépris en quelques endroits. En effet, il y a bien de la différence entre mentir, & dire un mensonge, le premier couvre d'infamie ceux, dont nous parlons, mais il n'y auroit point d'apparence de faire un crime irrémissible du second. Pourvu qu'on n'avance rien contre sa science, ni contre sa con-

science, le reste doit être donné à nôtre humanité. Aussi n'est-il pas honteux de se retracter dans ce genre d'écrire, comme il l'est peut-être dans d'autres professions, qui dépendent de certains principes, & de quelques raisonnemens, où l'on ne peut confesser d'avoir erré, qu'on n'accuse le défaut de son jugement. Mais à l'égard de l'Histoire, qui n'est qu'un regitre, ou un mémorial, appuié le plus souvent sur la fidelité des yeux & des oreilles d'autrui, ce n'est pas merveille, si on s'écarte quelque fois du but de la vérité. Il est même du devoir d'un Historien d'écrire assez ordinairement des choses, qu'il ne croit point, ne fût-ce que pour remarquer ce qui a été tenu pour constant par le peuple. Tite Live en a usé ainsi, rapportant une infinité de prodiges incroyables, qu'il proteste au même lieu de ne vouloir pas garantir. Hérodote le plus licentieux de tous, se montre le premier de ce qu'il conte d'Abaris, & des Loups garoux de Scythie. Et Quinte Curce declare, qu'il couche beaucoup de choses parmi les gestes d'Alexandre le Grand, de la vérité desquelles il n'est nullement persuadé, n'osant pas néanmoins se dispenser de rapporter les vaines créances du tems auquel il écrivoit.

Que si la sévérité de quelque Critique a été trop grande en ce que nous avons dit jusqu'ici, bien qu'elle fût colorée du zèle de la vérité, nous pouvons faire voir qu'ils sont injustes tout à fait en beaucoup de choses, où ils se mêlent de donner des loix à l'Histoire, contre tout ce qui a été pratiqué par ceux, dont nous avons les ouvrages en quelque considération. Mon dessein n'est pas d'examiner présentement toutes les parties d'un bon Historien, c'est le travail d'un juste volume, & puisque nous nous en sommes déjà aucunement acquités au discours, qui fut imprimé il y a quelques années sur l'Histoire de Sandoval, il me suffira d'observer dans cette Préface les points, qui importent davantage à ce que nous proposons maintenant au public, & dont ces Critiques disputent sans raison avec le plus d'animosité.

Leur premier caprice est de condamner absolument toute sorte de Digressions, comme si elles étoient inséparables de la confusion, & incompatibles avec cette claire & méthodique narration, que demande une légitime Histoire. C'est l'ancienne hérésie de Philistus, imitateur au reste de Thucydide, mais si ennemi de la Digression, qu'il n'en voulut jamais pratiquer aucune. A la vérité, il y

en a de fort vicieufes, & qui troublent tellement la mémoire du Lecteur, quand elles font trop frequentes, d'une longueur exceffive, ou tout à fait éloignées du fujet principal, qu'il n'y a peut-être rien qui doive être plus foigneufement évité en ce genre d'écrire. Le Sophifte Théon reprend pour cela celles de Théopômpe comme ennuieufes, outre qu'elles n'avoient fouverainement rien de commun avec fon thème, qui étoit principalement des actions du grand Philippe, & de ce qui concernoit les Macedoniens. Et Photius nous apprend, que leur penultième Roi, cet autre Philippe, qui prit la peine de retrancher les Digreffions, dont nous parlons de l'Hiftoire de Théopômpe, reduifit à feize les cinquante trois livres qu'il avoit composés. Mais il ne faut pas conclure pour cela, qu'elles foient toutes à blâmer. Il y a des Epifodes, comme les nomment les Grecs, qui font très agréables, & qui fervent même, félon la remarque de Théon, à reposer doucement l'efprit de celui, qui lit un grand ouvrage. Si l'Hiftoire n'avoit que la fimple narration, comme dit Aga-*Lib. 1.* thias fur une Digreffion qu'il fait de la diverfité des Religions, elle feroit affez fouverainement méprifable. Et en effet, nous voions,

qu'il n'y a quasi aucun Historien de nom, qui ne se soit donné la liberté d'usér de semblables excursions. Thucydide, Polybe, & Denis d'Halicarnasse, sont les trois de tous les Grecs, qui ont écrit avec le plus de sévérité, & néanmoins aucun d'eux ne s'en est voulu abstenir. Le premier rapportant dans son sixième livre le soupçon d'impiété & d'affectation de tyrannie où tomba Alcibiade, ce qui fit qu'on l'envoia chercher en Sicile, ajoûte, que le peuple d'Athènes reçût d'autant plus facilement cette accusation, qu'il se souvenoit encore de la tyrannie de Pisistrate. Et là dessus il entre librement dans la narration de ce fameux assassinat commis en la personne d'Hipparche par Harmodius, & Aristogiton, ne prenant point d'autre prétexte de sa Digression, sinon, que cet Hipparche étoit frere d'Hippias, autre oppresseur de la liberté Athénienne, & tous deux, fils de Pisistrate. Pour Polybe, il a tant fait de pareilles saillies, que c'est contre lui principalement que declament ceux, qui témoignent de les avoir si fort à contre-cœur. Ils ne peuvent souffrir, qu'il quitte le fil de son Histoire, pour rechercher dans le second livre les causes de la grandeur inopinée des Acheïens, dont la République étoit de son tems la plus puissan-

te, qui fût en Grèce; & dans le quatrième, les raisons du malheur déplorable, arrivé aux habitans de Cynethe, ville d'Arcadie. La description d'un grand Empereur ou Général d'armée, qu'il fait dans son neuvième livre, avec le discours du dixième touchant les *Pyrries* ou signes qu'on peut donner par des feux allumés, leur sont insupportables. Et ils ne le traitent pas mieux à l'égard de ce beau raisonnement militaire, dont il use en un autre endroit, pour contenter ceux, qui *Lib. 17.* s'étonnoient, que les Legions Romaines eussent enfin surmonté la Phalange Macedonienne, qui s'étoit jusques là conservée dans la réputation d'être invincible. Quant à Denis d'Halicarnasse, après avoir donné un si grand nombre de loix austeres à l'Histoire, il n'a pas laissé de mettre dans son septième livre cette notable aventure d'Aristodeme Tyran de Cumes, sans aucune nécessité, & par cette seule considération, que les Romains avoient envoyé vers lui pour avoir du bled en un tems de famine. Les Historiens Latins ne se sont pas donné en cela moins de liberté que les Grecs. Tite Live s'est diverti *Dec. 1. lib. 9.* sur cette curieuse question, de ce qui fut vraisemblablement arrivé, si Alexandre le Grand eût converti son courage & ses forces

Lib. 5.
Hist.

contre les Romains. Salluste rapporte dans sa guerre Jugurthine l'Histoire de ces deux freres Philenes, qui se sacrifièrent si librement pour augmenter le territoire de Carthage au préjudice des Cyreniens, sans autre fondement que d'avoir dit seulement un mot des Syrtes, proches du lieu où se fit cette belle action. Et Tacite aiant à parler du siège de Jerusalem, prend de là occasion de rapporter ce qu'il avoit appris de l'origine des Juifs, de leur Conducteur & Legislateur Moïse, & de leurs façons de faire contraires à celles de toutes les autres Nations de la terre. Ce peu d'exemples suffit pour montrer, que toutes sortes de Digressions ne sont pas vicieuses, & qu'il n'y a que les mauvaises, qui se font sans discretion, qu'on doit rejeter.

Il semble, que les Critiques, dont nous parlons, soient mieux fondés en ce qu'ils ne peuvent souffrir dans l'Histoire ce renversement des tems, & cette transposition d'affaires, qui se fait par une figure à laquelle nos Ecoles ont laissé le nom Grec d'*Hysterologie*, & de *Hysteron Proteron*, quand on dit les choses beaucoup avant, ou après qu'elles sont arrivées. Et véritablement il n'y a souvent rien de plus contraire que cela à l'ordre, qui est l'ame des Histoires; & pour peu qu'on se

donne trop de licence en cette partie, on ne peut éviter de tomber dans une obscure confusion. Il s'en voit de si embrouillées par là, & dont les parties différentes sont tellement hors de la suite du tems, qu'elles ressemblent à ces colosses brisés, de qui l'on cherche la tête ou les pieds parmi les autres membres. Si est-ce qu'il se trouve des lieux, où les meilleurs Historiens sont obligés de dire les choses en une seule fois, qui ne sont venues qu'en des saisons différentes, afin de ne pas donner les matieres trop imparfaites, & pour contenter l'esprit de ceux, qui ne pourroient autrement les voir sans dégoût séparées, & comme estropiées. C'est pour-
 quoi Théon a observé, que non seulement *In pro-*
 Hérodote, mais Thucydide même a fait sou-
gym.
 vent des *Hysteron Proteron* fort à propos, bien que celui-ci se fût donné la loi de diviser toujours la narration de chaque année en deux parties, l'une pour l'Eté, & l'autre pour l'Hiver, en quoi il a été repris par Denis d'Halicarnasse, comme d'une chose qui l'obligeoit à couper les sujets, qu'il traitoit en tant de portions, que l'esprit du Lecteur n'en demeurait pas satisfait. Le jugement doit regler ce différend, & nous faire avouer, qu'il y a de ces transpositions nécessaires, & qui ne

peuvent être reprises dans l'Histoire sans injustice.

Mais ceux qui censurent indifféremment toutes les harangues Historiques, tant les obliques que les directes, ne sont-ils pas bien admirables de penser réduire le reste du monde à leur sens particulier, qui a ce désavantage d'être contraire à celui de tous les bons Auteurs. J'avouë qu'on voit quelque fois de ces Oraisons aussi importunes que ridicules, & que Plutarque s'est moqué de fort bonne grace de celles que Théopompe, Ephorus, & Anaximene font prononcer à des Généraux d'armée, n'y ayant nulle apparence, qu'ils se fussent amulés à des discours si longs & si étudiés en présence de l'ennemi, & lorsqu'il étoit question de bien faire, plutôt que de bien dire. Il ne faut pas pourtant conclure de là, que l'Histoire rejette toute sorte de harangues; je crois au contraire, qu'il n'y en a point qu'elle ne reçoive, quand elles sont non seulement bien faites, mais encore à propos; & nous voions en effet, que Lucien, qui est si rigoureux sur ce sujet, n'en condamne aucune; avoiant que comme les obliques ont souvent meilleure grace, il y a des lieux aussi qui demandent la Prosopopée, ou l'Oraison directe. Patrice & quelques autres moder-

*Liv. des
instruct.
polit.*

*Dial. de
l'Hist.*

nes qui la voudroient abolir comme lui, se servent principalement de l'autorité de Diodore, de Justin & de Denis d'Halicarnasse. Quant au premier, comme il déclame au commencement de son vintième livre contre l'impertinence de quelques Historiens au fait des harangues; aussi confesse-t-il, que celles qui sont écrites judicieusement, doivent être estimées, & il en a inséré beaucoup lui-même dans ses Ouvrages. Justin, ou pour mieux dire, Trogue Pompée, dont il n'est que l'Abbréviateur, rapportant obliquement celle de Mithridate contre les Romains, reproche de vérité, à Salluste & à Tite Live *Lib. 38.* d'avoir abusé des directes. Mais personne n'a pris cela que pour un trait d'envie contre ce dernier, comme il s'en glisse aisément entre des Ecrivains de même tems; ce qui n'a pas empêché, que Tacite, Q. Curce, & tous les Auteurs de l'Histoire Auguste, n'aient depuis couché beaucoup de discours en forme de Prosopopée dans ce que nous avons d'eux. Et pour ce qui touche Denis d'Halicarnasse, ses livres des Antiquités Romaines en sont si remplis, & il soutient dans son septième, les Oraisons directes si particulièrement, rapportant toutes celles, qui furent prononcées en la cause de Coriolanus, qu'on

se pourroit étonner qu'il eût si fort pêché en ce qu'il reprenoit aux autres, si l'on ne savoit bien, que son Histoire est le dernier de ses travaux, où il s'est ainsi voulu retracter avec jugement des maximes qu'il avoit autrefois établies trop légèrement contre Thucydide. Outre qu'on peut voir dans le jugement qu'il fait de cet Historien, comme il examine plutôt avec rigueur ses harangues, selon les sentimens d'un Cratippus, qu'il ne les condamne tout à fait, & de son propre mouvement. Plusieurs ont voulu alléguer aussi le huitième livre du même Thucydide, parce qu'il n'a pas une des Oraisons dont nous parlons, à cause qu'il se repentoit d'en avoir trop usé aux précédens. Il est certain pourtant, que sa mort y a laissé cette disproportion avec assez d'autres imperfections, qui ont fait soutenir à beaucoup de personnes, que ce dernier livre n'étoit pas de lui. Quoiqu'il en soit, Hérodote, Xenophon, Polybe, & Célâr, avec ceux que nous avons déjà cités, & quantité d'autres que nous pourrions ajoûter, s'il en étoit besoin, montrent bien, que c'est un pur caprice de vouloir rejeter ainsi les harangues de l'Histoire, puisqu'ils n'ont jamais fait difficulté de les y admettre, & qu'au contraire ils en ont fait un de ses principaux ornemens.

Polybe seul nous enseigne, comment on doit employer les obliques, les directes, & les mixtes, qui commençant obliquement changent d'organe & finissent droitement: car il s'est servi de toutes les trois façons, selon que les lieux le requeroient.

Or non seulement les harangues ont été jugées telles, que nous disons, par les meilleurs Auteurs, mais ils ont même donné place dans leurs Histoires, aux Lettres Missives, & jusqu'aux Dialogues. Ainsi nous voions des Epîtres de Mithridate dans Salluste, de Tibere & de Drusus dans Tacite, & d'Alexandre le Grand dans Arrien. Pour ce qui régarde des Dialogues, il y en a grand nombre & de fort beaux dans Thucydide & ailleurs; mais quant à celui des Deputés d'Athènes & de Mélos, qui fait la fin de son cinquième livre, où les premiers s'efforcent de prouver aux autres qu'ils doivent s'assujettir aux Athéniens, il est tel, que je ne pense pas qu'on le doive jamais imiter, à cause de sa trop grande prolixité. La loi qu'il faut observer, à mon avis, tant aux Dialogues, qu'aux Lettres, & aux harangues de quelque nature qu'elles soient, c'est de ne les coucher jamais avec Protopopée, & directement, que lorsque toutes les paroles en sont si impor-

tantés, qu'on n'en peut rien perdre qu'avec dommage; autrement, il faut se contenter d'en rapporter obliquement la substance.

Que dirons-nous de quelques uns, comme Kekerman entre autres, qui croient, que la loüange ni le blâme, ne doivent, jamais se rencontrer darts l'Histoire, parce que ce sont des choses superflües, & qu'il n'appartient, à leur avis, qu'aux Orateurs d'en user, non plus que d'émouvoir les passions, ce qu'ils deffendent encore très expressément à un Historien. Il semble, à les entendre parler de la sorte, que l'art Oratoire ne puisse jamais avoir rien de commun avec celui des Historiens, contre ce qu'a dit si expressément le premier Rhéteur des Romains, qu'il ne savoit rien qui fût davantage du métier d'un Orateur, que de bien écrire une Histoire.

Opus Oratorium maximè.
Cic. lib. 1. de leg. En vérité, c'est bien se moquer de tous ces grands hommes que nous venons de nommer, qui ont toujours pratiqué le contraire de ce que voudroient établir ceux-ci. Et je m'étonne, qu'ils ne se souviennent au moins du temperament que Lucien apporte en cela, désirant, que son Historien se contente de donner des loüanges moderées, & qui consistent en peu de paroles, afin qu'il diffère en ce point de l'Orateur qui les étend, & les amplifie

amplifie selon les regles de son art. La même chose se doit dire des passions, car il n'y auroit point d'apparence qu'un Historien pratiquât tout ce que font Ciceron & Demosthene, pour exciter à la haine ou à la miséricorde; mais il lui est permis d'être pathétique comme Tite Live dans l'expression des grandes actions, afin d'imprimer fortement l'amour de la Vertu, ou l'aversion du vice, qui sont les plus précieux fruits, qu'on puisse recueillir de l'Histoire.

C'est encore une fantaisie particuliere de certaines personnes, qui ne pensent pas qu'un Historien moderne doive jamais prendre la liberté de comparer les choses de ce tems aux anciennes. J'avouë qu'on voit peu de ces paralleles dans les Historiens Latins, & qu'ils ne se sont guères amusés à montrer la ressemblance qu'avoient les actions Romaines, qu'ils décrivoient, avec celles des Grecs. Je tombe même d'accord, que nous avons vû depuis peu des Ecrivains ridicules en cette sorte recherche, montrant, qu'ils faisoient leur principal de l'accessoire, & qu'ils n'avoient point de plus grand soin, que de témoigner par ce rapport curieux, qu'ils étoient hommes de grande étude, la chose du monde la plus importune, quand on l'emploie mal à propos.

*Lib. de
bell. Syr.*

Mais encore que cette vaine ostentation soit odieuse, il n'en faut pas pourtant tirer cette conséquence, qu'on ne puisse jamais user d'aucune de ces comparaisons, qu'elle ne soit vicieuse. Elles se présentent quelquefois d'elles-mêmes, & un Historien judicieux les sçait employer si à propos, qu'elles donnent de l'ornement à son Ouvrage sans dégouter personne. Que si les Latins s'en sont abstenus, il y a des Grecs, tels que Polybe & Denis d'Halicarnasse, d'assez grande autorité pour nous assurer, qu'on s'en peut servir sans crainte, à leur exemple. Appien ayant rapporté avec quel courage Scipion répondit à l'accusation qu'on lui faisoit d'avoir été corrompu par le Roi Antiochus, allant sacrifier au Capitole, au lieu d'attendre le jugement du Peuple Romain; dit qu'il fit en cela plus sagement qu'Aristide ou Socrate, qui se laissèrent condamner injustement dans Athènes; & plus généreusement qu'Epaminondas, dont il recite le procédé en une cause aussi capitale devant le Magistrat de Thebes. Famianus Strada a fait de ces ajustemens depuis peu de si bonne grace, & avec tant de succès, qu'on le peut proposer en suite, & renvoyer à la Préface de son Histoire des Païs-Bas, ceux qui feroient les difficiles sur ce point.

Il me reste à dire un mot touchant ma façon d'écrire. Pline le Jeune a soutenu dans une de ses Epitres, que l'Histoire étoit toujours *Lib. 5.* agréable, de quelque manière qu'elle fût cou- *ep. 8.* chée. Il semble que son intention fût de donner à entendre par là, que toutes sortes de styles y peuvent être employés; & en effet, nous voyons d'excellens Historiens en toutes Langues, qui ont eu des genres d'écrire très différens. Salluste & Tacite sont fort concis; Tite Live est plus étendu; Florus est si libre & si fleuri, qu'il se donne même la licence de citer des Hemistiches de Virgile, comme *Lib. 3.* Thucydide, beaucoup plus sévère que lui, a *hist.* rapporté plusieurs vers d'Homère au sujet des jeux de l'Isle de Délos. Or quand j'aurois été aussi curieux en cette partie, que je l'ai peut-être négligée, n'ayant eu autre soin que de me rendre intelligible, & de chercher dans la clarté de l'expression la principale recommandation de mon style. Je crois, que je n'aurois pas pour cela contenté tout le monde. Les plus beaux visages ne plaisent pas à un chacun & les styles, qui ne sont pas moins différens, souffrent quelque fois des jugemens encore plus déraisonnables. Alciat a bien osé dire, que la diction de Tacite étoit tout à fait méprisable comparée à celle de Paul Jo-

ve. Et Emilie Ferret n'a point rougi prononçant ce mot ridicule, que le même Tacite ne favoit pas bien le Latin. Je souffrirai patiemment après cela tout ce qu'on voudra dire de moi pour ce qui regarde mon François. Mais je serai bien-aïse d'ajouter ici une remarque à l'occasion de Tacite, & de Salluste, que beaucoup veulent, qu'on imite sur tous les autres à cause de leur brièveté. C'est que la plupart prennent pour des Historiens fort brefs, ceux qui ont l'élocution concise, qui sont néanmoins deux choses fort différentes. Car Salluste qui a la phrase fort pressée, & qui comprend beaucoup en peu de mots, n'est pas pourtant un Historien fort bref, au contraire on pourroit retrancher assez de choses dans ses Préfaces, & dans ses Digressions, sans altérer le corps de son Histoire. Jule Capitolin reprend Iunius Codrus des'être amusé à particulariser des affaires de peu d'importance; comme Guicciardin a été blâmé de s'être de même trop étendu aux choses de sa République, qui ne méritoient pas d'être expliquées si fort par le menu. Or, quoique le premier, des œuvres duquel il ne nous reste rien, eût eu la diction la plus courte, qu'on se puisse imaginer, & bien que Guicciardin eût encore parlé plus laconiquement que lui, si est-ce

que ni l'un ni l'autre n'eussent jamais été bien nommés Historiens brefs; & il n'y a que ceux comme Tacite, dont on ne peut rien ôter sans préjudicier à leurs compositions, qui doivent être appelés de la sorte.

Je laisse à la Posterité, pour qui j'ai mis la main à la plume, le jugement de mes veilles. De même que les Histoires ne doivent être écrites principalement, que pour elle, selon l'avis de Lucien, il n'y a qu'elle aussi, comme plus exemte de passion, qui les puisse mettre à leur juste prix. C'est pour cela, que les Anciens nommoient Saturne le Pere de l'Histoire, & qu'on voioit des Tritons avec des trompettes au haut de son Temple; le tems seul, qui conserve la mémoire de toutes choses, pouvant donner à un chacun la réputation qui lui appartient. Et certes, j'ai toujours crû qu'il étoit des Histoires comme des Statuës; où l'on observe mille délicatesses, quand elles doivent être vues de près, que l'art rejette, si elles sont faites pour être regardées de loin. Une narration aussi qui se fait plus pour le présent que pour l'avenir, a besoin de beaucoup de flatteries, comme d'autant de mignardises, qui ne seroient pas bonnes aux siècles suivans, où rien ne se lit plus volontiers qu'une vérité hardie, & s'il faut

ainfi dire, groffiere, & fans déguifement. La plupart des perfonnes, qui fe fervent de miroirs, font bien aifés qu'ils les flattent, & il y en a fort peu qui fe plaifent à fe voir dans l'Hiftoire, fi elles n'y font représentées avec avantage. Il eft donc à propos de tenir couvertes pour quelque tems ces glaces, qui rendent les formes des chofes telles qu'elles font, attendant qu'une autre faifon moins intereffée, & moins fujette à toute forte de paffions, que les années feules peuvent moderer, fouffre des jugemens plus équitables. Tout ce que je demanderai pour lors au public, c'eft qu'on apporte à la lecture de cette Hiftoire un efprit autant indifférent, & auffi peu partial, que je penfe l'avoir eu, quand je l'ai écrite.



DISCOURS

DE LA
CONTRARIÉTÉ
D'HUMEURS

QUI SE TROUVE
ENTRE CERTAINES
NATIONS,

ET
SINGULIÈREMENT
ENTRE LA FRANÇOISE
ET L'ESPAGNOLE.

TRADUIT DE L'ITALIEN
DE FABRICIO CAMPOLINI

VERONNOIS.

18

I

le

x

q

f

c

b

n

p

E

d

E

l

v

t

n

p


d

t



A MONSEIGNEUR
LE
CARDINAL DUC
DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

ussi-tôt que j'eus pris la résolution de donner du support à l'Ouvrage de ce Veronois, le dédiant à quelqu'un selon la coutume, je fis réflexion sur cette commune façon de parler, avec laquelle nous dédions les Livres, comme on dédie à Dieu ce qui lui est consacré dans nos Eglises. Cette considération me fit croire, que je devois user de beaucoup de circonspection, à faire choix d'un nom plein de grandeur & de sainteté, sur lequel je puisse, comme sur un Autel, poser ce petit présent. Et parce qu'il ne m'en a point paru dans le monde de plus considérable pour cela, que celui de V^{otre} Eminence, j'ose la supplier très humblement de vouloir souffrir qu'il soit écrit au haut de ce Tableau votif, qui vous représentera les humeurs différentes des Nations. C'est la coutume des Grands de ne considérer guères les présens des moindres, que par leur bonne volonté; & c'est le propre de Dieu de les agréer, quand ils lui sont offerts avec pureté & dévotion. Celle avec laquelle je prens la har-

dieffe de vous présenter cette Traduction, me fait
espérer, qu'elle sera bien reçüe de vôtre bonté, qui
sait bien qu'une peau de chevre n'étoit pas moins
favorablement prise dans le Temple de Jerusalem,
venant de la main d'un Pasteur, que l'or & l'argent
de celle des plus grands Princes. Mais puisqu'on
ne porte rien aux lieux saints, sans y chanter au
moins quelque petite Hymne, Vôtre Eminence me
permettra s'il lui plait, que je prononce foible-
ment, selon la portée de ma voix, la moindre par-
tie de ce que je conçois de ses heroïques vertus. Un
Oracle de la Grèce dit autrefois à l'honneur de Ly-
curgue, qu'il ne savoit, s'il le devoit mettre au
nombre des hommes, ou des Dieux : Si nous vivions
encore dans la licence du Paganisme, c'est sans dou-
te que la France feroit des sacrifices à vôtre grand
Génie, comme à son Dieu Tutelaire. Elle le con-
temple, comme le seul qu'elle a reconnu jusqu'à pré-
sent égal à la grandeur de son Etat ; comme un So-
leil, d'où viennent ses meilleures influences, l'éclai-
rant même au milieu de ses tempêtes ; & comme
l'Intelligence motrice de son corps, n'ayant rien
au dessus d'elle que le premier Ciel, où repose
notre grand Roi. En effet, ceux qui ont paru le
plus jusqu'ici dans le gouvernement des Etats,
croïoient faire beaucoup de se prévaloir des occa-
sions, que vôtre prévoyance fait naître & servir
à ses desseins ; ils attendoient la bonne fortune, vous
la faites suivre ; ils dépendoient de je ne sai quel-

les destinées, vous leur donnés la loi, & tout cède au pouvoir de votre conduite. Aussi la moindre partie de vos perfections les eût pû rendre la meilleure de leur Siècle, la Nature vous a choisi pour faire voir au nôtre, qu'elle met plus de graces, quand il lui plait, en un seul sujet, qu'en tous les autres ensemble, & Dieu, pour mieux dire, par la production de votre belle ame, semble avoir prononcé en faveur de ceux, qui ne les tiennent pas toutes égales, la comblant de si extraordinaires bénédictions. C'est ce qui fait, MONSEIGNEUR, que comme vous êtes au dessus des loüanges vulgaires, & que les plus relevés titres d'honneur se trouvent de beaucoup au dessous de ce qui est dû à Votre Eminence: Aussi n'y a-t-il personne qui doive être si téméraire, que d'entreprendre le Paranymphe de vos immortelles actions, dont le craion seul se peut voir dans tout ce qu'on a écrit jusqu'ici des plus grands Ministres d'Etats, qui semble n'avoir été dit, que pour vous. Quand on les a figurés tels qu'ils devoient être, plutôt que tels qu'ils étoient, on a fait sans fiction votre véritable portrait: On voit réellement en vous, ce qui n'étoit alors conçu qu'en idée: Vous êtes ce grand simulacre que toute la terre respecte, selon le mot de l'Empereur Julien: Et l'on ne se peut rien imaginer qui vous représente, sans donner jusques dans le prodige, puisque la mémoire des hommes n'a rien fourni jusqu'ici qui approchât si près du miracle, & qui tint

si fort de la Divinité, que fait la moindre copie tirée sur l'original de votre vie. Mais comme il est vrai, qu'on ne peut mieux reverer vos incomparables vertus qu'avec le silence & l'admiration, aussi ne devons nous jamais cesser de remercier la Bonté & la Providence Divine, d'avoir fait naître parmi nous un si grand Personnage, qui devoit être nécessairement le second Fondateur de l'Empire sous lequel il vivroit, & d'avoir permis que la France ait possédé un esprit si sublime & si transcendunt, qui ne pouvoit manquer d'établir une grande Monarchie par tout où il eût été. Après cette action de grâces, nous n'aurons pas besoin de beaucoup importuner le Ciel de nos vœux; nous sommes si heureux, qu'en obtenant de lui la conservation d'ARMAND DE RICHELIEU, nous assurons tout ce qui nous peut être cher en ce monde, puisque le bien de cet Etat, l'avancement de la Religion, le contentement de notre Prince, & la jouissance de nos fortunes & de nos vies, dépend de la subsistence d'une si précieuse Personne. Ce seroit, MONSIEUR, mal garder le respect qui lui est dû, & préjudicier trop notablement à l'intérêt public auquel vous donnez tous vos soins, si je vous importunois d'un plus long discours: celui-ci suffira pour vous dévouer avec cet écrit ma très humble servitude.

D. L. M. L. V.

DISCOURS .



DE LA
CONTRARIETE'
D'HUMEURS,
QUI SE TROUVE
ENTRE CERTAINES NATIONS,
ET
SINGULIEREMENT
ENTRE LA FRANÇOISE
ET L'ESPAGNOLE.

Ce n'est pas seulement entre les hommes qu'on remarque de certaines convenances ou repugnances naturelles, elles ont été observées dans tous les ordres de la Nature. Parmi les pierres mêmes, le Diamant est en dissension (pour user du propre mot de Plin^e) avec l'Aimant, & son Théamedes d'E^{thiopie} rejette le fer avec autant d'animosité que la Calamite l'attire. Entre les minéraux

Hist. Nat.

l. ult. c. 4.

L. 36. c. 16.

*Pier. in
hierogl.*

Lib. 24.

cap. 1.

Lib. 2. de

mor.

Man. c.

17.

& les métaux, il y en a qui ne peuvent s'allier; l'or & vif argent se cherchent & s'unissent au contraire avec ardeur. Les Plantes font voir les mêmes amitiés ou inimitiés entre elles. La Vigne s'accorde fort bien avec l'Orme; elle ne peut souffrir le Chou, & hait mortellement le Laurier. Le Roseau & la Fougere font à bon droit un signe hiéroglyphe de guerre irréconciliable, puisque le Laboureur qui veut purger son champ des racines de la dernière, ne fait qu'attacher au soc de sa charrue un Roseau, qui acheve de faire périr ce que le feu n'avoit pû consumer. Bref, il y a divers Auteurs qui ont attribué aux Palmiers l'amour masculin & féminin; & ce Romain dit en son Histoire Naturelle, que le Chêne & l'Olivier exercent des inimitiés capitales; l'impiété rustique des Manichéens, comme l'appelle Saint Augustin, ayant bien passé outre, lorsqu'ils donnoient aux Plantes jusqu'à la vie raisonnable. Quant aux animaux, non seulement le bien ou le mal qu'ils se peuvent faire, & les intérêts du boire & du manger, causent la concorde ou la discorde, que nous voyons parmi eux, à les considérer de même ou de différente espèce; mais il semble qu'outre cela il y ait quelque chose de plus caché à notre connoissance, qui produit les mêmes

effets. Car il est aisé de comprendre d'où procède, que la Brebis vit si bien avec la Chevre, & hait si fortement le Loup. L'aversion qu'a la Poule du Milan, le Cigne du Dragon, & le Dauphin de la Baleine, a ses causes manifestes. Quand la Linote & le Serin persécutent l'Ane, Aristote, Plin, AElie, & les autres Historiens des animaux assurent, que c'est, parce qu'il gâte leur nourriture en se frottant contre les buissons, dont il se repait encore à leur préjudice; aussi que son seul braire fait périr leurs petits, & corrompt même les œufs de la Linote. Mais s'il faut rendre raison pourquoi l'Elephant fuit devant le Bélier; d'où vient que le Lion ne peut souffrir la seule voix du Coq; à cause de quoi le Cheval tremble à la vue & à la seule odeur du Chameau, ce qui rendit Cyrus vainqueur de Crœsus, ainsi que le conte Herodote; comment il se peut faire, que le sang de deux oiseaux ennemis, la Linote & le Bruant (s'il est l'Anthus d'Aristote & de Plin) ne se peut mêler même après leur mort; c'est alors que les plus grands esprits sont contraints d'avoir recours à des propriétés occultes, & d'alléguer des sympathies & antipathies naturelles, qui ne sont, à l'égard de beaucoup, que de beaux termes inventés pour mettre à couvert

*Sextus
Pirr.
hyp. l. 1. c.
14.
Lib. 1.*

nôtre insuffisance. Sans doute que c'est par là que Démocrite, l'un des plus grands Gé-
Plin. Nat. hist. l. 28. c. 8. nies qui ait eu la Philosophie, se démêloit de tant de merveilles qu'il attribuoit au Chaméleon dans ce Livre qu'il fit exprès pour les expliquer. Car comment pouvoit-il autrement faire comprendre la vertu de ce petit animal, bien plus étrange que celle de la Remore, qu'on ne fait agir qu'en touchant, quand il assuroit, que les oiseaux de proie les plus forts d'aile, étoient contraints de tomber, s'ils voloient par dessus lui. Je sai bien que Pline l'a accusé de vanité Grecque sur ce sujet, & que Aulu Gelle, pour défendre un si grand
Noët, Att. l. 10. c. 12. personnage, nie que l'ouvrage fût de lui. Mais quoiqu'il en soit, la vérité n'étant pas toujours requise en cette sorte d'exemples, on en peut au moins recueillir cette leçon, qu'il n'y a point de partie plus impure dans toute la Philosophie, comme l'a fort bien observé le Chancelier Bacon, que celle, qui traite des sympathies & antipathies, & qu'on a bâties du nom de Magie naturelle. Car de penser rendre raison de tant d'effets merveilleux par les simples qualités premières des Elemens, comme on fait au reste de la Physique; c'est peut-être ainsi que dit Scaliger, avoir l'esprit trop grossier & trop Elementaire. De dire
 aussi

aussi nuëment, que cela se fait par des vertus occultes, & par des propriétés de toute la substance des choses, c'est s'expliquer si peu philosophiquement, que si Fernel, Fracastor & quelques autres, qui ont traité ces matieres expressément, ont fait mine de s'en contenter, plusieurs au contraire ont nommé ces qualités secrètes des Asyles de l'ignorance humaine, & ont avoué ingenuëment, que toutes ces conditions spécifiques, propriétés internes, & émanations des formes, sont autant d'ingénieuses paroles, & de mots inventés exprès pour se sauver des mauvais passages, & pour jeter du sable aux yeux de ceux, qu'on veut païer d'une fausse apparence de tout savoir. C'est en ce sens, qu'Aristote se moque d'Empedocle au troisiéme Livre de sa Metaphysique, de ce qu'il ne rendoit point d'autre raison de beaucoup de choses, que le bon plaisir de la Nature. Si est-ce que ce Prince des Dogmatiques de nôtre tems, n'a pas laissé de comparer à la vûe du Hibou la portée de nôtre esprit en beaucoup de rencontres: Et s'il a eu sujet de prononcer avec son disciple Théophraste, que c'étoit peutêtre faire contre raison, de vouloir rendre raison de toutes choses, on le peut bien dire en cette matiere de sympathies & antipathies de la Nature, où

Cap. 4.

ὁ ἄνθρωπος
πέφικεν.

nous ne voions rien de plus manifeste, sinon qu'elle a mieux aimés'y faire admirer que connoître, & nous instruire de sa volonté, que de sa façon d'operer.

Or s'il faut recourir à ces idiosyncrasies, & à ces qualités formelles, pour rendre raison de certaines bienveillances ou mauvaises inclinations, qui se voient entre le reste des animaux; j'estime que la nécessité ne se trouvera pas moindre de le faire à l'égard de celle des hommes, soit qu'on les considère dans le général ou dans le particulier, dans l'espece ou dans l'individu. Car c'est chose facile d'assigner les causes de la mauvaise intelligence, qui se trouve entre des mêmes Artisans, & généralement entre tous ceux dont les intérêts aliènent manifestement les esprits. L'animosité, qui se voit entre des Nations voisines, qui ont tous les jours de nouveaux différens à démêler ensemble, n'a pas aussi son fondement plus obscur. Quand les Perses & les Grecs se sont faits des guerres mortelles, quand les Républiques de la Grèce se sont si furieusement acharnées les unes contre les autres, & que la Romaine a persécuté si longtemps la Carthaginoise, tout le monde a reconnu, que les uns combattoient pour la liberté, & les autres pour l'Empire: De sorte

que c'étoit là le principe de toutes leurs mauvaises volontés; comme les bons offices & les mutuelles assistances, que se rendent d'autres peuples, engendrent la bienveillance qu'on y remarque quelquefois. Le même *Cap. 50.* sujet qui fait dire à l'Ecclesiastique, que son aïeul haït seulement deux Nations, les Philistins & les Sichimiens, parce qu'ils étoient en des guerres perpétuelles avec les Israélites, nous a fait autrefois abominer la fureur des Normans, & consécutivement la rage des Anglois & des Bourguignons, lors que nous ne reconnoissons point de plus dangereux voisins que ceux-là. Mais de dire, pourquoi dès la première rencontre nous sommes portés de bonne ou de mauvaise intention, contre des personnes tout à fait inconnues, pourquoi, entrant dans un tripot, nous nous engageons aussi tôt d'affection pour l'une ou pour l'autre des parties, que nous n'avions jamais vûes; pourquoi il y en a, qui ont des aversions mortelles de certaines choses, qui sont affectionnées par d'autres, comme quand le Roi de France Henri Troisième ne pouvoit durer, où il y avoit quelque chat, encore qu'il ne sçût pas qu'il y fût; c'est ce qui est bien plus difficile, les causes prochaines, & telles que les demandent les Philosophes, man-

quant alors au besoin. Dom Juan Rol Palomeque, Chevalier d'Alcantara ou de Calatrava (je ne me souviens pas duquel des deux Ordres) ne pouvoit ouïr seulement prononcer le mot de *lana* sans tomber en syncope, bien qu'il pût manier & porter de la laine sans cet inconvenient; si le Marquis de Mirabel, qui étoit Ambassadeur en France il y a peu de tems, & qui disoit l'avoir connu, me peut être garant de cet exemple. Je sais bien, qu'il choque la plus commune opinion des Ecoles, qui ne veut pas, que des paroles toutes nues puissent d'elles-mêmes produire aucun effet: mais aussi s'est-il trouvé assez de personnes, qui en ont pensé tout autrement. Pomponace a été depuis peu du dernier avis sans sortir de l'enclos de son Lycée; & nous pouvons dire, avec peut-être plus de raison, que Plin ne faisoit de son tems, que tout le monde suit ce sentiment & y déferé à toute heure sans s'en appercevoir, *omnibus horis credit vita, nec sentit*. Or qui est ce qui peut rendre raison de tels & autres semblables effets qu'on rapporte à l'infini, sans donner dans ces qualités occultes & dans ces propriétés substantielles, dont nous avons parlé? ou sans avouer ingenuement, que nous ne sommes pas plus clairvoians en ce qui nous touche à cet égard,

De Incant.

L. 28. c. 2.

qu'en ce qui concerne les autres animaux, que nous nommons déraisonnables? Certainement nous éprouvons tous les jours en nous mêmes de certaines sympathies ou antipathies, qui nous dominent si puissamment, qu'il ne semble pas bien, que nôtre discours s'en puisse rendre le maître, ni beaucoup moins en pénétrer la cause. C'est ce que j'ai été obligé d'avancer par forme d'avant-propos, parce que m'étant proposé de parler de la contrariété d'humeurs que nous voions entre les deux peuples de France & d'Espagne, & croiant la pouvoir représenter comme une aussi parfaite antipathie qu'il y en ait dans la Nature; j'ai crû me devoir expliquer auparavant de ce que je pense en général des sympathies & antipathies naturelles, beaucoup plus aisées à reconnoître dans leurs effets que dans leurs causes.

La raison la plus générale de la concorde ou discorde des nations, se tire du temperament, dont la ressemblance concilie par tout les amitiés, autant que sa différence aliène manifestement les esprits. Or le temperament des hommes, considérés ainsi en gros, dépend principalement de celui des regions, qu'ils habitent, & celui des regions de leur position naturelle, selon qu'elles sont pleines ou vuidées, qu'elles ont quantité d'eaux, qui

II. Geogr.
 L. quod
 animi mo-
 res &c.
 L. de aë-
 re, locis,
 & aquis.

les arrosent, ou qu'elles en manquent, qu'elles sont exposées à des vents contraires, & que le Ciel les regarde avec de différens aspects. Ainsi Strabon remarque, que les mœurs des Mèdes & des Ariméniens étoient semblables, parce, dit il, que leur país n'est en rien différent. Et Galien observant les diverses conditions des Asiatiques & des Européens, les fait dépendre de leur différente habitation; comme Hippocrate avoit auparavant attribué la grande ressemblance des Scythes entre eux, à l'égalité de leur demeure, & leur peu de rapport avec les autres hommes, à la diversité des climats. Que si nous considérons de même la différente aînette de la France & de l'Espagne, séparées naturellement par de si hautes montagnes, que sont les Pyrénées; la première, à l'Orient & au Nord; la seconde, au Couchant & au Midi, en leur regard réciproque; l'Espagne chaude & sèche, la France froide & arrosée de tant de rivières; l'Espagne rarement battue des vents, & cela régulièrement selon les saisons; la France perpétuellement agitée par eux; l'Espagne si peu mouillée des eaux du Ciel, la France si sujette aux pluies en tout tems; & que nous allions ainsi remarquant toutes les diversités de l'une & de l'autre Province; nous ne nous étonnerons pas en suite, que des país si diffé-

rens produisent des hommes de temperament dissemblable, qui caule à la fin cette repugnance d'esprits, que nous voions entre eux. Aussi tous ceux, qui ont parlé des mœurs de ces deux Nations, ont toujours représenté la Françoisë aussi changeante que son air, & aussi légère, que les vents, qui y dominent; l'autre aussi constante, que son ciel & ses saisons. Les François froids & humides comme leur terre, d'où vient leur blancheur; les Espagnols chauds & secs comme la leur, ce qui les rend bazanés. Les François d'ailleurs gais, francs, hospitaliers, liberaux, religieux, sans cérémonies, bons cavaliers; mais volages, pleins de boutades, causeurs, médians de leurs compatriotes chez les étrangers, ne pouvant souffrir la faim ni les autres incommodités de la guerre; combattans plus de forces du corps que de l'esprit; & avec plus de férocité que d'artifice & de conseil. Les Espagnols tout au rebours mélancoliques, dissimulés, inhospitaliers, avares, superstitieux, importuns en civilités; mais constans, posés, taciturnes, se prisans les uns les autres hors de leur pais, bons à l'infanterie, endurans la faim, la soif, & toutes les fatigues de la guerre, exécutans plus de la tête que de la main, & faisans plus par ruses & par stra-

tagèmes, qu'à force ouverte. Je laisse à part si toutes ces qualités ont un parfait rapport au tempérament présupposé des uns & des autres. Mais il faut que je rapporte encore ici, ce que j'ai oui observer par tout. C'est que le Soldat François se fait toujours craindre d'abord, jurant & pestant quand il entre quelque part; & néanmoins dès le lendemain il s'est accommodé avec tous les domestiques, & se trouve grand ami de la maison. L'Espagnol joue un personnage tout différent, car il use de courtoisie en arrivant, se contentant de remarquer doucement ce qui est des commodités du lieu; mais il n'y a rien de plus rude que sa sortie, car c'est alors, qu'il fait son coup, pillant & desolant tout sans remission; d'où vient peut-être le proverbe qui dit, qu'on se garde de la furie François, & de la retraite Espagnole. Ce n'est donc pas merveille, que des Génies si contraires s'accoutument si mal ensemble, puisque les amitiés n'ont de fondement plus naturel que la ressemblance, & que, selon l'observation de Sextus l'Empirique, les choses mêmes inanimées s'unissent, quand elles sont pareilles, comme le font voir les diverses semences dans un crible, qui vont chacune à celle de son espèce; & comme le montrent encore les petits pierres,

7. adver.
sus Ma-
them.

que la mer jette sur son rivage, dont les monceaux se font selon les figures, les rondes s'y voient assemblées en un, & les longues de même. Mais si nous voulons porter encore plus avant nôtre considération, & examiner plus par le menu l'opposition du naturel de ces deux nations, peut-être aurons-nous de la peine à rapporter tous les effets qui en dépendent aux seules qualités premières, qui forment le tempérament; & peut-être remarquerons-nous une si grande antipathie de corps & d'esprit entre elles, que nous commencerons à douter avec un certain Espagnol, que ceux de son pays sortent de même façon du ventre de leurs meres, que font les François; ou pour le moins, nous serons contraints de recourir à ces causes occultes dont nous avons parlé. Le François est grand de corps, l'Espagnol petit, le premier a le poil ordinairement blond, l'autre l'a noir; l'un porte les cheveux longs, l'autre courts; le François mange beaucoup & vite, l'Espagnol fort peu & lentement; le François se fait servir le bouilli le premier, l'Espagnol le rôti; le François met l'eau sur le vin, l'Espagnol le vin sur l'eau; le François parle volontiers à table, l'Espagnol n'y dit mot; le François se promène après le repas, l'Espagnol s'affiët au moins

*Cent. i.
rag. 98.*

s'il ne dort; le François soit à pied soit à cheval va vite par les rues (d'où vient que Boccalin, pour bien punir Ronfard, le monte sur un cheval n'allant que le pas, sans lui donner de gaule ni d'éperon,) l'Espagnol va toujours fort posément; Les laquais François suivent leurs Maitres, ceux des Espagnols vont devant; le François pour faire signe à quelqu'un de venir à lui, hausse la main & la ramene vers le visage, l'Espagnol pour le même sujet baisse la sienne & la rabat vers les pieds; le François donne un baiser aux Dames en les saluant, l'Espagnol ne peut souffrir cette privauté; le François n'estime les faveurs de sa Maitresse qu'autant qu'elles sont connues pour le moins de ses amis, l'Espagnol ne trouve rien de plus doux en l'amour que le secret; le François ne raisonne que sur le présent, l'Espagnol que sur le passé; le François demande l'aumône avec mille soumissions de gestes & de paroles, l'Espagnol avec gravité & sans bassesse, pour le moins, s'il ne passe jusqu'à l'arrogance; le François réduit à la nécessité, vend tout hormis sa chemise, c'est la première chose dont l'Espagnol se défait, gardant la fraize, l'épée & le manteau jusqu'à l'extrémité; le François porte ses habits d'une façon, l'Espagnol d'une autre, qui n'a rien

de semblable à les considérer de pied en cap ; le François met le matin son pourpoint tout le dernier, l'Espagnol commence à s'habiller par là ; le François pour se boutonner prend du collet vers la ceinture ; l'Espagnol tout au rebours ferme le bas premierement & finit sous le menton : le François met le pourpoint bas pour se battre en duel, l'Espagnol prend alors une jaque de maille s'il peut ; le François croit, qu'il n'y a que des écroüellés en Espagne, & fait peur à ses enfans d'un Espagnol comme d'un démon infernal, l'Espagnol tient tous les François aussi gueux que ses *aguadores* de Madrid, les trouve *gavaches*, & croit qu'il ne sont nés que pour faire rire le monde ; le François se voyant contraint d'estimer le vin d'Espagne, & d'avouer que les draps, les chevaux, les gans, & sur tout les pistoles y sont très bonnes, ajoutera aussi-tôt, qu'il n'y a rien qui vaille en ce pais là que ce qui ne parle point ; l'Espagnol obligé de reconnoître qu'il se nourrit des bleds de France, & se sert utilement de son sel, de ses toiles, de ses cordages, & de mille manufactures, qui lui en viennent, assurera, que ce n'est que par le mépris, que font ceux de sa nation, de cultiver leur terre, & de travailler aux arts mécaniques, n'estimans que le métier de la

guerre, fans jamais donner aucune supériorité à la France. Qui ne dira, faisant réflexion sur toutes ces antithèses & plusieurs autres qu'on pourroit faire suivre, qu'un François ne peut être mieux défini, qu'en disant qu'il est un Espagnol renversé? Et qui ne croira qu'Héraclite a eu grande raison de mettre la contention & le debat pour un principe Physique? Car on ne peut pas attribuer une si grande contrariété à la seule différence du ciel & de la terre, dont jouissent ces deux nations, puisqu'on en voit de climat beaucoup plus dissimblable, qui n'ont néanmoins rien de si ennemi. Je sai bien que les Astrologues dressent les horoscopes des peuples & des Monarchies, comme ceux des individus, & que comme ils donnent un merveilleux pouvoir à leurs *synastries* pour la conciliation des amitiés, ils ont aussi d'autres constellations très puissantes, & de certains aspects, dont ils font naître les hostilités. Mais on ne trouvera point dans tout leur art de quoi nous satisfaire ici, ni de raison pour laquelle les François doivent avoir plus de convenance avec le Polonois ou le Persan, qu'avec l'Espagnol. L'Italie est en même éloignement des Gaules que l'Espagne; elle a ses eaux, son air & son ciel différens; la séparation des Alpes est plus

haute & plus difficile que celle des Pyrénées : & néanmoins les François n'éprouvent point une si grande antipathie avec les Italiens, que celle qu'ils ont avec les Espagnols. Il y a donc quelque cause plus cachée & vraisemblablement plus puissante, qui opère ici, ou qui concourt pour le moins avec une merveilleuse force à la production d'un si grand effet. Que si nous voulons laisser pour cette heure la recherche des causes occultes aux Philosophes, une partie desquels se contente de les avoir ainsi bâties sans passer plus outre, & l'autre s'en moque comme d'un masque trompeur qui couvre nôtre ignorance; peut-être trouverons-nous des raisons mêlées de Physique & de Morale, qui nous donneront plus de satisfaction.

Ce n'est pas sans sujet, qu'Epicure nommoit les bêtes, des miroirs de la Nature. Si nous y voulons jeter les yeux, nous reconnoissons facilement, que comme ils ont leurs intérêts, qui les unit ou les divise, selon que nous disions tantôt, & qu'Aristote l'observe plus particulièrement au neuvième Livre de leur Histoire; les hommes ont les mêmes sentimens d'amour ou de haine, à proportion du bien ou du mal qu'ils se font les uns aux autres. Ceci nous peut servir comme d'un

passage pour considérer en suite, si ce n'est point de là que vient cette grande inimitié entre les François & les Espagnols; & s'il est ainsi, pourquoi ils sont portés à s'entremaltraiter de la sorte. Car de dire, que c'est à cause du voisinage, qui fournit des sujets de noise, cette raison ne satisferoit pas, puisque les uns & les autres ont assez d'autres voisins, avec qui ils n'exercent pas de si grandes animosités. D'alleguer simplement les différens politiques de l'une & de l'autre Couronne, il n'y auroit pas non plus de quoi se contenter, parce que les méintelligences d'Etat, qu'ont eu les François avec les Anglois, les Italiens & les Allemands, n'ont pas engendré les mêmes effets. Tachons donc de pénétrer plus avant, & de trouver une cause particulière, qui touche de plus près son effet. Chacun sait, comme les deux Puissances de France & d'Espagne sont celles aujourd'hui qui balancent les forces de l'Europe, & qui tiennent en équilibre tout le Christianisme. Quand il leur plaît de se reposer, elles font dormir les autres en toute sûreté; s'il leur prend envie de faire battre la caisse, il faut que tout ce qui reste de considérable dans le monde Chrétien, s'enrolle pour l'un ou pour l'autre parti. Ces deux Etats, comme deux Astres dominans, influent le bien &

le mal à tous les autres; ceux qui les gouvernent sont les arbitres d'une paix, ou d'une guerre universelle; & la France & l'Espagne peuvent être considérées comme deux principes de concorde ou de division. Or est-il que suivant la doctrine commune des Ecoles, les principes doivent naturellement être contraires; d'où il s'ensuit, que tant que ces deux Nations seront des principes politiques, elles auront nécessairement une perpétuelle & formelle opposition. Il est aisé à comprendre de là, pourquoi les différens, que ces Nations ont eu avec leurs autres voisins, n'ont jamais causé de si grandes contrariétés, que celles, que nous venons de remarquer; parce que n'étans pas de si grande importance, & les guerres des François contre les Anglois ou les Bourguignons, n'engageant pas le reste des hommes, comme celle de France & d'Espagne, elles ne doivent pas produire de si notables effets, la contrariété n'y étant pas essentielle, & n'y ayant pas une opposition de principes comme en celle-ci. Car puique les polices ont leur fondement en la nature, comme le reste des choses du monde, on se peut facilement imaginer dans la subordination des causes, & dans cet enchainement des unes avec les autres, selon qu'elles sont con

fidérées des Philosophes, que les mêmes raisons naturelles, & les mêmes causes supérieures, qui ont rendu la France & l'Espagne des principes politiques, tels que nous les venons de considérer, n'ont pas manqué de leur donner la contrariété formelle, qui doit nécessairement accompagner tous principes. C'est une raison Physique & Morale, qui nous fait voir assez clairement, à mon avis, que ce puissant instinct de repugnance entre le François & l'Espagnol est si naturel, qu'après Dieu il n'y a que la cessation de la cause, que nous avons touchée, qui puisse empêcher un tel effet. Et parce que pendant qu'il dure, chacun mettant la Justice de son côté, donne le tort à son compagnon, & lui impute les calamités du tems, qui ne sont pas petites; examinons un peu ce qui se dit de part & d'autre, & jugeons sans passion, si faire se peut, du droit des parties. Je sai assez, que pour le bien faire, il faudroit posséder beaucoup de connoissances, qui me manquent, & qu'il n'y a que les premiers Ministres, qui aient les lumières requises pour connoître ces grands différens des Etats. Mais puisque leurs continues occupations au bien public ne souffrent pas qu'ils s'en expliquent par écrit ni qu'ils en parlent autrement, que par leurs bel-

les

les & hautes actions; ne laissons pas d'y donner quelque atteinte sous leur bon plaisir, & de témoigner dans cette recherche nôtre zèle pour le repos commun de tout l'Europe. S'il n'est pas défendu aux hommes en général de parler du Ciel & du cours des Astres, quoique si éloignés de leurs sens, & par conséquent de leur science, pourvu qu'ils le fassent probablement, en rendant quelque raison des apparences; puisqu'il y a beaucoup moins de disproportion de ma condition, telle qu'elle est, & de ma basse connoissance, au sujet que nous traiterons, il nous peut bien être permis, il me semble, de l'entreprendre, moyennant que nôtre Discours ait ses fondemens raisonnables. Et s'il faut poursuivre cette comparaison, peut-être que comme les Etoiles s'observent beaucoup mieux des lieux bas, les personnes aussi de moindre élévation & de plus basse fortune, se trouveront quelquefois avoir plus d'habileté aux spéculations politiques, & à considérer de meilleur oeil la révolution des Empires, que ceux, qui ont leur assiette beaucoup plus élevée dans le monde, dont il seroit aisé de rendre assez de raisons, si elles ne nous éloignoient un peu trop du thème, que nous nous sommes donné.

Les Espagnols, qui savent ce que vaut le

prétexte de la Religion aux choses temporelles, & combien son unité est importante à un Etat, font gloire aujourd'hui de n'avoir donné aucune entrée à l'hérésie chez eux, & de l'avoir non seulement persécutée dans les pays de leur domination, mais même par tout au dehors, où l'on a voulu recevoir leur assistance. C'est sur cela qu'ils reprochent aux François, qu'ils seroient tous Huguenots, sans le secours que la Ligue Catholique reçût des Espagnols du tems de nos peres; & que c'est user d'une extrême ingratitude, non seulement de ne leur rendre pas la pareille contre les Hollandois, mais même d'assister contre eux ces Hérétiques rebelles. Et parce que les aînés de la Maison d'Autriche, qui dominant présentement en Espagne, ont laissé l'Empire comme en partage à leurs cadets, les Espagnols s'attribuent l'honneur de tout ce qui s'est fait aux guerres d'Allemagne, pour y conserver la Religion Catholique, imputans aux François d'y avoir toujours porté le parti contraire, jusqu'à traverser de tout leur possible le Concile de Trente, qui doit toute sa subsistance à l'Espagne. Ils ajoutent que le même Esprit de contradiction & de jalousie les a empêchés de ramener l'Angleterre à l'Eglise, sous le regne de la Reine

Marie, qu'ils n'avoient épousée, que sur cette esperance; qu'il fait, qu'on s'allie même des Infideles contre eux, & que depuis peu on a conjuré avec tous les Rois du Nord, qui sont venus les uns après les autres, pour empêcher l'extirpation, qu'ils vouloient faire de l'hérésie dans l'Empire. Bref, à leur dire, dans la guerre qui se voit à présent entre les deux Couronnes, l'interêt de la vraie Religion est tellement joint à leur parti, qu'elle ne couroit pas moins de fortune qu'eux, s'ils avoient du pire. En suite de cela, suivant le génie de leur Nation, ils se vantent, que cette grande étendue de leur Monarchie, pour laquelle le Soleil ne se couche point, est la recompense du zèle, avec lequel ils ont porté l'Evangile jusqu' au nouveau monde, & que le Ciel ne leur donne à succer les mamelles de l'une & l'autre Inde, qu'en reconnaissance de ce qu'ils y ont les premiers annoncé les mysteres de nôtre Foi. Surquoi prétendant, que le rang & les prérogatives des Couronnes se doivent regler par leur grandeur, qui varie selon le tems, & ce qu'il plait au Ciel d'en ordonner, ils émeuvent cette grande dispute de préséance entre les deux Rois, qui n'est pas un des moindres sujets d'animosité entre leurs peuples.

Les François répondent, que les Espagnols se fervent de ce voile spécieux de la Religion, qu'ils jettent devant les yeux des simples, lors qu'ils les veulent tromper, bien qu'en effet il n'y ait gens sous le Ciel, qui la considèrent moins, quand elle heurte en quelque façon leurs intérêts. Ils veulent, que les Espagnols n'estiment la Religion, que comme un fard, dont ils embellissent leur visage, & qu'ils tiennent pour un poison au dedans, puisqu'en effet toutes leurs actions, bien pénétrées, démentent ces belles apparences, & font voir nuëment qu'ils épouseroient l'hérésie même, si elle leur apportoit en dot quelque Couronne. Ils ajoûtent, que quand en l'année mil fix cens dix les Espagnols chassèrent neuf cens mille Morisques d'Espagne, où leurs prédécesseurs avoient habité plus de neuf cens ans continuellement, ils firent paroître plus de crainte, d'avarice, d'inhumanité & de raison d'Etat, que de Religion. En effet, Philippe Troisième se souvint alors avec apprehension de cette fameuse revolte des Alpuxarras du regne de son pere, où la foiblesse des Espagnols chez eux parut si évidemment, puisqu'ayant employé toutes leurs forces du dedans & du dehors, contre un petit nombre de Morisques delarmés, ils n'en pûrent ve-

nir à bout en trois ans sous ce grand Capitaine Jean d'Autriche, qu'en faisant assassiner avec trahison les Chefs de la faction. Ce fut en cette occasion que l'on reconnut, que la seule peur ou la nécessité rendent les Espagnols sages & vaillans chez autrui, n'étans pas moins que les autres dans le desordre domestique; & qu'il falloit aller brûler la moustache de l'Espagnol chez lui, selon le dire de Drak, ce Cacus ne pouvant être mieux défait que dans son antre. Ces grandes & reïterées expulsions des Juifs au nombre de huit cens mille têtes pour une seule fois sous Ferdinand & Isabelle, ne pouvoient pas avoir d'autre fondement, que la considération d'Etat puisqu'autrement ce seroit accuser d'irréligion le Pape, & tant de Princes Chrétiens, qui les laissent vivre impunément dans leurs païs. L'Inquisition même, établie alors contre eux & les Mahometans seulement, doit être rapportée à ce seul principe, & c'est vouloir avec impieté prendre Dieu pour crédule aussi bien que les hommes, de penser mériter ces grandes recompenses d'un zèle, qui ne fut jamais. Aussi voit-on que les Espagnols se savent bien gouverner autrement avec les Hérétiques & les Infideles, quand la raison de bon gouvernement le requiert. Par toute l'Allemagne

les Sujets suivent la Religion de leurs Princes, excepté ceux de la Maison d'Autriche, & tous les Historiens ont remarqué, que Charles Quint y laissa croître l'hérésie pendant trente ans, pour profiter des divisions qu'elle engendrait. Car il n'y a peut-être pas sujet de croire qu'il la favorisât par inclination, quoique son Confesseur Constantin, qui gouverna sa conscience dans sa retraite aux Hiéronymites jusqu'à la mort, & qui perit bientôt après lui empoisonné pour cause d'hérésie, ait fait douter beaucoup de la piété de ce Prince. Au fond, les plus modérés Théologiens condamnent d'irreligion la violence au fait de la conscience & de la Religion, qui veut être encore plus libre que la volonté; d'où vient, que la volonté, forcée, demeure toujours volonté, là où la Religion

Lib. 5. de forcée n'est plus du tout Religion, *jam sublata,*
Inst. c. 20. *jam nulla est,* dit Lactance. Justin Martyr n'estime rien de plus contraire à la Religion, que la contrainte: Tertullien montre dans son Apologétique qu'il n'y a nulle apparence qu'un culte forcé pût être agréable à Dieu, puisqu'il n'y a point d'homme, à qui il ne déplût de se voir servi & honoré par force, *nemo ab*
lib. 2. s. invito coli vellet, ne homo quidem; Saint Martin fut intercesseur vers Maximus pour les Hérétiques de son tems, à ce qu'on n'usât point

d'extrême violence en leur endroit: & les Conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse, & de Chalcedoine sont pour ce sentiment. Il n'y a donc pas beaucoup, de quoi les Espagnols se puissent vanter d'avoir tant exterminé de créatures humaines sous un faux prétexte de Religion, comme ils n'ont pas un plus grand sujet de vouloir passer pour bien meilleurs Chrétiens que les autres, n'y ayant pas cent cinquante ans, que les Mahometisme & l'infidélité possédoient encore les plus considérables parties de l'Espagne. Aussi, que nonobstant ce zèle considéré de nouveaux Chrétiens, ou plutôt cette précaution craintive & ordinaire aux Conquerans, chacun sçait, qu'il n'y a pas moins de Maranes, d'*Alumbrados*, de Juifs, & de Mahometans secrets en Espagne, qu'il peut y avoir de Huguenots reconnus, & par conséquent moins à craindre dans la France.

Quant aux assistances pieuses que les Espagnols disent avoir donné à leurs voisins, les François comparent celle, qu'ils ont reçûe d'eux durant leurs guerres civiles pour le fait de la Religion, à l'obligation que peut avoir un furieux, qui se veut désfaire, à celui, qui lui fait présent d'un couteau pendant sa manie. Et tant s'en faut, que la conservation de la

*Thuan.
hist. l. 20.*

Réligion fût le motif des armées, que les Espagnols ont envoyées par diverses fois en France, qu'en le faisant ils savoient bien, qu'ils abandonnoient aux Hérétiques des Pais-Bas ces belles Provinces héréditaires, ce qui ne leur étoit d'aucune considération au prix de dominer la France, suivant le projet qu'en avoit fait Antoine Perrenot, depuis Cardinal Granvelle, dès l'an mil cinq cens cinquante huit, qu'il jetta les premières semences de la Ligue de France à la Conférence de Peronne, où il s'ajusta si bien avec le Cardinal de Lorraine. En effet, il est constant, que comme les Espagnols, par un gouvernement inexorable, sont cause de la revolte temporelle & spirituelle des Hollandois, considérée dans son origine; rien aussi n'a tant contribué à former cette nouvelle République, à la mettre en vigueur, & à lui donner les forces, qui la font à présent subsister d'elle même, que la diversion de celles d'Espagne, qu'on jettoit en France pour tacher de s'y établir à la faveur des troubles de la Ligue, tandis qu'on laissoit en proie aux Hollandois, la plupart du pais, qu'ils possèdent aujourd'hui. Mais quand on tomberoit d'accord d'une véritable assistance, les François pensent l'avoir bien méritée & rendue en diverses rencontres, qui ont préce-

dé ou suivi. Le passage par la France que le Roi François Premier permit à l'Empereur Charles Quint, pour aller mettre les Gantois à la raison, lui sauva toute cette contrée, qui s'engageoit dès lors dans une revolte générale. Et toute l'Europe a depuis peu reconnu, que l'Ambassade du Duc d'Angoulême vers les Princes d'Allemagne, & le Traité d'Ulm procuré par le Roi de France, ont conservé l'Empire dans la Maison d'Autriche, & donné à l'Empereur les grands avantages, qu'il avoit, s'il en eût usé avec plus de modération. Ce sont quelques exemples pris de beaucoup, que les François alleguent, quand on les veut taxer d'ingratitude. Et pour l'assistance donnée par eux aux Hollandois; que les Espagnols veulent faire paroître si criminelle, ils croient la rendre assez légitime, tant parce qu'ils sont reconnus peuples libres & souverains, par ceux mêmes qui prétendoient sur leur liberté, que parce qu'ils ne les assistent pas, comme hérétiques, & ne favorisent pas l'hérésie, mais simplement leurs Alliés. C'est en ce sens, que le Cardinal Cajetan, Tolet, & autres graves Théologiens, interpretent la Bulle *in Cena Domini*, qui ne condamne, disent-ils, les fauteurs d'hérétiques, que quand ils les secourent comme tels, & autorisent

leur schisme. Aussi voions nous, que l'Eglise, qui prie Dieu pour l'extirpation des hérésies, l'invoque seulement pour la conversion des Sectaires. Le bon est, que lors même, que les Espagnols crioient le plus haut contre cette distinction, ils s'en servoient en faveur des Huguenots de France armés contre leur Roi; & leur Conseil de conscience leur permettoit de traiter avec le Duc de Rohan pour maintenir sa rébellion, comme ils avoient fait autrefois avec le Roi de Navarre, lors qu'il étoit Chef du même parti. Les exécutions faites à Toulouse de Canredon, de Bernard Pels, & d'autres Négociateurs du traité de ce Duc avec le Roi d'Espagne, dont on voit même les articles; & la paix de France en mil six cents vingt neuf, par laquelle on lui pardonne nommément ce traité, en sont des témoignages assez authentiques, pour ne rien dire des instructions & dépositions de du Clausel, arrêté enfin & exécuté à mort l'an mil six cents trente cinq dans la Valteline, où il étoit allé, pour un pareil & plus honteux dessein, aiant été autrefois le principal entremetteur de ces belles affaires. Mais parce que nous entendrons tantôt, comme les François se justifient en général de tant d'autres alliances, qu'ils ont même avec les infideles; voions

premierement ce qu'ils repliquent aux Espagnols, sur l'avantage, qu'ils prennent d'avoir tant fait pour la Religion au reste du monde.

Pour toucher d'abord ce qui est le plus éloigné, les inhumanités prodigieuses par eux exercées aux Indes Occidentales, ont été une fort mauvaise préparation Evangelique; le massacre de huit cens mil hommes tués dans une seule Isle de Saint Dominique, n'étoit pas un trop bon moien pour apprivoiser à la Foi ceux du Continent; & la defense expresse d'apprendre à lire & à écrire à ces pauvres Sauvages, qui se lit dans les propres Histoires Espagnols, *Cevallos.* montre bien, qu'autre chose les menoit si loin, que la conversion des Infidelles, & que si l'on y portoit des Chapelets de verre, c'étoit pour les convertir en grains d'or. C'est une chose étrange, qu'ils confessent eux mêmes, d'avoir réduit ces pauvres Ameriquains à un tel point de desespoir, *Barth. de las Casas.* qu'ils ne vouloient plus user de leurs femmes naturellement, de peur de faire des esclaves aux Espagnols. Et nous voions dans tous leurs livres, que le seul mystere du Christianisme qu'on enseignoit aux Neophytes du nouveau Monde, c'étoit de leur faire apporter tous leurs biens aux pieds de ces nouveaux

Apôtres, qui les en dépouilloient avec toute sorte de barbarie, & de la vie même, encore qu'ils n'eussent rien retenu. De vouloir après cela se parer du zèle de la Religion, c'est en vérité se moquer de Dieu & des hommes, parmi lesquels on peut même dire, qu'en égard au Ciel il y a grande apparence, que ces pauvres Indiens ont encore empiré de condition, vû que selon les plus équitables Scholastiques, vivans, comme ils faisoient la plupart, dans l'innocence de la loi naturelle, ils s'y pouvoient sauver; au lieu, qu'ayant reçu de si mauvaise main la lumière de l'Evangile, s'ils l'éteignent comme il leur arrive tous les jours de desespoir, ils tombent dans les malédictions de l'apostasie.

On ne trouvera pas que ceux d'Orient, Idolâtres, ou Mahometans, aient plus profité au spirituel avec les Portugais, que ceux-là avec les Castillans. L'or de Sofala les a fait sortir de Lisbonne pour doubler le cap de Bonne Esperance; les perles d'Ormus les ont attirés jusqu'au Golfe Persique: les pierreries de Bengala & du Pegu leur ont fait pénétrer le sein Gangetique, & les épiceries des Moluques les ont portés au delà de la Chersonese dorée de Malaca; sans qu'on puisse rapporter avec vérité, ni la découverte de tant de cô-

tes, ni la continuation de ces voïages de long cours, à d'autres considérations, que purement humaines. Mais c'est une chose digne d'être considérée, de quel front, & avec combien d'injustice les Espagnols veulent bien, qu'il leur soit permis de contracter l'alliance, qu'ils ont avec tant de peuples mécréans, & tant de Rois infideles ou idolatres pour le seul respect d'un peu de poivre ou de gingembre, dont ils trafiquent avec eux, & qu'ils ne peuvent souffrir cellé du Roi de France avec le Turc, qui a pour fondement, outre le commerce, la conservation des Lieux Saints, & le bien général de toute la Chrétienté.

Rentrant dans l'Europe, tant s'en faut, qu'à commencer par l'Angleterre on accorde aux Espagnols, qu'ils y aient fait quelque chose pour la Religion Catholique, qu'on les taxe non seulement d'être cause en partie du schisme de ce beau Roiaume, par les violences dont ils usèrent à Rome, pour faire que Henri Huitième y fût traité avec toute rigueur en l'affaire de la dissolution de son mariage, (quoiqu'ils s'alliassent de lui depuis qu'il fut hérétique) mais de plus, de l'avoir achevé de perdre en suite sous la Reine Marie par leur mauvais gouvernement, & causé finalement les plus grandes persécutions qu'y souffrent les

Catholiques, par les intelligences odieuses, qu'ils entretiennent avec eux. A la vérité, quand ils ont eu sur ces côtes des armées, qu'ils nommoient invincibles, ils ont prétendu, y faisant valoir les droits imaginaires de l'Infante, & ceux en vertu desquels ils ont envahi la Navarre, d'y rétablir par même moien la Religion Catholique. Mais d'autre côté, comme remarque fort bien Cambdenus, en beaucoup de lieux de son Histoire, les Papes ont toujours été empêchés par eux de le mettre en Interdit, quand ils ont crû les François capables d'en faire exécuter le ban, par le moien de l'Ecosse, dont ils dispoient sous le regne de Marie Stuart. Cela montre bien, si c'est par zèle de Religion, ou d'Etat, qu'ils nourrissent tant de pratiques en toutes ces Isles, & si les séminaires d'Anglois, d'Ecossois, & d'Irlandois, qu'ils ont établis en tant de lieux, n'ont autre but, que la gloire de Dieu. Pour le moins peut-on voir dans les Considérations Politiques du Chancelier Bacon, qui en parloit comme savant, qu'rien n'a tant augmenté le mauvais traitement, que reçoivent les Catholiques en Angleterre, & rien tant surchargé leurs misères, que de les voir venir de ces maisons étrangères, comme autant d'émisseries conjurés à la ruine de leur país. Aussi

n'est-ce pas seulement aux Anglois à qui ces libéralités Espagnoles ont été suspectes. Quand par le Traité d'alliance du Roi d'Espagne avec les Suisses de l'an 1587. il s'obligea de paier la pension de deux jeunes Ecoliers de chaque Canton en l'Université de Milan ou de Pavie, chacun jugea bien, qu'au lieu de les y instruire aux sciences libérales, le dessein étoit de leur apprendre une leçon, qui leur fit perdre leur liberté. Et lorsque depuis en l'an 1634. il promit d'entretenir à chaque Canton deux autres Ecoliers en la Comté de Bourgogne, laquelle il fit entrer en ce second Traité, personne ne douta, qu'ils ne fussent pour en sortir plus instruits en l'art de servitude, qu'aux arts libéraux; & qu'au lieu du bonnet de Docteurs ils n'y prissent celui des esclaves. Or si de telles gratifications Espagnoles ont été ruineuses aux Catholiques Anglois, les bons offices que les Espagnols ont feint de leur vouloir rendre depuis peu, pendant le traité de mariage du Prince de Gales avec leur Infante, ne leur ont pas été moins préjudiciables. Il est certain, que le Roi d'Espagne n'eût jamais intention d'exécuter ce mariage, lui même l'ayant depuis déclaré, & que son dessein a toujours été de suivre la destination de son pere, qui lui avoit recommandé en mourant,

de faire de sa sœur une Imperatrice. Aussi ren-
 voia t-on en Angleterre toutes les lettres du
 Prince écrites à la maitresse encore cachetées,
 & tous ses présens de même, pour lui justi-
 fier clairement, qu'on s'étoit moqué de lui
 en lui faisant faire un voyage de Chevalier de
 la table ronde. Le mystere de toute cette né-
 gotiation, outre plusieurs avantages qu'en
 tiroient les Espagnols, regardoit principale-
 ment la conquête du Palatinat, qu'ils ve-
 noient d'envahir, & qu'ils se vouloient assu-
 rer en se joüant ainsi del'humeur pacifique de
 ce bon Roi Jacques. Ils ne laissèrent pas,
 pour faire bonne mine, de demander d'abord
 quelques gratifications mediocres pour les
 Catholiques en faveur du futur mariage, & puis
 tenant le Prince chez eux, ils en obtinrent de
 bien plus grandes, ne leur étant rien refusé,
 afin qu'il pût revenir. Or outre l'injure de
 la tromperie, puisque tout cela n'étoit qu'un
 jeu de Comédie, les Catholiques d'Angleter-
 re jettèrent de grands cris, quand ils sentirent
 leurs persécutions doublées en suite, & qu'il
 n'y avoit que les Espagnols, qui profitassent
 de toutes ces menées, qui avoient enfin aug-
 menté leurs misères. Le procédé du Roi de
 France se peut remarquer bien différent, &
 comme il fut plus sincere selon Dieu & les
 hom-

hommes, aussi fut-il suivi de bien meilleur succès. Voiant qu'il ne restoit plus de Princesse Catholique que sa sœur, qui pût procurer par un mariage l'avantage de la Religion en Angleterre, & qu'à son défaut, s'il eût fait comme l'Espagnol, l'Anglois prenoit une femme Protestante, & la Religion Catholique s'en alloit être du tout perdue en ce pais là, il sacrifia franchement tous ses intérêts pour un si saint dessein, effectua cet heureux mariage, & faisant cesser la persécution des Catholiques, leur fit sentir plus de bien en effet, qu'ils n'en pouvoient espérer de l'alliance d'Espagne. Sans s'amuser à demander, comme on avoit fait, des choses, qui leur étoient plus perilleuses qu'utiles dans la condition du tems; sans stipuler, qu'ils pussent aller à une Eglise publique de la Princesse, ce qui n'étoit bon, qu'à les faire tous assommer dans Londres; il leur procura une sûre & douce liberté, fit donner un plus grand nombre d'Ecclesiastiques, & plus privilégiés, à Madame de France, qu'on n'en avoit accordé à l'Infante d'Espagne; obtint pour celle-la la nourriture de ses enfans jusqu'à treize ans, qui sont trois davantage que l'autre n'avoit eu, & fit passer cette promesse générale, & cette importante déclaration, au Roi d'Angleterre, &

au Prince de Galles, qu'ils feroient plus pour les Catholiques en contemplation de l'alliance Françoisé, qu'ils n'eussent fait en vertu d'articles quelconques accordés par le Traité de mariage qui étoit auparavant intervenu avec l'Espagne. De dire que ç'ont été de vaines stipulations, auxquelles on renonçoit au même tems qu'on les exigeoit, & faire parler là dessus les Ambassadeurs de France, en des termes, dont un honnête crocheteur ne voudroit pas user, comme a fait depuis peu un auteur d'intrigues politiques, c'est ce me semble donner trop de liberté à son imagination, & je m'étonne, qu'un tel discours puisse sortir d'une personne sérieuse.

Si les Catholiques Anglois ont peu de sujet de se louer du zèle des Espagnols, leurs voisins de terre ferme le detestent. Nous avons déjà ouï les grandes causes de plaintes des Flamans, abandonnés en faveur de la Ligue de France aux Hollandois, que les mauvais ordres de Madrid ont plus que toute autre chose précipités dans l'hérésie, & dans une résistance temporelle, aussi admirable pour le moins, que celle de leurs dignes contre l'Océan. Dix huit mil hommes, que le seul Duc d'Albe se vantoit d'avoir fait mourir par la main du bourreau en six ans de son

gouvernement; faisoient une vilaine perspective à des peuples si jaloux de leur liberté, & qu'on vouloit rappeler à l'obéissance spirituelle & temporelle. Se plaindre de quelques Images de bois ou de pierres abatuës par des Schismatiques, tandis que sans aucune distinction d'âge, ni de sexe, on exterminoit par toutes sortes de cruautés les images vivantes de tout le païs; c'étoient des traits de la Politique Espagnole, que personne n'a pû comprendre, & dont l'hérésie seule a profité. En effet, les Espagnols seront justement blâmés de la posterité, de n'avoir fait aucune distinction du Génie des Nations, voulant gouverner de même façon ces peuples du Païs-Bas, que leurs Morisques d'Afrique. Et on leur reprochera peut-être avec raison, que comme avant eux on ne connoissoit pas seulement le mot de Mutinés dans la milice de Flandre, on ne sauroit point non plus dans toutes ces Provinces ce que c'est qu'un Arménien, un Anabaptiste, ou un Protestant, s'ils se fussent voulu abstenir d'y planter par force leur Inquisition. Quoiqu'il en soit, les Croix de Bourgogne n'ont pas reçu grand lustre dans leurs armes: & les Flamans, qui seront quelque jour une époque de ce tems de subjection, comme les Israélites en faisoient une

de leur captivité Babylonique, reconnoissent bien, sans l'oser dire, que les Espagnols ne font état de leur Toison d'or, que parce qu'ils les traitent comme de simples moutons, & de vraies *pecores*, dont ils tondent la laine impitoyablement jusqu'à la peau & au sang, sans qu'il leur soit permis seulement de se plaindre.

Quant aux Allemans, leur Histoire ne favorise guères le dessein des Espagnols & de la Maison d'Autriche sur ce point de Religion. Elle fait voir, comme Charles Quint, & le Roi Ferdinand son frere, pouvans chasser Soliman de la Hongrie, qui s'étoit déjà retiré en grand desordre vers Constantinople, le premier néanmoins aima mieux l'an 1532. passer en Italie pour ôter Milan & Gènes aux François. Comme le même Charles Quint pensa perdre Vienne, l'abandonnant aux Infideles pour courir sus au Duc de Cleves, qui s'allioit avec le Roi de Navarre. Comme par la même animosité il laissa misérablement périr Rhodes pour faire du mal à la France. Comme il accorda aux Princes de l'Empire dans Ratisbone la liberté de conscience à la charge de se departir de l'alliance de France, leur ayant refusé cette même liberté, lors que pour l'avoir, ils s'offroient d'aller contre le Turc. Et finalement elle montre par une

suite de circonstances semblables, que vraisemblablement l'Europe seroit aujourd'hui exemte de Protestans, sans l'ambition démesurée de ce Prince, si grande en toutes choses, qu'après ses victoires, non content *Thua. 10. hist.* des pièces d'artillerie prises sur ses ennemis, il en faisoit encore fabriquer d'autres portant leurs armes qu'il distribuoit en divers lieux. Mais pour venir à nôtre tems, n'avons-nous pas vû en mil six cens vint quatre l'Empereur Ferdinand Second aimer mieux s'accorder avec Bethléem Gabor, & faire la paix avec les Turcs, qu'il pouvoit alors aisément chasser, que de manquer à ses desseins sur le Palatinat & sur la Valteline? Nel'avons-nous pas vû depuis laisser entrer ce grand Roi de Suede dans l'Allemagne, regarder ses progrès sans s'émouvoir, & recevoir quasi l'échec & mat, pendant que, comme a depuis reproché nôtre Saint Pere à ses Ambassadeurs, il consommoit toutes ses forces & ses finances contre un Duc de Mantouë, le plus Catholique & le plus injustement opprimé qui fut jamais, pour appuier les interêts de sa Maison, & pour satisfaire à la passion des Espagnols, qui ne pouvoient souffrir une si laide vûë que leur étoit, disoient-ils, un Prince François Souverain dans le cœur de l'Italie. Ce fut

une violence, dont le Ciel punit visiblement l'iniquité par la mort de trois Chefs d'armée, qui l'exécutoient, du Duc de Savoye, du Marquis Spinola, & du Comte Collatre. Or ce qui donne le plus de noirceur à ces actions, c'est qu'on en voit en même tems éclater de toutes contraires du côté de la France. On remarque Louis Treize après avoir franchi les Alpes, commandé dans le Piémont une armée, qui n'avoit rien qui empêchât d'assujettir toute la Lombardie, arrêter néanmoins ses forces & son courage, pour retourner dans son Roiaume y achever d'ensevelir l'hérésie sous les ruines de la Rochelle. Certainement voilà une opposition de grand relief, & une contrariété bien diamétrale. Aussi est-ce un avantage, que les François prétendent grand de la part de leurs Rois, d'avoir toujours témoigné par de belles actions une vraie & essentielle dévotion, & de s'être toujours montrés vrais fils aînés de l'Eglise. Ils n'ont jamais marchandé le passage des Alpes, quand ils ont jugé nécessaire d'aller en personne secourir les Papes, & conserver au Saint Siège ce qu'ils lui ont donné. Et s'il a fallu se croiser contre les Infideles, ils ne se sont pas contentés, d'envoyer quelque bâtardeur de leur Mailon en cette expédition, ils y sont

allés eux mêmes, exposant leurs vies & leurs Couronnes pour le bien commun de toute la Chrétienté. Leurs Lignes saintes n'ont point été seintes, & on ne leur a jamais ouï alleguer en un si bon dessein le défaut de leurs peuples, comme fit Charles Quint, que Vlloa, Historien Espagnol cautionne à cet égard, assurant, qu'il ne pût jamais faire consentir les Etats d'Espagne à aucune contribution pour la guerre contre le Turc. Leurs peuples y ont toujours employé leurs biens & leurs personnes, voians leurs Souverains, qui exposoient si franchement la leur. Saint Louis y a laissé une fois la liberté, & l'autre fois la vie; & douze ans après le Roi d'Arragon, sous prétexte d'équiper une flotte à son imitation, prenoit l'argent de Philippe le Hardi son fils, & de Charles d'Anjou son frere, qu'il distribuait à Jean Prochyte & à ses autres émissaires pour exécuter les Vèpres Siciliennes, & dépouiller Charles de son Etat, se moquant des excommunications du Pape Martin Quatrième. Ne prirent-ils pas la même couverture d'armer contre le Turc en l'an mil cinq cens septante un, lors qu'ils surprirent Final, disant après pour toute raison, qu'ils avoient crainte qu'il ne fût pour les François? On n'a point vû les Rois de France vivre si bien avec les Mahometans, que de

*Thuan.
hist. l. 50.*

Mariana

l. 7. c. 13. leur paier cent filles de tribut, comme ceux
Mariana d'Espagne ont fait long tems à des Mores.
l. 7. c. 16. On ne lira point, qu'ils aient laché des Tau-
 reaux irrités contre leurs Evêques, comme
 le Roi Ordonius fit contre Atulphe Evêque
 de Compostelle, qui l'étoit venu trouver en
 ses habits Pontificaux; ni faire couper la lan-
 gue à leurs Confesseurs, comme Jacques Roi
Mariana d'Arragon fit à l'Evêque de Gerunde ou de
l. 13. c. 16. Girona, pour avoir révélé quelque chose de
 sa confession. On ne leur reprochera point
 d'avoir été en si bonne intelligence avec les
 ennemis de nôtre Foi, que de leur mettre en
 main des places importantes, comme Char-
 les Quint remit Tunis à Muleassen, & son
 successeur Arzilla au Roi de Maroc, pour
 l'empêcher de donner secours à Don Antoine,
 sous ce prétexte ridicule, de ne pouvoir de-
 fendre une place, qu'un petit Roi de Portu-
 gal defendoit bien. Et on ne remarquera
 point dans leur Histoire, des absolutions de
 deux milles Prêtres & Moines massacrés,
 comme Philippe Second en prit, où ce nom-
 bre étoit spécifié après la conquête du Portu-
 gal, aiant toujours excepté dans son pardon
 général les Prêtres & les Moines, qu'il per-
 mettoit à un chacun de tuer impunément, au
 même tems, qu'il se moquoit des Théolo-

Thuan.
hist. l. 75.
85 78.

giens, les priant de mettre sa conscience en repos, pour ce qui étoit de ses droits & prétentions sur ce Roiaume.

Tout ce que les Espagnols mêmes imputent aux François de plus criminel sur ce sujet, c'est d'avoir fait venir Barberousse avec cent dix Galeres jusques dans la côte de Provence, pour la sauver de leur invasion. Comme si les Papes Paul Troisième, Alexandre Sixième, & Jules Second, avoient fait difficulté de recourir à cette même assistance des Turcs, quand ils se sont vûs réduits à l'extrémité. Comme si les Florentins ne s'étoient pas servis de Mahomet Second, contre Ferdinand Premier, Roi de Naples; & les Venitiens du Soudan d'Egypte, pour chasser les Portugais *Camillo* du Levant, où faisant mine de planter la Foi, *Portio* ils gâtoient tout leur commerce. *l. 1.* Comme si on ne se servoit pas alors des Chevaux & des *Mariana* Eléphants, à plus forte raison des hommes, *l. 28. c. 10.* tels qu'ils soient, disent les Casuistes sur ce sujet. Et comme si le droit de nature ne rendoit pas légitimes tous les moïens desquels dépend nôtre conservation. L'alliance qu'a la France avec la Porte du Grand Seigneur, que l'Espagne tâche de rendre si odieuse & si criminelle, reçoit encore plus de justification. Quiconque considérera l'utilité qui en re-

vient à tout le Christianisme, par le témoignage même des Papes, qui ont souvent fait des complimens là dessus aux Ambassadeurs des Rois Très Chrétiens; & qui pélera les exemples de tant de Patriarches, de David, de Salomon, des Machabées, & de tant d'autres, qui ont eu de pareilles alliances avec des Infideles, comme quantité de Livres faits exprès le montrent plus au long, s'étonnera sans doute, qu'on veuille blâmer une chose qui mérite plutôt recommandation. Mais il s'émerveillera bien plus, que ce soient les Espagnols, qui s'efforcent de la diffamer, s'il fait, qu'eux mêmes sont alliés avec tant de Mahometans & d'Idolâtres dans toutes les parties du Monde; que l'Empereur de Calcut est le plus grand ami, qu'ils aient aux Indes; que le Sophi de Perse le seroit encore sans la prise d'Ormus, & qu'eux-mêmes ont recherché avec toute sorte d'artifice, l'alliance qu'ils trouvent si mauvaise, pour ne l'avoir pu obtenir. Car ce n'est pas Sleidan seul qui a dit, que Ferdinand Premier offrit par ses Ambassadeurs, un tribut annuel au Turc, & demanda avec des soumissions indignes, l'investiture de la Hongrie à Soliman; l'Histoire de Paul Jove, & celle de Hongrie écrite par un Conseiller d'Etat des Empereurs

Lib. 43.

Isthuansfi
l. 14.

Maximilien & Rodolphe, ajoûtent, que les mêmes Ambassadeurs parlèrent pour Charles Quint, & que le Turc rebuta intolamment les propositions d'alliance, faites au nom des deux freres. Amurath Troisième se moquoit publiquement des mêmes recherches de Philippe Second, & on a vû trois ans durant un Nogerio Milanois à Raguse, & un Juif à Constantinople, dont parle le Cardinal d'Ossat, qui n'y étoient, que pour cela. L'Histoire d'Auguste de Thou porte, qu'il y eût enfin un traité pour trois ans entre eux; celle de Conneftagio de la conquête de Portugal, re-
 Lib. 67.
 Lib. 10.
 marque, que ce Philippe Second détourna quelque tems le Roi Sebastien de son expedition d'Afrique, afin qu'elle ne troublât cette paix, qu'il tramoit pour lors avec le Turc; & le Sieur de Breves écrit avoir empêché la résidence de son Ambassadeur à la Porte. Il n'y a pas douze ans, qu'un Antonio Barili, Religieux Dominicain, traitoit à Constantinople cette grande affaire pour le Roi d'Espagne; & ceux, qui doivent sçavoir ce qui s'y passe, n'ignorent pas les offices qui s'y sont encore présentement pour en venir à bout. Au moins les Espagnols ne peuvent-ils pas nier, que leurs plus proches parens, comme est l'Empereur & tant d'autres Princes Chrétiens,

Lib. 27. c. 8. & 9. n'y aient des Ambassadeurs aussi bien que le Roi de France; que Ferdinand, qui a acquis le nom de Catholique à ses successeurs, n'ait envoyé Pierre Martyr en Ambassade vers le Sultan d'Egypte, dont il a écrit trois Livres; & que Frederic d'Arragon, Roi de Naples, n'en ait fait autant vers le Turc, à qui il demandoit du secours, puisque le Jéuite Mariana leur Historien le rapporte. Pourquoi donc imputer comme un crime à un seul Roi, ce qu'ils croient licite à tous les autres?

C'est avec la même injustice, qu'ils déclament contre l'alliance des Hérétiques, à l'occasion des Suédois & des Hollandois, pendant, qu'à la vûe de tout le monde, ils vivent étroitement unis avec l'Angleterre & le Danemarck, qu'ils viennent de faire une ligue particulière avec le Duc de Saxe, & qu'ils offrent carte blanche à tous les Luthériens d'Allemagne, qui voudront y entrer. L'Eglise primitive souffroit les mariages des Fideles avec les Infideles; elle en autorise tous les jours avec des Hérétiques, & la Bulle de Grégoire Treize permet aux Catholiques du Japon de contracter ce Sacrement avec des Idolâtres. Combien doivent être plus permises les alliances des Etats de différente Religion, qui se font sans toucher à la Religion, qui n'ont pour

objet que des considérations temporelles, & qui ont pour fondement les droits de la Nature & des Gens, selon lesquels chacun peut chercher sa subsistance, où il la pense trouver? Mais quoi, les Espagnols, qui se disent les premiers hommes du monde en la Théologie Scholaistique, trouvent dans leurs distinctions, que tout ce qui est défendu aux autres, leur peut être permis; & par de mêmes subtilités, ce que le droit divin & humain souffre, est prohibé dans leur école, s'il heurte leurs intérêts. Il n'y a de chemin pour aller au Ciel, si on les en croit, que celui de S. Jacques; & la clef dorée de Castille, sera bien plus nécessaire, à leur dire, pour y entrer, que celle de Saint Pierre.

Ils se vantent avec même vanité, d'avoir donné à l'Eglise le Concile du Trente, pour l'avoir toujours appuié de leur autorité. Les François repondent, qu'encore qu'Henri Second eût fait faire ses protestations contre l'assemblée partielle, qui étoit en certain tems à Trente, par l'Evêque Amiot, alors Abbé de Bellozane, rien néanmoins n'avança tant ce Concile, & ne reduisit le Pape Pie Quatrième à le convoquer tout de bon, que les avis, *Thuan. 8. hist.* que lui fit donner à Rome le Grand Duc Cosme, son prétendu parent, que sans doute à

faute de Concile Oecuménique les François en tiendroient un National, comme il avoit été arrêté aux Etats d'Orléans sous François Second l'an mil cinq cens soixante, & continués sous Charles Neuf par l'avis de ce Grand Chancelier Michel de l'Hôpital. De sorte, qu'on peut dire, que cette résolution des Etats de France a plus contribué à la tenue & conclusion de ce Concile, que toute autre chose: comme il se voit, que nonobstant l'opposition des Parlemens de France, en ce qui regarde les privilèges ou libertés de l'Eglise Gallicane, fondées sur le droit commun, & même sur celui de la nature, il ne laisse pas d'y être reçu aux choses de la Foi, & observé en beaucoup d'autres plus ponctuellement qu'il n'est en Castille, ni peut être dans l'Italie même.

En vérité, le Catholicon d'Espagne est aujourd'hui une drogue trop éventrée par toute l'Europe, pour faire que les Espagnols s'en puissent promettre un grand effet, & vu qu'on y brûle les Sorciers, qui abusent du nom de Dieu, on peut admirer avec quel front ils mettent celui de la Religion au devant de leurs intérêts temporels. Car ils n'ont pas honte de dire, que l'étendue de leur Empire n'est que le récompense de leur piété, & que le

seul zèle de l'Evangile a fait Madrid la Capitale du Monde, selon les termes de leurs rodomontades ordinaires; prétendant en conséquence la prééance sur toutes les Puissances de la Terre. Voions la réplique des François à cès deux points.

Pour le premier, ils disent que les Espagnols sont dans la même insolence des Romains, que Saint Augustin & les autres Pères de la primitive Eglise ont si bien sçû ^{4. de Civ. Dei.} reprimer, leur faisant voir, qu'il n'y avoit point d'apparence, qu'une domination acquise par tant d'injustice & de mauvais moïens, pût être le salaire d'un vrai culte divin, comme ils prétendoient, puisque le Ciel conserve plutôt à un chacun ce qui lui appartient. Quand on demandera aux Espagnols à quel titre ils tiennent les Roiaumes de Sicile & de Naples, avec le Duché de Milan, & la Navarre: de quel droit ils ont dépossédé les Empereurs de Cusco & de Mexico, & pris aux propriétaires tout ce qu'ils occupent en cette longue côte d'Afrique & des Indes Orientales: avec quelle justice ils ont usurpé tant d'Etats en Allemagne, & rendu l'Empire héréditaire en leur Maison, qui étoit électif par ses loix fondamentales: peut être rougiront-ils de honte, d'attribuer au Ciel tant de ra-

pires, & de le rendre complice de tant de crimes.

Quant à la préséance, qu'ils croient leur être dûe en conséquence de cette grande Monarchie, les François opposent non seulement leur possession immémoriale selon leur droit d'ainesse, mais même les jugemens contradictoires intervenus en pleine Cour de Rome, (dont le Cérémonial regle toutes celles de la Chrétienté) & par tout où les Espagnols ont osé rémuer cette question. L'ayant fait à Venise l'an mil cinq cens cinquante huit, & demandé le même rang sous Philippe Second, qu'ils avoient du tems de Charles Quint, comme Empereur, ce sage Sénat le leur refusa, & donna l'avantage à François de Noailles Evêque d'Acqs, alors Ambassadeur de France; ce qui fit retirer pour quelque tems l'Espagnol. Aux Etats de Pologne l'an mil cinq cens septante trois, les rangs aiant été balancés pour les audiences des Ambassadeurs, le premier fut adjugé au Cardinal Commençon, qui y étoit de la part du Pape, le second à l'Ambassadeur de l'Empereur, le troisième à Monluc Ambassadeur de France, & le quatrième à celui d'Espagne. A la canonisation de Saint Diego de Alcala d'Hénarez, dont les Espagnols faisoient la dépense, croiant que
la

la considération de ce bon Saint, étant de leur pais, leur seroit avantageuse, ils demandèrent en grace l'exclusion de l'Ambassadeur de France; lequel n'y pouvant consentir, à cause des conséquences, il fut enfin déterminé par la Cour de Rome, que celui d'Espagne ne s'y trouveroit point, s'il ne vouloit céder, comme il ne fit; mais bien le Cardinal Deza en sa place. Si ces exemples, & les raisons, qui les appuient, dont il y a des livres faits exprès, ne fussent aux Espagnols, & que leurs conquêtes de l'une & de l'autre Inde les éblouissent si fort, qu'ils ne se reconnoissent plus, au moins doivent-ils prendre garde à conserver leur avantage contre les Hollandois qui sont tantôt en état de leur disputer la primauté par leurs propres argumens, s'ils continuent leurs progrès en l'Amerique, & qu'ils les y traitent aussi mal, comme ils ont déjà fait en Levant. Mais quoi, les Espagnols ne sont pas faits à prendre les raisons comme le bien d'autrui, & pour déferer aux Decrets des Papes, il faut qu'ils mettent en leur faveur des Roiaumes en Interdit, qu'ils leur adjugent de nouveaux Mondes, & que par une ligne imaginaire ils fassent des partages de toute la terre habitable à leur profit. En-

core si après cela leur Sainteté trouve mauvais, que les Rois d'Espagne les veuillent rendre leurs Chapelains, comme ils se vantent d'avoir fait l'Empereur leur premier Ministre, on les menace aussitôt d'un Concile, & de faire d'eux comme le Grand Seigneur de son Mouphti, qu'il dépose quand il lui plait. C'est le sens des paroles audacieuses, que reçût Alexandre VI. du Grand Conſalve, qui lui dit nettement, que Ferdinand & Isabelle ſuroient bien faire valoir les déreglemens de l'Eglise, pour lui donner un autre Chef, s'il n'étoit plus respectueux en leur endroit, selon le propre texte de Mariana: Si comme Peres communs ils voient de mauvais œil, qu'un cadet veuille prendre la droite sur le fils aîné de l'Eglise; s'ils s'opposent tant soit peu à la violence de ces Turcs Occidentaux, qui veulent tout envahir, on leur fait apprehender un nouveau ſaccagement de Rome, & de mettre encore une fois Saint Pierre aux liens. En effet, toute la Chrétienté a remarqué, que les Espagnols ne baissent les pieds des Papes, que pour leur lier les mains, au même tems, qu'ils ne les respectent comme Pontifes que pour faire un pont à leurs desseins, & qu'ils ne leur ont jamais rendu de

Lib. 26. c.
15.

véritable obédience, que quand leurs affaires ont été bien malades; comme ceux, qui ont seulement recours aux Saints, lorsque les autres remèdes ne leur servent plus de rien. Pic Quatrième est un impie à Philippe Second, Clement Septième ne vaut pas mieux à Charles Quint, & les autres sont des fauteurs d'Hérétiques, s'ils ne manient pas le timon de Saint Pierre à leur fantaisie. Pour bien conduire la barque à leur gré, il faut, qu'elle n'ait de rafraichissemens ni de graces que pour eux, & que tous les Canons d'anathèmes fulminent sur leurs ennemis. Il faut que la Maison d'Autriche ait droit de faire assassiner les Cardinaux André Batthori, & George Martinuce, le premier quand elle se mécontentera de lui, le second lors qu'elle se voudra approprier son bien. Il faut qu'elle puisse enlever celui de Clefel, & faire prisonniers les Electeurs Catholiques de l'Empire, quand bon lui semblera, sans qu'on trouve rien à dire en toutes ses actions: Et que si Henri Trois est réduit, pour sauver sa vie & son Etat, à traiter de même le Cardinal de Guise avec son frere, on fulmine aussitôt une excommunication majeure sur sa tête, sans esperance d'absolution, & que son Roiaume soit aban-

donné au premier occupant. Autrement ils feront renaître le siècle des Antipapes, qui sont les seuls, qui ont trouvé retraite chez eux; ils feront descendre en Italie tous les Luthériens d'Allemagne par le chemin, qu'ils leur ont marqué dans la Valteline, & ils rétabliront les droits de l'Empire dans Rome, tels qu'ils étoient du tems de l'Eglise Primitive. N'ont ils pas déjà un autre S. Pere tout prêt en Sicile pour une telle occasion, quelque instance, & quelque plainte qu'aient pû faire de cette insolente dignité, je ne dirai pas les Nonces ni les Légats, car ils n'en reçoivent point là, mais les Papes mêmes à leurs Ambassadeurs? C'est ainsi que les Espagnols prétendent faire trembler sous eux le Chef & les membres du sacré College; & par eux le reste de l'Italie, qui n'attend sa liberté que de la France. Il n'y a sorte d'artifice, dont on n'ait usé pour lui ôter cette unique esperance & invention, dont on ne se soit servi pour fermer le passage à ce secours. Mais, graces à Dieu, comme l'Hercule Gaulois a surmonté les Alpes, franchi le Pas de Suse, & ouvert la porte de Pignerol, les Italiens aussi n'ont plus sujet de craindre, comme autrefois, que la licence & l'hérésie les viennent

troubler de ce côté là. Ce qui leur faisoit apprehender l'entrée des François en leur pais du vivant de Henri Quatre, & souhaiter aux plus simples l'échange du Marquisat de Salufes; c'étoit la crainte, qu'une contraire Religion ne se glissât parmi eux, sous un Roi, qui en avoit fait profession, & qui étoit tout nouvellement converti. Il n'y a rien à présent à redouter de tel, du Regne d'un Monarque si juste & si pieux, qui vient de dompter ce monstre d'hérésie, & de mettre si bas ceux, qui composoient autrefois un parti dans son Etat, sous le prétexte d'une Religion réformée, qu'aujourd'hui ils n'y sont tolérés qu'en vertu des Edits & de la foi publique, qui laisse vivre les Juifs dans Rome, & les Grecs dans Venise. Il ne faut donc pas craindre, que des personnes se puissent étendre & accroître, qui dépérissent & s'anéantissent à vue d'œil, par les bons moiens que fait tenir sa Majesté Très Chrétienne, dont tous les étrangers, qui habitent dans ses Etats peuvent rendre par tout un témoignage assuré. Car il est certain, qu'il n'y a plus en France que l'ombre de ce qu'on nommoit autrefois le corps de ceux de la Religion, & qu'on pourroit dire à toutes personnes, qui considéroient les Hu-

guenots d'à présent comme les premiers, qu'elles prendroient l'ombre pour le corps. Aussi est-ce une chose de considération à tous les Alliés des Fleurs de Lis, qu'outre l'impuissance où sont les Religionnaires de plus nuire au bien de l'Etat, ils s'y trouvent dans un si grand repos, que hors peut-être quelques factieux, qu'on saura toujours bien reprimer, le reste s'estime heureux d'y jouir de la liberté, qu'il a plu au Souverain de leur accorder, & d'y vivre en la même assurance, que sont les autres sujets.

Si l'Italie attend son secours de la France contre les invasions Espagnoles, l'Allemagne lui tend les bras d'un autre côté, ne pouvant plus souffrir le rude joug de ces étrangers, qui pour représenter les aînés de la Maison d'Habsbourg, ensevelissent sous la ruine des autres familles beaucoup plus anciennes, la liberté Germanique. Pour le faire avec plus de commodité, ils se servent de l'artifice ordinaire, de faire qu'elles se ruinent d'elles-mêmes, en les divisant & faisant en même tems, que l'un des partis prenne d'eux sa subsistence. Ainsi dans la Palatine ils ont transféré depuis peu l'Electorat de la souche des Electeurs, en celle des Ducs de Bavières. Ainsi dans celle

de Saxe les cadets reçurent sous Charles Quint le même avantage, au préjudice de ceux de Weimar. Ainsi le Marquis de Dourlac fut dépouillé en mil six cens vint deux, du Marquisat supérieur de Baden, en le donnant aux enfans du Marquis Edoüard. Ainsi l'année suivante ils adjudèrent au Landgrave de Hesse de Darmstad, la succession de Louis le vieil Landgrave de Hesse de Marbourg, en privant Maurice Landgrave de Hesse de Cassel. Par ce moyen abaissant les plus élevés, & mettant les autres, qu'ils obligent dans la nécessité de leur assistance, ils font que toute l'Allemagne plie sous leurs injustes volontés. Que n'ont-ils point fait à même fin, dans la succession du Duc de Clèves, sinon qu'en assistant le Duc de Neubourg contre l'Electeur de Brandebourg, ils se la fussent toute appropriée, si les Hollandois n'en eussent pris leur parti? Quant aux Electeurs Ecclesiastiques, s'ils témoignent quelque générosité Allemande, s'ils font voir, qu'ils ne peuvent souffrir de sourcil Espagnol, & que cette orgueilleuse & ruineuse domination leur déplaît, on leur fait bientôt voir, qu'ils n'ont pas été canoniquement élus; au cas qu'ils ne soient

plus durement traités, & ils envoient incessamment un Comte d'Ognate Guevare, ou quelque autre Ambassadeur, qui dit hautement dans la Cour de l'Empereur, que les Evêques d'Allemagne ont de trop longues robes, & qu'il les leur faut accourcir. Bon Dieu, que l'injure accroît par la considération de celui qui la fait; & que l'indignité doit être sensible à ces bons Prélats, de voir que ceux-là viennent de quatre cens lieux les menacer de reformation, chez qui l'on a vû dans une seule bataille trois Evêques Espagnols combattans pour les Mores! Que ceux-là se mêlent de les catéchiser, qui font des Processions dans Madrid pour le bien de l'Eglise, au même tems qu'ils en prennent le Chef prisonnier, qu'ils saccagent Rome, pillent ses Temples, & violent tous ses lieux Saints. Et que des personnes leur veuillent donner des loix de piété, qui dansent la Sarabande avec leurs castagnettes devant les Autels; qui refusent le Dais chez eux à un Legat neveu de Pape, venant de le donner à un Prince Hérétique, & qui nomment par dérision le Successeur de Saint Pierre leur Porte-manteau, parce que la Réli-

Mariana
lib. 8. c. 10.

gion sert de couverture à toutes leurs injustices.

C'est néanmoins en usant de la sorte, qu'ils prétendent assujettir tout le monde; aiant sous leurs pieds l'Italie & l'Allemagne, il faut que le reste de l'Europe plie le genouil; & cette partie du Monde conquise, voilà le grand dessein de la Monarchie universelle réussie, & tout le monde recevant les loix d'un Roi spirituellement & temporellement Catholique. Si est-ce, que contre l'opinion, qui prévaut en beaucoup d'esprits, que les Espagnols soient assez bons Politiques pour arriver à ce point, il y en a qui tout au contraire les en estiment les plus incapables des hommes. Et véritablement, si on jette l'œil sur les grands avantages qu'il semble que Dieu leur donnoit à cet égard, & qu'on considère d'ailleurs le peu de profit, qu'ils en ont recueilli par la mauvaise correspondance de leur part; on trouvera assez de quoi admirer cette grande reputation de prudence raffinée, qu'on leur a voulu donner, ou qu'ils se sont attribuée. Il n'y a point de Maison dans le Monde, à qui les alliances aient apporté tant d'Etats sans coup ferir, comme l'on dit,

qu'à celle d'Autriche, dont ils font les aînés: Le tems & la Fortune l'a fait riche du bien d'autrui, leur convoitise achevant de rendre cette allusion parfaite. On a vû toutes les richesses des Indes Orientales & Occidentales tomber entre leurs mains, le seul nouveau Monde leur fournissant de l'or assez pour en acheter tout le vieil: La Ligue de France, l'Hérésie d'Angleterre, & la disposition des affaires quasi de toute l'Europe, leur donnoit les moïens d'agir sans recevoir que peu de contradiction: Et néanmoins qu'ont-ils fait avec tout cela, que de travailler toute la Chrétienté, acquérir la haine de tous les peuples, & donner à connoître, qu'ils ont pris un dessein beaucoup au dessus de leur portée & de leurs forces? L'Histoire ancienne nous enseigne que Philippe fils d'Amyntas, comme le nomment les Grecs, & que nous connoissons beaucoup mieux pour avoir été le pere d'Alexandre, se servit de deux moïens avec lesquels il fonda l'Empire Macédonien, du prétexte de la Religion, & de l'or de ses mines de Chrysite, aujourd'hui Siderocapsa. Philippe Second Roi d'Espagne n'a pas employé le premier avec moins d'artifice, &

il a eu les mines de Mozambique & de Potosi, l'or de Sofala & celui du Perou en telle abondance, qu'il n'y a nulle proportion ; mais le succès a fait voir, que les Espagnols ne sont pas capables de former une grande Monarchie, comme firent les Macédoniens. C'est chose étrange que ce Roi a retiré si peu de profit d'une dépense de sept cens millions d'or, comme le porte la relation de l'Ambassadeur Venitien Soranzo à ses Maitres. Une si grande somme ne sera pas trouvée incroyable, à qui saura que les Registres de Seville font voir plus de seize cens millions d'or, dont l'Amerique a fait présent aux Espagnols ; & qu'un seul équipage maritime de dix-sept mille ducats leur valût dès sa premiere découverte soixante millions d'or. N'étoit-ce pas là dequoi s'élever un thrône sur toute la terre, & dequoi faire des deux Mondes un seul Empire, à une main qui eût sçu employer à propos de si prodigieuses richesses, & se prévaloir de la toute-puissance des métaux ? Nous avons vû au contraire, qu'ils ont consumé tout cela en des guerres mal entreprises contre leurs propres sujets, & en des corruptions infames de ceux de leurs voisins. Nous

leur avons vû consumer toutes leurs forces à tyranniser les corps & les esprits des Flamans, comme s'il n'y eût eu aucune distinction de conduite & de gouvernement à faire, entre les peuples du Pais-Bas & ceux de la Mauritanie. Nous leur avons vû par diverses fois chasser le quart de leurs peuples sous prétexte de piété, lorsqu'ils avoient le plus de besoin de sujets naturels, pour fournir à tant de guerres & de colonies nécessaires à repeupler les Mondes, que d'ailleurs ils desfertoient. Nous leur avons vû tenir leurs Souverains toujours dans l'enclos d'un Palais, pendant que de dignes têtes couronnées ont paru contre eux à la tête des armées sans que la leçon des Césars ou des Alexandres, ni l'exemple de tous les Conquérans (qui n'eurent jamais tant de moiens externes, qui favorisassent leurs conquêtes) les ait pû porter à quelque généreuse démarche. Bref, nous leur avons vû généralement faire ce qui n'étoit bon, qu'à s'attirer la haine de tout le genre humain, par des cruautés si inhumaines, par une avarice si insatiable, & par un orgueil si ridicule & insupportable tout ensemble, que quiconque considérera bien la Politique des Espagnols depuis cent ans en çà, exami-

nant par le menu les choses, qui se sont passées, & que nous nous contentons de toucher du bout du doigt, sera contraint d'avouer, qu'en ce qui leur a réussi ils ont été bien plus heureux que sages. Il n'y eût peut-être jamais d'hommes politiques ou statistes, comme ils se disent, qui scussent si mal se prévaloir des occurrences favorables, de la révolution des tems, & de la conjoncture ou du passage des affaires, bien que, comme c'est toujours la coutume, on ait souvent attribué à leur prudence & bonne conduite des succès, qui dépendoient purement de leur bonne fortune, & qui n'étoient qu'une suite ordinaire de la révolution des Etats. Après quoi on peut conclure, que tant s'en faut, qu'ils soient si consommés Politiques, qu'ils se publient eux-mêmes, il n'y a vraisemblablement Nation sous le Ciel moins née à commander les autres, que la leur, & qui avec les merveilleux avantages, dont nous venons de parler, n'eût aisément acquis la gloire, d'avoir fondé chez soi la plus grande de toutes les Monarchies, dont il nous reste quelque-souvenir, rendant sa principale ville la Capitale des deux Mondes. D'une chose ne peut-on pas dou-

ter, qu'ils ne soient comme Chrétiens infiniment blâmés de la postérité, d'avoir si mal usé de tant de moiens, lesquels entre les mains de personnes, qui eussent été portées d'un véritable zèle à la Religion, étoient plus que suffisans pour effacer de la terre tout ce qui lui est contraire, & ruiner tout ce qu'il y a d'infidélité dans le monde.

Jusqu' ici nous avons permis aux François de repliquer aux Espagnols avec toute sorte de liberté, afin que nous reconnussions mieux dans cette franchise l'extrême antipathie de ces deux Nations, qui est le sujet de nôtre discours. Et parce que cette contrariété d'esprits donne aux uns & aux autres beaucoup de licence de parler, non seulement de leurs adversaires, mais mêmes des Puissances Souveraines, qui les dominant, & que nous reconnoissons mériter par tout un extrême respect, nous dirons pour marque de celui, que nous portons à cette très grande & très illustre Maison d'Autriche, que comme nous ne croions pas qu'on puisse jamais user de trop de révérence vers une famille en laquelle on compte plusieurs Rois, & jusqu'à onze Empereurs: aussi ne nous semble-t-il pas, qu'il y en eût en toute l'E-

rope, qui méritât mieux l'étroite alliance & consanguinité, où elle est avec celle de France. Le Ciel seul, qui est l'auteur d'une si nécessaire conjonction, peut encore par sa toute-puissance modérer cette merveilleuse contrariété d'humeurs, qui se voit entre leurs peuples, ce que nous ne lui pouvons demander avec d'assez instantes prières, puisque le bien de la Chrétienté est tellement attaché à leur reconciliation, que les Turcs ne cessent de l'importuner tous les jours dans leurs Mosquées, pour l'inimitié perpétuelle de la Nation Française & Espagnole. Et parce qu'il faut, que les hommes coopèrent avec lui, nous priérons l'Espagne de se souvenir, qu'il n'y a point eu Etats qui aient plutôt trouvé leur fin, que ceux, qui ont témoigné de n'en vouloir point avoir, & qu'à l'égard des Empires, aussi bien que des hommes, la santé est bien plus souhaitable dans une stature mediocre, qu'une complexion infirme dans un corps de Géant. Ce fut ce qui obligea l'un des Scipions étant Censeur, à faire changer le Rituel des prières publiques, par lequel les Dieux immortels étoient invoqués pour l'agrandissement de la République Romaine, jugeant plus à propos de

leur en demander seulement la conservation. S'il plait aux Espagnols de mettre un clou à la rouë, qui les a portés si haut, quitter cette insatiable convoitise du bien d'autrui, & renoncer à cette charmante, mais diabolique imagination d'une Monarchie universelle, il y aura sujet de commencer à bien espérer. Leurs Histoires disent, qu'autrefois le Roi Henri de Castille recommanda en mourant à son fils Jean, sur toutes choses l'amitié des François; ils doivent croire, qu'encore à présent elle ne leur peut être que très utile, s'ils se mettent aux termes de la contracter. La France de son côté contribuera, s'il lui plait, à un si grand bien, & considérera qu'elle n'a de puissant ami ou ennemi, que l'Espagnol, qui lui doit être par conséquent de très grande considération. Les vents du Nord sont véritablement très impétueux quelquefois, mais aussi s'appaisent-ils quasi en un instant. Ceux du Sud tout au contraire, excitent des tempêtes, qui durent ordinairement longtems, après même, qu'ils ont cessé de souffler. La position de l'Espagne eu égard à la France, m'oblige à faire cette remarque, selon laquelle l'Histoire témoignera assez, que ce n'est pas pour
les

mal Jug.

les François qu'a été fait le Proverbe, que tout le mal vient du côté de l'Aquilon. Mais il faut que les uns & les autres se représentent, s'il leur plaît, que comme il n'y a rien de plus agréable à ouïr, de plus souhaitable à désirer, ni de plus utile à posséder, selon le dire de Saint Augustin, que la paix; aussi n'y a-t-il rien de plus abominable entre les hommes que la guerre; d'où vient, que son nom Latin la rend le propre des Bêtes brutes. Parmi elles mêmes celles-là ont la haine de tout le monde, qu'on voit avoir toujours les armes au poing, comme les Tigres & les Lions;

Lib. 19. de
Civ. Dei
cap. 11.

Odimus accipitrem, quia vivit semper in armis;

Ovid. 2. de
art. am.
Hist. l. 12.

Et nous pouvons dire, que le soldat est la terreur & la haine de tout le genre humain. C'est pourquoi Polybe compare fort proprement la paix à la santé que tous les hommes désirent, & la guerre à une dangereuse maladie, qui doit être appréhendée d'un chacun. En effet, il n'y a vraisemblablement personne, qui n'aime mieux être éveillé par le chant du coq, que par le son de la trompette, & pour moi je ne feindrai point de dire après ce grand Capitaine An-

Tite Live nibal, qu'une paix certaine vaut bien mieux
decad. 3. qu'une victoire esperée, puisque la premie-
lib. 10. re est la fin de la seconde; & qu'en toutes
 choses les moiens ne sont estimés qu'à cau-
 se de leur fin. Le Pere commun de tous
 les Fideles, sera sans doute le mediateur d'un
 si grand Ouvrage, il jettera son Caducée
 entre les deux Couronnes, fera revenir la
 belle Astrée du Ciel en Terre, & calmant
 les orages de l'Europe, rendra les jours de
 nôtre vie aussi tranquilles que ceux des
 Alcions.



EN QUOI
LA PIETE'
DES FRANÇOIS

DIFFERE
DE CELLE
DES ESPAGNOLS
DANS UNE PROFESSION
DE MEME RELIGION.



EN QUOI LA PIÉTÉ DES
François diffère de celle des Espagnols,
dans une profession de même Religion.

✱
C'EST une des plus certaines maximes
de la Philosophie, que les mêmes
causes produisent toujours de mê-
mes effets. Elle n'est pourtant vraie, que
sous cette condition, qu'il y ait une pareil-
le disposition aux sujets sur qui ces causes
agissent. Autrement nous voions, que
la même chaleur du Soleil, qui fond la cire,
durcit la bouë, est aussi la même cause, qui
blanchit la toile, & qui noircit l'Ethiopien.
Dieu même, qui est la cause de toutes
les causes, n'agit ordinairement que de la
sorte, & ses divines inspirations, qui amo-
lissent le cœur des bons, endurecissent souvent
celui des méchans par la résistance qui s'y trou-
ve. Il n'y a donc pas de quoi s'étonner, si
une même Religion excite de divers mouve-
mens en ceux, qui ont des dispositions con-
traires, & par conséquent s'il sort de la piété

des uns & des autres des effets fort différens. Les François & les Espagnols font profession d'une même Foi Catholique Apostolique & Romaine; tous deux prétendent comme enfans de l'Eglise avoir ses intérêts en singulière recommandation; voions par leurs actions ce qu'on en peut penser, & remarquons la différence de leur zèle par ses effets, puisqu'il est comme impossible d'en juger autrement: J'avancerai peu de chose en cela comme François, que je ne prouve par des Historiens Espagnols; & pour être fort court, je réduirai ce petit Discours sous deux Chapitres, qui décident en effet la matière proposée. Voici le premier.



LES BONS ET LES MAUVAIS

*traitemens que l'Eglise & les Papes ont
reçus des François & des Espagnols.*

CHAPITRE PREMIER.

AUTANT que la donation de Constantin le Grand au Pape Silvestre est difficile à prouver, vû principalement, qu'on doute qu'ils fussent de même tems, il est aisé de montrer par toutes les Histoires, que la gran-

deur temporelle des Papes doit son commencement aux Rois de France Pepin & Charlemagne son fils, qui en jettèrent les fondemens sur les ruines de l'Empire des Lombards. Car Astolphe leur Roi, aiant conquis l'Exarchat de Ravenne, & voulant faire le même de Rome, le Pape Etienne Troisième jugea, qu'il devoit faire comme ses prédécesseurs Zacharie, & Gregoire Troisième, recherchant plutôt le secours des François, que des Grecs. Pour cet effet il vint jusqu' en France, où il fut si bien ouï de Pepin, qui fut couronné par lui à S. Denis, que ce Roi plein de pieté passa deux fois en Italie, & força Astolphe par les armes, d'abandonner l'Exarchat, composé de quantité de bonnes villes, comme Boulogne & Ferrare entre autres; le Pentapole, où étoit toute la Marche d'Ancone; & ce que les Historiens nomment les Justices de Saint Pierre. Tout cela fut donné à ce Prince des Apôtres, & à ses successeurs par Pepin, qui envoya son Chapelain Folrad présenter au Pape les ôtages de toutes les villes conquises, & en mettre les clefs sur l'Autel de la Confession de Saint Pierre & de S. Paul. C'est ainsi que Sigonius parle de la première liberalité de nos Rois, conformément à toutes nos Chroniques & Annales;

*Eginhardus ad an.
755. & 756.*

*In vita
Steph. III.
L. i. Chr.
cap. 7.*

le Bibliothecaire Anastase y ajoûte toute l'Emilie, qui est un fort grand païs; & Leo Ostiensis y comprend même l'Isle de Corse.

Le Pape Adrien Premier se voiant prêt d'être opprimé par Didier successeur d'Astolph, reçût la même assistance de Charlemagne, que son pere & son aieul avoient donnée au Saint Siège. Il prit prisonnier dans Pavie l'an 774. le Roi Didier, & acquit par ce moien le Roiaume des Lombards, qui avoit duré plus de deux cens ans, au même lieu, où François Premier pensa perdre celui de France en 1525. par sa prison. Or non seulement Charlemagne approuva dans Rome la donation de Pepin, mais il y ajoûta les Isles de Sardaigne & de Sicile, avec celle de Corse selon quelques uns, le territoire Sabin, & les Duchés de Spolette, & de Toscane; sauf la puissance Roiale sur ces Duchés, qu'il retint, comme porte l'acte de la donation. Il faut remarquer, que sa liberalité étoit celle d'un Roi de France victorieux, & qui donnoit ce que lui & ses prédécesseurs avoient justement acquis par les armes, car il ne reçût que depuis le titre d'Empereur.

Ce fut Leon III. qui lui mit la Couronne Imperiale sur la tête, apres avoir été rétabli

*Sigonius l.
3. de regno
Ital. A-
nast. Bibl.
in vita
Hadr. I.*

par la puissance Roiale des François dans son siége Pontifical, & que ceux, qui lui avoient crevé les yeux, & coupé la langue, eurent été punis de la même autorité. *Eginhardus ad an. 800.*

Depuis Louis le Debonnaire, confirmant ces donations, les augmenta de la propriété de la ville de Rome, & de tout ce qu'on appelle la Campagne de Rome, qu'il accorda au Pape Paschal Premier & à ses successeurs; comme il fit aux Romains l'élection des Papes, obligeant seulement les nouveaux Pontifes à donner avis de leur consécration aux Rois de France, & à vivre en amitié avec eux. *Sigonius 4. hist. de regno Ital.*

Quelques-uns assurent de plus, que Charles le Chauve, étant à Rome, ratifia tous ces titres, & rendit encore plus grands les bienfaits de nos Rois envers le Saint Siége. *Contin. Eutrop. an. 875.*

C'est chose certaine, que les Papes en leurs plus grandes afflictions n'ont point cherché ni trouvé de protection plus présente, ni plus utile, que celle de nos Rois.

Jean VIII. maltraité des Allemans, eût son recours au Roi Louis II. & vint en France, où il tint un Concile à Troies. *Platina passim l'an. 880.*

Paschal II. fait le même voiage, pour solliciter Philippe Premier & Louis le Gros son fils, contre l'Empereur Henri Quatrième. *L'an. 1100.*

L' a. 1112. Gélase II. & Caliste II. se retirèrent aussi en ce Roiaume, durant leur mauvaise intelligence avec Henri V. Empereur; & le dernier y tint un Concile à Rheims sous Louis le Gros.

L'an. 1130. Innocent II. y présida à celui de Clermont en Auvergne du même regne: s'étant absenté d'Italie à cause de la puissance d'Anacletus Antipape.

L'an. 1160. Alexandre III. fût reçu par Louis VII. dit le Jeune, qui le maintint contre un autre Victor Antipape, & contre l'Empereur Frideric Barberousse, duquel il eût si bien sa raison à Venise. Deux Conciles l'un à Clermont, & l'autre à Tours furent assemblés par ce Pape.

L'an 1227. Innocent IV. chassé par Frideric II. vint implorer l'aide de Saint Louis, & tint un Concile à Lyon.

L'an 1264. Urbain IV. s'adressa au même Roi pour être maintenu contre le Tyran Mainfroi.

L'an 1305. Clement V. transporta sous Philippe le Bel le Saint Siège dans Avignon, où il demeura 70. ans sous ce Pape & six autres tous François comme lui: à savoir Jean XXIII. Benoit XII. Clement VI. Innocent VI. Urbain V. & Gregoire XI.

Clement VII. se retira encore dans Avignon *L'an 1384*
sous le regne infortuné de Charles VI. parce
que Urbain VI. étoit le plus fort dans Rome.

Enfin autant de fois, que les Papes ont eû
besoin des Puissances temporelles, ils n'en ont
point trouvé, comme nous avons dit, de plus
avantageuse, ni de plus assurée, que celle
des Rois de France; Leon X. le scût bien di-
re du regne de François I. Paul. IV. de celui
de Henri II. & s'il étoit besoin de parler de ces
derniers tems, j'oserois soutenir, que les ar-
mes victorieuses de Louis le Juste, n'ont pas
moins assuré le patrimoine de Saint Pierre,
que la succession des Ducs de Mantouë, con-
tre ceux qui voudroient par la sujettion de l'I-
talie, former l'établissement de leur Monar-
chie universelle. Si ce n'est que quelqu'un
doute encore, que la conservation de Casal im-
porte à celle du Vatican, & que la porte de
Pignerol soit celle du secours de Rome, aussi
bien que de Mantouë.

Or si les Papes & le Saint Siège ont reçu
tant de témoignages du zèle des François, la
Religion n'a pas moins senti par tout ailleurs
les effets de leur dévotion, autant de fois,
qu'il a falu hazarder leurs biens & leurs per-
sonnes pour son avancement. Les Croisa-
des faites en divers tems pour le recouvre-

ment des lieux Saints, occupés par les Infidèles, en font des preuves, qui ne sauroient être contredites, & le nom des Francs, qui désigne depuis ce tems-là par tout le Levant, tout ce qu'il y a de Chrétien dans l'Europe, est un titre glorieux de la réputation de leurs armes. Cette Croisade exécutée sous Philippe Premier par Pierre l'Hermite Gentilhomme François, & qui eût pour Chef Godefroi de Bouillon, fut si mémorable, qu'elle n'a pas moins donné de véritables Héros à la Poésie, que le siège de Troie lui en a fourni de fabuleux. S. Bernard fût le promoteur de celle où Louis VII. alla en personne jusques dans Jérusalem. Il y en eût une autre sous Philippe Auguste qui fit le même voyage, pour lequel on leva la dixme appelée Saladine; sans parler de la Croisade qui se fit alors sous le Comte de Montfort contre les Albigeois. Et nôtre glorieux Saint Louis, non content d'avoir déjà perdu la liberté en une semblable entreprise contre le Soudan d'Egypte, voulut hazarder sa vie dans un second voyage d'Afrique, où il la sacrifia au bien commun de toute la Chrétienté. Car on ne peut pas penser, que d'autres considérations, que celle du service de Dieu, puissent avoir obligé ces grands Rois de s'exposer & leurs Couronnes à tant

*Environ
l'an 1061.*

1146.

1190.

1257.

de perils. Voilà donc des marques suffisantes de la piété des François, tant envers l'Eglise, qu'envers la personne des Papes. Faisons maintenant quelques réflexions sur celle des Espagnols.

Tant s'en faut que les Rois d'Espagne aient jamais rien contribué au bien temporel du Saint Siège, qu'on peut voir, que la meilleure partie de ce, qu'il possédoit par la liberalité de nos Rois, est maintenant sous la Couronne de Castille, & que ce qui étoit de la Justice de Saint Pierre, comme on parloit alors, est à présent de celle de Saint Jacques, & de la Jurisdiction de Madrid. Je ne veux pas dire, que les Espagnols aient usurpé cela immédiatement sur l'Etat Ecclesiastique. Je sai bien, que ce qu'ils en tiennent a passé par d'autres mains avant que de venir aux leurs. Mais tant y a qu'il y est présentement, & qu'au lieu d'en enrichir l'Eglise, comme nous avons fait, à peine lui laissent-ils la jouissance libre du peu qui lui reste. Pour le moins avons-nous vû souvent Rome saccagée par eux, & un Vicaire de Jesus Christ, qu'ils ont tenu deux fois en un an prisonnier dans le Chateau Saint Ange. Sandoval produit une lettre de Don Diego de Mendoçe, Gouverneur pour lors de Siene, par laquelle il assure Charles

Quint, que l'Etat Ecclesiastique lui appartient mieux qu'au Pape. Et bien que cet Historien soit un Evêque, il ne laisse pas de qualifier Mendoçe, qui avoit un tel sentiment, le plus sage & discret Cavalier de son tems. S'il étoit permis de juger des intentions, il y auroit lieu là-dessus de présumer celles des Espagnols assez mauvaises, & de croire, vû la façon dont ils ont traité Rome, que si Avignon étoit en Espagne, comme il est en France, nos Saints Peres ne le possederoient pas si paisiblement qu'ils font, & que les voies de droit, & de fait auroient été employées il y a longtems, contre la vendition de la Reine Jeanne.

Pour ce qui est de l'assistance particuliere des Papes, les Espagnols ne trouveront guères de quoi se les rendre redévables dans toute l'Histoire, & vous n'y verrez point, que les Souverains Pontifes aient été chercher du secours en Espagne comme chez nous, quand ils en ont eu besoin. A peine un Benoit XIII. Schismatique, condamné par deux Conciles, se résolut d'aller trouver Alphonse Roi d'Aragon, qui non content de l'appuyer, porta même après sa mort un autre Antipape, qui se faisoit nommer Clement VIII. contre Martin V. que toute la Chrétienté avoit reconnu.

Comment les Papes trouveroient-ils de la fûreté parmi les Espagnols, s'ils ne les laissent vivre qu'avec inquietude chez eux? Clement VII. fut traité en 1526. par le Viceroy de Naples, & un an après par Charles de Bourbon, & ceux qui eurent après lui le commandement des armes Espagnols, comme chacun sait. On le menaça même de lui ôter sa Tiare pour un défaut de naissance, & de prouver qu'il avoit été créé Cardinal sur une fausse information, contre la Bulle qui exclut les bâtards de cette dignité. Paul III. vit assassiner Pierre Louis son fils, & fut accusé d'intelligence avec Barberousse. Paul IV. est nommé un hypocrite par Sandoval, qui dit, que ce vieillard de quatre vints ans trompoit tout le monde d'une feinte apparence de Sainteté; & Cabrera, qui a écrit la vie du Roi Philippe II. reconnoit franchement, que les Espagnols furent fort soupçonnés du poison, pour lequel le Cuifinier de ce Pape fut pendu. Ces grands Scholastiques de Salamanque déterminèrent en suite, qu'il lui falloit faire la guerre, & le Duc d'Albe fut l'exécuteur de leur décret. Le même Cabrera écrivant la conjuration des Acolti, qui devoient poignarder Pie IV. dans une audience, qu'ils lui demandoient, temoigne, qu'il fut toujours depuis ennemi cou-

Sandoval.

l. 15. c. 4.

§ f.

Sandoval.

l. 29. c. 26.

§ 27. §

l. 25. c. 49.

L. 32. c. 29.

L. 2. c. 3. §

c. 6.

Catholique d'Espagne.

vert des Espagnols. Beaucoup de plumes ont écrit, que Sixte V. eût vécu davantage, si l'Ambassadeur d'Espagne eût voulu. Et si la mémoire de semblables exemples n'étoit fort odieuse, on en pourroit bien rapporter davantage.

A la vérité, quand les Espagnols ont eu un Adrien VI. un Jules II. & quelques autres aussi affectionnés à leurs intérêts que ceux là; quand il s'est trouvé des Papes qui ont mis en leur faveur des Roiaumes en interdit, qui leur ont adjugé des Mondes nouveaux, & partagé d'une ligne imaginaire toute la terre à leur profit; ils leur ont rendu beaucoup de respect. Mais si comme Peres communs ils ont témoigné tant soit peu, qu'ils étoient pour s'opposer au dessein de la Monarchie universelle; qu'ils ne jugeoient pas raisonnable, que contre les Loix de l'Empire il demeurât dans la seule Maison d'Autriche; & qu'ils trouvoient mauvaise la cause d'un Cadet, qui est si téméraire que de disputer la main droite au Fils aîné de l'Eglise: ç'ont été alors des usurpateurs, des fauteurs d'hérétiques, & des Corsaires indignes de gouverner le timon de Saint Pierre.

Les Espagnols ne se peuvent pas beaucoup vanter non plus de Croisades, qu'ils ont entrepris

treprises en faveur de la Religion. S'ils en ont fait qui lui aient été de quelque utilité, ç'a été chez eux mêmes, quand ils ont été contraints de défendre leurs foiers contre les Mores, qui leur ont tenu le pied sur la gorge, pendant près de huit cens ans. En quoi je ne pense pas qu'ils aient plus mérité que nos ancêtres, lorsqu'ils combattoient contre les Normans encore infideles, qui les vouloient chasser de la France. Chacun conserve naturellement une possession, qui lui est utile, & ce seroit être ridicule de rapporter à l'amour de Dieu ce que nous faisons à cause de nous mêmes, & pour nôtre propre conservation. Mais nous pouvons dire avec vérité, que les Espagnols ont souvent empêché le bon succès des Croisades Chrétiennes, pour en tirer leur avantage particulier, & que quand ils ont fait mine de s'y enroler, ç'a été quasi toujours pour surprendre quelque Prince Chrétien, plutôt que les ennemis de nôtre Foi.

Lorsque Simon Comte de Montfort Général de la Croisade publiée par Innocent Troisième, contre les Hérétiques Albigeois, faisoit de grands progrès dans leur país, le Roi d'Arragon ne s'y opposa-t-il pas, en secourant le Comte Remond? Et Mariana n'avoue-t-il pas, que ce fut par une maxime d'Etat, *Hist. l. 21. c. 2.*

qui l'obligeoit d'empêcher l'établissement d'un Conquérant, capable de se faire redouter étant si voisin.

Un peu après la mort de Saint Louis, Pierre d'Arragon publia qu'il équipoit une Flotte à son imitation. Il prit même de l'argent de Philippe le Hardi, & de Charles d'Anjou sur ce beau prétexte. Cependant toute la Croisade aboutit aux Vêpres Siciliennes, où il employa ses forces, & l'argent même de Charles, qu'il dépouilla de son Etat; se moquant des censures du Pape Martin Quatrième, qui avoit horreur, avec tout le monde Chrétien, d'une infidélité commise avec tant de barbarie & d'irréligion.

Et pour approcher plus près de notre tems, combien de fois, l'Empereur Charles Quint a-t-il exigé des Allemans de grandes contributions, sous cette couverture specieuse d'armer contre le Turc, pour les employer contre François Premier Roi Très Chrétien, & faire la guerre à la France Catholique, avec les nouveaux Luthériens, qu'il nommoit ses Bandes noires.

Les Venitiens étoient ligués avec lui en l'an 1538. mais ils l'accusèrent d'avoir par ses ordres empêché André Doria, son Général, de combattre tout de bon contre Barberousse à

la Journée de la Préville, comme n'ayant voulu que les engager à la guerre contre le Turc.

Ils imputèrent semblablement à Philippe Second son fils, la perte de Nicosie en 1570. & de Famagouste avec le reste de l'Isle de Cypre en l'année suivante, parce que Dom Jean d'Autriche, & Jean André Doria se retirèrent *Cabrera l. 9. c. 17.* de l'armée Chrétienne sans rien faire, celui-ci qui avoit le secret de Madrid, ayant refusé d'obéir à Marc Antoine Colonne, Général du Pape Pie Cinquième.

Le même Philippe Second ayant pris la résolution de se rendre maître de Final, n'eût point de meilleur expédient, que de faire ses préparatifs comme voulant aller attaquer le Grand Seigneur.

Avec cet artifice il surprit la place en 1571 *Thuan. l. 50. hist.* & crût justifier assez son action, par l'appréhension qu'il disoit avoir eue, que les François ne le prévinsent.

En effet, les Espagnols ont toujours procédé avec autant d'artifice, & quasi toujours de repugnance en toutes leurs Croisades contre les Infidèles, que les François y ont témoigné d'ardeur & de franchise. Il y eût en 1519. *Sandoz. l. 3. c. 35.* une cessation des choses divines pendant quatre mois dans l'Espagne, à cause qu'on vouloit obliger les Ecclesiastiques à contribuer

quelque dixme pour un armement contre les Infidèles. Aux Etats de Valladolid en 1527.

L. 16. c. 2. jamais, à ce que dit Sandoval, Charles Quint ne put obtenir un sol du Clergé, de la Noblesse, ni du Tiers Etat, pour s'opposer à Soliman, qui venoit d'envahir la Hongrie. Et Ulloa fait encore plus grande la dureté de sa Nation, pour justifier son Prince.

Puisque lui & son successeur sont deux des plus grands Monarques qu'ait eu l'Espagne, & qui ont le plus fait profession d'affectionner les intérêts de l'Eglise; voyons sommairement par leurs plus importantes actions, si on peut dire que leur zèle ait égalé celui de nos Rois. Les Regnes plus éloignés ne sont pas si connus, & on ne parle guères de ceux, qui sont plus recens, avec assez de liberté.

Personne ne peut ignorer, que la prise de Belgrade par Soliman en 1521, n'ait été reprochée à Charles Quint, parce que sa qualité d'Empereur, son intérêt comme voisin, & ce qu'il devoit au Roi d'Hongrie comme Beau-frere, l'obligeoient plus que tout autre à secourir cette place. Et cependant, au lieu de le faire, il occupoit toutes ses forces & celles de l'Empire contre son grand ennemi François Premier.

Cette perte fut suivie de celle de Rhodes l'année d'après, qui fit murmurer toute la Chrétienté contre le même Empereur & son Précepteur le Pape Hadrien, parce que le respect du Maître vers l'Ecolier, empêcha qu'il n'envoîât trois mille Espagnols au secours, qui furent employés contre les François dans la Lombardie, au rapport du même Sandoval. *L. 10. c. 30.*

La mort du Roi Louïs mit Bude entre les mains du Grand Seigneur en 1526. & cette chaîne de malheurs ne peut être rapportée qu'à un seul principe.

Mais la retraite de Soliman en 1532. à la vue d'une armée Chrétienne de trois cens mille combattans, sans être suivi, quelque injustice qu'en fit le Roi Ferdinand à Charles son aîné, qui n'avoit à cœur que les guerres d'Italie, fit bien une autre brèche à sa réputation.

On vit en suite abandonner par les Espagnols en 1534. Coron échelle du Péloponnèse & de toute la Grèce, que le Pape, les Vénitiens, & le reste des Princes Chrétiens, regrettèrent hautement, comme celle qu'on pouvoit fort bien garder, si les forces qui étoient dedans n'eussent été destinées ailleurs.

Tunis fut pris par nous en 1535. mais l'utilité n'en fut pas grande, pour deux raisons. La première, que l'Empereur au lieu de la

rendre Chrétienne, la laissa entre les mains de Muley Hazem Mahometan. La seconde, qu'encore qu'il ne falût alors que se présenter devant Argel pour la prendre, & même ce redoutable Corsaire Barberouffe, selon les propres Histoires d'Espagne, Charles Quint aimait mieux repasser promptement aux guerres des Chrétiens.

Sandoval
l. 22. c. 45.

La même considération pensa faire perdre Oran en 1534. & lui fit mépriser toutes les ouvertures que lui proposoit alors dans Naples le Roi de Tunis contre les Turcs, pour attaquer le Duc de Cleves à cause qu'il s'étoit allié de la France.

Enfin Tripoli de Barbarie fut enlevée aux Chevaliers de Malte en 1551. & la ville de Bugie en 1555. où Pierre de Navarrẽ avoit arboré la Croix trente cinq ans auparavant, faute d'être secouruës par cet Empereur, qui sembloit avoir laissé à Dieu le soin de tous ses intérêts, tant il paroissoit attaché à ceux de sa Maison.

Il ne laissoit pas de vouloir être tenu pour grand persécuteur de l'hérésie de Luther. Et néanmoins, comme a fort bien remarqué le Duc de Nevers, il n'eût jamais entrepris la guerre contre les Lutheriens, sans l'intention qu'il avoit, de rendre héréditaire dans la Maison d'Autriche la Couronne Imperiale; à quoi

la ruine des Electeurs Protestans lui étoit très utile. Autrement, comme il dit, eût-il attendu depuis son élection en 1519. jusqu' en 1549. à prendre les armes contre eux? Quand il eût fait prisonnier l'Electeur Frederic, les conditions de sa liberté, très rigoureuses d'ailleurs, eurent-elles un seul article en faveur de la Foi? Ne donna-t-il pas toute liberté de conscience aux Allemans, à la charge de se separer de l'alliance de France, la leur ayant refusée, lorsque pour l'acquiescer ils lui offrirent de le servir contre les Infideles?

Cen'est pas ainsi que nos Rois en ont usé. Ils ont d'abord persecuté l'hérésie par le fer & par le feu; c'est un monstre, qu'ils ont tâché d'étouffer dès sa naissance, & la seule nécessité du mal devenu trop grand, a extorqué d'eux des Edits d'accommodement, pour ne pas perdre les saints avec les malades. Pour le moins ne les ont-ils donnés qu'en rétablissant les Autels, aux lieux où ils avoient été abatus; au contraire que Charles Quint, chassa par le seul *Interim* la Messe de plus de quatre mille places, où elle se faisoit auparavant.

Philippe Second vit prendre sur lui Tunis *Cabrera l.*
& la Goullette par Sinan Bacha, sans jamais *10. c. 20.*
détourner ses pensées des affaires de France,
où il entretenoit les troubles de la Ligue. Il

armoit ce phantôme de Religion, & faisoit mine de le vouloir obliger, comme ceux, qui prêtent à un furieux le couteau, dont il se veut défaire.

La Hollande fut abandonnée par un même zèle, & les armées qu'il en tira pour les faire entrer en France, donnèrent moins au Prince d'Orange de former un Etat, qui a toujours augmenté depuis.

La crainte, que Marie Stuart Reine d'Ecosse affectionnée à la France, ne vint à la Couronne d'Angleterre, lui fit protéger Elisabeth, avant qu'elle fût montée sur le Trône Royal, bien qu'apparemment la ruine de la Religion Catholique en ce pais-là dût venir d'elle, comme Cabrera le reconnoit ingénument.

Quand il entreprit la conquête du Portugal, la plus grande crainte étoit du côté d'Afrique, de sorte que pour opprimer sans obstacle Don Antoine, il gagna le Roi de Maroc, en lui faisant présent d'Arzilla, & livrant par ce moyen une place Chrétienne entre les mains d'un Infidèle, pour dépouiller un Roi Catholique.

C'est ainsi que la raison d'Etat prévaloit dans l'esprit de ces Princes sur celle de la Religion. Cela n'empêchoit pas pourtant, que

hors les considérations politiques, ils ne pussent avoir de très bons & très pieux sentimens. Mais tant y a qu'on ne peut pas nier, que le temporel ne l'ait emporté sur le spirituel, dans les principales actions de leur gouvernement.

Car de vouloir faire passer pour œuvres de piété des grandes expulsions, tantôt de Juifs, & tantôt de Morisques hors de l'Espagne, c'est se moquer de Dieu & du Monde, où personne n'a ignoré, qu'il n'y eût plus de crainte, d'avarice & d'inhumanité en tout cela, que de Religion, qui souffre les Juifs dans Rome, & en assez d'autres lieux très Catholiques.

Les Espagnols ne sont pas moins ridicules, s'ils pensent avoir beaucoup mérité du Ciel & de la Terre, par leurs voyages de long cours, & par la découverte des mondes nouveaux. La façon, dont ils ont annoncé nôtre Foi, est trop différente de celle des Apôtres, & quand ils ont fait perdre l'Etat & la vie à un grand Monarque, pour avoir jetté par terre un bré- *Sandov. l.*
viaire, qu'il ne connoissoit point, on peut dire ^{13. c. 30.}
qu'ils n'avoient rien d'Evangelique. Les seules richesses des Indes Occidentales, comme les pierreries & les épiceries de l'Orient, leur ont fait exécuter ces grandes entreprises, & c'est commettre un péché, pour lequel on brûle les Sorciers, quand ils abusent du nom

de Dieu, de le faire auteur des choses, qui n'ont point d'autres principes que la convoitise humaine. Mais quoi, chaque Nation a ses défauts, & semble être sujette à de certains vices, qui lui sont comme naturels. Les François pour la plupart sont légers, impatiens, & accompagnés d'une simplicité fort contraire à la prudence humaine. Les Espagnols ont leurs manquemens comme les autres, & il semble, que quelque constellation particulière

L. 8. c. 16. leur influë cette humeur hypocrite, dont parle nôtre Philippe de Comines, qui leur fait prendre en toutes choses le prétexte de la Religion, dont ils couvrent leurs plus violentes passions, & qu'ils font servir à leurs plus injustes desseins. Ceci suffira pour le premier Chapitre; passons au second.



LES DIVERSES FINS DES ALLIANCES, qu'ont eues les François & les Espagnols avec les Hérétiques & avec les Infideles.

CHAPITRE SECOND.

ENCORE que les Espagnols ne cessent jamais de nous reprocher les alliances des Hérétiques, & des Infideles, & bien que ce

soit le lieu commun où les Théologiens de Louvain se jettent le plus volontiers, nous imputant mille calomnies sur ce sujet: Si est-ce qu'autant de fois que la thèse a été proposée dans les Ecoles Chrétiennes, à savoir, si un Prince Catholique pouvoit sans offenser Dieu contracter de ces alliances; tous les Docteurs Italiens, Allemans & Espagnols même, ont été pour l'affirmative, Jean de Chartagena, Moine Espagnol, le Pere Molina Jesuite, le Cardinal Cajetan, Bannes Professeur à Salamance, & généralement tous les plus renommés Scholastiques, n'y ont point fait de difficulté; & ils ont passé jusques-là, qu'un Prince Chrétien pouvoit secourir en guerre un Infidele, même contre un autre Prince Chrétien. Leur opinion s'appuie sur l'autorité & sur la raison. L'autorité est prise de la Bible, où l'on voit, qu'Abraham a combattu pour le Roi de Sodome, & David pour Achis Philistin, contre les enfans d'Israël; pour ne rien dire des alliances de Salomon avec le Roi Hiram idolatre, des Machabées avec les Lacedémoniens & les Romains infideles, & de quantité d'autres semblables, qui se lisent dans l'Ecriture Sainte. La raison est fondée sur ce que la Religion ne détruisant pas la Nature, puisque Dieu est auteur de

l'une & de l'autre, on ne peut pas dire, que ce qui est naturellement juste, soit injuste dans la Religion, si quelque précepte Divin ne nous oblige à le croire. Or est-il que le droit de la Nature rend honnêtes tous les moiens dont nôtre conservation dépend; comme par celui des Gens chacun peut chercher sa subsistence où il la pense trouver. Par conséquent les alliances, dont nous parlons, n'étant faites, que pour nôtre conservation, qui en dépend ordinairement, ne peuvent pas être condamnées, vû même qu'au lieu d'être défendues par la loi Divine, elles sont autorisées des exemples, que nous venons de rapporter.

Et à la vérité, si l'Eglise primitive souffroit bien le mariage des Fideles avec les Infideles; si elle en autorise tous les jours avec des Hérétiques, & si la Bulle de Gregoire Troisième permet aux Catholiques du Japon de contracter ce Sacrement avec des Idolâtres: Pourquoy est-ce qu'elle défendrait les alliances des Etats de différente Religion, qui se font sans toucher à la Religion, qui n'ont pour but que des fins Politiques, & qui sont fondées sur le droit des Gens & de la Nature.

*P. Iovius
l. 2. hist.*

Aussi voions-nous dans l'Histoire, que les Papes mêmes, si elle ne leur a rien imposé,

n'ont pas fait difficulté de recourir à l'assistance des Infideles, contre des Princes Chrétiens, quand ils ont crû être reduits à la nécessité de le faire. Paul Trojs, Alexandre Six, & Jules Second, se sont tirés de grandes extrémités en reclamant l'aide des Turcs.

*Guichar.
l. 2. histor.
Gong. de
Illescas l.
6. hist.
Pontif.
Thuan. l.
6. hist.*

On peut remarquer encore que tous les Empereurs Chrétiens ont eu des alliances avec des Nations barbares & mécréantes; & que les Républiques Chrétiennes n'ont pas été plus scrupuleuses en cela que les Monarques. Mahomet Second assista les Florentins qui l'enquirent instamment, contre Ferdinand Premier Roi de Naples. Et les Venitiens se servirent des forces du Soudan, d'Egypte pour chasser les Portugais du Levant, où ils incommodoient leur trafic. Mais ce qui est fort considérable, c'est que les Docteurs Espagnols, que nous avons nommés, confirment leur opinion par l'autorité de Charles Quint, lequel, disent-ils, du conseil de beaucoup de très graves Théologiens, s'est aidé des Infideles contre les Fideles, c'est à savoir contre les François; ajoutant, que plusieurs autres Princes Chrétiens ont fait le même. Ce sont les paroles formelles dont ils usent dans la Thèse générale; & néanmoins quand ils descendent à l'Hypothèse, & qu'il est question,

*Camillo
Portio
histor. des
troubles
de Naples
l. 1. Maria-
na l. 28.
c. 10.*

si le Roi de France jouïra du même privilège contre la Maison d'Autriche, leur injustice est si grande, qu'ils lui imputent à grand crime ce qu'ils avoient être licite à tous les autres Souverains.

C'est ainsi, que les Espagnols, qui se vantent d'être les premiers hommes du monde en la Théologie Scholaistique, croient avoir d'assez subtiles distinctions, pour persuader à tout le monde, que ce qui est permis de droit Divin & humain, à parler généralement, doit être défendu en particulier, s'il choque tant soit peu leurs intérêts.

Ils sont alliés dans toute l'Afrique & toute l'Asie avec des Rois Mahometans, Idolâtres, & dont quelques uns n'adorent rien que le Diable. Ils tachent depuis cent ans avec des soins d'autant plus grands, qu'ils sont artificieux, de nouer quelque bonne intelligence avec le Grand Seigneur. Ils ne peuvent pas nier, que l'Empereur & assez d'autres Princes Chrétiens n'aient à sa Porte des Ambassadeurs aussi bien que nôtre Roi. Et avec tout cela il n'y a que lui, qui soit coupable, & qui commette, à leur dire, une impiété punissable devant Dieu, & détestable devant les hommes.

Certainement, il faut être bien aveuglé de passion, pour s'emporter de la sorte, & il faut

avoir bien mauvaise opinion du reste des hommes de leur vouloir faire passer pour bons raisonnemens les plus injustes fantaisies du monde.

Elles n'empêcheront pas pourtant, que la piété de nôtre Grand Roi ne soit estimée par toute la terre, & qu'il ne reçoive les bénédictions d'une infinité de Chrétiens, qui recueillent tous les jours les fruits de cette alliance, que les Espagnols voudroient rendre si odieuse.

Car au lieu, que la leur avec les Infideles n'a pour fondement que l'ambition ou l'avarice, le desir de dominer, ou de s'enrichir, & que la seule considération de distribuer le poivre dans l'Europe, les fait vivre en société avec tous les Gentils du Levant. Celle du Roi avec le Turc n'a pour but, outre le commerce de quelques-uns de ses sujets, que le soulagement & le rachât des pauvres esclaves Chrétiens, avec la conservation des lieux Saints, où se sont passés les sacrés mystères de nôtre Rédemption. C'est pourquoi nos Ambassadeurs ont souvent reçu des remerciemens dans Rome, de ce que leurs Collegues exécutoient de bon & d'avantageux pour la Religion dans Constantinople, & quand ceux-ci *Cardin.* ont souffert quelque dégoût à la Porte Otto-*d'Offar. l.* mane, comme il arrive quelquefois, les Pa-^{91.}

pes ont toujours prié le Roi de ne les point rappeler, & de ne pas rompre pour cela une alliance si utile à toute la Chrétienté.

Il ne tint pas à Ferdinand Premier, qu'il ne fût non seulement allié, mais feudataire, & tributaire de Soliman, à qui il demanda avec des soumissions indignes l'investiture de la Hongrie. Charles Quint après avoir été beaucoup de fois refusé, obtint enfin de lui une trêve de cinq ans; & le grand désir qu'avoit cet Empereur de vivre en bonne intelligence avec les Turcs, paroît assez par l'instruction, qu'il donna à Philippe Second son fils, lui recommandant sur tout par le XII article d'observer religieusement cette trêve. Cela n'empêcha pas pourtant, qu'Amurath Troisième ne se moquât publiquement un peu après de la recherche de paix, que faisoit faire Philippe Second à sa Porte. Et on peut assez juger, combien il la souhaitoit, puisqu'il détourna quelque tems le Roi Sebastien de son entreprise d'Afrique, de peur, qu'elle n'apportât du trouble à ce Traité, comme l'a remarqué Conestaggio dans la conquête du Portugal.

*P. Iove
lib. 43.
Isthuanff
histoire de
Hongrie
l. 14.
Sandoval
l. 20. c. 5.
& 7. & l.
30. c. 5.*

Liv. 1.

Je ne dirai rien par respect des Rois qui ont suivi, mais ceux, qui doivent être informés de ce qui se passe, savent assez, que la seule
jalousie

jalousie de voir les François en possession d'une chose, que les Espagnols n'ont jamais pû obtenir, est ce qui fait crier si haut les Canonistes de Brabant; ne considérant pas, qu'on laisse jouir ceux-ci paisiblement & sans envie de la bonne intelligence, où ils sont avec les Rois de Fez & de Maroc.

Car sans cela que pourroient-ils trouver d'étrange en nôtre alliance, puisque l'Histoire d'Espagne est pleine d'exemples de Rois Catholiques, qui se faisoient la guerre les uns aux autres à l'aide des Mores, dont ils ont acheté quelquefois l'amitié jusqu'au prix de cent filles de tribut. Alphonse surnommé le Grand leur livra même son fils Ordonius pour être élevé parmi eux. Et un autre Alphonse célèbre tant par l'amour qu'il portoit aux Mathématiques, que par le mépris qu'il faisoit du grand & du petit Monde, où il trouvoit mille défauts, fut chassé par son fils Sanchés, assisté des Mahometans de Grénade. Si d'autres que des Espagnols rapportoient ces choses, leurs partisans les pourroient nier, aussi bien que le secours demandé au Turc par Frederic d'Arragon, que Mariana écrit si précifément. *Mariana l. 7. c. 6. 7. & 13.*

Mais parce que la condition de ces derniers tems les porte à former des instances parti-

culières sur l'alliance, que nous avons avec des Hérétiques, prétendant, que nous ne les pouvons aider, ni recevoir leur assistance, sans faire un notable préjudice à la Religion, examinons encore ce point, & leur montrons, qu'ils ne sont pas moins injustes & ridicules à la fin qu'au commencement.

Les mêmes raisons, qui m'ont obligé jusqu'ici de faire mes principales réflexions sur les Regnes de Charles Quint, & de Philippe Second, feront cause que j'observerai encore la même chose en ce lieu. Charles Quint faisoit une profession particulière de persécuter les Hérétiques, parce que cela lui étoit avantageux au dessein que nous avons déjà remarqué, qu'il avoit de perpétuer l'Empire dans sa Maison. Cela pourtant ne l'a jamais empêché, non seulement de traiter souvent avec les Princes Protestans de l'Empire, mais encore de s'allier très étroitement au dehors, avec ceux qui s'étoient séparés de la communion de l'Eglise. Sur tout il étonna toute la Chrétienté, qui le savoit être causé plus que personne du schisme de l'Angleterre, par les instances violentes, qui avoient été faites à Rome de sapart contre Henri VIII. lorsqu'on vit, que ni l'égard de sa Tante, qui venoit d'être deshonorée par ce Roi, ni la considéra-

tion d'une hérésie naissante, & par là beaucoup plus odieuse, ne l'avoient pû divertir de faire une ligue offensive & défensive avec lui contre François Premier. Je demande aux plus passionnés pour l'Espagne, si ce n'est point là s'allier avec des Hérétiques contre les Catholiques.

Quant à Philippe Second, bien qu'il tint apparemment le parti de la Ligue, il ne laissoit pas d'avoir ses intelligences avec le feu Roi, avant sa conversion, lorsqu'il n'étoit encore que Roi de Navarre, lui fournissant & au parti Huguenot, les moïens de subsister, & d'entretenir les troubles de la France. C'est une chose, qui a été si connue, qu'un grand Prince n'a pas fait difficulté de l'écrire à un Pape. Et qu'y a-t-il en cela, qui ne vienne d'être pratiqué avec Monsieur de Rohan, pendant que comme Chef de ceux de la Religion, il a été armé contre son Roi? Ce sont des choses à la vérité qui doivent être oubliées, puisque la clemence du Roi les a mises à couvert. Je ne les rapporte aussi, que pour faire voir avec étonnement, de quel front les Espagnols nous peuvent reprocher l'assistance que reçoivent de nous des peuples, qu'ils ont reconnus pour Souverains, eux, qui la donnent aux Sujets du Roi, que le seul prétexte

*Monsieur
de Nevers
au Pape
Sixte V.*

de la Religion avoit jettés dans une manifeste rebellion. Ils disent, que les Hollandois ont été leurs Sujets. Nous en sommes d'accord, & qu'ils l'ont aussi été de la France. Mais les Suisses n'étoient pas moins autrefois Sujets de la Maison d'Autriche, que les Hollandois. Si est-ce que les Espagnols même reconnoissent les Suisses pour libres, par les Ambassadeurs, qu'ils tiennent auprès d'eux, & ceux de cette belliqueuse Nation furent reçus comme les autres au Concile de Trente.

On ajoûte pour rendre nôtre crime bien plus grand, que les Hollandois & les Suédois sont hérétiques, & que dans la guerre, où ils sont joints avec nous, la Religion souffre en beaucoup de lieux. Comme si le dernier Empereur Ferdinand Second venoit de faire quelque difficulté decouvrir de Lutheriens la Lombardie, de saccager Mantouë, profaner tous ses Temples, & en chasser le plus Catholique Prince du monde, pource qu'il étoit François. Et comme si les Colâques & les Croates dont se sert la Maison d'Autriche, cédoient aux Hérétiques, aux Turcs, & à tous les Infideles, en toute sorte de cruautés & d'impiétés. Les mauvais desseins, & le pire procédé des Espagnols, ont jetté le Roi dans une guerre avec tant de violence, & de nécessité, qu'on peut

soutenir avec raison qu'elle est purement défensive de sa part. Sa Majesté obligée à la conservation de ses Etats attaqués de tous côtés par la Maison d'Autriche, emploie le secours des Suédois, & des Hollandois, qu'elle considère ici comme ses Alliés, & non pas comme Hérétiques. Que lui peut-on reprocher en cela avec justice devant Dieu ni devant les hommes? Quand Charles Quint, & ses successeurs, qui l'ont imité, se sont servis, comme ils sont encore présentement, de toute sorte d'hérétiques & de mécréans contre nous; leurs Caluistes ont trouvé que c'étoit bien fait, & qu'on usoit bien de chevaux & d'Elephans en semblable occasion. En tout cas, que la Maison d'Autriche pouvoit employer les Hérétiques & les Infideles, si non comme tels, pour le moins comme étant ses Sujets. Mais si celle de France parle de la nécessité, où elle est de chercher sa subsistence où elle peut; si elle remontre que ses intérêts l'obligent à se tenir unie avec les Suédois, les Grisons, & les Hollandois, comme avec ses anciens Alliés & non pas comme avec des Hérétiques; toutes les raisons qu'elle allègue ne valent rien, & au cas que de petits Scholastiques de Salamanque & de Louvain en soient crus, elle demeurera convaincue d'impiété.

Infames calomniateurs que vous êtes, vous parlés méchamment & insolemment, de la plus ancienne, la plus pieuse, & la plus illustre Famille de la Terre. Vous taxés l'honneur du plus grand & du plus juste Roi qui vive, sans considérer que le Ciel a benî jusqu'ici ses conseils & ses actions de telle sorte, qu'elles ont été plus heureuses, plus hautes, & plus utiles à la Religion, que celles de tous ses prédécesseurs, dont nous venons de toucher la moindre partie. Et vous, qui approuvés les amitiés de vos Rois avec tant d'Infidèles, pour la seule considération du trafic; qui trouvez bon que tous les Hérétiques d'Allemagne inondent l'Italie, & ravagent la France, pour établir une Monarchie imaginaire; & qui excuséris les alliances avec l'hérésie même, si elles vous étoient avantageuses; vous osés bien condamner celles, qui ont des fondemens pleins d'équité, & qui outre les intérêts de l'Etat, ont en singulière recommandation ceux de la Religion.

Sachés, que les Grisons sont alliés de cette Couronne dès le tems de Louis XII. avant la naissance du Lutheranisme. Que nos Rois ont été de tout tems reconnus pour Protecteurs de la Nation Germanique. Que Louis le Juste ne fait rien qu'entretenir les Traités, faits

avec les Hollandois par Henri le Grand. Et que ceux où il est entré avec les Suédois sont plus au profit de l'Eglise, dont ils empêchent la totale ruine dans l'Empire, que tout ce que les Espagnols se peuvent vanter, d'avoir fait pour elle depuis cent cinquante ans, qu'ils achevèrent de purger leur país du Mahométisme.

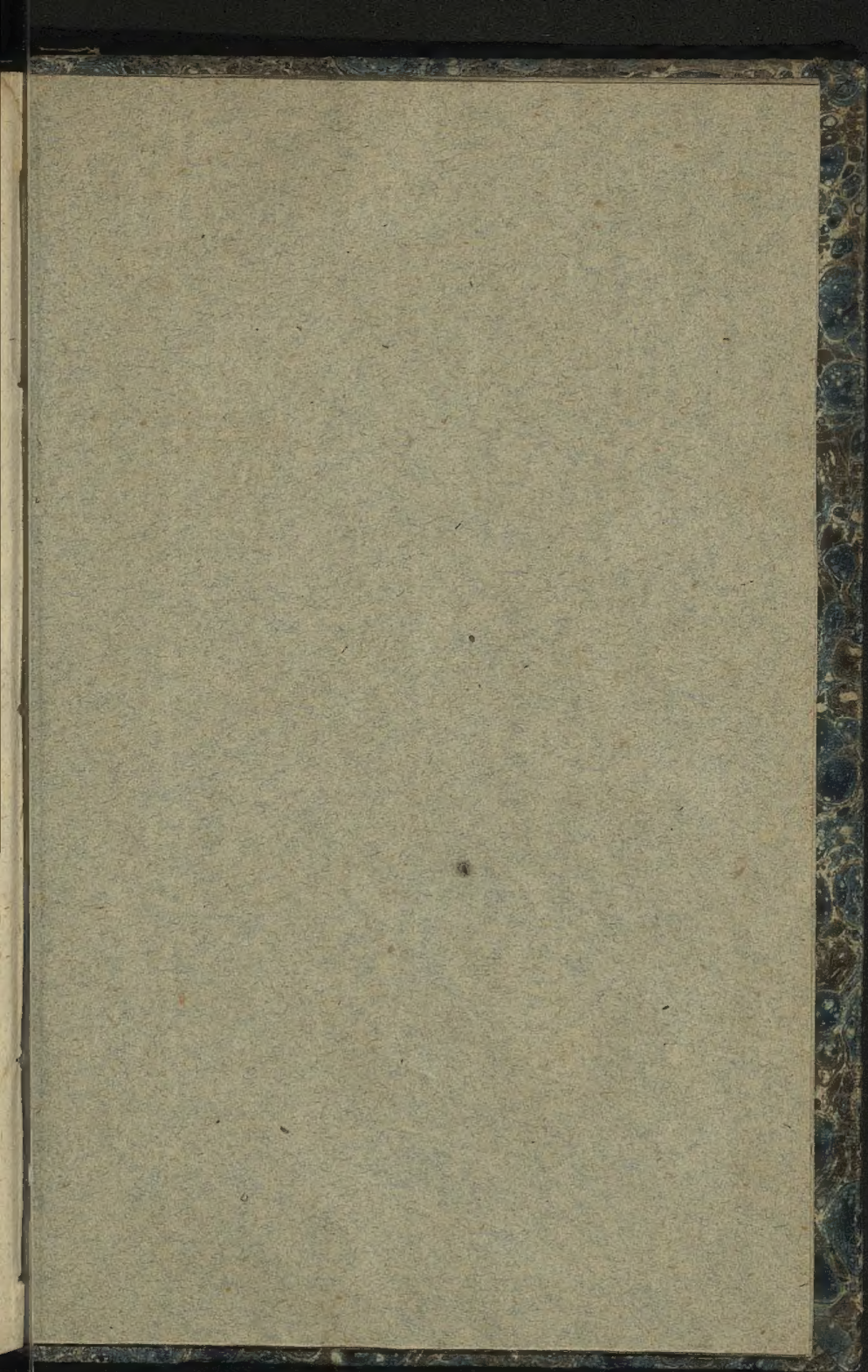
Je proteste, que je suis fort éloigné de toute animosité contre eux, quand j'écris ceci. Je reconnois, qu'ils ont beaucoup de bonnes qualités, dont celle d'être très affectionnés à leur Roi & à leur patrie n'est pas des moindres. Et je les aime chez eux, & au delà des Pyrenées aussi franchement & aussi Chrétienement, que Dieu & les loix de l'humanité nous y obligent. Mais j'avoue aussi, que je ne les puis voir que très mal volontiers gourmander les autres Nations, disposer du fer d'Allemagne à leur fantaisie, prendre tous nos dehors pour nous mettre à leur merci, & sur tout se servir du prétexte de la Religion pour couvrir leur avarice, & leur ambition, comme s'ils ne commettoient le mal même, que pour l'amour de Dieu. Nous sommes obligés d'honorer la Majesté de leurs Rois avec tout le respect, qui est dû à leur sacré caractère. Il est impossible pourtant d'apprendre

P. Jove
l. 1. hist.

sans indignation dans l'Histoire, que Ferdinand & Isabelle pour retirer Perpignan des mains de Charles Huit, par de faux scrupules de conscience, aient corrompu jusqu' au Confesseur du Roi son Pere, avec des bourcilles pleines de monnoie d'or, au lieu de vin. Dieu soit loüé, qui a si bien disposé jusqu' ici le cœur de nos Rois, qu'on ne leur peut rien reprocher de semblable. Et graces lui soient rendues à jamais, de ce que les premiers & plus fideles Ministres de nôtre grand Monarque ont des conseils plus généreux, & tels, que les Ennemis de cet Etat ne les peuvent souffrir. La rage avec laquelle on déchire leur réputation dans tant de Satyres, est une marque indubitable de leur grande intégrité; & comme ils ne pourroient plaire à l'Espagne sans être suspects au Roi & à la France, ils ont cette satisfaction, que tout ce qui est dit pour les rendre odieux, tourne à leur recommandation. C'est ainsi que la vertu triomphe de l'envie, & qu'on peut facilement remarquer par ce petit Discours, en quoi la piété des François diffère de celle des Espagnols, dans une profession de même Religion.

Chez JEAN TOBIÉ SIEFARD.





2. 6. 684 IV



Biblioteka Jagiellońska



stdr0023371

